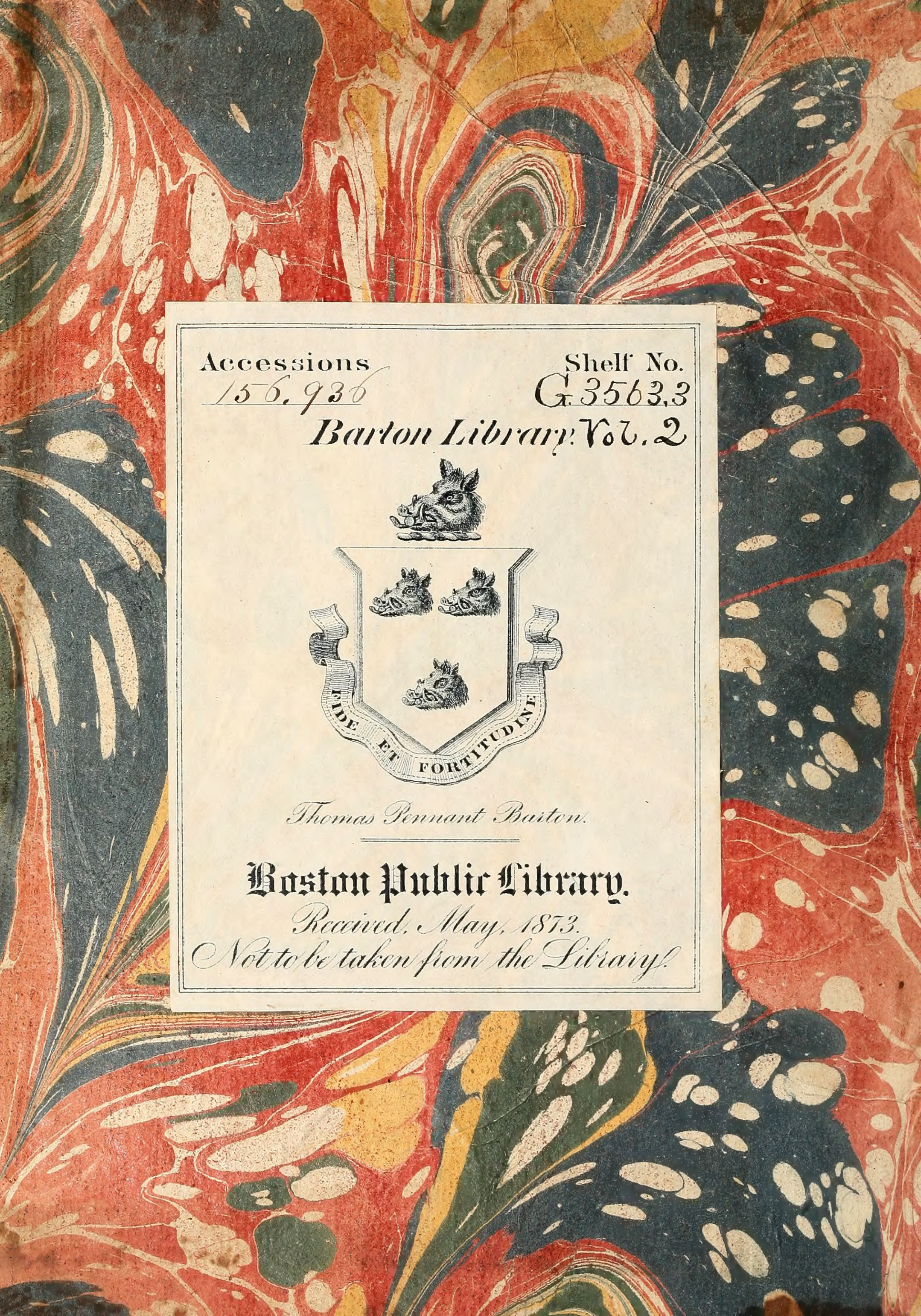




Accessions
156,936
Shelf No.
G.3563.3
Barton Library. Vol. 2
FIDE ET FORTITUDINE
Thomas Pennant Barton.
Boston Public Library.
Received, May, 1873.
Not to be taken from the Library.

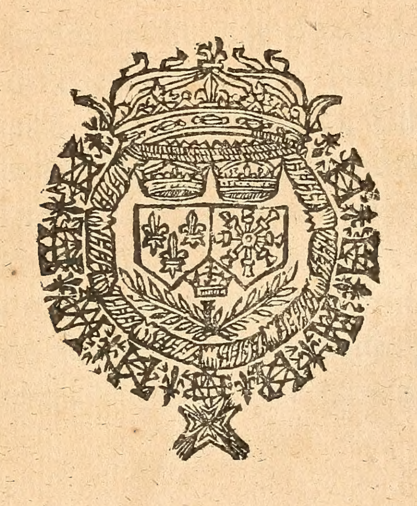


Ce Volume Contient

L'INNOCENTE INFIDELITE

TRAGI-COMEDIE

DE ROTROV.



A PARIS,
Chez ANTHOINE DE SOMMAVILLE, au Palais, dans la petite Salle, à l'Escu de France.

M. DC. XXXVII.
Auec Priuilege du Roy.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy donné à Paris, le 7. Feurier, 1637. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil. DE MONSSEAVX. Il eſt permis à ANTHOINE DE SOMMAVILLE, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & diſtribuer vne piece de Theatre, intitulee, *L'Innocente Infidelité Tragi-comedie*, durant le temps & eſpace de neuf ans, à compter du iour qu'elle ſera acheuee d'imprimer. Et deffenſes ſont faictes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, de contrefaire ladite piece, ny en vendre ou expoſer en vente de contrefaicte, à peine de trois mil liures d'amende, de tous ſes deſpens, dommages & intereſts; ainſi qu'il eſt plus amplement porté par leſdites Lettres qui ſont en vertu du preſent Extraict tenuës pour bien & deuëment ſignifiees, à ce qu'aucun n'en pretende cauſe d'ignorance.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le 4. Mars, mil ſix cens trente ſept.

ACTEVRS.

HERMANTE,	maistresse de Felismond.
FELISMOND,	Roy d'Epire.
PARTHENIE,	Reyne d'Epire.
LE DVC,	Oncle de Parthenie.
EVANDRE,	Gentilhomme de Felismond.
THERSANDRE,	Confident de Clarimond.
CLARIMOND.	Amant de Parthenie,
LE PERE,	de Parthenie.
CLARIANE,	Vieille,
LEONIE,	suiuante de Parthenie.
LE GRAND PRESTRE.	



L'INNOCENTE INFIDELITÉ.

TRAGI-COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

HERMANTE, ſeule.

Vous qui ne reſpirés qu'horreur, et que carnages
Puiſſances des Enfers, Parques, Diſcordes, rages,
Du Stix, & de Lethe quittés les triſtes bords,

Pour exercer icy vos tragiques efforts,
Que ie sois seule en butte à vos funestes œuures
Megeres, i'ay du sang, pour toutes vos couleuures,
I'ay trop, i'ay trop regné sur vn perfide cœur,
Il faut qu'vn autre obiet enfin en soit vainqueur,
Et qu'Hermante honteuse infame delaissee
Ne treuue plus de lieu, mesme dans sa pensée,
O sensible douleur! ie suruis cet affront!
Mon sein n'en rougit pas aussi bien que mon front,
Mon sang soüillé qu'il est coule encor dans mes
veines,
Et la peur de mourir prolongera mes peines,
Non, non, il faut mourir, quels supplices, quels
fers,
A cette malheureuse ouuriront les Enfers?
Quoy, du coup de ma mort, mon bras se peut def-
fendre,
I'ozay la meriter & ie ne l'ozay prendre?
En la punition la peur vient m'assaillir
Et ie fus si facile, & si prompte à faillir
Meurs triste obiet d'ennuys, mais rends ta mort ce-
lebre
Fay de toute l'Epire vn Theatre funebre,
Ne medite qu'horreur, que carnage, & qu'effroy,
Va tuër Parthenie entre les bras du Roy
Meurs, mais en perissant fay perir ta riuale

Et qu'ainsi que l'amour la mort vous soit égale,
Frappe d'vn mesme temps deux cœurs qui furent siens
Et d'vne mesme main, romps deux mesmes liens,
N'attend pas que l'obiet qui faict naistre ta peine,
Emporte dessus toy la qualité de Reyne,
Romps ce fatal hymen qui doit ioindre leurs iours,
Perds ses pretentions, sa vie, & ses amours.

SCENE DEVXIESME.

HERMANTE, CLARIANE, Nourrice.

CLARIANE, l'arrestant.

QVel trouble, quels ennuys excitent cette rage?
Et de quelle rougeur est peint ce beau visage?

HERMANTE.

Tes conseils suborneurs supplice de mes yeux
Me rendent auiourd'huy l'opprobre de ces lieux,
Toy seule as allumé cette impudique flame
Si vaine, & si fatale au repos de mon ame,
Il faut que de ces mains ie déchire le sein

Ou tu conceus pour moy ce damnable dessein,
Il faut que de mes dents i'arrache cette langue
Qui me fist cette salle, & funeste harangue,
Par toy, monstre d'Enfer, peste de cette cour
Je perdis mon honneur, & ie perdray le iour.

CLARIANE.

Quel soudain changement! quelle ardeur insensee!
Quel trouble, quel transport agite sa pensee!

HERMANTE.

Traistresse i'ay le fruict de ces salles aduis,
Dont tu m'as tant pressé, & que i'ay trop suiuis,
Mon honneur étouffé mon esperance morte
Sont les heureux succés que ton conseil m'apporte,
Voila cette grandeur, ce sceptre, ces honneurs
Que m'ont faict esperer tes discours suborneurs.

CLARIANE.

Qu'à vos iustes douleurs mon trepas satisface
Et que le Ciel me iuge indigne de sa grace,
Si ie n'auois du Roy ce solemnel serment
Qu'il deuoit s'abbaisser pour vostre aduancement,
Que vous partageriés son rang, & sa fortune,
Et qu'il treuuoit sans vous la lumiere importune.

HERMANTE.

C'est ainsi que l'amour attaque la vertu,
Il dépoüille l'éclat dont il est reuestu,
Prend le titre d'enfant, se bande le visage,

Se laisse captiuer, offre, promet, s'engage,
Et quand par cette ruse il se voit triomphant
Change au nom de tyran la qualité d'enfant,
En l'acquisition il met toute sa gloire,
Et quand il a vaincu, mesprise sa victoire,
Qui tâche à l'acquerir, tasche de s'en priuer
Et des refus dépend l'heur de le conseruer,
Mais son mespris en moy treuue vne ame sensible
Qu'on inuente vne mort, épouuantable, horrible,
Qu'on appreste à mes yeux les flammes, & les fers,
Que le Roy s'il se peut fasse ouurir les Enfers,
Rien ne me peut rauir le dessein legitime
De meriter la mort au moins par vn beau crime,
Qui peut perdre l'honneur & ne se cacher pas
Peut d'vn front asseuré voir l'horreur du trespas.

CLARIANE.

Dieux! que proposés-vous, quel crime, quel carnage
Qui pour vaincre se perd, n'a qu'vn triste aduantage,
En cette extremité consultés la raison
Armés vostre vertu contre sa trahison,
Ou si vostre fureur vous en doit la vengeance,
De ma mort seulement tirés cette allegeance,
Et pour vous conseruer, perdes ce foible corps
Qui ne peut resister à vos moindres efforts,

HERMANTE.

O combat! ô vengeance! indigne d'vn courage
Qui veut voir vne Reyne immolee à ſa rage,
Tes yeux priués du iour, & ton ſang répandu
Mettront ils en mes mains le ſceptre qui m'eſt deu
Et ce bras ne doit-il qu'eſtre ton homicide
Pour rendre à mes deſirs les vœux de ce perfide?
O legere vengeance! ô faux ſoulagement!
Suy, ſans plus conſulter, ſuy ton reſſentiment,
Porte le coup mortel au ſein de Parthenie,
Qu'elle n'obtienne pas ce qu'vn ingrat me nie,
Quoy, ta riuale auroit les fruicts de ton honneur?
Il ſeroit ſon époux, & fut ton ſuborneur?
Et l'on diroit par tout pour accroiſtre ta peine,
Il a iouy d'Hermante, & Parthenie eſt Reyne,
Hâ! c'eſt trop conſulter, Enfers, hommes, ny Dieux
Ne peuuent diuertir ce deſſein furieux.

CLARIANE.

Madame, ſans paſſer à ces efforts extrémes
Réclamons des Enfers les puiſſances ſuprémes,
Je cognois vn vieillard, dont les ſecrets diuers
Peuuent faire changer et perir l'Vniuers,
Il arreſte d'vn mot la lumiere naiſſante
Il rend la mer ſolide, & la terre mouuante,
Il briſe les rochers, il applatit les monts

Et diſpoſe à ſon gré du pouuoir des Demons,
Que i'aille de ce pas conſulter ſa ſcience
Et vous l'eſtimerés apres l'experience,
Repoſés ſur mes ſoings cet important ſoucy,
Et que dans vn moment ie vous retreuue icy.

HERMANTE.

Ma chere Clariane, obligés vne amante,
Et ne la flattés point d'vne inutile attente;
J'ay recogneu vos ſoings, & i'oze preſumer
Qu'vn naturel inſtinct vous oblige à m'aymer,
Signalés auiourd'huy cette vertu ſi forte
D'vn fauorable effect la cauſe ne m'importe,
I'emploirois tous moyens pour toucher ſes eſprits,
Et les crimes ſont beaux dont vn throſne eſt le prix.

CLARIANE.

Si vous ne rangés tout ſous voſtre obeiſſance
Ses efforts ſeront vains, & l'Enfer ſans puiſſance,
Vn autre Dieu pourra, ce que ne peut l'amour,
Sa maiſon n'eſt pas loing, attendés mon retour.

HERMANTE, ſeule.

Puis que le Ciel m'eſt ſourd, & ſe rit de ma flame
Enfers aßiſtés moy, c'eſt vous que ie reclame,
Toy leur Prince, & leur Dieu, vous qui les habités

Manes, ombres, Demons, noires Diuinités
C'eſt de voſtre pouuoir que i'attends l'aßiſtance,
Qui doit malgré le Ciel couronner ma conſtance,
C'eſt à vous ſeulement que ie puis: mais voicy
Cet infidelle obiet qui cauſe mon ſoucy.

SCENE TROISIESME.

FELISMOND, Roy d'Epire,

HERMANTE, ſuitte de Feliſmond.

FELISMOND.

QVe faict Hermante icy, penſiue, & ſolitaire?

HERMANTE.

Ainſi que voſtre amour, ſa belle humeur s'altere.

FELISMOND.

Quoy, tu crois qu'vn ſecond éteigne vn premier feu?

HERMANTE.

Qu'il l'allume, ou l'éteigne, il m'importe fort peu.

FELISMOND.

O Dieux! que de froideur à tes flames ſuccede.

HERMANTE

HERMANTE.

Le mal est bien cruel, qui n'a point de remede.

FELISMOND.

Puis que cette froideur t'est vn soulagement,
T'aymant comme ie faicts, i'ayme ton changement.

HERMANTE.

Et moy dont le malheur, & l'amour fut extréme
Je hay la perfidie, et le perfide mesme,

FELISMOND.

Quoy, tu ioins l'arrogance à l'infidelité?

HERMANTE.

Pourquoy la souffrés vous auec impunité?
N'épargnés point mes iours; ordonnés des supplices,
A ce qui fut iadis vostre ame & vos delices,
Priués du iour ces yeux qui furent vos Soleils,
Qu'on dresse de ma mort les tristes appareils,
Que le mesme flambeau qui faict cette iournee
Eclaire pour ma mort, & pour vostre hymenee,
I'obey sans contrainte à mon ressentiment
Le dessein de mourir faict parler librement.

FELISMOND.

L'amour que i'eus pour toy fut assés violente,
Pour me faire souffrir cette humeur arrogante,
On doit ce priuilege à des desesperés;

Tu vanges ces attraits, que i'ay tant reuerés,
Mesprise cet ingrat, ce traistre, ce barbare,
Adieu, la patience est vne vertu rare.

HERMANTE.

Il s'en va en riant.

Il ioinct la raillerie à sa legereté,
Et cette peine est deuë à ma simplicité;
Mais si l'effect succede à l'espoir qui me flatte
Il sera l'importun & ie seray l'ingratte,
Du prix d'vn Diadesme, & d'vn cœur tout de feu
Le traistre acheptera ce qu'il prise si peu;
Voicy de qui i'attends cet effect que i'espere,
Et bien?

SCENE QVATRIESME.

HERMANTE, CLARIANE.

CLARIANE.

TOut vous succede, & tout vous est prospere,
Reprimés ces fureurs, seichés ces tristes yeux,

Auiourd'huy mesme Hermante est Reyne de ces lieux,
Vn charme vous éleue à cet honneur extrème,
Et range sous vos loix l'Epire, & son Roy mesme,
Vne bague enchantee, aura cette vertu,
Releués seulement ce courage abbatu,
Songés à soustenir cette gloire infinie,
Et medités des loix pour toute l'Albanie.

HERMANTE.

O doux, & rare effect de ton affection!
Mon sang peut il payer cette obligation?
Pour te recompenser, est-ce assés que ie meure?
Quand sera-t'elle preste?

CLARIANE.

Au plus tard dans vne heure.

HERMANTE.

Combien d'impatience à mon espoir se ioinct,
Ie t'attends au Palais.

CLARIANE.

Je ne tarderay point.

SCENE CINQVIESME.

CLARIMOND, THERSANDRE.

CLARIMOND.

QVe ce ne ſoit orgueil, meſpris, ny perfidie,
Ie la perds toutefois, que veux tu que ie die?
Ne me plaindray ie pas? dois-ie benir mon ſort,
Et voir ſans déplaiſir l'appareil de ma mort?
Ie luy reproche à tort le titre d'infidelle,
Vn Diadeſme au front faict l'inconſtance belle,
Et ce poinct, cher Therſandre, augmente mon malheur
De ſentir, & n'oZer teſmoigner ma douleur:
Le temps modere tout, mais perdre Parthenie
Le deſir, & l'eſpoir de toute l' Albanie,
Et que les dignités emportent ſur l'amour
Cet obiet le plus beau qui reſpire le iour,
C'eſt là que la conſtance excede le courage,
Ce ſenſible accident eſt vn ſuiet de rage.

THERSANDRE.

Mais vos efforts sont vains contre sa Maiesté,
Et vous deués ceder à la necessité.

CLARIMOND.

Si ie pouuois au moins luy reprocher ma peine
Et la nommer ingrate, insensible, inhumaine,
J'aurois en mon malheur quelque soulagement,
Mais ie souffre, et ne puis me plaindre iustement,
Elle quitte l'amour, pour suiure la fortune,
L'vn luy seroit plus doux, mais l'autre est moins commune,
Où brille son éclat, ce Dieu n'est plus cogneu
La fortune est paree, et l'amour va tout nu.

THERSANDRE.

Ces extrémes regrets, cette plainte assiduë
Tesmoignent vn grand droict de l'auoir pretenduë,
Receut elle iadis vostre inclination,
Et fut elle sensible à vostre affection?

CLARIMOND.

Autant qu'à ce doux air que porte la lumiere
Sont sensibles, les fleurs de la saison premiere,
Iamais telle vnion n'engagea deux esprits
Nous estions l'vn de l'autre, & l'obiect, & le prix,
Elle baisoit ses fers, ie vantois mon seruage
Et nostre affection croissoit comme nostre aage,
De tout obstacle enfin nos feux estoient vainqueurs

L'amour alloit vnir nos corps, comme nos cœurs,
Lors que cette beauté si rare, & si charmante
Fist briller à la Cour sa lumiere naissante,
Là cet aueugle enfant, qui luy donna ma foy,
Du traict qu'il m'a tiré blessa le cœur du Roy,
Là ces foudres d'amour qui n'épargnent personne.
Mirent la seruitude auec vne couronne,
Elle vint chés le Roy, le vid, et le vainquit,
Et mon espoir mourut quand son desir nasquit;
On celebre auiourd'huy ce fatal hymenee,
Telle est de mon amour la triste destinee,

THERSANDRE.

Si vous fustes vnis d'vn accord si parfaict
Le temps à vos desirs produira quelque effect,
Que voit-on que l'hymen ne permette de faire
Si l'inclination n'établit ce mystere?
Vous possedés son cœur, quand il pare son front
Elle épouse le Roy, mais ayme Clarimond,

CLARIMOND.

Je ne conceus iamais ces erreurs insensees,
La mesme honnesteté gouuerne ses pensees,
Auec ce iour fatal mon espoir doit finir,
Et la mort seulement nous pourra reünir,
Assiste toutefois à la ceremonie,
Obserue exactement les yeux de Parthenie,

Voy si quelque regard, quelque souspir secret
Ne tesmoignera point encor quelque regret,
Et quelque souuenir de sa premiere flame,

THERSANDRE

Adieu, ie sonderay, iusqu'au fond de son ame.



ACTE II.
SCENE PREMIERE.

FELISMOND, PARTHENIE,
CLEANOR, LE DVC, EVANDRE,
LE GRAND PRESTRE.
suitte d'Officiers, & de parens,
THERSANDRE,

Le Temple s'ouure, & tout le monde est à l'autel.

LE GRAND PRESTRE, à genoux.



TOy, dont toute l'Epire attendoit ce beau iour
Protecteur immortel de cet heureux se-iour,

Sainct

Sainct Demon de ces lieux, où toute chose abonde
Et que l'on peut nommer les delices du monde,
De ces globes d'azur, dont tu regis le cours
Entend nos vœux communs, & répands ton secours,
Et toy dont le pouuoir preside à ce mystere
Sacré fils de Venus puissant Dieu de Cythere,
Choisi tes plus beaux traicts, détache ton bandeau
Et d'vn feu pur & sainct allume ton flambeau,
Signale ton pouuoir par cette illustre marque
Que ta main sous tes loix asseruit vn Monarque,
Craint & chery des siens, tousiours victorieux
Et de tous le plus grand, & le plus glorieux,
Que sa chaste moitié par luy peuple l'Epire
De Rois sous qui dans peu tout l'Uniuers respire,
Serre d'vn nœud si fort leurs pudiques amours
Que iamais accident n'en termine le cours.

LE PERE de Parthenie.

Que les Dieux, & les destinees
Les preseruent de tous malheurs
Et dessus vn siecle d'annees,
A plaines mains versent des fleurs.

LE DVC. Oncle de Parthenie.

Qu'à iamais de cet hymenee
L'Epire benisse les loix
Et que leur couche fortunee
Soit la source de mille Rois.

FELISMOND, Roy d'Epire.

Que les Dieux par cette alliance
Se donnent des adorateurs,
Qui fassent craindre leur puissance
Et monstrer qu'ils en sont autheurs.

PARTHENIE, Reyne d'Epire.

Que la fortune soit sans roüe
Parmy tant de prosperités
Et qu'aucun malheur ne denoüe,
Le nœud qui ioinct nos libertés.

LE GRAND PRESTRE, se leuant & prenant le Roy, & la Reyne.

Sire, promettés-vous de rendre à cette belle
Sous ce ioug chaste & sainct vne ardeur mutuelle,
Que tousiours vos desirs répondront a ses vœux
Que vos flames croistront a l'enuy de ses feux,
Et que ce Dieu, par qui vos ames sont blessees
Comme ie ioins vos mains, vnira vos pensees.

FELISMOND.

Que ie meure au moment que cet obiet vainqueur
Ne me sera pas cher a l'égal de mon cœur,
Et que hors de ces bras toutes autres delices
Ne seront pas pour moy, des fers, & des supplices.

LE GRAND PRESTRE. à la Reyne.

Et vous en qui le Ciel a si prodiguement.

Mis tout ce qu'on peut voir de rare, & de charmant,
Ne promettés vous pas à la foy qu'il vous donne
De partager ses soings, ainsi que sa Couronne,
Et de le reuerer sur tous ceux de ces lieux
Comme le seul obiet agreable à vos yeux,

PARTHENIE.

Ouy;

LE GRAND PRESTRE.

Par le sainct pouuoir d'amour, & d'Hymenee
J'vnis vos iours, vos corps, & vostre destinee,
Que ce nœud chasque iour deuienne plus étroict
Que contre vos plaisirs, le feu perde son droict,
Qu'ils ne cessent iamais, qu'ils donnent à l'Epire
De neuf mois, en neuf mois les fruicts qu'elle desire,
Et que la terre vn iour voye de toutes parts
Trembler ses habitans dessous ces ieunes Mars.

SCENE DEVXIESME.

HERMANTE, FELISMOND.

FELISMOND, regardant Hermante, qui entre graue, regardant sa bague enchantee qu'elle a au doigt, dit tout bas.

Les trompettes sõnent, & on se dispose à s'ẽ aller.

OV s'est imprudemment ma liberté rangee
Sous quelle étroicte loy s'est mon ame engagee?
Hermante esperoit mieux, et sa fidelité
Faict vn iuste reproche à ma facilité,
Qu'elle esblouyt les yeux d'vne douce lumiere
Tel le Soleil éclatte en la saison premiere,
Et telle se faict voir la beauté de sa sœur
Alors qu'elle a dessein de plaire à son chasseur.

HERMANTE, tout bas.

Sa veuë à mes regards fixement attachee
Prouue assés clairement que son ame est touchee.

FELISMOND.

Inutile regret, pourquoy viens-tu si tard?

LE DVC.

Sire, la compagnie attend vostre depart.

FELISMOND.

Allons,

Il va parler à l'oreille d'Hermante.

Confus, saisy, la parolle interdite
J'implore ta pitié, i'ay trahy ton merite,
Pardonne belle Hermante a mon ressentiment
Cette ingratte action de mon aueuglement,
Vn iuste repentir a mon oubly succede
Mais il n'est point de mal qui n'ait quelque remede?

HERMANTE.

La mort sera le mien.

FELISMOND.

Espere mieux, adieu
Qu'vn importun respect me tire de ce lieu.

THERSANDRE.

O Dieux! quel changement!

LE PERE, au Duc.

Que dessus son visage
Cette alteration m'est vn triste presage.

LE DVC.

N'esperés toutesfois qu'vn salutaire effect
Puis que cette alliance est vn choix qu'il a faict.

HERMANTE, ſeule.
monſtrant la bague.

Toutes s'en vont les trompettes sõnantes.

Voicy l'arme qui rompt vne chaiſne ſi forte
Enfers, deſſus les Cieux, voſtre pouuoir l'emporte,
Superbes habitants de ces champs azurés
Qui par noſtre ignorance eſtiés ſeuls reuerés,
Cedés a d'autres Dieux cet orgueilleux Empire
Les Enfers deſormais vont gouuerner l'Epire,
De leur ſeule vertu ſoyons recognoiſſants
Et qu'au lieu de monter deſcendent nos encens.

SCENE TROISIESME.

THERSANDRE, CLARIMOND,

CLARIMOND.

O Dieux ! que me dis-tu!

THERSANDRE

Iugés ſi l'aſſemblee
Par cet étonnement doit pas eſtre troublee,
Tous eſtoient interdits chacun eſtoit confus
Et ſurpris, & ſur tous ſi iamais ie le fus,
La Reyne parmy nous ſeule égale a ſoy-meſme

Feignoit de ne pas voir ce changement extréme,
Tous en font iugement, mais assés inégal
Et chacun toutefois en preiuge du mal,
Pour moy qui fus rauy de voir cette inconstance
Pour venir vous treuuer i'ay quitté l'aßistance,
Et ie pense vous faire vn assés doux rapport
Sçachant que cet hymen vous afflige si fort.

CLARIMOND.

En quoy m'importe helas, leur amour, ny leur hayne
Si pour la posseder toute entreprise est vaine,
Ie cognoy Parthenie, & sçay que sa vertu
Ne se peut esbranler quelque effort qu'elle ait eu,
Elle suiura les loix où son deuoir l'engage
Elle aymera ce Prince, ou constant, ou volage,
Son honneur est trop pur, & pour me resister
Elle n'a seulement qu'vn enfant à dompter.

THERSANDRE.

On mesprise auiourd'huy cette fausse victoire
Qui pour tant de trauail nous vaut si peu de gloire,
Et la posseßion du veritable honneur
Ce n'est pas où la femme establit son bon-heur,
Elle veut sembler chaste, & n'ayme pas de l'estre
C'est assés de bien feindre, & de la bien paroistre,

Ce titre auec l'effect luy ſeroit importun
Seule elle en a le nom, mais le vice eſt commun.

CLARIMOND.

Tenter ce vain remede à ma melancholie
C'eſt inutilement mettre Oſſe ſur Pelie,
Mais puis que ie me ſents, bleſſé de traicts ſi forts
Que toute autre allegeance excede mes efforts,
Et puis qu'il faut mourir, qu'au moins ma mort ſoit belle,
Pour la reſſentir moins, qu'elle me vienne d'elle,
M'ayant oſté le cœur auec les traits d'amour
Qu'auec ceux de la mort, elle m'oſte le iour,
Liurons à ſon honneur vne atteinte ſecrette
Le danger du combat excuſe la deffaicte,
Typhee, en ſon orgueil rencontra ſon tombeau
Et ſon crime fut grand, mais ſon renom eſt beau,

THERSANDRE.

Le reſpect en amour eſt vne vertu lâche
Ce Dieu donne à qui s'offre, & rit de qui ſe cache,
La crainte ne produit que de honteux meſpris
Et les temerités quelquesfois ont des prix.

CLARIMOND.

Ecoute, Clariane, vne vieille, en qui l'aage
Des myſteres d'amour a mis vn long vſage,

Et

Et qui m'ayma tousiours me peut en ce besoing
Tesmoigner son addresse, & fournir de son soing,
Car de telle entreprise vn homme est incapable
Et ce sexe à soy-mesme est bien plus redoutable,
Il se donne vn accés, & plus libre, et plus prompt,
Et l'vne l'autre enfin, la femme se corrompt,
Mais sur tout quand de l'or l'agreable lumiere
Fera de ce dessein l'ouuerture premiere.
Quel effect n'aura point sur les debiles yeux
De ce corps tout vsé ce metail precieux?
Cherchons la de ce pas.

THERSANDRE.

Ie cognois cette femme
Elle peut bien sans doute obliger vostre flame,
C'est vn esprit expert, rusé, subtil, adroict,
Et qui sur vn plus ieune aura beaucoup de droict,
Et puis l'or enhardit l'ame la plus timide,
L'auarice est d'amour vne mauuaise guide.

SCENE QVATRIESME.

FELISMOND, EVANDRE,

FELISMOND.

TOy qui ſous le reſpect de tes diuines lois
Ranges également les peuples & les Rois,
O Ciel étend ſur moy ton bras épouuentable
Que tarde ton courroux puny ce deteſtable,
Quel plus lâche infracteur te peut-il immoler
Je n'embraſſe tes loix que pour les violer,
Ce profane mortel de ton pouuoir ſe ioüe,
Il te demande vn nœud qu'auſſi-toſt il dénoüe,
Il porte dans ton temple vn cœur deuotieux
Et l'emporte en ſortant rebelle, & vitieux.

EVANDRE.

Sire, quel changement, quelle douleur vous preſſe
En vne ſi commune & ſi iuſte allegreſſe?
Tous vos peuples rauis ſautent auecques vœux,
L'Epire n'eſt qu'vn feu, formé de mille feux,
En cet heureux hymen tout noſtre bien conſiſte

Et de tous ces plaisirs la ſeule cauſe eſt triſte,
Chacun vous applaudit, tous par vous ſont contents,
Et la melancholie eſt voſtre paſſe-temps.

FELISMOND.

Que les Aſtres cruels qui font mon aduanture
Ne m'ont au lieu d'vn lict ouuert la ſepulture?
Tyran des libertés, hymen, que ton flambeau
Ne m'a-t'il éclairè de l'autel au tombeau,
O ſeruage fatal! ô nopce infortunee!
O cent fois malheureuſe et maudite iournee!

EVANDRE.

Sire, vous blaſphemés contre vn lien ſacré
Que les plus vitieux ont touſiours reueré,
Certaines deïtés ſimples, & moins auſteres
Laiſſent imprudemment profaner leurs myſteres,
Venus s'acquiert du droict ſur beaucoup de mortels
Mais on peut ſans danger démolir ſes autels,
Le Dieu de la clarté, Mars, Iunon, ny Mercure,
N'exigent point de nous vne candeur ſi pure,
Mais, Sire, quand hymen poſſede noſtre foy
Il veut qu'exactement on reuere ſa loy,
Et les crimes qu'on faict contre ce qu'il ordonne
Sont ſuiuis de malheurs qui n'épargnent perſonne,
La Reyne a pour vos yeux eu des charmes ſi doux,

Et ces nopces ont faict tant de Princes ialoux,
Mesprisés vous si tost vn bien si delectable,
Et ne trouués vous plus vostre choix équitable?

FELISMOND.

Je sçay que Parthenie a des attraits charmants,
Ie ne veux rien oster à ses doux ornements,
Ie cognois ses vertus, elle est sage, elle est belle,
Et le Ciel sçait aussi quels respects i'ay pour elle,
Mais pour mes yeux Hermante a des charmes secrets
Qui font mourir ma ioye, et naistre mes regrets,
Je cognoy leur naissance, & leur vie inégale,
J'abhorre comme toy ma passion brutale,
Mais vn trop fort instinct me bastit ma prison,
Et mon ame charmee est sourde à la raison,
Hermante beau subiet de l'ennuy qui me touche,
Qu'vne importune loy te dérobe à ma couche,
Quoy, ta fidelité ne me pouuoit toucher
Et ie me suis priué d'vn bien qui m'est si cher?

EVANDRE.

Quoy, Sire vne faueur qui vous fut si commune
N'a pas éteint encor cette flame importune,
Et laisse si long-temps vostre inclination
A ce lascif obiet de vostre passion.

FELISMOND.

Hà! c'est trop, cher Euandre, outrager son merite

De cette verité mon oreille s'irrite,
Estime son humeur, parle de ses appas,
Et ne m'entretien point de ce qu'elle n'a pas,
I'ayme ce qui me plaist & mes lasciues flames
Ne cherchent la vertu, ny l'honneur dans les Dames.
J'ayme au temple leur crainte, et leur honnesteté,
Au lict leur belle humeur, et leur facilité,
Hermante, cet obiect pour qui mon cœur souspire
Ayant ces qualités à ce que ie desire,
Où brille loing de moy cet Astre de ces lieux
Quels antres, quels enfers la cachent à mes yeux?

EVANDRE.

Repoussés constamment ces premieres atteintes
Qui vous feroient l'obiect de nos communes plaintes,
Sire, n'attirés pas sur vostre Maiesté
La cholere d'vn Dieu iustement irrité,
Contre ce rude assaut armés vostre courage,
Vn long calme suiura ce prompt, & court orage,

FELISMOND.

C'est trop timide Roy combattre tes plaisirs
Suy triste Felismond, suy tes ieunes desirs,
Tes amys, tes suiets, les Dieux, ny Parthenie,
Ne modereront pas ton ardeur infinie,

Foule aux pieds tout respect, suy ce fatal aymant,
Et pery, s'il le faut en ton aueuglement.

EVANDRE.

Sire,

FELISMOND.

Toute raison, m'est importune & vaine,
Dans le dessein que i'ay de soulager ma peine,
Si mon repos t'est cher.

EVANDRE.

Helas! plus que le iour.

FELISMOND.

Au lieu de m'accuser, oblige mon amour,
Cherche cette beauté dont toute ame est rauie,
Accourcy mon attente & prolonge ma vie,
Doux charme de mes sens quel endroict écarté
Cache à mes tristes yeux ta diuine clarté?
L'enuie enragera des biens que ie t'appreste,
Et de voir que mon cœur soit deux fois ta conqueste,
Mais de tous ces assauts mes vœux triompheront,
Mes bras parmy les tiens encor se mesleront,
Nous serons indulgens à nos ieunes caprices,
Et la mort seulement finira nos delices.
O doux rauissement! ce ieune Astre d'amour
A mes tristes regards a ramené le iour.

Charme de mes d sirs, belle, & naissante Aurore
Crains-tu de m'éclairer, & fuys tu qui t'adore,
En quels lieux mon soucy peux tu dresser tes pas
Où tu treuues vn Roy, captif de tes appas?

SCENE CINQVIESME.

FELISMOND, HERMANTE, EVANDRE,

HERMANTE, dedaigneuse.

OV vous transporte, ô Dieux! vostre ardeur vehemente?
Vous cherchés Parthenie, et ie ne suis qu'Hermante.

FELISMOND,

C'est cette Hermante aussi que ie cherche de voir,
L'autre a sur mes desirs vn debile pouuoir.

HERMANTE.

Que vous proffiteroit cette inutile peine?
Et que dois-ie pretendre aux despens de la Reyne?

FELISMOND.

Mes suiets seulement releuent de sa loy

Mais, Hermante est ma Reyne, & captiue leur Roy.

HERMANTE.

Je prefere l'éclat de cent moindre couronne
Au titre ſpecieux que voſtre amour me donne,
Du bandeau que ie veux mon front n'eſt point couuert,
Auecques voſtre amour ma dignité ſe perd,
Je ſuis Reyne en l'ardeur dont voſtre ame eſt atteinte
Et ie deuiens ſuiette alors qu'elle eſt éteinte,
Vous refuſant i'acquiers, ie perds en vous donnant,
Et vous me r'abbaiſſés preſque en me couronnant,
Par le premier baiſer, dont ie vous fauoriſe
Voſtre feu s'alentit, & mon ſceptre ſe briſe.

FELISMOND.

Cruelle;

HERMANTE.

Vne heure a bien releué mon deſtin
Tantoſt i'eſtois Hermante, & ie ſuis Reyne enfin:
Pour conſeruer ce rang, ſouffrés que ie vous nie
Ce qui demain rendroit ma dignité bannie,
Adieu, la Reyne attend ce que vous luy deués
Ses yeux de vos regards ſont trop long-temps priués.

FELISMOND.

Quoy, ny mon repentir, ny mes vœux, ny ma peine,

Mais

Mais Dieux! comme elle fuit, ſuiuons cette inhumaine.

EVANDRE.

O honteuſe fureur! ô fatal accident!
O preſage certain d'vn malheur euident! Il court apres.
Que ce brutal amour, ce tyran redoutable
Eſt dans les cœurs des Rois vn monſtre déteſtable,
Et combien de malheurs menacent cette Cour
Où ce grand changement n'eſt l'effect que d'vn iour.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FELISMOND, HERMANTE,

FELISMOND, ſuiuant Hermante.



Rgueilleuſe beauté puiſque tant de prieres
Ne peuuent t'obliger à finir mes miſeres,
Que ie perds à te ſuiure, & mes pas, & mon temps,
Et qu'ainſi que mes maux, tes meſpris ſont conſtants,
Que tardent contre moy les effects de ta hayne
Sois moy plus rigoureuſe, ou ſois moy plus humaine,
Que la mort ſoit le prix de ma ferme amitié,

Sois pour moy ſans reſpect ainſi que ſans pitié.

HERMANTE.

Tels ſont des amoureux les diſcours ordinaires,
Ils reclament touſiours ces morts imaginaires,
Mais tel qui nous paroiſt la ſouhaitter le plus
Ne la demande point qu'aſſeuré du refus,
Moy, que i'executaſſe vn proiet ſi barbare!
Que i'oſtaſſe à l'Epire vn Monarque ſi rare!
Que mille fois la mort preuienne ce deſſein
S'il doit eſtre cruel dans ce coupable ſein.

FELISMOND.

Prononce ſeulement cet arreſt fauorable,
Mon bras l'accomplira contre ce miſerable.

HERMANTE.

Quoy que voſtre grandeur vous faſſe preſumer,
Le diray-ie en vn mot ie ne vous puis aymer,
Et ie ne puis ſonger, ſans vn regret extreme,
D'auoir abandonné mon honneur, & moy-meſme,
I'ay rompu tous les traicts dont mon cœur fut tou-
ché
Vn tardif repentir vaut mieux qu'vn long peché.

FELISMOND.

Hâ! c'eſt trop, inhumaine, irriter ma conſtance,
Vn pouuoir abſolu vaincra ta reſiſtance,
Tu dois à mon amour les plaiſirs que ie veux,

Et qui manque vne fois, s'oblige à faillir deux,
Ce repentir est vain, où ton mespris se fonde,
La premiere faueur engage à la seconde;
Mais par vn seul regard reprime ces transports.
Et ne m'oblige point aux extrémes efforts.

HERMANTE.

Contre vn ferme dessein toute puissance est vaine
Et de l'indifference elle produit la hayne,
Quelque effort violent qui nous puisse assail-lir
Pouuant souffrir la mort on peut ne point faillir.

FELISMOND.

Hâ! triste Felismond, relasche ton courage
A tous les mouuements, & de hayne, & de rage,
Et que ton amour cede à ton authorité
Le droict de s'employer contre sa cruauté,
Ne laisse pas le iour aux ingrats qui t'en priuent,
Et fay charger de fers les mains qui te captiuent,
Que l'horreur d'vn cachot, épouuantable, affreux
Te vange du mespris qu'elle faict de tes vœux,
Fay de ce mesme pas accomplir ton enuie,
Et ne reuoy iamais ces tyrans de ta vie.

HERMANTE,

Sire, auant que d'entrer en ce funeste lieu
Qu'vn baiser nous separe, & signe nostre adieu,

Quoy, vous tenés encor mon ardeur incertaine — Elle va le baiser.
Et ſonder voſtre amour, c'eſt gaigner voſtre hayne?
Ouurés, ouurés ce ſein, ce coup me ſera doux
Voyés y de quel feu mon cœur bruſle pour vous,
Et ſi vous n'eſtes pas ſatisfaict de ſes peines
Augmentés mes tourmens, & redoublés mes chaiſnes.

FELISMOND.

Reyne de mes deſirs doux charme de mes ſens
Quel plaiſir eſt égal au tranſport que ie ſents?
Quels pleurs, & quels ſouſpirs ſont dignes de ta grace
Et pour la meriter que veux tu que ie face? — Il la baiſe.
O d'vn triſte combat, heureux euenement!
Où chacun de nous perd, & gaigne également,
Tels ne furent iamais les baiſers de l'Aurore
Treuuant ſon fauory ſur le riuage More,
Ny tels ceux de Venus, embraſſant ce chaſſeur
Qui naſquit d'vn inceſte, & fut fils de ſa ſœur,
Hermante, par quel ſort, reſiſtant à tes charmes
A de nouueaux vainqueurs ay-ie rendu les armes?
Que ce fatal hymen ſoit maudit mille fois,
I'en abhorre le ioug, i'en deteſte les loix.
Toute religion, & toute crainte eſt vaine

Toy seule es mon épouse, & toy seule es ma Reyne,

HERMANTE.

Si i'ay tant de pouuoir sur vostre Maiesté
Que ne puis-ie obtenir par son authorité,
Pouués-vous pas briser quelque nœud qui vous serre ?
Ce qu'au Ciel sont les Dieux, les Rois le sont en terre,
Et c'est ternir l'éclat de vostre dignité
Que de souffrir qu'elle ait vn pouuoir limité.

FELISMOND.

Jl n'est rien que i'épargne, et rien que ie te nie,
Mais comment arracher le sceptre à Parthenie,
Et la priuer des droicts dont vne aueugle amour
Me la fist honnorer?

FELISMOND.

En la priuant du iour,
Tout est vostre, & l'obiect de vostre moindre enuie
Peut s'achepter du prix de la plus belle vie.

FELISMOND.

Cet aduis est cruel.

HERMANTE.

L'effect en sera doux

Puis-ie voir sans regret qu'vne autre soit à vous.
Vous tesmoigner le iour vne ardeur sans égale
Et vous croire la nuict au sein d'vne riuale,
Lors qu'à ces laschetés vn esprit se resout
Il ayme froidement, où n'ayme point du tout.

FELISMOND.

Pour rendre à ton amour vn parfaict tesmoignage
Et pour franchir la loy d'vn ennuyeux seruage,
Ie sousmets tout respect à tes moindres aduis,
Et veux qu'aueuglement tes desseins soient suiuis,
J'immole Parthenie à l'ardeur qui m'enflamme,
Tu posséderas seule & mon corps, & mon ame:
Mais pour executer ce dessein promptement
Qui pourray-ie charger de ce commandement?
Euandre m'est fidelle, & peut par sa prudence
S'acquitter dignement de cette confidence;
Cet adroict confident la conduira par eau
Sur le soir vn peu tard, en vn proche chasteau,
Et la subtilement, dans le sein de Neptune
Fera precipiter cette femme importune,
Il feindra de la plaindre, et de retour au port
Au malheur d'vne cheute imputera sa mort,
Apres tout est facile.

HERMANTE.

O dessein salutaire!

Sire, ſans conſulter, preſſés donc cette affaire,
Ie vous vais cependant preparer des plaiſirs
Que vous confeſſerés égaux à vos deſirs.

FELISMOND.

Que ma bouche en partant ſe paye d'vne debte.

HERMANTE.

De mille, s'il le faut, eſt elle ſatisfaicte?

FELISMOND.

Ie croy faire les Dieux, & les hommes ialoux,
Et tes derniers baiſers ſont touſiours les plus doux.

SCENE DEVXIESME.

EVANDRE, PARTHENIE,

EVANDRE.

ON le plaint comme vous, & ſans vn charme étrange
Iamais ſi promptement vn eſprit ne ſe change;
Ainſi que ſon eſprit, ſon corps eſt alteré,
Ses geſtes ſont confus, ſon œil eſt égaré,
Il pleure, et la pourſuit auecque tant d'inſtance

Que vous le plaindrés mesme alors qu'il vous offence,
Il accuse le Ciel, & tous respects bannis
Deteste le lien dont vous estes vnis.

PARTHENIE.

L'amour ne dure pas estant si violente,
I'obtiendray quelque iour ce que possede Hermante,
Laissons vn libre cours à ses ieunes desirs,
Et fermons pour vn temps les yeux à ses plaisirs,
Vn iour les Dieux touchés de mon amour extréme
Pour me le rendre enfin le rendront à soy-mesme,
Et ie tiens pour effect de ton affection
Que tes soings contre moy seruent sa paßion.

EVANDRE.

Hâ! commendés plustost, que de cette sorciere
Cette main a vos yeux soit la iuste meurtriere,
Coupons racine aux maux dont ces salles amours,
Troublent vostre repos & menacent vos iours
L'honneur, & les respects deubs à la loy diuine
Et le bien de l'état dépend de sa ruine,
Ostons luy ce qu'vn iour elle vous peut rauir
C'est obliger le Roy que de le deseruir.

PARTHENIE.

Euandre, que ma mort preuienne la pensée

D'irriter cette ardeur dont son ame est blessee;
Vn si pressant instinct me porte à le cherir,
Que si ie luy déplais, il m'est doux de mourir,
Ma flame est sans égale, et iamais la Nature
N'a produit vne ardeur si forte, ny si pure,
Que son cœur inconstant brusle de feux nouueaux
Il ne me peut déplaire, & ses crimes sont beaux,
Ie presterois mes soings à l'ardeur qui le presse,
Ie voudrois en son sein auoir mis sa maistresse,
I'ayme cette beauté, parce qu'elle luy plaist
Et prefere son bien à mon propre interest.

EVANDRE.

Quelle ame de rocher, quel esprit si barbare
Verroit sans s'amolir vne amitié si rare?
Madame esperés tout, & du Ciel, & du temps
Les charmes cesseront, vos vœux seront contents,
Et nous verrons le Roy vous rendre auec vsure
Les fruicts d'vne amitié si constante, & si pure,
Cet infame lien dont il est arresté
Dans peu: mais taisons nous, voicy sa Maiesté.

SCENE TROISIESME.

FELISMOND, EVANDRE, PARTHENIE, ſuitte du Roy.

FELISMOND, regardant la Reyne froidement entre, & dit.

EVandre, écoute vn mot.

PARTHENIE, ſeule.

Sacrés iuges des ames, — Ils ſe retirent dans vn cabinet.

Maiſtres de l'Vniuers, ſaincts autheurs de mes flames,
C'eſt de vous que i'attends la faueur que ie veux,
De vous dépend mon bien, et le fruict de mes vœux,
Souffrés ſa paßion, auoüés ſes delices,
Et que ſeule pour luy i'en porte les ſupplices,
Puis que mon amitié conſent à ſon forfaict,
Elle doit reparer l'iniure qu'il me faict,
Répandés ſur mes iours l'effect de vos menaces
Que ie ſois ſeule en butte à toutes vos diſgraces

Ses yeux sont esblouys, son cœur est enchanté
Et son aueuglement faict sa desloyauté,
Laissés vn libre cours à son ieune caprice
Que selon son desir son dessein reüßisse,
Que tout luy soit permis, ainsi tous les mortels
D'vn respect eternel reuerent vos autels.

SCENE QVATRIESME.

EVANDRE, PARTHENIE,

EVANDRE.

Vangeur dés innocens, Ciel ennemy des crimes
Suy ton iuste courroux; terre ouure tes abysmes.
O lâche perfidie! ô dure cruauté!

PARTHENIE.

Quelle offence ioinct il à l'infidelité?

EVANDRE.

O trahison extreme! ô dessein detestable!
Qu' Amour est en vn cœur vn tyran redoutable!
Bannissés tout respect, & souffrés qu'à ses yeux

Ma main aille étouffer cette horreur de ces lieux.

PARTHENIE.

Que vous ordonne-t'il?

EVANDRE.

Helas! le puis-ie dire?

PARTHENIE.

Ie me suis disposée à tout ce qu'il desire,
Déplais-ie à ses regards, faut-il perdre le iour?
C'est vn leger effect d'vne si forte amour,
Tout ce qu'il veut m'oblige, & ie mourray contente
Si par ma mort, l'effect succede a son attente,
Et si de mon trépas, dépend sa guerison
M'ordonne-t'il le fer, la flamme, où le poison.

EVANDRE.

Il veut que sur le soir, en vn vaisseau conduitte
Vers vn proche chasteau: puis-ie acheuer la suitte,
L'eau qui vous portera, ce perfide Element.

PARTHENIE.

Et bien, soit mon tombeau?

EVANDRE.

Soit vostre monument,
O lâche trahison! ô perfidie extréme!
Que tarde iuste Ciel ta puissance supréme?
Ton foudre peut rester inutile en ta main?

Et tu ne punis pas ce barbare dessein?

PARTHENIE.

Ne deliberons point, ma mort est équitable
Et si ie luy déplais.ie suis assés coupable,
Je quitteray le iour, sans peine, & sans ennuy
Et la mort me plaira, puis qu'elle vient de luy,
Euandre oste vn obstacle à sa bonne fortune
I'ay desia trop vescu, puis que ie l'importune,
Ce que hait vn Monarque est digne de perir,
Et déplaire a son Roy, c'est plus que de mourir.

EVANDRE.

Que le Ciel pour mon chef tous ses foudres prepare
Auant que i'execute vn dessein si barbare,
Coupable de ce crime, où verrois-ie le iour?
Plûst au Ciel que ma mort satisfist son amour,
Que bien-tost cette main épuiseroit mes veines
Et qu'il me seroit cher de diuertir ses peines,
En quels lieux écartés de ce fatal seiour
Passerés vous du temps en l'espoir du retour?
Vn lieu qui m'appartient dont l'issuë est secrette
Fort, assés détourné, vous offre vne retraicte,
C'est là qu'il faut attendre vn heureux changement
De la force du temps. & de son iugement,

Vostre mort cependant qu'on croira dans l'Epire.

PARTHENIE,

Qu'elle soit vraye helas! c'est ce que ie desire,
Ny frayeur, ny danger, ne changera ce front
Ie puis auec courage obliger Felismond,
Allons au sein de l'eau prendre ce qu'il m'ordonne
Ce tombeau me plaira, c'est luy qui me le donne,
Partons, dois-tu cruel differer vn moment
Cette execution de son commandement?

EVANDRE.

Non, non, ayant conceu cet acte detestable
Que de l'effect, au moins, il ne soit point coupable,
Et ne le soüillés pas de ce crime odieux:
Qui le feroit haïr des hommes, & des Dieux,
Consentés seulement à prendre cet azyle
Qui rendroit au besoing sa poursuite inutile
Ie vais faire, attendant l'honneur de vous reuoir
Preparer vn vaisseau, pour partir sur le soir.

SCENE CINQVIESME.

CLARIMOND, THERSANDRE.

CLARIMOND.

IE sçay que nous tentons vne entreprise vaine
Et que mon desespoir naistra de nostre peine,
Mais tous effects sont beaux d'vn dessein glorieux
C'est tomber noblement que de tomber des Cieux,
De ce ieune arrogant la cheute fut celebre
Qui du char du Soleil fist sa pompe funebre,
Et conduisant le iour, qu'il ne pût gouuerner
Il perdit glorieux ce qu'il ne pût donner,

THERSANDRE.

Le temps fera pour vous, qu'a promis Clariane.

CLARIMOND.

De sonder auec art ceste chaste Diane,
Elle m'a faict sçauoir vn changement soudain.

THERSANDRE.

Quel?

CLARIMOND.

La froideur du Roy, son mespris son dédain,

Auec

Auec quelle puissance Hermante le possede,
Et c'est d'ou i'ay conceu, quelque espoir de remede.

THERSANDRE.

La femme de nature ayme de se vanger
Ou ce ressentiment ne la peut-il ranger.

SCENE SIXIESME.

CLARIANE, THERSANDRE, CLARIMOND.

CLARIANE, les surprend.

IE vous viens annoncer vne heureuse nouuelle
Mais icy, Clarimond, il faut estre fidelle,
Il faut qu'elle vous soit plus chere que le iour,
Et que vostre courage égale vostre amour.

CLARIMOND.

Ma chere Clariane, helas! par quels seruices
Paroistray-ie sensible a tant de bons offices,
Que puis-ie en ta faueur?

CLARIANE.

Ecoutés seulement

Et pour vne autre fois gardés ce compliment,
La Reyne,

CLARIMOND.

Acheués donc,

CLARIANE.

Doit aller dans vne heure
Elle regarde autour de soy. *En vn chasteau d'Euandre établir sa demeure,*
Hermante qui la hayt, et souhaitte sa mort
Dessus l'esprit du Prince a faict vn tel effort,
Qu'pour la contenter, cruauté sans seconde
Il destinoit sa vie à la fureur de l'onde,
Euandre estoit chargé de l'y precipiter,
Mais il est moins cruel que de l'executer,
Il emmeine la Reyne, & luy donne vn azyle
En vn de ses chasteaux assés loing de la ville,
J'en apprendray le nom, que vous pourrés sçauoir
Auant nostre départ, si ie puis vous reuoir,
Quand elle habitera cette maison deserte
Euandre de retour fera croire sa perte,
Abusera la Cour, & déplorant son sort
A quelque faux naufrage imputera sa mort,
Vous prendrés cependant la saison opportune
Que vous presentera vostre bonne fortune.
Mais il faut egaler le courage à l'amour
Introduit par mes soings sur le declin du iour,

Aßisté de Thersandre enleués Parthenie,
Vous la posséderés toute crainte bannie,
Car on la croira morte, & sans trop de danger
Cet obiet de vos vœux ne se pourra vanger,
De pretendre autrement le fruict de vostre peine
Ie cognois sa vertu, cette entreprise est vaine,
Mais ie tarde long-temps, retirés vous, adieu,
Et dans vne heure au plus treuués vous en ce lieu. Elle s'en va.

CLARIMOND.

Quel bon-heur est le mien? ô conseil fauorable
Qui me vient toutefois du malheur déplorable.

THERSANTE.

L'occasion est belle.

CLARIMOND.

Auant qu'il soit plus tard
Allons nous preparer à ce proche départ.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HERMANTE, seule.

ENfin ce vieil enfant, cet archer redoutable,
Ce Dieu, qui pretendoit vn Empire équitable,
Sur tous les autres Dieux,
Sent vne fois au moins qu'vn autre le surmonte
Il demeure confus & pour cacher sa honte
A besoing du bandeau qui luy couure les yeux.
Il attaque son oncle en ses demeures sombres
Et dessous le pouuoir de la Reyne des ombres,
Il oza l'asseruir,
Mais sa confusion, repare cette iniure

Et ce vieillard enfin se vange auec vsure,
De sa peine, & des pas qu'il fist pour la rauir.

Il l'arreste captif dans le cœur d'vn perfide
D'insolent qu'il estoit, c'est vn enfant timide,
Les flammes, et les fers,
Dont à son gré iadis il captiuoit les ames
Sont d'inutiles fers, & d'inutiles flammes,
Où s'il s'en veut seruir c'est au gré des Enfers.

A sa bonte ie dois la grandeur qui m'arriue,
Cet absolu pouuoir dont l'enfer le captiue,
Faict d'vn Roy mon amant
Ie n'épargne hommes, Dieux, mon honneur, ny moy-mesme
Mais de quelque façon qu'on gaigne vn Diadesme,
Sur le front d'vn mortel, c'est vn riche ornement.

Vn dessein glorieux est tousiours legitime
S'il passe pour vn mal, c'est dans la folle estime,
D'vn esprit abbatu
Iamais des grands dangers vn grand cœur ne s'estonne
Et qui n'oze commettre vn crime qui couronne,
Obserue à ses despends vne lasche vertu.

SCENE DEVXIESME.

FELISMOND, HERMANTE,

FELISMOND.

EVandre tient de moy l'ordre de cette charge
Que ton intention dessus luy se décharge,
Elle aura pour dormir d'vn eternel sommeil
Vne course commune auecques le Soleil,
Cependant mesnageons la saison opportune,
Et que i'en aye vne autre auecques toy commune,
Qu'il me tarde desia, que dessus ce beau sein
Ma violente ardeur n'accomplit son dessein,
Attendant cet hymen, qui te rend souueraine,
Et qui donne à l'Epire vne si belle Reyne.

HERMANTE.

Sire, attribués tout à l'inclination,
Le seul bien de vous plaire est mon ambition.

FELISMOND.

Et cette ambition te donne vn Diadesme

Met mon sceptre en tes mains, & t'égale à moy-
mesme,
Ne differe donc plus, ces innocens esbats
Qu'autrefois si charmé ie treuuois en tes bras,
Iouyssons des plaisirs que l'amour nous propose,
Et rendons les effects aussi doux que leur cause.

HERMANTE.

Mon ardeur auiourd'huy vous veut faire douter
S'il reste apres ce bien, quelque bien à gouster,
Au prix du doux effect qui suiura mes promesses
Venus pour Adonis eut de tiedes caresses,
La femme de Thiton ne vient que froidement
Du lict de son époux au sein de son amant,
Enfin pour son chasseur, quand l'Uniuers sommeil-
le
La courriere des nuicts n'a point d'ardeur pareil-
le.

SCENE TROISIESME.

EVANDRE, PARTHENIE,

PARTHENIE,

I'Eprouue ton secours à mes iours indulgent
Mais ton mesme secours m'outrage en m'obligeant,
Laisse accomplir l'arrest ou mon malheur m'engage
Ie dois à mon amour ce dernier tesmoignage,
I'ayme de m'immoler à son commandement
Et luy desobeir, c'est l'aymer laschement.

EVANDRE.

Madame, pour son bien, autant que pour le vostre
Permettés qu'à ce temps il en succede vn autre,
Croyés qu'vn charme étrange a blessé ses esprits,
Ma desobeyssance vn iour aura son prix
Le Ciel accomplira vos vœux, & mon attente,
Vos destins changeront, & vous serés contente
Vn Astre iniurieux s'est bandé contre vous

Mais

Mais le Ciel est iniuste, où vous sera plus doux,
Il souffre quelque temps, mais perd enfin le crime,
Il presse l'innocence, & iamais ne l'opprime.

PARTHENIE.

En cet heureux espoir ie reçoy ton secours,
Moins pour moy que pour luy ie conserue mes iours,
Son mal me nuiroit plus que ma propre misere,
Au prix de ses douleurs la mort me seroit chere,
Sur moy tombent les maux qui peuuent l'outrager,
Je crains son repentir, s'il le doit affliger.

EVANDRE.

Demain, quand le Soleil effaçant les Estoilles
Du Palais de la nuict aura tiré les voiles,
Par des lieux détournés, i'iray de vostre mort
Pour nostre seureté faire le faux rapport,
Et vous sçaurés le soir, par mon propre message
Ce qu'elle aura produit en ce cruel courage,
Apres ces longs ennuys, vos vœux seront contents?
Attendés ce bon-heur, & du Ciel, & du temps,

SCENE QVATRIESME.

CLARIMOND, THERSANDRE, CLARIANE.

CLARIMOND, la rencontrant.

ET bien peux tu seruir ma paßion fidelle.

CLARIANE.

Monsieur, l'occasion ne peut-estre plus belle,
Le carosse est-il prest.

CLARIMOND.

A quatre pas d'icy.

CLARIANE.

Vu seul empeschement me donne du soucy.

CLARIMOND.

Quel?

CLARIANE.

C'est que Leonie est tousiours à ma suitte,
Et pourroit ruiner toute nostre conduitte,
Tousiours loing de la Reyne, elle éclaire mes pas,

Semble nous espier, & ne me quitte pas.

CLARIMOND.

L'or peut-il l'attirer en nostre intelligence?

CLARIANE

Il faudroit l'éprouuer.

CLARIMOND, luy donnant force presens.

Fay donc en diligence.

CLARIANE,

Ce metail est charmant, rien n'y peut resister,
Ioinct qu'vn esprit si ieune est facile à dompter,
Reuenés dans vne heure, armés à l'aduantage,
Car Euandre est pourueu d'adresse, & de courage,
La porte du iardin ouuerte à ce dessein
Mais quel soudain frisson me glace tout le sein?

CLARIMOND.

Bien-tost par le succés ta peur sera bannie.

CLARIANE.

Adieu, retirés-vous, i'apperçoy Leonie.

SCENE CINQVIESME.

CLARIANE, LEONIE.

CLARIANE.

MA chere Leonie en quel lieu ſolitaire
Nous confine le Ciel?

LEONIE.

Dieux! qu'il nous eſt contraire.

CLARIANE.

Faut-il que deſormais ton eloquente voix
N'ait plus que l'entretien des rochers, & des bois?
Ne conteras tu plus ton amoureuſe peine
Qu'a l'Echo d'vn iardin, d'vn mur, d'vne fontaine?
Hâ! que nous reſpirons en ce triſte ſeiour
Vn air bien different de celuy de la Cour.

LEONIE.

A qui ne l'a gouſté, cet air eſt difficile,
Mais la neceßité rend la plainte inutile,
Quel eſpoir de remede à ce malheur eſt ioinct,

Et quel chercherons-nous à ce qui n'en a point.

CLARIANE.

La mort est le ſeul mal qui n'a point de remede,
A des eſprits adroicts toute infortune cede,
Noſtre timidité faict nos pires malheurs,
Et tout cœur genereux peut vaincre ſes douleurs,
Seconde mon deſſein, & ie tire la Reyne
Auant qu'il ſoit vne heure, & nous-meſmes de peine,
Mais fay moy preuue icy de ta fidelité.

LEONIE.

Où ne voudrois-ie point ſeruir ſa Maieſté?

CLARIANE.

C'eſt luy rendre en effect vn fauorable office,
Mais il faut quelquefois cacher meſme vn ſeruice,
Et tel qui ne peut pas diſcerner vn bien-faict
D'abord peut s'offenſer d'vn plaiſir qu'on luy faict,
Telle ſa Majeſté, d'amour preoccupee
Pour ce Prince, qui l'a ſi lâchement trompee,
Quelque bien qu'on luy fiſt le pourroit refuſer,
Et meſme en la ſeruant, il la faut abuſer,
Tu ſçays que par vn lâche, & deteſtable crime
Le Roy croit que ce ſoir on en faict ſa victime,
Et que deſia du iour ſes beaux yeux ſont priués

Euandre toutefois a ses iours conserués,
Mais quel est son remede en ce malheur extréme?
Elle éprouue vn secours pire que la mort mesme,
Et sans cueillir les fruicts de sa ieune saison
Se faict de ce desert vne étroite prison,
Seroit-il pas meilleur, que hors de la Prouince
Elle éuitast la hayne, & la fureur du Prince?
Car ce lieu m'est suspect, & les Rois ont des yeux
Qui peuuent penetrer dans les plus sombres lieux.

LEONIE.

J'approuue ce dessein, mais sous quelle conduitte
Peut-elle de ce Prince éuiter la poursuite?

CLARIANE.

D'vn Seigneur qui l'estime auecque passion,
Et c'est ce que ie fie à ta discretion.

LEONIE.

Mais la croyant seruir, son honneur se hazarde.

CLARIANE.

O le plaisant danger! le met elle en ta garde?
Quel t'imagines tu ce fantosme d'honneur
La ieunesse ignorante en faict tout son bon-heur,
Conserue obstinement cet abus frenetique
Et tout ce qu'on luy dit, pense qu'on le practique;
Mais par le cours du temps, l'amour a sa saison
Et luy qui n'a point d'yeux les ouure à la raison

Il chasse ces erreurs, & nous faict recognoistre
Que paroistre pudique est ce qu'on nomme l'estre,
Gouuerner auec art son inclination,
Y ménager le temps auec discretion,
Brusler pour vn amant, & paroistre glacee,
Parler tousiours d'vn sens contraire à sa pensee,
Et baiser en secret, alors qu'on se peut voir,
C'est auoir de l'honneur ce qu'il en faut auoir,
Parthenie, au besoing, comme vne autre est capable
D'obliger vn amant à sa grandeur sortable,
Et receuoir de luy ces amoureux esbats
Que luy doit son époux, & ne luy donne pas,
Oblige de ton ayde vn amant qui l'adore
Faisons à son amour la grace qu'il implore,
Accepte cependant ce present de sa part.

LEONIE.

Mais que puis-ie pour luy?

CLARIANE.

Quand il sera plus tard,
Qu'introduit par mes soings il enleue la Reyne,
Et ne t'informe point du fruict de nostre peine,
C'est vn Seigneur puissant, liberal, genereux,
Et pouuant l'obliger, nostre sort est heureux.

LEONIE.

Mais Euandre peut-il sans quelque resistence,

Consentir à l'effect de cette violence?

CLARIANE.

Un seul coup, en son sein, adroictement porté
Peut leuer au besoing cette difficulté,
Et le moindre interest d'vn Prince, ou d'vne Reyne
Doit rendre tout respect, & toute crainte vaine,
Acheuons au plustost ce dessein important
Puis qu'il est superflu de deliberer tant,
Ie vais à ce Seigneur, qui m'attend à la porte,
L'aduertir de n'entrer sur tout qu'auec main forte,
Toy proche de la Reyne, adroicte, et feignant bien
Oste luy tout suiet de se douter de rien,
Qui tarde s'affoiblit, et le Ciel fauorise
L'adresse de presser vne belle entreprise.

LEONIE.

Ordonnés seulement ie veux ce qui vous plaist,
Et ie vais recognoistre en quel état elle est.

CLARIANE, seule.

A mon adresse enfin, toute chose succede
Je puis à toute chose apporter du remede,
Rien ne peut s'opposer, aux desseins que ie faicts
Le souhait en naissant est suiuy des effects,
Le Ciel permet leur cours, l'Enfer les execute,

Et

Et le plus haut orgueil à mes coups est en butte
Je dispose du Dieu qui preside à l'amour,
Ie trouble en vn moment tout l'ordre de la Cour,
Mes desirs sont des loix, ma puissance est maistresse
Comme d'vn Dieu sans yeux, d'vne aueugle Deesse,
La fortune bastit ce que ie veux dresser,
Et démolit aussi quand ie veux renuerser,
Elle oste en ma faueur, ou laisse dans la bouë
Et quand ie veux l'arreste ou faicts tourner sa rouë.

SCENE SIXIESME.

PARTHENIE, EVANDRE, LEONIE.

PARTHENIE.

L'Auarice à ce poinct a gaigné sa raison,
O perfidie extréme! ô lâche trahison.

EVANDRE.

Madame, en vn peril qui de prés nous regarde
L'étonnement est vain, & la plainte retarde,
Songeons à détourner vn si pressant danger,
Il paroist que le Ciel conspire à vous vanger,
Puisque la trahison n'est pas plustost conceuë
Qu'il vous faict aduertir d'en empescher l'yssuë.

PARTHENIE, à Leonie.

A quelle heure dis-tu qu'il doit estre introduit?

LEONIE.

Bien-tost, puis qu'il est tard, et qu'il faict desia nuict.

PARTHENIE,

Te l'a-t'elle nommé?

LEONIE.

Me parlant de la sorte
Ses discours m'ont faict naistre vne frayeur si forte,
Que sans luy demander ny nom, ny qualité,
J'ay seulement appris, ce qu'elle a proietté.

PARTHENIE.

Ne deliberons plus, cette desesperee
Merite la frayeur qu'elle m'a preparee,
Que saisie au plustost elle confesse tout.

LEONIE.

Il sera mal-aysé que l'on en vienne à bout,

Elle a trop ſeurement la porte preparee,
Et ce Seigneur peut eſtre en a deſia l'entree,

EVANDRE.

Sans plus deliberer c'eſt en cette action
Qu'il faut eſtre pourueu de reſolution,
Je voudrois pouuoir ſeul eſtre voſtre deffenſe
Je mourrois glorieux en cette reſiſtence,
Pour vous i'affronterois, & l'Enfer, & le ſort,
Mais voſtre enleuement enfin ſuiuroit ma mort,
Il aura quelque ſuitte, & les plus grands courages
Succombent à la fin a de grands aduantages,
Que vos mains pour ſa perte imitent vos regards.
Dans vn corps de Iunon ayés vn cœur de Mars,
Des piſtolets en main, & vous, & Leonie
Tâchés de ſeconder mon attente infinie,
Et forcés la frayeur qui vous vient poſſeder,
Vn ſi iuste deſſein ne peut mal ſucceder.

PARTHENIE.

Mais ſi pour diuertir le mal qu'elle propoſe
Elle peut eſtre priſe, & la porte eſtre cloſe.

EVANDRE,

Vous ſauuer de la ſorte eſt tramer voſtre perte,
Par eux, au prés du Roy vous ſeriés découuerte,
Et lors le Ciel en vain nous voudroit ſecourir,
Et noſtre ſeureté dependroit de mourir,

Leur perte nous importe, il faut craindre leur fuite
Et que ce rauiſſeur periſſe auec ſa ſuite.

PARTHENIE.

Donc les armes aux mains, & le courage au ſein
Attendons le ſuccés de ce iuſte deſſein,
Mourons fidellement pour vn Prince infidelle
Ma vie eſt importune, & ma mort ſera belle.

SCENE SEPTIESME.

CLARIANE, CLARIMOND, THERSANDRE,

CLARIANE, leur ouurant la porte, & eux entrant.

LE ſort à vos deſſeins ne peut eſtre plus doux
Tout obſtacle eſt forcé, Leonie eſt pour vous,
Elle doit au beſoing tenir la porte preſte,
Et liurer en vos mains cette riche conqueſte.

CLARIMOND.

Au poinct d'executer ce glorieux deſſein

Une ſoudaine peur, me glace tout le ſein.

CLARIANE.

Cette frayeur eſt vaine.

CLARIMOND.

En marchant, il me ſemble
Sous mes timides pas voir la terre qui tremble,
Une feüille m'eſtonne, et ie crains iuſtement
D'vn deſſein temeraire vn triſte euenement.

CLARIANE.

Tel n'euſt iamais Paris, entre les bras d'Helene
Amorty ſon ardeur, et ſoulagé ſa peine,
Ménageons ſeulement la faueur de la nuict,
Soyés preſts à la charge, & ſuiués moy ſans bruict.

CLARIMOND.

Si ie vous deuançois?

CLARIANE, en montant.

J'entreray la premiere
Et d'vne prompte adreſſe éteindray la lumiere,
Vous ſaiſiſſés Euandre, & d'vn commun effort.

SCENE HVICTIESME.

EVANDRE, PARTHENIE, LEONIE, CLARIMOND, THERSANDRE, CLARIANE.

EVANDRE sortant, & tirant vn coup de pistolet, sur Clarimond.

Donnons, voicy le traistre.

CLARIANE.

O malheur!

CLARIMOND.

Ie suis mort.

LEONIE, tirant.

Donnons,

THERSANDRE.

O triste effect d'vn dessein temeraire!
Tel de la trahison est le iuste salaire,
Et des Cieux irrités le pouuoir eternel
Perd tousiours le complice auec le criminel.

CLARIANE.

Dieux!

EVANDRE, tenant Clariane aux cheueux.

Toy ſpectre mouuant, vieille ſource de crimes
Qui donne aux Enfers ces coupables victimes,
Quels ſupplices, quels fers, quel aſſés prompt trépas
A tes manes hydeux fera ſuiure leurs pas!
Quand i'auray de cens nœuds, tes ſalles mains étreintes
Diſpenſe alors ta voix à d'inutiles plaintes,
Pleure, ſouſpire, crie, & deteſte les Cieux,
Leur lumiere à iamais eſt morte pour tes yeux.

CLARIANE.

Hâ! ne differés point le plus iuſte ſupplice
Qu'ayent iamais ordonné le Ciel, & la iuſtice,
Inuentés des tourmens égaux à mes forfaicts
Voſtre reſſentiment a de trop lents effects,
De cet horrible obiet deliurés la nature,
Les Corbeaux trop long-temps attendent leur paſture,
Que ne ſont par vos mains ces membres déchirés,
Et que deſia par eux ne ſont-ils deuorés.

PARTHENIE.

L'effect ſuiura de prés ce deſſein legitime,

Mais apprens moy, quel fut le motif de ton crime,
Et quel dessein te porte à me persecuter
Mon mal est-il trop doux, deuois-tu l'irriter?

CLARIANE.

Une infame auarice, a mon aage commune
Et l'Astre qui conduit ma mauuaise fortune,
M'ont faict fouler aux pieds, pour suiure mes desseins
Toutes diuines loix, & tous respects humains,
Clarimond qui languit, mourant sur la poußiere
A si prodiguement ioinct l'or à la priere,
Que ie n'ay pû nier à ses fortes amours
Le soing qu'il m'a faict prendre aux despens de ses iours.

PARTHENIE.

Quoy, de cet action Clarimond fut capable
Et d'une amour si saincte en fist une coupable?
Dans les flots de son sang, il acheue son sort,
Et ce bras malheureux est autheur de sa mort,
O déplorable effect de mon malheur extréme
Qui m'oste le plaisir dans la vengeance mesme,
Et ne me permet pas de gouster le bon-heur
D'auoir puny son crime, & sauué mon honneur,
J'estimois Clarimond, et pour croistre ma peine
Il s'est rendu coupable, & digne de ma hayne,

Sa

Sa mort que i'ay causee est vn de mes malheurs,
Et l'honneur me deffend de luy donner des pleurs.

CLARIANE

Differés vn moment mes peines legitimes,
Et comme vous perdes, proffités de mes crimes,
Madame, en mon malheur les vostres ont leur fin
Seule, seule i'ay faict vostre mauuais destin,
Seule i'ay trauersé vostre chaste Hymenee,
Par moy son cours ne fut que d'vne matinee,
I'ay causé les affronts que vous aués soufferts
I'ay contre vostre amour suscité les Enfers,
Vne bague charmee.

EVANDRE.

O Dieux!

CLARIANE.

Que porte Hermante,
Faict triompher du Roy cette impudique amante,
C'est de moy qu'elle tient ce damnable secours,
Et ce moyen maudit de trauerser vos iours,
Ce charme violent arraché de ses doigts
Rangera Felismond sous ses premieres lois,
Les attraits qu'il cherit luy seront detestables,
Ses plaisirs odieux, vos baisers souhaittables,
Vos maux seront finis vos desirs satisfaicts,
Et vos communs liens plus étroits que iamais,

EVANDRE.

O fauorable effect d'vn deteſtable crime
O bon-heur! ô ſuccés conforme à mon eſtime!
I'ay touſiours creu qu'vn charme alteroit ſa raiſon
Et ſa ſeule impuiſſance a faict ſa trahiſon.

PARTHENIE.

Que beny ſoit des Dieux le pouuoir adorable
Qui donne à mes deſirs le ſuccés fauorable,
Quoy, ie puis eſperer les fruicts de mon amour?
Et les yeux de mon Roy m'éclaireront vn iour.

EVANDRE.

Madame, il faut partir, auant que la lumiere
Redore les obiets de ſa beauté premiere,
A ce Prince enchanté rendons la gueriſon,
Faiſons luy ſouhaitter ſa premiere priſon:
Vous ſerés en ma chambre attendant ma venuë,
Et ſi toſt que i'auray la verité cogneuë,
Par mon propre rapport vous pourrés tout ſçauoir.

PARTHENIE.

O bien-heureuſe attente! ô fauorable eſpoir!

EVANDRE.

Pour toy de qui le Ciel rend l'entrepriſe vaine
Medite en m'attendant ſur l'horreur de ta peine,
Et dans l'affreux ſeiour qui te va retenir
Par tes propres pechez, commence à te punir.

CLARIANE.

Que iamais de vos mains le Ciel ne me deliure,
Faictes moy mille fois remourir, & reuiure,
Le coup sera trop doux, qui bornera mon sort
Et pour tant de forfaicts , c'est trop peu qu'vne mort.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

La châbre s'ouure.

FELISMOND, s'habillant auec des valets de Hermante, & elle se coïffant à son miroir.

FELISMOND.

QVe tes pas sont legers Princesse des étoilles!
Et que d'vn soing pressé tu retires tes voiles,
Si le Ciel n'est ialoux de mes contentements
Et s'il t'a destinee au repos des amants,
Peux-tu d'vn cours si prompt acheuer ta carriere,
Et laisses-tu si-tost renaistre la lumiere?

Le Ciel pour obliger vn de ses habitants
Te vid il pas iadis rompre l'ordre du temps,
Trois iours ton voile obscur couurit nostre hemisphe-
re
Et Diane eut trois iours l'Empire de son frere,
Mais que l'aueuglement d'vn homme est sans pa-
reil
Qui réclame la nuict pour ioüir d'vn Soleil,
Et que d'vn vain soucy mon desir me tourmente
Quand ie veux estre à l'ombre entre les bras d'Her-
mante.

HERMANTE.

Sire, si vostre espoir est suiuy des effects,
Et si ie vous ay plû mes vœux sont satisfaicts,
Pour moy si cette nuict peut trouuer sa seconde,
J'en prefere l'espoir à l'Empire du monde,
Alcmene auec Iupin eut de moindres plaisirs
Et n'eut iamais d'ardeur égale à mes desirs,
Ne mets qu'vn court obstacle à ma bonne fortune,
Soleil, & cache tost ta lumiere importune.

SCENE DEVXIESME.

EVANDRE, FELISMOND, HERMANTE,

EVANDRE.

Ministre criminel de vostre passion,
Je n'ay rien oublié de ma commission,
L'eau cache sous l'argent de ses mouuantes glaces
Ce precieux débris des vertus, & des graces,
Estes vous satisfaict?

FELISMOND.

Les Dieux en soient benis;
Madame, nos destins sont pour iamais vnis,
Nos feux sont à couuert des yeux d'vne importune
Ie puis sur son débris bastir vne fortune,
Tout rit à nos desseins.

HERMANTE.

Que ne peuuent les Rois?

Et qui peut ſans offence en corriger les loix,
Quel obſtacle peut-eſtre à leurs deſirs contraire,
Et quel temps leur faut-il entre vouloir, & faire?

EVANDRE,

Sire, quand elle apprit l'arreſt de ſon deſtin,
Et qu'elle ſe trouua ſi proche de ſa fin,
Vne vaine frayeur n'altera point ſes charmes,
Son œil graue, & conſtant ne verſa point de larmes,
Cette triſte victime implora ſeulement
Le bien de vous écrire en ce dernier moment,
Elle eut faict en deux mots, qu'elle me fiſt entendre
Mais Sire, qu'en ſecret, ie vous les puiſſe rendre,
Car ils vous toucheront, et les larmes au moins
Qu'il vous feront verſer, n'auront point de teſmoings.

FELISMOND.

Entre en ce cabinet.

HERMANTE, ſe coïffant touſiours.

Enfin heureuſe Hermante
Le bon-heur que tu veux ſuccede à ton attente,
L'amour fut à tes vœux vn tyran inhumain,
Mais l'Enfer plus puiſſant met vn ſceptre en ta main,
Ne pouuant empeſcher le pouuoir qu'il te donne,

Le Ciel bien mollement ſouſtient vne Couronne,
Et cette authorité qu'on attribuë aux Dieux
Eſt de noſtre foibleſſe vn voile ſpecieux.

SCENE TROISIESME.

EVANDRE, HERMANTE,

EVANDRE, le poignard à la main, ſaiſit Hermante.

OPprobre des mortels, horreur de la nature,
Exemple deteſtable à la race future,
Rends cette bague, infame.

HERMANTE.

On me tuë, au ſecours,

EVANDRE, la luy arrachant.

Ou ce fer de tes ans va terminer le cours.

HERMANTE.

On m'aſſaſſine; ô Dieux!

EVANDRE, l'ayant tiree.

Ta reſiſtence eſt vaine.

HERMANTE.

Tenebreux habitants de l'infernale plaine,

Spectre

Spectres, lames, Demons, venés me secourir,
O secours trop tardif! il faut, il faut mourir,
Traistre donne ce fer.

SCENE QVATRIESME.

FELISMOND, sortant du cabinet.

O Dieux! quelle insolence Luy arrachant son poignard.
Te dispense, cruel, à cette violence,
Ta mort reparera le mespris effronté
Que tu faicts à mes yeux de mon authorité.
Mais quel horrible obiet se presente à ma veuë? Regardât Hermante.
Quoy, celle que ie creus de beauté si pourueuë?
Qui m'osta tout respect des hommes, & des Dieux,
N'est plus à mes regards qu'vn obiet odieux!
De quel enchantement fut mon ame charmee
Quoy, pour cete Megere elle s'est consommee,
Pour moy cette sorciere eut des allechements Hermante court furieuse par la chambre s'arrachât les cheueux.
Et ie me suis soüillé de ses embrassements,
O spectacle d'Enfer, aux yeux épouuantable!
Que tarde iuste Ciel ton courroux équitable,

Quel charme furieux a troublé ma raiſon?
O crime ſans exemple, & ſans comparaiſon!

EVANDRE, ayant leué la pierre.

Sire, ce diamant cachoit ce charme extréme
Qui vous fiſt ſi long-temps different de vous-meſme,
Tout le peuple ignorant de cet enchantement
Condamne à haute voix voſtre deportement,
Et benira la main qui ſera la meurtriere
De cette infame, horrible, & damnable ſorciere.

HERMANTE.

Si l'horreur de mes cris penetre iuſqu'à vous
Manes, Demons, damnés, ie vous inuoque tous,
Mon ame ſans deffenſe, à vos fureurs s'expoſe
Epargnés Ixion, que Tantale repoſe,
Qu'vn ſilence profond naiſſe deſſus vos bords,
Et venés ſur moy ſeule employer vos efforts,
Toy qui tournes les Cieux, & qui ſouſtiens la terre,
Si le Ciel eſt ſerain quand bruira ton tonnerre,
Vaſte champ des éclairs, air, humide Element
De cent monts de vapeurs forme mon chaſtiment,
Et cache à l'œil du iour cette horrible ſorciere
Dont les ſalles regards profanent ſa lumiere,
Perds ce commun effroy des Dieux, & des humains,

Puis que pour me ſauuer touts remedes ſont vains.

FELISMOND.

Quoy, i'apprens ſans mourir, la mort de Parthenie?

EVANDRE.

Vangés ſur ſon bourreau cette perte infinie,
Par ma main ces beaux yeux, ces deux Aſtres Iumeaux,
Furent precipités dans l'Empire des eaux.

FELISMOND.

Ma voix en prononça la tragique ſentence,
Et ie ſuruis ſa mort, ô barbare conſtance!
O deteſtable hymen! ô funeſte amitié!
Où l'époux eſt bourreau de ſa chaſte moitié,
Où la premiere nuict la couche eſt diuiſee,
Et l'innocente épouſe aux ondes expoſee,
Son lict fut le plus froid de tous les Elements,
Et la mort fut l'obiet de ſes embraſſements;
Tu vis Roy des ſaiſons ce fatal hymenee,
Et tu pû ſans horreur accomplir la iournee,
Tu l'oзas acheuer, & l'horreur d'vn feſtin
T'a bien faict rebrouſſer du couchant au matin,
Tu veis ſans t'effrayer dedans le ſein de l'onde
Tomber par mon arreſt ce miracle du monde,
Elle eſt morte où tu dors, ton lict fut ſon tombeau
Et l'eau de deux Soleils éteignit le plus beau.

A ses valets. *Qu'on dresse dans le temple vn appareil funebre,*
Et que ie fasse au moins sa memoire celebre,
Que ses parens mandés partagent mes douleurs,
Et sur son vain tombeau viennent verser des pleurs.

HERMANTE.

Vostre iuste courroux sçait mal venger sa perte
Quand sa cause si proche à vos yeux est offerte,
Que deliberés vous, que tardent vos efforts
De mettre en cent morceaux ce miserable corps?
Approchés, approchés, non plus auec caresse,
Non plus comme vn amant aborde sa maistresse,
Mais tel que rugissant, vn Lyon enragé
Se iette sur les chiens dont il est outragé,
Mais vous que ie reclame, infernales puissances
Sauués-moy des bourreaux, des feux, & des potences,
I'ay gaigné d'autres feux, il me faut d'autres fers
Que ie tombe viuante au milieu des Enfers,
Et que tous vos bourreaux d'vn effort legitime
I taschent d'égaler mon tourment à mon crime,
Qu'aucun mal n'en approche, & qu'en comparaison
On trouue doux les feux, la peste, & le poison,
Qu'on ne parle de moy que sur la riue noire

Et qu'on fasse perir iusques à ma memoire.

FELISMOND, à ses gens.

Qu'en la tour du Palais cette horreur de mes yeux
Aille attendre l'arrest de son crime odieux,
Et que par la frayeur de son proche supplice
Cette perte desia, soy-mesme se punisse.

EVANDRE, seul.

L'Enfer n'a plus de droict, son pouuoir abatu
Laisse du vice enfin triompher la vertu,
Le Ciel marche à pas leués au chastiment des crimes
Sa Iustice irritee ouure tard ses abysmes,
Mais quand son bras enfin s'applique au chastiment
Il repare le temps, par l'excés du tourment,
Que le Roy cependant ait sa part de la peine
Et de ce changement allons rauir la Reyne,
Ma ioye est sans seconde aux esprits genereux,
Annoncer vn bon-heur c'est estre bien-heureux.

On ameine Hermante, & le Roy s'en va en son cabinet.

SCENE CINQVIESME.

HERMANTE, en vne haute tour en priſon, les fers aux mains, & aux pieds.

Tenebreux habitants du Royaume des Parques,
Demons dont le pouuoir a tant d'illuſtres marques,
Qui diſpoſés des vents, qui noirciſſés les airs,
Qui produiſés la foudre, & formés les éclairs,
Quel timide reſpect ſuſpend voſtre puiſſance,
Et vous rẽd engourdis, & ſourds pour ma deffenſe?
Que l'Enfer pour le moins, s'ouure aux vœux que ie faicts,
Qu'il engloutiſſe tour, Roy, ſorciere, & Palais,
Pour reparer vn crime au Ciel épouuantable
Confondés l'innocent auecque la coupable,
Faictes pour mes forfaicts ſouffrir tous les mortels,
Renuerſés les Cités, les throſnes, les autels,

Par la punition faictes iuger du crime
Que mon pays perisse. & que l'Epire abysme.
Tout se taist, tout est sourd à mes tristes accens,
Et mes propres efforts sur moy sont impuissants,
Je ne puis ny mourir ny forcer ces murailles,
Je ne puis de ses mains arracher mes entrailles,
Etreintes sous les fers ie ne les puis mouuoir
Et n'ay la liberté que de plaindre, & de voir,
Donc que desia ce corps n'est le butin des flames;
Garder les criminels, c'est en punir les ames,
C'est trop, c'est trop cruels, se vanger d'vn forfaict,
Et l'attente des maux, punit plus que l'effect,
Dieux, Enfers, Elemens, faites ma sepulture
Dans le commun débris de toute la nature,
Que le cahos renaisse, et que tout soit confus
Dieux ! tonnés, Cieux, tombés, Astres, ne luysés plus.

SCENE SIXIESME.

LE GRAND PRESTRE.

LE PERE de Parthenie.

LE DVC, Oncle de Parthenie.

Le temple s'ouure tapissé de deüil, & tous les parens de Parthenie pleurent en deüil, autour d'vn vain tombeau.

LE PERE de Parthenie.

QV'vn instable pouuoir gouuerne toutes choses,
Le plus ferme bon-heur passe comme les roses,
Pour elles viure vn iour est vn heureux destin,
Et le soir y détruit l'ouurage du matin,
Telle ceste ieune merueille,
Qu'on charmoit tous les cœurs par vn si doux effort
Estoit le matin sans pareille,
Et le soir se trouua le butin de la mort.

LE Duc, Oncle de Parthenie.

Iamais Soleil pourueu de si douce lumiere
Ne s'estoit veu briller dessus nostre orizon,
Tous les yeux esblouys de ses clartés premiere,

Esperoient

Esperoient vne longue et diuine saison,
Mais cet instable sort qui gouuerne le monde
Par vn déplorable accident
L'a faict precipiter dans l'onde,
Et deuant son midy trouuer son occident.

LE GRAND PRESTRE.

Laschons la bonde aux pleurs, & que toute l'Epire
En ce malheur commun sur sa tombe souspire,
Ce ieune Astre naissoit, et l'aage de vingt ans
Ne doit point de tribut à l'Empire du temps,
Quand nos iours sont cueillis des mains de la na-
ture,
Et qu'on s'est veu de prés toucher sa sepulture,
Les manes satisfaicts s'offensent de nos pleurs
Et la necessité condamne les douleurs,
Mais voir vne Princesse, en beautés sans seconde,
Qui se faict des autels des cœurs de tout le monde,
Et dont l'Epire attend des Princes, et des Rois
Ne pouuoir s'affranchir de tes barbares lois,
Et loing de son époux, ô sensible infortune!
Passer la nuict d'hymen dans les bras de Neptune,
Y voir finir sa vie, & perdre sa beauté,
C'est la que la constance est vne cruauté.
C'est pour cet accident qu'il faut auoir des larmes,
Et que le plus grand cœur doit mettre bas les ar-
mes,

Pleignons d'vn deüil commun nos communs interests
Vous ses manes sacrés entendés nos regrets,
Et voyés vos suiets sur cette tombe vaine,
Rendre les derniers vœux qu'ils doiuent à leur Reyne.

SCENE SEPTIESME.

LE ROY, entre-vestu de deüil, pleurant, & suiuy de ses gens, s'en va ietter sur le tombeau où il est long-temps couché sans parler, & puis dit à genoux.

LE ROY.

EFfroyable seiour des esprits criminels,
Enfer ouure sous moy tes antres eternels,
Ou rends moy Parthenie, ou repare mon crime,
Que ie tombe la bas sa viuante victime,
Ne donner que des pleurs à son cruel trépas
C'est trop peu la vanger, il faut suiure ses pas,

Vous ses tristes parens, autheurs de sa naissance,
Vous peuples que le Ciel sousmist à sa puissance,
Vous hommes, & vous Dieux, qu'elle a tousiours seruis,
Apprenés par quel sort ses iours luy sont rauis,
La mort n'eut point dessein sur ses ieunes annees,
L'auare main du temps ne les a point bornees,
L'onde n'est point coupable, & ny cheute, ny vent
Ne liura ce beau corps à ce cristal mouuant,
Sa perte est vn effect de mon propre courage,
Et seul, ie suis ses flots, son vent, et son orage,
Son trépas est mon crime, & la loy de son sort
Destinoit son époux pour autheur de sa mort.

LE PERE.

Dieux! qu'est-ce que i'entend.

FELISMOND.

Ces innocentes flammes
Ce sainct brasier d'amour, qui consommoit nos ames,
Sont le feu deuorant qui consomma ses iours,
Telles sont mes faueurs, telles sont mes amours,
Tels furent les baisers qui deuoient à l'Epire
Ceux qui doiuent vn iour gouuerner son Empire,
Vnissés vos efforts & dessus son tombeau
D'vn zele legitime immolés son bourreau,
Donnés au souuenir d'vne beauté si rare
Le sang de ce tyran à soy-mesme barbare,

Incapable d'honneur, de respect, d'amitié,
Qui n'a pas épargné sa plus chere moitié,
Quel azyle aurés vous contre sa tyrannie
S'il ne s'en trouue pas mesme pour Parthenie?
Que ne doit-il vn iour sur son peuple exercer
Si par la Reyne mesme il oza commencer?

L'ONCLE.

O Prouince affligee! ô malheur déplorable!

LE GRAND PRESTRE,

Non, non, cet accident m'est encor incroyable,
Et ces plaintes qu'il pousse au Royaume des morts
Nayssent de ses ennuys, & non de ses remords.

FELISMOND.

Sainct obiet de mes pleurs sacrés manes, belle ombre
Si ma voix peut aller iusqu'au riuage sombre,
Tu m'entens declarer l'autheur de ton trépas,
Et tu vois toutefois qu'on ne le punit pas,
On te plaint lâchement, & pour ton allegeance
'irant vn oignard. *Ny parens, ny suiets n'embrassent ta vengeance,*
Quoy, sa perte, cruels, ne vous peut émouuoir
C'est donc à son époux qu'appartient ce deuoir,
Ma main, ma seule main, de ce coup est capable,
Je seray le vangeur, ensemble, & le coupable.

LE PERE, l'arrestant.

Hâ Sire, reprimés ces efforts inhumains.

FELISMOND,

Non, non, rien ne pourroit me sauuer de mes mains,
La mort est tousiours preste à qui ne veut plus viure
C'est doucement, helas! me punir, que la suiure.

SCENE DERNIERE.

EVANDRE, PARTHENIE, LEONIE, &c.

EVANDRE.

SIre, sa Maiesté vient épargner vos pas
Où l'allés vous chercher, ne la voyés vous pas?

FELISMOND.

Dieux! qu'est-ce que ie voy?

EVANDRE.

Cette heureuse Princesse
Qui doit entre vos bras calmer vostre tristesse.

PARTHENIE.

Mais plustost vne femme, indigne de son sort,
Puis que de vostre part i'ay redouté la mort,
Que ie n'ay pû vous plaire aux despens de ma vie

Et que mes propres mains ne me l'ont pas rauie.

FELISMOND.

Ie reuoy cet obiet à mes yeux si charmant!
Parthenie est viuante! ô doux rauissement!
O sacré soing des Cieux, à mes vœux fauorable
Sois a iamais beny, sois tousiours adorable!

LE PERE.

O diuine aduanture!

L'ONCLE,

O bon-heur infiny!

LE GRAND PRESTRE.

Dans les ennuys enfin l'ennuy mesme est bany,
Tout succede à nos vœux.

LE PERE.

O celeste iournee!
Où le Ciel reünit vn si bel Hymenee,
Sois mise pour iamais entre ces iours sacrés
Que les peuples d'Epire ont tousiours reuerés.

FELISMOND, à Parthenie.

Si par l'eau de mes pleurs mon crime ne s'efface
Quelle sousmission, peut meriter ma grace?
A Euandre. *Et toy qui fus chargé de ce cruel trépas*
Que tu m'as obligé de ne m'obeyr pas.

EVANDRE.

Sire, dans le Palais vous apprendrés l'histoire

Qui de ſon infortune a faict naiſtre ſa gloire,
Quelle fut ſa vertu, quel accident m'appriſt
Qu'vn charme violent alteroit voſtre eſprit,
Enfin vous ſçaurés tout, mais obligés la Reyne
D'vne heure de repos, & ſouffrés qu'on l'emmeine,
Le trauail du chemin a laſſé ce beau corps
Et le chemin eſt long du Royaume des morts.

FELISMOND.

Fay ſacré Dieu d'Hymen ſeruir cette aduanture
D'éternel entretien à la race future,
Qu'on celebre à iamais tes honneurs infinis.
Dieux ſoyés reuerés, Aſtres ſoyeZ benis.

FIN.

LE FILANDRE

COMEDIE DE ROTROV.



A PARIS,

Chez ANTHOINE DE SOMMAVILLE, au Palais, dans la petite Salle, à l'Escu de France.

M. DC. XXXVII.

Auec Priuilege du Roy.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy donné à Paris, le 7. Feurier, 1637. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil. DE MONSSEAVX. Il eſt permis à ANTHOINE DE SOMMAVILLE, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & diſtribuer vne piece de Theatre, intitulee, *Le Filandre Comedie*, durant le temps & eſpace de neuf ans, à compter du iour qu'elle ſera acheuee d'imprimer. Et deffenſes ſont faictes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, de contrefaire ladite piece, ny en vendre ou expoſer en vente de contrefaicte, à peine de trois mil liures d'amende, de tous ſes deſpens, dommages & intereſts; ainſi qu'il eſt plus amplement porté par leſdites Lettres qui ſont en vertu du preſent Extraict tenuës pour bien & deuëment ſignifiees, à ce qu'aucun n'en pretende cauſe d'ignorance.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le 24. Mars, mil ſix cens trente ſept.

ACTEVRS.

THEANE,	maistresse de Thimante.
CEPHISE,	sœur de Theane,
THIMANTE,	seruiteur de Theane,
FILANDRE,	corival de Thimante,
CELIDOR,	seruiteur de Neree,
NEREE,	maistresse de Celidor.
DORILAS,	berger,
MENALCHE,	bastelier,
DAMETE,	paysan,



LE FILANDRE COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

THEANE, ſeule dans vn iardin.

C'Eſt trop, inſenſible courage,
Se deffendre des traicts d'amour,
Chacun luy doit rendre hommage,
Car chacun luy doit le iour.

Toſt, ou tard ce vainqueur nous bleſſe,
Ses traicts enfin m'ouurent le ſein,

Et ie luy rends par foiblesse,
Ce qu'on luy doit par dessein.

Ie resistois à ses amorces,
J'étouffois mes ieunes desirs,
Et ie signalois mes forces,
Aux despends de mes plaisirs.

Mais enfin sa main plus puissante

SCENE DEVXIESME.

CEPHISE, THEANE,

CEPHISE, se monstrant.

A *Changé vostre cœur en faueur de Thimanthe*
Ne dissimulés plus.

THEANE.

Dieux; ie parle vne fois,
Et ce timide cœur est trahy par ma voix,
J'esperois seulement en ces lieux solitaires
Deuoir entretenir de muets secretaires,

Ie croyois n'auoüer mes naissantes douleurs
Qu'à la fidelité des arbres, & des fleurs,
Et ie n'ay pû cacher cette ardeur amoureuse
Aux soucys importuns d'vne sœur curieuse,
Et bien, fascheuse sœur, tes vœux sont satisfaicts,
Et tu feras tes ieux du dessein que ie faicts,
Cette superbe fille à la fin s'est renduë
Je perds ma liberté si long-temps deffenduë,
Tu riras de ma honte, & de ma vanité.

CEPHISE.

Ie rirois bien plustost de ma simplicité,
Puis-ie, car tu m'as creuë, & tu sçays trop que i'ayme
Blasmer vn mal en toy, qui m'est cher en moy-mesme,
J'ayme, & i'ayme en ce poinct plus lâchement que toy
Qu'vn ingrat me captiue, & possede ma foy:
Celidor me rebute, & ie l'estime encore,
Et tu faicts lâcheté de cherir qui t'adore,

THEANE.

Songe à mon changement, & plains moy, si tu sçais
Combien on est timide en ces premiers accés,
Veux tu que ma raison si long-temps absoluë
A ce prompt changement soit si-tost resoluë?

CEPHISE.

Ma sœur vn changement est ayśe s'il est doux
Ie me plaignois de mesme, & toutes comme nous,
Nostre sexe rougit d'actions innocentes,
La honte, dans nos cœurs suit cés ardeurs naissantes,
Mais elle se dißipe, et le temps à la fin
Nous faict de nostre amour benir nostre destin,
Il est doux d'obeïr à son pouuoir suprème,
Je trouue des plaisirs dans la tristesse mesme,
Et quoy que ie reuere vn ingrat qui me fuit,
Qui me vient conseiller de l'oublier me nuit.

THEANE.

Ma fortune est meilleure, & i'ay cet aduantage
Que ce que i'ay d'amour, Thimante le partage,
Je possede ses vœux, & cet aymable amant
Me considere seule ou feint subtilement,
Mille fois mes rigueurs l'ont reduit à se plaindre,
Il est vray qu'il est homme, & tout homme sçait feindre,
La nature pour nous luy prescrit des respects
Qui, comme ils sont communs, doiuent estre suspects,
Toutes ont des appas toutes semblent leur plaire
Et son sexe luy rend ce vice necessaire,
Il prise vn beau visage, & complaisant qu'il est

Prise souuent aussi celuy qui luy déplaist.

CEPHISE.

L'homme doit tout priser, au moins en la presence
La nature l'oblige à cette complaisance,
Mais par ses actions on cognoist aysement
S'il parle en courtisan, ou s'il parle en amant
Pour l'vne il a des vœux, pour les autres des feintes
Celle qu'il n'ayme point luy cause peu de plaintes
S'il la voit sans dessein, & n'est qu'officieux
Elle ne tire point de larmes de ses yeux,
Il ne l'appelle point du nom d'inexorable,
Il ne repute point son destin miserable,
Nostre cœur par nos yeux ne se peut démentir
Et pour bien exprimer, il faut bien ressentir
Les plaintes, les respects, & les pleurs de Thimante
Vous figurent assés l'ennuy qui le tourmente,
Que n'est-il Celidor! ou que cet inhumain
N'a-t'il pour mon suiet vn semblable dessein?

THEANE.

Comme tu vois pour toy, son cœur inaccessible
Rien ne captiue-t'il ce vainqueur insensible?

CEPHISE.

Neree en est cherie, & ses vœux mutuels
Entretiennent mes maux, si longs, & si cruels.

THEANE.

Quoy, la sœur de Thimante?

CEPHISE.

Ouy, l'ayme, & le captiue
Il vous donne des vœux, lors que sa sœur m'en priue,
Il vous offre son cœur, tandis qu'elle me perd,
La sœur me desespere, et le frere vous sert,
Mais, qu'il ait tous les biens que le Ciel luy destine
Et que mon interest ne soit point sa ruine,
Voüés vostre franchise à ce fidelle amant,
Et ne reculés point pour mon aduancement,
Que son repos, ma sœur, succede à ses supplices
Et mon soulagement naistra de vos delices,
Voyant en son bon-heur la iustice d'amour
Ie viuray dans l'espoir, de l'éprouuer vn iour,
Ses maux sont infinis, & vostre resistance
Auroit pû ruiner la plus forte constance.

THEANE, tirant vn papier de sa poche.

Il a beaucoup souffert, si ces lignes au moins
Sont de sa paßion de fidelles tesmoins,
Ie les receus hier, écoute en quel langage
Sa plume a figuré sa peine, & son seruage.

CEPHISE.

Donnés que ie les lise.

THEANE.

Ecoutés seulement,

A l'aymable beauté qui cauſe mon tourment.

STANCES.

DOnc en cette ſaiſon nouuelle
Ou toutes choſes font l'amour
Theane eſt encor ſi cruelle,
Qu'il faut que ie perde le iour,
Son ame eſt encor dépourueuë.

CEPHISE.

Voicy Filandre,

THEANE, s'en allant.

Adieu, ſauue moy de ſa veuë,
Tu me retreuueras ſous ces feüillages verds
Où ie vais admirer la ſuite de ces vers.

SCENE TROISIESME.

FILANDRE, CEPHISE,

FILANDRE.

Elle se va seoir sous des arbres.

VN mot, belle insensible ! elle fuït l'inhumaine
Ie remarque par tout des effects de sa hayne,
Apres tant de refus, l'aymant si lâchement,
Filandre, son mespris te punit iustement.

CEPHISE.

Pleignons nous à l'enuy, pleurons par compagnie
De deux cruels vainqueurs l'aueugle tyrannie,
Ie ne souspire pas pour vn obiet plus doux,
Mais plustost à l'enuy, croy moy, consolons nous,
Puisque nos desespoirs, nos souspirs, & nos larmes
Contre leurs cruautés sont d'inutiles armes,
Ioignons, si tu me croys, le repos à l'amour
Aymons, mais sans haïr la lumiere du iour,
Quoy que pour Celidor, mon amour soit extréme
Ie l'ayme toutefois vn peu moins que moy-mesme,
Mon mal est violent, mais il n'est pas mortel

Suy

Suy mes ſages conſeils, & le tien ſera tel,
Tn frere m'eſt ingrat, & ma ſœur t'eſt cruelle
Je ſouſpire pour luy, tu ſouſpires pour elle,
Par vn commun deſſein moderons nos douleurs
Et diſpenſons nos yeux de la honte des pleurs,

FILANDRE.

Ton amour eſt legere, vn foible nœud t'engage
Et qui parle en amant tient vn autre langage,
Il n'eſt point de tourment égal à mon ſoucy
Quand l'amour eſt extréme, il eſt extréme auſſi,
Les reſolutions prouuent de la reſerue
Et de la liberté que le cœur ſe conſerue,
Sans treſue, les amants ſouſpirent, ſont ialoux,
Jls n'ont point de repos.

CEPHISE.

Ouy, mais les amants foux,
Depuis qu'on a conçeu tant de melancholie
Et qu'on l'appelle amour, ie l'app.lle folie,
Ma peine eſt ſupportable & le plaiſir d'aymer
Modere de ce cœur le mal le plus amer,
Pour flechir toutefois cet eſprit inſenſible
Il le faut auoüer ie ferois l'impoſſible,
Mais ſans luy teſmoigner ces furieux tranſports,
Qui ioignent ſeulement la honte à nos efforts.

FILANDRE.

Si tu veux m'aſſiſter,

CEPHISE.

Et bien?

FILANDRE.

Sois asseuree
Que ie te puis seruir aux despens de Neree.

CEPHISE.

Importunant ton frere?

FILANDRE.

Et faisant plus encor
Il n'est pas mal-aisé d'aueugler Celidor,
C'est vn ialoux esprit, & le moindre artifice
Obtient vn prompt effect, où preside ce vice,
Laisse moy seulement tramer ce que ie veux,
Ie porteray son cœur à receuoir tes vœux.

CEPHISE.

Si i'obtiens de tes soings cet effect desirable
Filandre, heureux amy, que tu m'es fauorable,
Que puis-ie pour ton bien? & quelle inuention
Tenteray-ie en faueur de ton affection?

FILANDRE.

Par des moyens pareils, par de mesmes seruices
Tu peux faire à mes maux succeder les delices,
Peints Thimante inconstant aux beaux yeux de ta sœur,
Arrache luy ses vœux s'il en est possesseur,
Fay, mais subtilement, iuger à cette belle

Et ne m'obligés plus à tant de patience.

FILANDRE.

O Ciel! peux-tu souffrir!

CEPHISE.

Adieu, certain soucy
Faict que i'ayme à resuer, laissés-moy seule icy.

FILANDRE.

Le temps le vangera, cruelle, dedaigneuse
Et le Ciel punira ton humeur orgueilleuse.

SCENE QVATRIESME.

THEANE, CEPHISE.

THEANE, venant à Cephise.

O Dieux! combien ie hay cet amant importun Il s'en va.
Quel discours t'a t'il faict.

CEPHISE.

Un compliment commun.

THEANE.

Sur la fin toutefois, il parloit d'autre sorte.

CEPHISE, froidement.

Il ne m'entretenoit de rien, qui vous importe.

THEANE.

Il veut par ton moyen, me parler, & me voir,
Confesse, n'a-t'il pas imploré ton pouuoir?

CEPHISE.

Je l'aurois excusé, non, mais,

THEANE.

Quoy, mais possible
Que trouuant mon esprit à ses vœux insensible,
Il a dessous tes loix engagé son desir?
O Dieux qu'il m'auroit faict vn sensible plaisir!

CEPHISE.

Il ne trouue qu'en vous le suiet de sa peine,
Et quand il m'aymeroit son amour seroit vaine,

THEANE.

Enfin, ma chere sœur, ne dißimule point
Vn secret déplaisir à ta froideur est ioinct,
Et l'alteration qu'on voit en ton visage
D'amour, ou de mespris, est vn clair tesmoignage,
Filandre te plaist-il?

CEPHISE,

Comme il plaist à vos yeux.

THEANE,

Il n'est à mon suiet, ny vain, ny glorieux,
Il vanteroit à tort les noms que ie luy donne
Je croy qu'il est si bon, qu'il ne blesse personne.

Que tes yeux ont blessé cet esprit infidelle,
Que ta grace a charmé ce malheureux amant,
Et qu'il te faict par moy découurir son tourment,
Tes soings me changeront cette belle inhumaine
Tu feras de Thimante vn obiet de sa hayne,
I'auray trahy mon frere, & tu m'auras rendu
Par vn office égal, ce que tu m'auras deu.

CEPHISE.

Ouy, mais trahir ma sœur! ô friuole pensee!
Le Ciel me l'a permis, quand vn Dieu m'a blessee,
Aux esprits amoureux ces crimes sont remis,
Et chacun se doit plus qu'à ses meilleurs amis,
Donc, ne differons plus ce dessein necessaire,
Et trompons à l'enuy, moy ma sœur, toy ton frere,
Tirons de leurs ennuis nostre contentement,
Mais qu'allons nous tenter? peut-estre vainement.

FILANDRE.

Les resolutions, genereuse Cephise,
Font plus de la moitié d'vne haute entreprise,
Rien ne peut succeder à des cœurs engourdis,
Mais le sort faict beaucoup en faueur des hardis.

CEPHISE.

C'est faict, i'embrasseray ce soing illegitime,
Mais tout se découurant, réponds tu de mon crime?

FILANDRE,

Lors que ie suis l'obiet de tout le chastiment
Mais i'en espere mieux, commençons seulement.

CEPHISE, tout bas.

As-tu quelque papier? tire-le de ta poche,
Fay que ma sœur le voye, elle est bien pres, approche,
Presse moy de le prendre, & parlons vn peu haut
Tu verras ce dessein reußir comme il faut.

Filandre tire de sa poche vne fausse lettre qu'il presente à Cephise, comme de la part de Thimante, seruiteur de Theane. Elle la reçoit, & la déchire.

FILANDRE.

Au moins reçoy sa lettre, ingrate, inexorable
Et cesse d'affliger cet amant miserable,
Qui haït à ton suiet le celeste flambeau
Et dont ta cruauté va creuser le tombeau,

THEANE, parmy les arbres.

De qui luy parle-t'il?

CEPHISE.

Donne.

FILANDRE.

Ingrate, barbare,
Indigne de l'honneur d'vne amitié si rare,
Insensible beauté, tu la romps? et ta main
Seconde les rigueurs de ce cœur inhumain?

CEPHISE.

Jugés de mon humeur par cette experience,

CEPHISE,

Ie ne l'abaiſſe point, il a des qualités
Capables d'aſſeruir beaucoup de libertés,
Mais il addreſſe ailleurs ſes yeux, & ſa penſee,
Et ie n'ay pas deſſein d'en eſtre careſſee.

THEANE,

Il tenoit vn papier au poinct de ſon depart
Te le preſentoit il, pour m'offrir de ſa part?

CEPHISE.

Non,

THEANE.

Ie l'ay veu menteuſe, à la faueur de l'ombre
Et ie vous écoutois en cet endroict ſi ſombre.

CEPHISE.

Vn amant, par ſa voix imploroit mon ſecours
Mais briſons, ie vous prie, ou changeons de diſcours.

THEANE.

Tu m'offenſes, ma ſœur, quelle iniuſte croyance
Quel aueugle ſoupçon cauſe ta deffiance,
T'es-tu deſſus ma foy fiee à tes deſpens
Et parlay-ie de rien ſi tu me le deffends?

CEPHISE.

Qu'en l'eſprit des mortels l'inconſtance eſt commune,
Mais i'ay trop dit, adieu, ce diſcours m'importune.

THEANE, la retenant.

Acheue le pourtant tout importun qu'il eſt,

Car ce discours, sans doute, est de mon interest,
Tu sembles me cherir d'vne ardeur si parfaite
Et tu pourrois, ma sœur estre amie & secrette,
Tous ces efforts sont vains, ie ne te quitte point,
Ou tu contenteras mon esprit sur ce poinct.

CEPHISE.

Thimante est trop coupable, il faut que ie le die,
Prepare des desseins contre sa perfidie,
Etein ces feux naissants & perds le sentiment
Que tu m'as tesmoigné pour cet indigne amant,
Voy ce leger esprit d'vn œil aussi seuere
Que tu me verras sourde à sa lâche priere,
Filandre en sa faueur imploroit ma pitié,
Que dis-tu la dessus? vante son amitié,
Iuge s'il obtiendra ma faueur imploree,
J'ay chassé son amy, sa lettre dechiree,
Et reparty de sorte aux discours qu'il m'a faicts
Que Thimante est bien vain, s'il m'approche iamais,
Que ie te plains, ma sœur, si ton mal est extréme.

THEANE froidement, en s'en allant.

Que mon suiet soit vain cherisses qui vous ayme.

CEPHISE la voyant sortie.

Que ce discours la touche, & qu'vn prompt changement

A ioinct

A ioinct son desespoir à son étonnement,
Mon dessein me succede, & i'ay dans son visage
Veu d'vn mespris aueugle vn asseuré presage,
Excusés, iustes Dieux de sensibles accés
Et tirés de ma feinte vn prospere succes.

SCENE CINQVIESME.

THIMANTE, CEPHISE,

THIMANTE.

A Quoy songe Cephise?

CEPHISE.

A quoy songe Thimante
D'importuner de vœux vne orgueilleuse amante.
Crois tu la disposer à receuoir ta foy?

THIMANTE.

Le temps peut tout changer.

CEPHISE,

Il ne peut rien pour toy:

THIMANTE,

Il calme la fureur des plus fieres tempestes

Il abat des rochers les orgueilleuses testes,
Il change tout le monde, & tu penses qu'vn cœur
Puisse euiter long-temps ce glorieux vainqueur.

CEPHISE.

Il peut tout sur nos corps il detruit la nature
On ne peut euiter sa défaite future,
Mais l'esprit ne suit pas le changement des ans
Et ne releue point de l'Empire du temps.

THIMANTE,

Qui t'oblige à ces mots? cette Reyne des belles
Combat elle mes vœux par des rigueurs nouuelles?
Apprens moy mon malheur?

CEPHISE.

Tu le cognois assés
Ne te suffit-il pas de ses mespris passés?
Peux tu pretendre encor le bien, qu'elle te nie
Et crois-tu, vaincre vn iour, sa rigueur infinie?

THIMANTE.

La pitié peut changer les mespris les plus forts,
Mon trépas, apres tout suiura mes vains efforts.

CEPHISE.

Meurs donc, sans plus attendre, et t'épargne la peine
Qu'on te verroit souffrir, en sa recherche vaine,
Thimante il est aysé de parler du trépas

Ie veux mourir ſouuent & ne me haste pas,
La vie est à chacun vne belle maiſtreſſe
Tous l'ayment ardemment quelque autre qui les bleſſe,
La mort eſt en ce temps vn rare effect d'amour
Et pour quoy qu'on en ayt on en a pour le iour.

THIMANTE.

Depuis qu'on a perdu l'eſpoir dont on ſe flatte
Le iour eſt odieux, mais voyons cette ingratte,

CEPHISE, le retenant.

Ou vas-tu malheureux, adreſſe ailleurs tes pas
Theane aſſeurément ne te ſouffrira pas.

THIMANTE,

Obtiens moy ce bon-heur.

CEPHISE.

Son expreſſe deffenſe
Doit obliger tes yeux à ſouffrir ſon abſence,
Ie ſerts ta paſſion ie parle de tes feux
Et ie la ſollicite à receuoir tes vœux,
Mais ie ne puis flechir ce ſuperbe courage
I'auancerois autant en priant ſon image.
Ma ſœur, m'a-t'elle dit, cet importun amant
Pour mon occaſion endure vn vain tourment,
Mon deſſein n'a point faict ſon ardeur importune
Et ie ne reſpons point des coups de la fortune.

Tasche de m'exempter de l'importunité
D'vn amant si parfaict mais si peu souhaitté,
Dy qu'vn mal de costé m'arreste au lict encore
Ou que ie suis sortie, au leuer de l'aurore.

THIMANTE, voulant tirer son espee.

Perds malheureux amant pour ton mal si constant
Le iour apres l'espoir.

CEPHISE, la retenant.

Ne te haste pas tant
Inuente si tu peux des moyens salutaires
Mais ta mort ne pourroit aduancer tes affaires.

THIMANTE.

Ie viuray, pour seruir, cet obiet precieux
Ie cheriray mes maux, s'ils luy sont glorieux,
En mourant ie l'offense, & ie la faicts coupable
De ce tragique effect de mon sort lamentable,
I'ay le prix de ma peine, & ie suis satisfaict
Si sa gloire dépend du mal qu'elle me faict,
Adieu, ie t'obeys.

CEPHISE.

Que ta constance est rare!
I'employray tous mes soings, contre cette barbare,
Et s'ils ont quelque effect, ie te mande en ce lieu.

THIMANTE.

Ie n'espere qu'en toy!

CEPHISE.

Crains toutesfois; adieu;

Enfin vn rare effect succede à mon adresse Estant seule.
Je trompe également l'amant, & la maistresse,
Et ie puis esperer la fin de mon tourment
Si Filandre me sert außi fidellement,
C'est trahir, toutefois, des amants que i'estime!
Vn secret repentir, me reproche mon crime?
Mais forçons tout respect, & tentons iusqu'au bout
Une fille amoureuse, est capable de tout?



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FILANDRE, CELIDOR,

CELIDOR.

QVe dis-tu là dessus?

FILANDRE.

Il est vray que Neree.
Peut d'vn cœur amoureux, sans crime estre adoree
Ce Dieu, qui range tout, sous le ioug de ses loix
Ce glorieux vainqueur des peuples, & des Rois,
Tire de sa beauté, d'inéuitables armes
Et par ses propres traicts, faict moins que par ses charmes,

Mais Cephise, mon frere, a d'autres qualités
Son œil est vn vainqueur fatal aux libertés,
Son esprit est charmant, et son merite extréme,
Si l'amour a des yeux, captiue l'amour mesme;
Tu ne peux toutefois, partager ses douleurs,
Et tu vois d'vn œil sec, ses yeux moüillés de pleurs;
Est-ce que la beauté, faict la tristesse belle?
Pour cette occasion, sa douleur te plaist elle?
L'aymes-tu malheureuse, & triste, comme elle est?
Et la faicts tu souffrir, parce qu'elle te plaist?

CELIDOR.

Veux-tu qu'vn mesme cœur, souffre vn double martyre,
Que sur moy deux obiets ayent vn égal Empire?
Et puis-ie sous le ioug de leurs diuerses loix,
Entretenir Cephise, & Neree à la fois?

NICANDRE.

Cognois-tu bien Neree?

CELIDOR.

Assés. pour la deffendre
Contre l'iniuste effort des mespris de Filandre,
Qui ne cede à ses yeux, & quels Astres pareils,
Egalent la clarté, de ces ieunes Soleils?

FILANDRE.

Elle brusle pour toy? tu possedes son ame?

CELIDOR.

J'oze sans vanité, m'asseurer de sa flame,
Et ie la trouue aueugle en ce poinct seulement,
Qu'elle pousse des vœux, pour vn indigne amant.

FILANDRE.

Hà! si Neree vn iour me permet de te dire;

CELIDOR.

Quoy?

FILANDRE.

Ie n'acheue point, ce mot te doit suffire,
Nourry, le vain tourment, dont ton cœur est atteint.

CELIDOR, s'en allant.

Adieu, frere, & croy moy, ne plains point, qui te plaint.

FILANDRE, seul.

Je ne voy point encor son ame preparee
Aux aueugles soupçons, de la foy de Neree,
Et leur amour est tel, qu'il est bien mal-aysé,
De desunir leurs cœurs, comme i'ay proposé,
Mais en moy leurs desseins ont vn fort aduersaire
Je respecteray peu, la qualité de frere,
Ie vais chercher Neree aux vallons d'alentour,
Et pour mon interest deseruir leur amour.
Qu'elle vient à propos.

SCENE

SCENE DEVXIESME.

FILANDRE, NEREE,

FILANDRE, continuë.

Quel accident étrange
Porte si láchement vos deux esprits au change?
Que t'a faict Celidor? & de quel traictement
As-tu pû rebuter ce malheureux amant?

NEREE.

Que me dis-tu Filandre?

FILANDRE.

A t'il à tes merueilles
Treuué des qualités, & des graces pareilles?
A t'il en ses discours, ou dans quelque action,
Manqué de courtoisie, ou de discretion?

NEREE.

Qu'est-ce que tu me dis?

FILANDRE.

Son respect, & sa flame

Estoient ils ou suspects, ou capables de blâme?
Tes yeux, n'estoient ils pas les vainqueurs absolus
De ce cœur inconstant, qu'ils ne possedent plus?

NEREE.

Eclaircy la dessus, ma croyance incertaine,
Que ton discours me cause vne ennuyeuse peine!

FILANDRE.

Vn esprit moins subtil, te croiroit à te voir
Quand tu feints dignorer, ce que ie veux sçauoir,
Ton cœur, ne peut fier ce discours à ta bouche
Tu n'ozes tesmoigner que ce malheur te touche,
Et cognoissant ta faute, & ta legereté
Tu veux à ton regret, ioindre la vanité.

NEREE.

Parle plus clairement.

FILANDRE.

Que tu faicts l'ignorante
As-tu pour Celidor vne ame indifferente,
Cruelle trouuois-tu son seruice ennuyeux?
Et ne plût il iamais, à tes superbes yeux?

NEREE.

Que tu me faicts languir! au nom d'amour, Filandre,
Apprens moy là dessus, ce que i'en puis entendre,
I'ignore le suiet des discours que tu faicts

Croy;ce que ie te dis, ou ne me croy iamais.

FILANDRE.

Peux-tu dißimulee, ignorer que Cephise
De ton perfide amant captiue la franchise?

NEREE.

O Dieux! que me dis-tu?

FILANDRE.

Comment, tu n'en sçays rien?
Tu n'as pas de ton crime, authorisé le sien.

NEREE.

Acheue ie te prie.

FILANDRE.

En cette mesme place,
Mon frere, m'a-t'il dit, i'implore icy ta grace,
Ie perds sans ta faueur, la lumiere du iour,
Sers le plus malheureux des prisonniers d'amour,
Quoy, me suis-ie écrié, l'infidelle Neree,
A-t'elle de tes feux, sa flame separee?
D'autres ont ils atteint cet obiet amoureux?
Plûst au Ciel, m'a-t'il dit, ie m'emploirois pour eux,
Cephise est la beauté dont mon ame est rauie,
Va faire à cette belle vne offre de ma vie,
Ne m'interroge point dessus ce changement,
Dans peu tu sçauras tout, parle luy seulement;
Il eust continué, mais t'ayant apperceuë

Cet infidelle amant s'est soustraict à ma veuë,
Et i'attendois de toy, cette confession,
Que tu n'ozes fier à ma discretion;
Dy moy tout.

NEREE.

L'innocent qu'on accuse d'vn crime,
Entendant de sa mort, l'arrest illegitime,
A moins d'étonnement, & de confusion,
Que ce cœur n'en ressent, en cette occasion,
Le traistre ayme Cephise! & ce lâche homicide
Est capable vne fois du titre de perfide!
Il gouuernoit mon cœur par des hommages feints!
Ce tyran de mes vœux attiroit mes desseins!
J'immolois des souspirs, à cet esprit volage!
Et ma lâche raison cherissoit son seruage!
Tu m'obliges Filandre, & cet heureux aduis
Dégagera mes sens sous ses loix asseruis,
Il est vray, ie l'aymois, et ma fureur extréme
Rendroit vn moindre esprit dangereux à soy-mesme,
Ce sensible mespris, armeroit des humains
Contre leurs propres iours, les plus timides mains,
Mais i'ay l'esprit plus fort, & par tout cette rage,
Est capable de tout, sinon en mon courage,
Un genereux dessein peut vaincre ces douleurs

Et ie ſuis preparee à de pires malheurs.

FILANDRE.

Si ie voy cet ingrat, & que ſa repentance,
A ſa remiſsion inuite ta conſtance.

NEREE.

C'eſt beaucoup, qu'vne fois il ait pû m'enflammer,
Qu'il ayme cette belle, ou qu'il ceſſe d'aymer.

FILANDRE.

Si l'œil moüillé de pleurs, il implore ta grace.

NEREE:

Je croiray ton conſeil, que faut-il que ie faſſe.

FILANDRE.

Il la doit obtenir de ton affection,
Mais qu'vn peu de froideur ſoit ſa punition.

NEREE, en cholere.

Qu'il ſuiue tes aduis, & qu'en cette eſperance,
Il tente mon ardeur, & ma perſeuerance,
Et dans ce changement, par mes iuſtes meſpris
Apprens l'art de punir de volages eſprits,
Les viſibles effects d'vne peine infinie,
La voix de tout le monde en ſa faueur vnie,
Ses yeux, qui l'ont trahy, ces laches criminels,
Changés par ſes remords, en ruiſſeaux éternels,
Son viſage mourant, ſa main, et ſon épee,

En son perfide sang, deuant mes yeux trempee,
Son cœur mis en mes mains, l'instant de son trépas
Et son dernier souspir ne me toucheroit pas.
Je verrois d'vn mesme œil, ses mespris, et sa peine
Ce cœur, comme en l'amour, est constant en la hayne
Porte le de ma part, à ne me voir iamais
Cet aduis est encor vn bien que ie luy faicts,
Adieu;

Il s'en va,

FILANDRE,

Quelle fureur agite sa pensee!
Et quel trouble saisit vne amante offensee!

Il s'en va.

SCENE TROISIESME

NEREE, CELIDOR,

CELIDOR, rencontrant Neree.

QVelques nouueaux pensers t'arrestoient en ce lieu.

NEREE.

Ou communs ou nouueaux, il ne t'importe, adieu.

CELIDOR, la retenant.

O Dieux! quelle froideur, ſur ce viſage eſt peinte
Neree, adiouſte vn mot, & diſsipe ma crainte,
Tu trembles, tu paſlis, Dieux! qu'eſt-ce que ie voy?

NEREE, ſe retirant de ſes mains.

Que veut cet inſolent? effronté, laiſſe-moy.

CELIDOR, ſeul. Elle s'enfuit.

D'où prouient, Dieux cruels, ce changement extréme;
Eſt elle encor Neree, ou ſuiſ-ie encor moy-meſme?
Dieux! quel iuſte ſuiet de hayne, & de rigueur,
M'altere ſes attraits, & me change ſon cœur?
Neree, ay-ie trahy l'amitié qui nous lie?
Tu tremblois à ma veuë, & ta face eſt pallie!
O Dieux! qu'oppoſeray-ie à mes naiſſants ennuys?
Et qui me peut tirer de la peine où ie ſuis?
Ay-ie par imprudence excité ſa cholere?
I'ay ſouſmis toute choſe au deſſein de luy plaire,
I'ay gouuerné ma vie, auecques tous les ſoings
Qui pouuoient de mes vœux rendre ſes yeux teſmoings,

Ie n'ay veu que Neree, et mesme m'a pensee,
A d'autres entretiens, ne s'est point dispensee,
Depuis l'heureux moment, que son bel œil me prit
Il plaist seul à mes yeux, & seul à mon esprit,
L'ingrate, toutefois, si-tost qu'elle m'a veuë
De mes tristes regards a détourné sa veuë,
Ie reçoy des mespris d'où i'attendois des vœux
La cruelle me nie vn moment que ie veux,
Et sans m'entretenir du suiet de sa hayne
Elle laisse ma vie, & ma mort incertaine,
Ma mort te plaira-t'elle, inhumaine beauté?
Rage, pleurs, desespoir, aydés sa cruauté,
Vous treuués à vos coups vne ame preparee
Finissés vne vie odieuse à Neree,
Mort, sur mes tristes iours, excrce ton pouuoir
Puis que ie ne puis viure, & cesser de la voir,
Beaux lieux, chers confidents, des secrets de Madame,
Quel accident fatal me chasse de son ame,
Peut-elle aymer ailleurs, & puis-ie innocemment
Reprocher à son cœur ce honteux changement,
Bois, tesmoin de mes pleurs, fidelle secretaire
Peux tu voir sa beauté me trahir & le taire?
Mais ô friuole crainte, inutile discours,
Comme elle ces deserts, sont et muets, et sourds,

Et

Et s'ils ne l'estoient pas, apres cette aduanture
Ils tiendroient à faueur de changer de nature,
Ces timides obiets, honorés de ses pas
Voudroient perdre la voix, pour ne la trahir pas,
Enfin ce corps lassé, succombe à ma tristesse
La chasse, & mes ennuys causent cette foiblesse,
Sommeil, sois eternel, & perdés tristes yeux,
Perdant vostre Soleil, la lumiere des Cieux, Ils s'en dort.

SCENE QVATRIESME.

CEPHISE, le voyant endormy.

REdoublés vos accés, amoureuses atteintes.
Ie voy l'indigne obiet de mes secretes plaintes;
Que d'vn prompt changement, mes esprits sont touchés,
Cephise, que crains-tu, tes vainqueurs sont cachés,
Vn aymable repos, tient ses paupieres closes,
Tu ne verras en luy que des lys & des roses,
Il n'offre à tes regards, que ses moindres appas,
Et ces Astres couuerts ne t'eblouiront pas.

Psiché, le cœur saisi d'vne crainte pareille
S'approche quelquesfois de l'amour qui sommeille,
Et Venus, obseruant ces respects infinis
En faueur du sommeil, va baiser Adonis,
En ce rauissement, que l'amour, & la crainte,
En l'esprit d'vne fille apporte de contrainte!
Helas! qu'opposerois-ie à ce doux ennemy
Quand il est éueillé, s'il me blesse endormy,
Mais, ô friuoles peurs! ménageons sa presence
Que ie dois au sommeil, plus qu'à sa complaisance,

Elle se met à genoux auprés de luy,

Voyons auec plaisir ce visage charmant
Si doux, & si fatal à mon contentement,
Admirons en repos, ces attraits qui m'en priuent,
Et baisons sans rougir, ces mains qui me captiuent,
Croissés, sainctes ardeurs, qui consommés mon cœur,
Il est doux de souffrir pour vn si beau vainqueur,

Luy touchant ses cheueux.

Chers liens des esprits, iadis de mesmes tresses,
Le Roy de la lumiere, enchaisnoit ses maistresses,
Vostre nombre infiny, beaux chaisnons desliés
N'égale pas celuy des cœurs que vous liés,

Elle tire des cizeaux d'vn estuict, qu'elle a en sa poche.

Cephise, vse du temps, & que ces belles chaisnes
Si tes souspirs sont vains, au moins payent tes peines
Coupe de ces cheueux, mais si subtilement
Que tu n'éueilles pas cet agreable amant,

O larcin precieux! ce thresor estimable
Est le suiet du crime, & liera le coupable.

SCENE CINQVIESME.

FILANDRE, CEPHISE,

FILANDRE, de loing.

CEphise, que fais tu?

CEPHISE,

Qui porte icy tes pas?
Tu pourrois l'eueiller, attens, n'approche pas.

FILANDRE.

Tu ne peux contenir ton ardeur apparente Elle se leue, & va à luy.
Et quand ie plains mes maux, tu faicts l'indifferente.

CEPHISE,

Ie ne preuoyois pas tes regards indiscrets
Et tous effects d'amour, sont beaux, s'ils sont secrets,
Je ne me cachois pas aux obiets de ces plaines
Je ne redoutois point, ces fleurs, ny les fontaines,
Comme elles, ce rocher, n'entend, ny voit, ny sent

Et toy ſeul as cogneu ce larcin innocent,
Ta veuë euſt diuerty cette ieune licence
Mais c'eſt à Celidor vne legere offence.

FILANDRE.

Ses cheueux luy ſont chers.

CEPHISE.

Mon cœur m'eſt cher auſsi
Et l'ingrat me l'a pris: mais tirons nous d'icy,
Et vien ſous ce feüillage, en quatre mots apprendre
Ce que i'ay faict tantoſt en faueur de Filandre.

FILANDRE,

En ce meſme entretien, tu ſçauras a ton tour
Auec combien d'ardeur i'ay ſeruy ton amour.

CELIDOR, dormant.

Ils s'en vont dans le bois.

O merueille adorable aux yeux de tout le monde,
Neree, arreſte icy ta courſe vagabonde,
Voy la ſueur épaiſſe, & les ruiſſeaux de pleurs,
Dont i'arroſe tes pas, imprimés ſur ces fleurs,
Elle fuit l'inhumaine, & ſa viteſſe extréme
Egale en ces deſerts, celle du foudre meſme,
Helas! ie ne voy plus, cet obiet precieux
Ces détours infinis, l'ont rauie a mes yeux

Il ſe ſouſleue.

Cours malheureux amant, employe icy ta peine,
Et perds, en la ſeruant, la vie, apres l'haleine,

Que vois-ie, que poursuis-ie, insensé que ie suis Il s'éueille.
O resueil importun! ô clarté que ie fuis!
Porte ailleurs tes rayons, laisse au feu du tonnerre
Le soing d'illuminer cet endroict de la terre,
Ma mort sera le prix du iour qu'il donnera
Et mes iours acheués, ton Astre éclairera, Il se leue.
Enfin, que resoudra ma douteuse pensee
En l'extréme douleur dont mon ame est pressee?
Feray-ie à cette ingrate, & perfide beauté
Voir le dernier effect de sa legereté?
Ma main teinte en mon sang, & ma veuë esgaree,
Me procurera-t'elle vn souspir de Neree?
Há! que ie treuuerrois mon destin glorieux
Si mourant, ie tirois des larmes de ses yeux,
Que ie prefererois vne mort regretee
A la possession d'vne ame reiettee
D'vn rebut de Neree.

SCENE SIXIESME.

FILANDRE, CEPHISE,
CELIDOR.

CEPHISE.

IL nous voit, auançons,

CELIDOR.

J'espere par ces gens éclaircir mes soupçons,
Mais pour les écouter, auant que de paroistre
Cachons nous vn moment, à l'ombre de ce heytre.

FILANDRE, dit à Cephise tout bas.

Il se cache à nos yeux, & cette occasion,
Nous seruira, Cephise, à sa confusion,
Parle moy de Neree, & de son inconstance
Et croy, qu'il nous écoute, approchons nous, commence.

CEPHISE, parlant haut.

O Dieux! que me dis-tu?

FILANDRE.

Ie dis la verité.

CEPHISE.

Et tu ſçays de ſa voix ſon infidelité?

FILANDRE.

Ecoute ie faiſois au recit de mes peines,
Répondre les Echo des bois,& des fontaines,
Et ces rochers touchés des douleurs que ie ſents
Imitoient mes ſouſpirs,et mes derniers accents,
Ie loüois de ta ſœur,la beauté ſans pareille
Quand vne voix plaintiue , arriue à mon oreille,
Filandre,ay-ie entendu,Theane a des appas,
Mais ton œil en a veu,qui ne leur cedent pas,
Moy,ſurpris à ces mots,et la veuë égaree,
J'auance dans le bois,& i'apperçoy Neree.

CEPHISE.

Que luy répondis-tu?

FILANDRE.

Que ie tenois ſes yeux,
Entre les doux vainqueurs , qui regnent en ces lieux
Que i'aymois ſa vertu,que ſon merite extr me
Pourroit pretendre vn prix auec Theane meſme,
Que mon frere éprouuoit la force de ſes traicts.

CEPHISE.

Et que dist-elle?

FILANDRE.

Attend, tu le sçauras apres,
Mais, adioustay-ie alors, mon amour me conuie
A soustenir Theane, aux despens de ma vie,
I'estime que tout cede à ses doux ornements
Cette croyance est libre aux esprits des amants,
Il est vray, me dit-elle, & ie puis sans offence
Auoir en ta faueur vne égale croyance,
Ie croy que tes attraits, sont les plus doux vainqueurs
Qui seruent à l'amour à captiuer les cœurs,
Et ie te viens, enfin, toute honte bannie
Auoüer les effects, de leur force infinie,
Mon œil t'en a parlé, mais tu ne l'entends point
Et ton aueuglement, à mon malheur est ioinct,
I'ay pour te faire mieux sçauoir mon infortune
Souffert de Celidor la recherche importune,
Ie receuois ses vœux, ie l'ay veu sans mespris
Mais toy seul, cependant, engageois mes esprits,
Et ie ne le souffrois, que pour estre soufferte
De tes yeux, d'ou dépend mon repos, ou ma perte,
Iugés quel ie deuins; Madame, dis-ie alors
Ie sçay que cette gloire excede mes efforts,

Vous feignés seulement, cette amoureuse peine,
Pour auoir le plaisir de rendre vne ame vaine,
Mais il est mal-aysé, cognoissant mes deffauts,
Je sçay vostre merite, & le peu que ie vaux,
Honorés Celidor de cette courtoisie,
Et l'aymant, preuoyés sa iuste ialousie,
Mon r.spect à ces mots, ioignit de long discours,
Dont Neree en colere interrompit le cours;
Bien, ingrat, me dit-elle, vn moyen necessaire
Me fera mespriser, et l'vn, & l'autre frere,
Puisque par ta rigueur mes vœux sont reiettés,
Celidor se plaindra des mesmes cruautés,
Cette fille à ces mots, se perdit dans les ombres,
Et me laisse confus, sous ces feüillages sombres;

CEPHISE.

Ainsi de Celidor, l'espoir sera deçeu;
Que t'en tesmoigne-t'il, s'en est-il apperceu.

FILANDRE.

Tantost, en ta faueur i'ay sa grace imploree,
Sans ozer, toutefois, luy parler de Neree;
Car si i'en puis iuger, il l'ayme infiniment,
Et ie crains vn malheur de son ressentiment;
Jl aura sa cholere assés tost recognuë,
Adieu, ie vais chés nous, attendre sa venuë. Il s'en va.

SCENE SEPTIESME.

CELIDOR, sortant du bois.

NEREE, CEPHISE.

CELIDOR,

DOnc ce cœur a poussé des souspirs superflus.

CEPHISE, se tournant vers Filandre.

Filandre le voicy, mais il ne m'entend plus.

CELIDOR.

Dieux ! vous laissés le iour, à cette criminelle?
Et vous n'auês ny mains, ny supplices pour elle?
Vous punissés le vice, arbitres des mortels
Et vous souffrés Neree, aux pieds de vos autels;
Ou sur elle, ou sur moy, monstrés vostre puissance,
Que la mort soit sa peine, ou soit ma recompense.

CEPHISE.

Exauce en ma faueur de ſemblables ſouhaits,
Ciel puny cet autheur des plaintes que ie faicts,
Que mon mal, ou le ſien teſmoigne ta Iuſtice,
Que ſon trépas me vange, ou le mien me gueriſ-ſe ;
Mais viuons, Celidor, & viuons ſatisfaicts,
Fuy ce que tu cheris, ayme ce que tu hays,
Recognoy la fidelle, & puny l'inconſtante
Rends Neree enragee, & Cephiſe contente;
Tu ne me parles pas?

CELIDOR.

Importune beauté,
Oblige vn autre obiet de ta fidelité;
Tu ne peux m'honnorer d'vne amour legitime
Quand tu m'offre des vœux, tu tache ton eſti-me,
Qui me cognoiſt me fuit, & i'attire tes pas
Tu pourſuis le rebut de qui ne te vaut pas?

CEPHISE.

T'offençant, tu me nuis, ton merite eſt extrê-me,
Cruel, en t'eſtimant, eſtime ce que i'ayme,
Tu ſcais ce que tu vaux, inſenſible vainqueur,
Mais cette modeſtie importe à ta rigueur,

Ton cœur se met si bas, pour estre inaccessible,
Et ton abaissement est vn refus visible.

CELIDOR.

Croy ce qui te plaira; mais tu sçais mes ennuys,
N'attends point de responſe, en l'estat où ie suis.

CEPHISE.

Tes yeux aussi, (cruel) sont tesmoins de mes peines
Je combats vainement tes rigueurs inhumaines,
Et lors que ie te dis, l'excés de mon tourment
Tu ne m'honores pas d'vn regard seulement;
Cruel, ingrat autheur, de mon inquietude
Quel vice est comparable à ton ingratitude?

CELIDOR.

Cephise d'autres soings occupent mes esprits,
Les importunités, accroissent les mespris.

CEPHISE, luy tirant son espee, & se retirant de luy,

Elle la regarde long-temps. Elle fait mine de se vouloir tuër. Celidor la regarde sans s'estonner.

Et bien lâche suiet de ma longue infortune
Il faut cesser de viure, & de t'estre importune,
Je dois finir ma vie, auec cet entretien,
Et i'ay trop prolongé mon martyre, & le tien,
Ce fer m'ouurant le sein, au moins ouure la bouche
Et dy moy seulement, que mon malheur te touche,

Non, ie faicts ce dessein vn peu legerement
Et tu m'aurois vendu ce mot trop cherement;
Quoy, tu vois sous ce fer, ma gorge découuerte,
Et ne détourne pas le dessein de ma perte?

CELIDOR reprend son espee, que Cephise a iettee à bas.

Pour attenter sur toy, ton esprit est trop sain,
Et ie sçay que tes mains ont trop peu de dessein;
Ie cognois trop Cephise, & son humeur ioyeuse,
Se rit des mouuements d'vne ame furieuse;
Mais iuge de mes maux, par ceste extremité
Tu sçais mourir par feinte, & moy par verité;
Cephise, par ce coup, ie puny le coupable, Cephise le regarde en riant.
Dont le mal que tu sents rend la mort equitable?
Voy perir d'vn œil sec, l'autheur de ton tourment, Il la regarde, & puis dit remettant son épee.
Et ne détourne point son iuste chastiment;
Il est plus à propos d'imiter ta sagesse,
Ton exemple s'oppose au dessein qui me presse,
Le Ciel ne consent pas à cét acte inhumain,
Et puis mes maux feront, ce qu'auroit fait ma main.

CEPHISE, riant.

Vn plus simple, eust suiuy les conseils de la rage,
Que i'appelle sottise, & les autres courage;
Ie t'attends Celidor, au temps qui t'est prescrit

Le mespris, & l'amour, changeront ton esprit,
Songe à ma recompense; & de quoy que ie rie
Ne tien pas pour vn ieu ma triste resuerie,
Ie sents pour ton suiet de veritables feux;

CELIDOR, s'en allant.

C'est inutilement, éteints les, si tu peux.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THEANE, seule.

AVeugles tyrans de mes iours,
Pressants transports, lâches amours,
Honteuse inquietude
Que vous naissés hors de saison!
L'autheur de cette seruitude
Où languit enfin ma raison,
Faict cesser mon ingratitude,
Pour commencer sa trahison,

J'ay long-temps sondé son respect
Son seruice m'estoit suspect,

Par ſa peine infinie,
Mon cœur n'eſtoit point adoucy,
Et quand ma rigueur eſt bannie
Et que i'ay part en ſon ſoucy,
Cet eſprit inconſtant me nie,
Ce que ie luy niois außi.

Les regards d'vn œil plus charmant
Attirent ce perfide amant;
Quand il n'eſt plus en doute
Que ſa priſon plaiſe,il en ſort;
Il ſe taiſt alors qu'on l'écoute
Il ſe laſſe au dernier effort,
Et ſe iette en vne autre route,
Quand on luy preſente le port.

Que l'inéuitable deſtin
Qui regit nos iours eſt mutin!
Aduanture fatale!
Le ſort de libre que i'eſtois:
Me faict la honteuſe riuale,
D'vne qui m'a parlé cent fois,
D'aymer cette ame deſloyale,
Qui me tient enfin ſous ſes loix.

O fri-

O friuole discours! tu pourrois lâche amante,
Conseruer tes desseins, en faueur de Thimante?
Tu souffres pour vn traistre, alors qu'il est content!
Il te plaist infidelle, & t'a déplcu constant;
Au moment de ton crime, il faict naistre ta peine,
Et tire ton amour, du suiet de ta hayne;
Indigne passion de ce superbe cœur,
Où l'on vid si long temps presider la rigueur;
Qui fut inaccessible au bel œil qui le blesse,
Et faillit par constance, autant que par foiblesse:
Ne delibere plus, triste source d'ennuys,
Force l'état honteux, où tes iours sont reduits,
Ta raison, peut dompter vn dessein inutile,
Puisque des maux naissants le remede est facile,
Crains l'abord de Thimante, éuite ses appas;
Le voila, l'inconstant, fuy, cours, ne l'attend pas,

SCENE DEVXIESME.

THIMANTE, THEANE,

THIMANTE, courant apres.

Il tient Theane par sa robe.

THeane, où fuyés vous, ame insensible, & fiere,
Des amants de ces lieux orgueilleuse meurtriere,
Prestes vn seul moment l'oreille à mes discours,
Je ne veux implorer, ny pitié, ny secours;

THEANE.

Que te proffiteroient de si dures contraintes,
Tu n'es plus en état de m'adresser tes plaintes,
Effronté, laisse moy;

THIMANTE, la voyant fuyr.

Cours, ingrate beauté
Et fay plus que tes iours durer ta cruauté,
Egale à tes attraits, ta rigueur inhumaine,
Vn genereux dessein me peut tirer de peine,
Je ne tenteray point des efforts superflus,

Sans changer ton esprit, ie puis ne souffrir plus,
La mort me tirera des fers où ie souspire,
Et ce dernier des maux finira mon martyre.

SCENE TROISIESME.

THIMANTE, FILANDRE,

FILANDRE.

QVel accident, Thimante, altere ainsi tes sens?

THIMANTE.

L'insupportable excés des ennuis que ie sens;

FILANDRE,

Ton cœur est-il sensible aux traicts qu'amour te tire?
Vn homme, comme toy, preside en son Empire;
Les plus rares beautés t'importunent de vœux,
Et tu prescris des loix à celles que tu veux;

THIMANTE.

Adiouste à mes malheurs encor ta raillerie,
Il ne m'importe, adieu, laisse-moy, ie t'en prie. Filandre le veut retenir.

FILANDRE, seul.

Il s'en va. *Theane, a rebuté ce malheureux amant,*
Cephise, en ma faueur a feint subtilement,
Poursuiuons desormais cette orgueilleuse amante,
Tirons nostre bon-heur, du malheur de Thimante,
Establissons l'amour, où regne le mespris,
Par droict, ou par esprit, nos vœux, auront leur prix,
Je voy ce beau suiet du feu qui me deuore
Et ie tremble, à l'aspect de ces yeux que i'adore.

SCENE QVATRIESME.

FILANDRE, THEANE, NEREE.

THEANE, à Neree.

IE hay cet importun autant que le trépas;

NEREE.

Le voulés vous chasser, ne luy répondés pas.

THEANE.

Ie ſuiuray ton aduis;

FILANDRE.

Belle priſon des ames,
Doux miracle d'amour, ſource de tant de flames;
Enfin, que produiront mes ſouſpirs & mes pleurs,
Et quel terme eſt preſcrit à mes longues douleurs?
Quels vœux ſuccederont à voſtre reſiſtance?
Pour qui triompheront l'amour, et la conſtance?
Ces yeux qui charment tout, ces vainqueurs abſolus,
Sont ils deſſus ce choix, encor irreſolus?
Honorés d'vn regard vne de vos conqueſtes,
Accordés vn mot ſeul à ſes iuſtes requeſtes,
Me fermés vous l'oreille, et ne voyés vous pas
Un malheureux captif, qui marche ſur vos pas?

Theane parle touſiours à Neree, ſans le regarder.

THEANE.

Que me dis-tu Neree?

FILANDRE.

O rigueur infinie!
I'implore vn ſeul regard, & l'on me le denie!
Inſenſible Theane, accordés vn moment,
Au recit des douleurs d'vn miſerable amant;

Elles parlent touſiours enſemble.

THEANE.

O Dieux! que m'as-tu dit?

FILANDRE.

Ingrate, inexorable,
Fay moy voir ce bel œil, seuere, ou fauorable:
Cruelle, ie consents que mes souspirs soient vains,
Mais ouure au moins sur moy ces Astres inhumains,
Et ne refuse pas, à ma douleur profonde,
Ce que ta courtoisie accorde à tout le monde;
Orgueilleuse, esprit rare, entre les vains esprits,
Quelle rigueur insigne égale tes mespris?

THEANE, se tournant vers luy dédaigneusement.

Elle continuë à parler à Neree.

Importun laissés nous,

FILANDRE.

Indigne obiet que i'ayme,
Que le Ciel irrité te traicte vn iour de mesme,
Que la douleur preside en ce cœur de rocher,
Et qu'alors tes souspirs ne le puissent toucher
Qu'il te rende vn exemple horrible à tes pareilles,
Qu'il ferme à tes souhaits les yeux, & les oreilles,
Qu'il s'oppose à tes vœux, & que tes vanités
Exercent la rigueur de ses diuinités,

Le temps est absolu, sur les plus belles choses,
Il n'epargnera pas, ny ces lys, ny ces roses;
Vn leger accident peut gaster ce beau teint,
Et changer les couleurs dont ce visage est peint;
Tu peux ne causer plus, ny passion, ny peine,
Et d'vn obiet d'amour, estre vn obiet de hayne;
Comme ta cruauté me chasse de ce lieu,
Ta laideur quelque iour, m'en peut chasser, adieu.

THEANE.

Adieu; que ton conseil, m'est enfin salutaire! Elle dit à Neree.

NEREE.

Pour leur fermer la bouche, il ne faut que se taire:
Mais sçachant quel malheur trauerse mon amour
Theane, tu me dois du conseil à ton tour.

THEANE.

Fuy sans deliberer, vn ingrat qui t'oublie
D'vn genereux effort, romps le nœud qui vous lie,
Le temps esloignera cet obiet odieux,
De ton triste penser, s'il est loing de tes yeux:
Le temps, & la raison font ces metamorphoses,
Ils sont maistres d'amour, qui l'est de toutes choses:
Mais i'offre du remede au point de mon trépas,
Ie donne des aduis, & ie n'en vse pas.

NEREE.

Comment?

THEANE.

Helas Neree, il faut que ie confesse;
Mais te dois-ie auoüer cette ardeur qui me presse,
Que me sert de t'ouurir les secrets de mon sein,
Qu'à me rendre plus lâche, & ton frere plus vain.

NEREE.

Mon exemple, t'oblige à cette confiance,
Theane, l'aymes-tu? que i'ay d'impatience.

THEANE,

Ie l'ayme, ie l'auouë, & ce superbe cœur,
Qui vainquit tant d'appas, a trouué son vainqueur.

NEREE.

O glorieux effect d'amour, et de Justice!
Il n'est point de rigueur, que le temps ne bannisse,
Il craignoit ton abord, & s'il ozoit te voir
Les foudres de tes yeux étouffoient son espoir,
Iamais l'auersion, n'a paru si constante
Qu'à combattre en ton cœur les desirs de Thimante.

Ta

Ta rigueur si long-temps l'a traicté de refus,
Et tu luy donnes tout, quand il n'espere plus;
Il n'attend que la mort, melancholique, sombre,
Triste, pasle, deffaict, & desia moins qu'vn ombre;
Mais s'il ne te déplaist, si son destin est tel
Courons, faisons vn Dieu, de l'ombre d'vn mortel,
Seule, iray-ie finir ma triste resuerie
Je reutens de ce pas laisse moy, ie te prie. Theane la retient.

THEANE.

Non, non, que veux-tu faire, hé quoy, ne sçais-tu pas.

NEREE, courant.

J'ay dessein seulement d'empescher son trépas,
Ie ne parleray point de ta naissante peine,
J'arresteray son ame, & sans la rendre vaine,
Il laissera bien-tost le dessein de mourir
S'il apprend seulement que tu le peux souffrir.

THEANE, la tenant tousiours.

Demeure icy, Neree, helas! cette nouuelle
Toucheroit froidement cet esprit infidelle;
De la part de ma sœur, il en seroit charmé,
Mais venant d'vn obiet qui n'en est plus aymé,

Il en peut ſeulement tirer la vaine gloire,
De vaincre, et de pouuoir, meſpriſer ſa victoire;

NEREE.

Tu m'offenſes cruelle, & ce dernier diſcours
Qui dément les premiers, m'oblige à ſon ſecours,
Tu peux ioindre, inhumaine, inſenſible courage,
A ces autres malheurs le tiltre de volage,
Tu hays, tu hays Thimante, & tu feints de changer,
Pour me paroiſtre iuſte, & non pour l'obliger;

THEANE.

Helas! le Ciel cognoiſt ſi mon ame eſt atteinte,
Mais apprens de ma ſœur le ſuiet de ma plainte,
La voila, parle luy;

SCENE CINQVIESME.

CEPHISE, THEANE,

NEREE.

CEPHISE, baiſant les cheueux de Celidor, dit:

CElidor, ſeul eſpoir.

NEREE.

Que baiſes-tu, Cephiſe, attens, laiſſe moy voir.

CEPHISE, faiſant la ſurpriſe.

Neree, arreſte toy.

NEREE, luy ouurant la main.

Ta reſiſtence eſt vaine;

CEPHISE.

Ta curioſité, pourra te mettre en peine;

NEREE, luy tenant touſiours la main.

Il n'importe, ie veux,

CEPHISE.

Quoy;

NEREE.

Voir ce que tu tiens;

CEPHISE.

Et bien, tu le verras, cognois tu ces liens?

NEREE, regardant les cheueux.

Sont-ils de Celidor? sa cheuelure est blonde,
O perfide, ô cruel, le plus traiStre du monde!
Qui te les a donnés?

CEPHISE.

Mon desir, & ma main,
Car ie les ay coupés; mais ce discours est vain,
Tu ne peux sans regret, sçauoir d'où vient ce gage,
Et d'autres entretiens te plairont dauantage;

NEREE.

Helas! tu m'apprends tout, en ne me disant rien;
Il vient de Celidor, ce tyran de mon bien;

CEPHISE.

Te l'a-t'il confessé?

NEREE.

Depuis que ce volage,
A tes rares beautés rend vn secret hommage,
I'éuite sa rencontre, & ie crains son abord,

Plus que les criminels ne redoutent la mort;
Ie fuy les faux appas de cette ame traiſtreſſe;
Tu l'honnores beaucoup, d'auoir pris cette treſſe;

CEPHISE.

Tu ſçais, que mes douleurs ont gaigné ſa pitié;
Que ſon cœur eſt ſenſible, à ma longue amitié;
Il t'a long-temps ſeruie, & ie iure Neree,
Que i'ay long-temps auſſi ton amour reueree,
Le reſpect que i'auois pour tes vœux innocens,
M'a faict long-temps cacher, les douleurs que ie ſens;
Ie ſouffrois tes plaiſirs aux deſpens de ma ioye,
Et n'ozois demander, ce que le Ciel m'octroye,
Mais qui vit ſans ſe plaindre au milieu des tourmens?
Et quel reſpect enfin ne forcent les amants;
Ie n'ozois deſeruir ton amour ſi cognuë,
Mais le deſir croiſſant, la crainte diminuë;
Et i'ay faict à l'amour employer tous ſes traicts,
Pour toucher cet autheur des plaintes que tu faicts;
I'ay tenté tous moyens, tant qu'enfin mon adreſſe,
Ou ſa facilité, m'établit ſa maiſtreſſe,
Il feint ſubtilement, & ſes ſermens ſont vains,

Ou ie donne des loix, au plus beau des humains;
Mais, écoute comment, i'ay pris ces belles chaisnes,
A cet aymable autheur de nos communes peines,
I'employay la priere, & son humilité
Luy fist blasmer long-temps ma curiosité;
Les cheueux (me dit-il,) sont des presens des Dames,
Qui monstrent d'agreer le seruage des ames;
Mais, on n'a iamais veu, qu'vne fille ait porté
Ces signes de bassesse, & de captiuité:
Cephise, (disie alors) sera donc la premiere:
Là, mon authorité succede à ma priere,
I'approche les ciseaux, & coupe ces cheueux
Que n'ozoit m'accorder cét obiet de mes vœux;
Rends les moy. que fais-tu?

NEREE. rompant les cheueux:

Ce qu'en ma iuste rage,
Je ferois de bon cœur, si i'auois ce volage;

CEPHISE.

O Dieux

NEREE.

J'oblige encor cet infidelle amant,
Par ces signes honteux de mon ressentiment.
Le suiet de sa gloire est ioinct à son supplice,
Et c'est l'auoir aymé, que de punir son vice.

CEPHISE.

Fay ce qui te plaira; mais, que ta paſsion,
Exerce à mes deſpens ton indiſcretion,
Noſtre ſeule amitié, rend ce mal ſupportable,
Et d'autres t'en feroient, vne plainte équitable.

NEREE.

T'imputay-ie les maux, dont mes iours ſont ſuiuis,
Et t'ay-ie reproché, ce que tu me rauis?
Tu pourſuis Celidor, & perdant ſa franchiſe,
Ie ne t'accuſe pas toutefois de ſa priſe,
Ayme ce beau vainqueur, tout coupable qu'il eſt,
Dieux! qu'il eſt mal-ayſé d'oublier ce qui plaiſt?

THEANE.

Donc, pour Cephiſe, on quitte, & Theane, & Neree,
Celle qui la fut moins, eſt la plus honoree,
Peut-eſtre, ton malheur auoit charmé les yeux,
Quand tu ne plaiſois pas aux amants de ces lieux,
Mais auiourd'huy, tout cede à tes graces diuines,
Tu peux tout, maintenant, riche de nos ruines;
Thimante t'a-t'il faict, agreer ſon ſoucy?
Et ne portes tu point de ſes cheueux auſsi,
Ils ne déplaiſent pas, ſa cheuelure eſt belle.

CEPHISE, bas.

O Dieux! ie ſuis perduë, aduanture cruelle
La chaleur du Soleil, importune en ce lieu,
M'oblige à vous quitter, ie vays chés nous, adieu.

NEREE, la retenant.

Non, non, parle vn moment de l'amour de Thimante,
La chaleur auiourd'huy, n'eſt point ſi violente,
Jl implore tes vœux? en eſt-il poſſeſſeur?
Tu conſideres trop l'intereſt de ta ſœur?

CEPHISE.

Jl m'ayme, ie l'auouë, & ſa recherche eſt vaine,
I'ay condamné Thimante *à ſa premiere peine,*
Jl pouſſe en mon ſuiet d'inutiles ſouſpirs,
Et des Dieux ne pourroient partager mes deſirs.

NEREE, faiſant l'étonnee.

Cephiſe en donne ainſi?

CEPHISE.

Que veux tu que ie die?
Ie deuois à ma ſœur conter ſa perfidie.

NEREE.

Quoy, Cephiſe eſt ſi vaine?

CEPHISE.

O cette vanité,

Seroit

Seroit d'vn moindre honneur, que ie n'ay merité;
Et i'ay porté les yeux plus haut que ce volage,
Qui rompt si láchement le beau nœud qui l'engage;
Ce perfide est ton frere, & cette qualité
Me fait seule souffrir son importunité;
Mais il trauaille en vain.

NEREE.

Oyant ceste imposture,
Que sert vn foudre au Ciel autheurs de la nature;
Thimante;

CEPHISE.

Ouy, ton frere;

NEREE.

Adore tes appas,
Tu le dis à Neree, & tu ne rougis pas?

CEPHISE.

Ie ne rougis, Neree, au suiet de personne,
Tu cognois peu l'amour, si ce discours t'estonne;
Il faict en mille cœurs des changements pareils,
Mille pour vne étoile ont quitté des Soleils;
Il taist de son amour la douce violence,
Et sa discretion paroist en son silence;
Luy celant quels obiets ont pour toy des appas,
La qualité de sœur ne te condamne pas;
Auec l'extréme amour, le respect est extréme,

Et tel voudroit cacher ce ſecret à ſoy-meſme,
Thimante parle en frere, et ſe taiſt en amant:
Mais ie plains ſon malheur d'aymer ſi vainement,
L'amour de Celidor rend ſes recherches vaines,
Accusés ce ſuiet de vos communes peines.

NEREE.

O redoutable eſprit! i'ignore ton deſſein,
Mais porte à cet amant vn poignard dans le ſein.
Contre cet innocent diſpenſe ton courage
A tout ce que t'ordonne, et la hayne, & la rage,
Les plus cruels tourmens, pourront moins l'affliger,
Que ce ſubtil moyen de le deſobliger:
Theane ouure l'oreille au diſcours veritable
Qui te rendra ſuſpect cet eſprit redoutable:
Si, comme ta beauté, mon frere ayme le iour,
Si la plus forte ardeur égale ſon amour:
Si d'autres ont touché ny ſes yeux, ny ſon ame,
Et s'il ne meurt pluſtoſt que ſa premiere flame,
Que ie ſois à ta veuë vn obiet odieux,
Et le but des meſpris des hommes, & des Dieux,
Souffre que ie le voye, & qu'aux yeux de Cephiſe,
Par ſes propres ſermens mon diſcours s'authoriſe,
Je veux qu'aucun tourment n'égale mes malheurs,
Si ſes moindres regards ne t'arrachent des pleurs.

CEPHISE.

Si ton occasion l'oblige à se contraindre,
Thimante estant vn homme est capable de feindre:
Mais va, fay que ma sœur en iuge vtilement,
Et croy qu'on cognoist moins vn frere, qu'vn amant. Elle s'en va.

THEANE.

Sa rougeur l'a trahy, lors qu'elle dissimule
Et ie suis peu subtile, où ie fus trop credule,
Mes soupçons établis rétabliront la paix,
Cours, va querir Thimante:

NEREE.

O Dieux, que tu me plais!



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THIMANTE.



E delibere plus d'vne mort necessaire,
Acheue, malheureux, tes iours, & ta misere,
Tu ne peux oublier cette ingrate beauté,
Ny perdre ton amour, sans perdre la clarté:
Sçachant qu'elle est pour toy de pitié dépourueuë,
Deliure ses beaux yeux de l'horreur de ta veuë,
Fuyant en sa faueur la lumiere du iour
Tu prouueras ensemble, & perdras ton amour.
Sus quel moyen propice à ta funeste enuie,

Par vne prompte mort terminera ta vie:
Le fer en ce dessein ne te peut secourir,
Puis que des traicts plus forts t'ont blessé sans mourir;
Croire, que de tes maux le poison te déliure,
Le plus fort des poisons te laisse encore viure,
Tu souffres sans danger, ce poison amoureux
Que te mist dans le cœur cet obiet rigoureux;
Enfin le vaste sein de Marne, ou de la Seine,
S'offre d'enseuelir, & ton corps, & ta peine;
Suy ce dernier moyen, meurs, déplorable amant,
Et passe d'vn ingrat en vn traistre Element;
Cours, & t'entretenant du repos qui t'arriue,
Marche, sans discerner son eau d'auec sa riue;

SCENE DEVXIESME.

NEREE, THIMANTE.

NEREE.

SVr quoy, pouués vous seul mediter en ce lieu;

THIMANTE.

Vous le sçaurés bien-tost, ie tarde trop, adieu;

NEREE,

Il s'enfuyt.

Mon frere, attens vn peu; ta maistresse te prie:
Mais ie ne le vois plus, c'est en vain que ie crie;
O malheur de mes iours! vn dessein furieux
Luy faict abandonner la lumiere des Cieux;
Son œil ardent & triste, & sa course legere
Tesmoignent ce qu'enfin la rage luy suggere,
Theane ioins tes pleurs à mon cruel tourment;

SCENE TROISIESME.

THEANE, NEREE,

THEANE.

COmment?

NEREE.

Je suis sans frere, & tu n'as plus d'amant;

THEANE.

O Dieux! Thimante est mort!

NEREE.

Sa perte est trop certaine.

THEANE.

Et qui l'a faict mourir?

NEREE.

Son amour, & ta hayne.
Je n'ay pû diuertir ce fatal accident;
Il sort d'icy, courant, furieux, l'œil ardent,
En ce dessein fatal d'attenter sur sa vie
Que desia par ses mains tes mespris ont rauie.

THEANE.

Si nous pouuions encor diuertir son trépas,
Courons, tu tardes trop.

NEREE.

Tu vas perdre tes pas.

SCENE QVATRIESME.

FILANDRE, seul.

DVrés pour mon repos, salutaires pensees,
Vos conseils éteindront mes ardeurs insensees:

Il eſt vray que Theane a peu de doux attraits,
Et que mon foible cœur cede à de foibles traicts,
Son eſprit eſt commun, ſon humeur ſi farouche,
Que tout nuit à ſes yeux, & que rien ne la touche.
Elle faict vanité des droicts de ſa raiſon,
Et ſon ingratitude eſt ſans comparaiſon:
Ainſi, que ſa beauté, ſa naiſſance eſt commune,
Ie pouuois aſpirer plus haut que ſa fortune,
D'autres me rangeroient ſous de plus dignes loix,
Inutiles diſcours ! mon cœur dement ma voix:
Pour flatter mon tourment i'en mépriſe la cauſe,
Mon ſentiment détruict ce que ie me propoſe,
Theane eſt adorable, & les maux que ie ſents,
Sont vn leger effect de ſes charmes puiſſants:
Tout priſe, tout reuere vne beauté ſi rare,
Et qui s'en peut deffendre eſt aueugle, ou barbare:
Ie plains iniuſtement les maux que i'ay ſoufferts,
Des Princes ſeroient vains de l'honneur de ſes fers,
Mais qu'eſperay-ie enfin d'vn glorieux ſeruage,
Ne pouuant par raiſon, forçons-le par courage,
Publions ſans deſſein, qu'elle a beaucoup d'appas,
Eſtimons ſa priſon, mais n'y demeurons pas:

O fri-

O friuole entretien! vn captif delibere
Et parle absolument de ce qu'il ne peut faire,
Il parle de souffrir, ou violer ses loix
Comme si sa beauté m'en permettoit le choix,
Et ne conseruoit pas sans dessein, les franchises,
Que sans dessein aussi cette insensible a prises;
Enfin que resoudray-ie entre tant de desseins?
Puis qu'à me secourir tant de conseils sont vains;
Ne deliberons plus, & souffrons toute chose,
Puis qu'il faut endurer, quoy que ie me propose;
Ie voy ce rare obiet, qui gouuerne mon sort,
Deuois-ie souhaitter, ou craindre son abord?

SCENE CINQVIESME.

NEREE, THEANE.
FILANDRE.

THEANE.

SEiche tes pleurs, Neree, & n'en sois plus en peine,
Nous l'aurions découuert au tour de cette pleine,
Un malheureux amant, court tousiours au trépas,
Il en faict les desseins, mais il ne les suit pas,
Nous preferons la mort au mal qui nous tourmente,
Mais au poinct de nous prendre, elle nous épouuante,
Tel armoit contre toy son courage inhumain
De qui le fer enfin est tombé de la main,
Le plus desesperé: mais i'apperçoy Filandre,

Sçachons ſi ce riual, n'en a pû rien apprendre;

FILANDRE.

Dois-ie eſperer enfin quelques moments ſi bons.

THEANE.

Aués vous veu Thimante, apres, ie vous reſponds;

FILANDRE.

Non, depuis ce matin; mais ie croy que Cephiſe
Captiue ſa preſence autant que ſa franchiſe;
Il ne la quitte point;

NEREE.

Que dit cet impoſteur?

FILANDRE.

En quoy, belle Neree, ay-ie paru menteur?
Quelqu'vn ignore-t'il qu'il ayme cette belle;
Et vous a-t'il caché ſa paßion nouuelle?

NEREE.

Tu nuis par intereſt, à ce fidel amant,
Quel teſmoignage as-tu d'vn ſi prompt changement?

FILANDRE.

Si porter ſes poulets eſt vn mauuais office,
Ie luy nuys, ie l'auoüe;

NEREE.

O le vain artifice!
On ne douteroit plus de ſa legereté
Mais, fay nos yeux teſmoins de cette verité;
Les a-t'elle receus?

FILANDRE.

Ouy, mais ſa main ſuperbe
Les rompit à mes yeux, & les ietta ſous l'herbe.

NEREE.

Mais rompus qu'ils eſtoient, tu les auras ſerrés.

FILANDRE.

Le vent en diſperſa les morceaux déchirés,
I'ay quittay cette ingrate, & conſeillé Thimante
D'étouffer pour ſon bien, ſa paſſion naiſſante,
Car ie l'eſtime plus riual, que malheureux.

NEREE.

O conſeil fauorable! ô l'amy genereux!
Traiſtre, on verra Thimante, & l'inſtant de ta perte
Suiura (s'il eſt viuant) ta fourbe découuerte:
Et ſi ton artifice a cauſé ſon trépas,
Tous les efforts humains ne te ſauueroient pas;
On verra ta fureur ſi le Soleil m'éclaire,
Par les mains de ſa ſœur, vanger la mort du frere,

Et reuiuant cent fois, cent trépas differents
Immoleroient ta vie à ses manes errants; Elle dit à Theane.
Pour obtenir de vous, vne iniuste allegeance
Il attire Cephise à son intelligence,
Mais ie perdray le iour, si mes serments sont vains,
Et si la verité ne confond leurs desseins:
Tu ris, tu parois froid, apres cette imposture,
Et tu ne rougis pas, horreur de la nature?

SCENE SIXIESME.

CELIDOR, FILANDRE. THEANE, NEREE,

CELIDOR, à Neree.

QVoy c'est par ces discours que vous traictés l'amour,
Ce sont vos complimens, & les noms de maistresses,
Se peuuent accorder auecques ces caresses;

*Dieux que peuuent prouuer ces regards mena-
çants,
Filandre n'est-il plus le charmeur de vos sens?*

FILANDRE.

O fatale aduanture!

NEREE.

*Ingrat, quelle manie,
Joinct l'humeur de railler à ta faute infinie
Traistre, superbe esprit, vain suiet de mes pleurs
N'adiouste point la honte à tes autres douleurs;*

CELIDOR,

*Mais vous, n'adioustez point la feinte à vostre offense
Suiuez le changement ou ce cœur se despense,
Confessés que mon frere a vos sens enchantes,
Ne desauoüés point ce que vous ressentés,
Vous n'obscurcirés point vostre rare merite,
Et le nombre auiourd'huy rend ce crime licite.*

NEREE,

*Qui moy? i'ayme Filandre? il a la vanité
De pretendre du droict dessus ma liberté?
Ses aymables regards ont mon ame embrazee,
Aurois-ie tant bruslé sans m'en estre aduisee?
Ay-ie poussé pour luy des souspirs amoureux?
Que ma fortune est grande, & mon destin heu-
reux!*

FILANDRE.

Pour vous estimer tant, le sort ny la naissance
N'ont point en si haut lieu porté vostre puissance,
Ie ne serois pas vain de vostre affection,
Et ce n'est pas l'obiet de mon ambition;
Croyés vous au rapport de ce melancholique
Dont la ialouse humeur rend l'esprit frenetique?
Qui croit que tout obiet se rend à vos appas,
Qui voit tout ce qu'il craint, & tout ce qui n'est pas;

CELIDOR.

I'ay creu ce que i'ay dit, s'il est vray que ie veille,
Et l'on dément en vain mon œil, & mon oreille,
Hier tu vis Cephise, & i'entendis ta voix,
De quoy luy parlois-tu sur le bord de ce bois?

FILANDRE.

D'adoucir de ta sœur la rigueur inhumaine,
Et de rendre son cœur plus sensible à ma peine.

CELIDOR.

De cela seulement;

FILANDRE.

Puisque tu m'entendis,

Que me demandes-tu, tu ſçais ce que ie dis.

CELIDOR.

Que Neree, impoſteur, t'importunoit de plaintes,
Mais, que tu reſiſtois a ſes douces atteintes;
Que tu pleignois ſon mal, & ne l'allegeois pas,
Pour ce que tu languis, pour de plus doux appas;

NEREE.

O le doux entretien!

FILANDRE.

Combien la ialouſie
Cauſe d'illuſions en noſtre fantaiſie!
O Dieux! comme l'amour trouble le iugement,
Et comme ce qu'on craint, on le craint ayſement.

CELIDOR.

Ie conçoy malheureux, où tendoit ta malice,
C'eſt trop, n'adiouſte point l'outrage à l'artifice
Qu'vn autre ſoit l'obiet des fourbes que tu faicts,
Et ne m'oblige pas aux extrémes effects;
Ny raiſon d'amitié, ny reſpect de nature
Ne me diuertiroient de punir l'impoſture,
Nous ne pourrions ſans bruict calmer nos differens,
L'amour, n'entend raiſon d'amis, ny de parens;

FILANDRE,

FILANDRE, en riant.

Si le iour te déplaiſt, et ſi tu hais ta vie,
Ie pourrois là deſſus contenter ton enuie,

CELIDOR.

C'eſt trop deliberer, monſtre indigne du iour;
Madame, que ſa mort vous prouue mon amour; Il dit à Neree qui le retient.

NEREE.

Arreſtés Celidor, Dieux! quelle ardeur extréme,
Vous faict tant oublier mon reſpect, & vous-meſme!

FILANDRE, en riant.

Modere vn peu mauuais, des tranſports ſi ſoudains,
Que tu t'emporte, frere, à d'étranges deſſeins!
Peint de ſes premiers traicts. ce viſage ſeuere,
Epargne vn peu mes iours, ma mort te couſte vn frere,
Ton courage eſt trop prompt, et ne peut m'affliger
De la perte du iour, ſans me deſobliger.

CELIDOR.

Que deux puiſſants reſpects, l'amour, & la naiſſance,
Te ſeruent auiourd'huy d'vne heureuſe deffenſe;

FILANDRE.

Ils conſeruent mes iours?

CELIDOR.

Auec ta lâcheté;

FILANDRE.

Le plus genereux tremble, en cette extremité;

CELIDOR.

Ton exemple le prouue;

FILANDRE, tirant ſon épee.

Enfin ton arrogance
Porte ta vaine humeur à trop d'extrauagance,
Ton diſcours, ſi ſuperbe, & ſi reſpectueux
Faict ſouffrir trop long-temps vn cœur reſpectueux:

Comme ils ſe veulẽt battre, les deux ſœurs leur oſtẽt leurs eſpees.

FILANDRE, continuë.

Non, non, diſpenſés-nous de plus longues contraintes,
Vn moment finira ſa folie, & vos craintes;

THEANE.

Quoy, mon authorité s'exerce vainement?
Tout reſpect eſt banny de l'eſprit d'vn amant?
Filandre, ou ſongés-vous?

CELIDOR, à Neree, luy voulant oſter ſon épee.

Souffrés belle Neree;

NEREE.

Non, calme les tranſports de ton ame alteree,
Ceſſe d'aymer Cephiſe, ou reſpecte ſa ſœur,

Qui peut de ses beautés te rendre possesseur; Celidor la regarde tout interdit.
La crainte de rougir du tiltre d'infidelle,
T'empesche d'auoüer que tu souffres pour elle,
Mais suy, perfide esprit, tes aueugles desirs
Que sa possession te comble de plaisirs,
Je ne m'oppose point à ton ardeur nouuelle,
J'offre de te seruir, auprés de ceste belle,
Si ce charmant obiet de ton affection,
Ne partage auec toy ton inclination.

FILANDRE.

O sensible malheur!

CELIDOR.

Insensible, inhumaine,
Si vous ne finissés, n'accroissés point ma peine;
Que les yeux de Cephise, ayent rien pû dessus moy!
Et que ie les prefere aux Astres que ie voy!
Que ce cœur seulement, pust rendre sa franchise,
A des charmes plus forts, que tous ceux de Cephi-se,
Ayés belle Neree, vn meilleur sentiment,
Et de vostre merite, & de mon iugement;
Retirant de vos fers mon ame prisonniere,
Et perdant mon amour, ie perdray la lumiere,
Quelle animosité fatale à mon repos,
Vous a faict pour ma perte, entendre ce propos?

FILANDRE.

Adieu, reprime vn peu ton insolente enuie
Et croy, que ces beautés, ont conserué ta vie.

NEREE, le retenant.

Tu rendras, lâche autheur de mes tristes soucis,
Par ta confeßion, mes soupçons éclaircis;
Tu tâches de sauuer ta honte par ta fuite,
Pour tramer à ta fourbe vne fatale suite;
Mais ie puis, & ie veux, en cette occasion,
Tirer nostre repos de ta confusion;
Auec combien d'adresse & combien d'artifice,
M'as tu rendu suspect son fidelle seruice:
Il auoit (disois-tu) rompu ses premiers nœuds,
Et Cephise à t'ouyr, possedoit tous ses vœux;
Tu m'as de leur amour, dépeint la violence,
Et cette trahison paroist en ton silence,
Où tend cette imposture? & quelle intention
Oppose tes efforts, à nostre affection,
Tu ne me responds rien?

CELIDOR.

O malice infinie!

FILANDRE.

Dieux! quelle extrauagance, égale sa manie!
Que des plus sains esprits, l'amour trouble les sens?
Ce mal est-il commun aux ardeurs que ie sents

Et ſans m'apperceuoir d'vne égale folie,
Ne la puis-ie éuiter, dans le nœud qui me lie?
Me peut-on accuſer de ces honteux accés,
Qu'vn amour violent, produit en ſon excés?

NEREE.

C'eſt trop, n'adiouſte point, lâche, traiſtre, pariure,
Le meſpris à la fourbe, & l'outrage, à l'iniure,
Hier, que me dis-tu? qu'entendis-ie en ces bois?
Peux tu par tes diſcours, deſauoüer ta voix.

FILANDRE.

Adieu, diſpenſe moy d'ouyr ces reſueries,
Et ie t'obligeray, de quoy que tu me pries,
Ton diſcours, d'vn grand trouble eſt vn ſigne apparent,
Le lict t'eſt de beſoing, croy moy, ton mal eſt grand.

NEREE.

Tu ris lâche impoſteur; mais tu dois à ton frere
La moderation, de ma iuſte cholere, Il s'en va, les regardant de coſté.
Et Thimante au beſoing;

CELIDOR.

Que mon bras à vos yeux.
Immole à vos deſirs, cette horreur de ces lieux.

FILANDRE, de loing.

I'épargne ta folie, adieu;

NEREE.

Hé! quelle adreſſe

Il ruinoit tes vœux, & l'ardeur qui me presse?
Tu partages les feux que mon ame ressent?
J'auois en Celidor, vn esclaue innocent?
Que ie suis obligee à sa lache imposture,
Qui rend à mes trauaux, leur fruict, auec vsure!
En mon contentement, sois aussi satisfaict,
Et ne me vange point du plaisir qu'il m'a faict.

CELIDOR.

Traictés comme il vous plaist, son offence infinie,
Vous estant découuerte elle est assés punie,
Vostre commandement, luy conserue le iour
Et i'auray seulement des sentimens d'amour;
Bannissés tous soupçons, & croyés que Cephise,
Se vanteroit à tort du plaisir de ma prise,
Ie ne méprise point ses rares qualités,
Mais vos charmes plus doux, ont mes yeux enchantés.

NEREE.

Elle s'en est vantee.

CELIDOR.

O vanités friuoles?

NEREE.

Et portoit des cheueux, qui prouuoient ses paroles

CELIDOR.

Des miens;

NEREE.

Ie le croyois;

CELIDOR.

Perdés ce ſentiment,
Elle vous rend ſuſpect vn trop fidelle amant;
On dit qu'elle m'eſtime à l'egal de ſa vie
Mon frere, contre vous ſecondoit ſon enuie,
Et croyoit ruiner noſtre commun deſſein,
Mais graces à l'amour leur artifice eſt vain,
Nos eſprits reünis,leur fourbe découuerte,
Et mes iours conſerués au moment de ma perte.

NEREE.

Ie deffie auec toy, les trauerſes du ſort,
Tout mon plaiſir renaiſt,ſi mon frere n'eſt mort,
Mais deſia de ſon corps ſon ame eſt ſeparee.
Si ma crainte n'eſt vaine;

THEANE.

Eſpere mieux Neree,
Par vn commun repos, nos vœux ſeront contents,
Cherchons le toutefois, ne perdons point de temps,
Je ſuiuray ce ſentier;

NEREE.

Et nous, par cette route;
Nous chercherons quelqu'vn, qui nous tire de dou-
te;



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FILANDRE, CEPHISE.

FILANDRE.



Ostre commune ardeur éprouue en son excés
D'vn malheureux dessein, vn malheureux succés,
Et le Ciel, qui sçait tout, a faict voir sa puissance
A monstrer l'imposture, & prouuer l'innocence,
Nostre artifice est vain;

CEPHISE.

CEPHISE.

Ie n'esperois pas mieux,
Le malheur, suit tousiours vn dessein vitieux;
Quelque adresse qu'on ait à causer ces ombrages,
La verité paroist, & force tous nuages;
Nous pouuions pour vn temps desunir leurs esprits,
Mais vn parfaict amour obtient tousiours son prix:
Ainsi toute esperance enfin nous abandonne;
Souffrons pour leur repos, puisque le Ciel l'ordonne
Et laissons prosperer vn legitime amour:
Tu vas m'entretenir de la perte du iour,
Et si ie cognois bien ton debile courage,
Tu ne vas tesmoigner que desespoir, que rage;
Tu vas à ton secours implorer le trépas;
Fay ce qui te plaira, mais ie ne mourray pas;
Ne croy pas qu'au besoing ma constance me laisse,
I'ay part en ton malheur, & non en ta foiblesse.

FILANDRE.

Mon cœur seroit plus fort que cette aduersité,
Si ie croyois mes yeux dignes de la clarté,
Mais ie croy que le Ciel ne me luit qu'auec peine,
Ie suis de tous obiets, & l'horreur, & la hayne,
Et ie n'acquis pourueu de la necessité
De déplaire à chacun, & d'estre rebuté.

CEPHISE.

Ta seule modestie est si considerable,
Qu'elle te rend par tout vn obiet adorable;
Ne te rebute point des mespris de ma sœur,
Vn qui ne te vaut pas en sera possesseur;
Et ie cognois, Filandre, vne fille aussi rare,
Que tu n'éprouuerois, ny sourde, ny barbare,
Et qui plus fauorable à tes moindres tourmens,
Te donneroit de toy, de meilleurs sentimens.

FILANDRE.

Vn aduertissement, de pareille importance,
(Si tu me dis son nom) sera ta recompense;
Je cognois vn captif, qui receuroit tes fers,
Et qui les baiseroit, se les voyant offerts;

CEPHISE.

Je n'ay pas ce malheur d'estre tant mesprisee
Et si ie déplais fort, ie suis fort abusee,
I'estime que mon sort n'est pas si rigoureux,
Que ie ne pûsse plaire, à quelque malheureux;
Quelques-vns par pitié partageroient mes peines,
Mais quel est-ce captif qui baiseroit mes chaisnes?

FILANDRE.

Que ie sçache premier, quelle ieune beauté
S'offre de presider dessus ma liberté.

CEPHISE.

Le faut-il auoüer? c'est Cephise, elle mesme.

FILANDRE.

Et l'auoüeray-ie aussi, c'est Filandre qui l'ayme.

CEPHISE.

O sensible plaisir!

FILANDRE.

O bon-heur de mes iours!

CEPHISE.

Voila se déclarer, sans beaucoup de discours.

FILANDRE.

Ie iure d'oublier vne ingrate maistresse,
Si tu ioins tes desirs à l'ardeur qui me presse;
Je iure de tes yeux l'agreable douceur,
Que tu n'as rien qui cede aux attraits de ta sœur,
Et mon aueuglement estoit incomparable,
Quand ie ne treuuois pas ce visage adorable;

CEPHISE.

Voila Filandre pris! & ce beau compliment
Est tousiours le premier des discours d'vn amant,
Mais si ma sœur encor t'offroit cette assistance
Que son ingrate humeur denie à ta constance,
Rien ne seroit égal à ses moindres appas,
Et quand ie vaudrois plus, ie ne la vaudrois pas.

FILANDRE.

Il eſt vray, cet obiet du tourment que i'endure,
Auec fort peu d'efforts r'ouuriroit ma bleſſeure,
Mais tes yeux ſecourus de la force du temps,
L'oſteront de mon cœur, & nous ſerons contents.

CEPHISE.

Ce diſcours me contente, et i'ayme ta franchiſe,
Si nuë, & ſi conforme à l'humeur de Cephiſe,
Et ſans t'entretenir de diſcours ſuperflus
Si Celidor m'aymoit, ie ne t'aymerois plus;
Mais perdant tout eſpoir, ſuiuons noſtre entrepriſe,
Et faiſons par deſſein ce qu'ils font par ſurpriſe,
Oublions au beſoing ces obiets inhumains,
Et pour nous entre-aymer, bleſſons nous de nos mains.

FILANDRE.

Ie ſuiuray quelque loy que ſon vouloir m'ordonne,
Mais quelqu'vn vient à nous, que ſon geſte m'eſtonne!

SCENE DEVXISME.

FILANDRE, CEPHISE.

DORILAS berger.

DORILAS.

O Fatal accident ! ô funeste rapport !
O mal-heureux effets de l'amour, & du sort !

FILANDRE.

Qui t'afflige Berger ?

DORILAS.

O malheur déplorable,
D'vn amant si parfaict, & si considerable !
Où demeure Theane ?

FILANDRE.

Assés proche d'icy,
Pourquoy ? que luy veux-tu ? tire nous de soucy,
Qui cause tes souspirs ? & de quelle nouuelle
Vas tu, triste berger, affliger cette belle ?

DORILAS.

Ie luy vais annoncer l'effect de ses desdains,
Et la tragique fin du plus beau des humains.

CEPHISE.

O Dieux! Thimante est mort!

FILANDRE.

O perte indubitable!

DORILAS.

Oyez de son trespas le discours veritable;
Entre mille pensers, qui me diuertissoient
En ces lieux écartez, où mes troupeaux paissoient
Ses plaintes dans les Cieux ingratement poussees
M'ont fait tourner la veuë, & cesser mes pensees;
J'ay veu ce ieune amant, les yeux moüillez de pleurs
Fouler à pas pressez les herbes & les fleurs
Et redoubler sa course à six pas de la Seine,
Prest de l'enseuelir en son humide plaine,
Ses sens estoient saisis de l'horreur du trespas,
Passant, il me sentoit, et ne me voyoit pas;
Il suiuoit sans egard sa course vagabonde
Et ne discernoit point ny la terre ny l'onde;
En fin, pour l'arrester, i'ay faict vn prompt effort
Et de quelques momens, i'ay differé sa mort.
Ce deplorable amant, la couleur alteree,
La voix basse & confuse, et la veuë égaree,
Qui que tu sois, (dit-il) dont le pieux dessein
Veut differer l'arrest de mon sort inhumain,

Theane vient, & l'écoute sans se monstrer.

Par le triſte diſcours de ma peine infinie,
Tu ſçaurois que ton ſoing m'eſt vne tyrannie;
Que mon trépas eſt iuſte, & que ie ſuis l'amant,
Qui ſçay le mieux aymer, & le plus continant
Si tu ne cognois pas l'ingrate qui me tuë
C'eſt Theane; à ce mot ſa voix interrompuë
A laiſſé ſucceder des ſouſpirs ſi preſſants,
Qu'ils auroient affligé les plus barbares ſens;
Ce ieune amant enfin, en cette violence
Par ce dernier diſcours, a forcé ſon ſilence,
Aſſeure ſa beauté de la fin de mon ſort,
Et ne diuerty point ce genereux effort;
Adieu, mon bien dépend de ce deſſein funeſte;
A ces mots il vnit la vigueur qui luy reſte,
Et par vn tel effort ſe tire de mes bras,
Que ma force ne peut diuertir ſon trépas;
Il s'eſt precipité, l'onde s'en eſt eſmeuë,
Et ſon front s'eſt ridé d'horreur qu'elle a receuë;
Elle tient toutefois ce corps ſi precieux,
Qu'elle ne permet plus qu'il paroiſſe à nos yeux,
Et ces flots applatis n'ont point laiſſé de marques
Sur l'endroict, qui retient ce beau butin des Parques,
Ie ne figure point mes pleurs, ny mes ſouſpirs,
I'obey ſeulement à ſes derniers deſirs,
Et ie vais annoncer à cette indigne amante

La déplorable fin du malheureux Thimante;
Le pitoyable obiet d'vn ſort ſi rigoureux,
Le plus beau des mortels & le plus malheureux.

CEPHISE.

O ſenſible douleur!

FILANDRE.

Triſte effect de mon crime:

SCENE TROISIESME.

THEANE, CEPHISE, FILANDRE, DORILAS.

THEANE, en cholere.

SVs de quoy s'armera mon deſſein legitime?
Aueugles ennemys d'vne ſi belle amour,
Traiſtres, Thimante eſt mort, & vous voyés le iour?
Suiuons les mouuemens de la hayne enragee
Que produit en ce cœur mon amour outragee,
Et par vn iuſte effort, étouffons de ces mains,

Ces

Ces monstres le mespris, & l'horreur des humains.

FILANDRE, à genoux.

Coupable de sa mort, autheur de l'artifice,
Ie confesse le crime, & i'attends le supplice;
Thimante estoit constant, i'ay trahy ses desseins;
Cephise me seruoit, & nos efforts sont vains;
Vn tragique succés a suiuy l'imposture,
Et ma mort doit finir enfin cette aduanture,
Vous épargnés vn traistre, & vos bras engourdis,
Sentent en ma faueur leurs efforts refroidis,
Le Soleil en paslit, & cet Astre s'irrite,
De quoy vous differés la mort que ie merite,
Priués moy de sa veuë, & vangés librement,
Sur ce coupable corps le trépas d'vn amant;
Ie suis deu pour victime à son ame rauie,
Et sans aueu des Dieux i'ay ce reste de vie;
Si l'on a veu mon crime, on murmure là bas,
De quoy le Ciel differe vn si iuste trépas:

THEANE.

Si contre ma fureur tu restes sans deffense
Ton chastiment dépend de ton obeissance
Pour receuoir ta peine, obey seulement,
Et consents à l'effect de mon commandement.

FILANDRE.

Ne differés donc plus, quel arrest équitable

Peut reparer le crime, & punir le coupable?
Ce traistre, le plus vil des amants de ces lieux
Le mespris de la terre, & la hayne des Cieux.

THEANE.

Je ne treuuerois pas en la fin de ta vie,
Ny Thimante vangé, ny ma rage assouuie,
Mais ton obeissance accomplit ce dessein,
Si tu portes ce fer en ce barbare sein:
Monstrāt sa gorge. *Jcy ma paßion implore ton courage,*
Force pour mon repos ce respect qui m'outrage,
Joins au crime d'amour, vn crime de raison,
Et par ta cruauté laue ta trahison,
Repare, lache autheur du deüil qui me tourmente
Le trépas de l'amant, par la mort de l'amante,
Que i'aye en son malheur vne commune part,
Ouure ce cœur ingrat, qui s'est ouuert trop tard,
Ie beniray ta main, quelque effort qu'elle fasse,
Deuiens vn peu barbare, & ton crime s'efface.

FILANDRE.

Viués, viués Madame, et cherchés en ma mort
A vos cruels ennuys vn peu de reconfort
Pour vostre allegement rendés la plus cruelle,
Obtenés de la haut, qu'elle soit eternelle,
Que ie souffre à vos yeux vn trépas renaissant,
Qui punisse le crime, & vange l'innocent.

CEPHISE.

Si Filandre a failly, i'auray comme en ſon crime,
En ſa punition, vne part legitime,
N'épargnés point mes iours, & voſtre allegement
S'augmentera (ma ſœur) par ce commun tourment,
I'ay feint en ſa faueur, voſtre amant infidelle
I'ay d'vn couple auſsi rare excité la querelle,
Peint Neree inconſtante aux yeux de Celidor,
Qui l'ayme toutefois, & qui la ſert encor;
Ainſi le Ciel eſt iuſte, & mon ame deceuë
A d'vn mauuais deſſein, vne mauuaiſe iſſuë,
Ioignés voſtre cholere à l'intereſt des Dieux,
Qui ne peuuent ſouffrir, ce forfaict odieux,

THEANE,

Cherchons ſur le riuage, en ce malheur extréme,
Ce butin, non du ſort, mais butin de ſoy-meſme;
Et ſi nous le trouuons, par ſes propres efforts
Que chacun à l'enuy, s'immole ce beau corps;
Toy, qui ſçais, où la Seine, a terminé ſa vie Au Berger
Conduy nous en ce lieu, contente mon enuie,
Et voyant ſur le ſien nos corps priués du iour,
Viens apprendre chés nous ce triſte effect d'amour.

FILANDRE.

Puisque vous differés le trépas necessaire,
Qui repare mon crime, & finit ma misere;
Ie vais treuuer sa sœur dont le ressentiment
Pourra contre ma vie agir plus librement;
Les obiets animés de cette plaine verte
N'oyront plus de mon cœur plaindre la douce perte,

Ils s'en vont, & luy demeure, & dit.

Et ie n'entendray plus les amoureux accents,
Dont ces chantres de l'air me rauissoient les sens;
Pour la derniere fois mon pied foule les herbes,
Mon œil de ces rochers voit les testes superbes,
Et mon oreille entend pour la derniere fois,
Répondre à mes discours les Echo de ces bois;
Mais i'apperçoy Neree;

SCENE QVATRIESME.

NEREE, CELIDOR.
FILANDRE.

NEREE.

HElas! quelle apparence
Doit apres tant de pas nourrir mon esperance,
Non, Thimante n'est plus:

FILANDRE, luy baillant son espee nuë, à genoux.

Coupable de sa mort,
Je faicts vos belles mains maistresses de mon sort,
Vous treuués en ce corps genereuse Neree,
A son iuste supplice vne ame preparee,
Punissés de ce fer le pire des mortels,
Qu'auec peine les Dieux souffrent à leurs autels,

Le mespris, et l'horreur du seiour où nous sommes,
Qui n'a receu le iour, que pour l'oster aux hommes,
Qui né pour trauerser le repos des amants,
Fut si long-temps autheur de vos communs tourmens;
Pour treuuer du remede au mal qui me tourmente,
I'ay trahy vostre amour, & l'amour de Thimante,
Cephise me seruoit, ie la seruois aussi,
Nous tentions tous moyens, & rien n'a reüssy;
Nos efforts n'ont produit que la fin déplorable
D'vn frere, si parfaict, & si considerable,
Pourquoy differés-vous l'instant de mon trépas?
Est-ce que ce discours ne vous afflige pas?
Ou que vous reserués à mon propre courage,
La resolution de vanger cet outrage?

NEREE.

Traistre, mon frere est mort!

CELIDOR.

Thimante ne vit plus?

FILANDRE.

Changés en des effects ces discours superflus,

Ordonnés, ou donnés vn seuere supplice,
Et vos regrets enfin suiuront vostre iustice.

NEREE.

Cruel! quel accident a terminé ses iours?

FILANDRE.

Un perfide Element en a borné le cours.
Un pasteur de ces lieux, dans le sein de la Seine,
L'a veu precipiter, & sa vie, & sa peine,
Theane faict chercher ce butin du trépas;

NEREE, courant vers la Seine.

O Ciel! ô Dieux cruels!

CELIDOR.

Courons, suiuons ses pas.

SCENE CINQVIESME.

THIMANTE, sortant d'vne Isle.

DEstins, dont la rigueur s'obstine à me poursuiure,
Enfin, permettés-moy de mourir, ou de viure,
Que l'Astre de mes iours force sa cruauté,
Ou que par sa rigueur le iour me soit osté;
L'Enfer d'intelligence auec cette inhumaine,
Qui nourrit si long-temps ma douleur, & la hayne,
Comme elle a rebuté le tribut de mes iours,
La mort, comme l'amour me manque de secours;
Ie renoy ces beautés dont la plaine est pourueuë,
Et le Soleil encor se presente à ma veuë,
Qui t'a faict inhumain, & barbare Element,
Auec cette beauté conspirer mon tourment,
Vaste Empire des vents, triste lieu des naufrages,

Tombeau

Tombeau de tant de morts, source de tant d'orages,
Que ton sein à ce corps refuse vn doux trépas!
Et que tu m'es cruel, en ne me l'estant pas!
Ta rage si souuent a faict des homicides,
Et tu m'as reietté de tes grottes humides,
Quel accident fatal a remis sur ces bords
Ce triste, languissant, & déplorable corps?

SCENE SIXIESME.

THEANE, CEPHISE, DORILAS, THIMANTE,

THEANE, faisant l'étonnee.

C'Est luy, n'en doutons plus.

CEPHISE.

O destin fauorable!

Là Theane, & Cephise arriuent auec le villageois & ne se monstrēt pas à luy.

THIMANTE.

Mais, quel doit estre enfin l'espoir d'vn miserable?

Dont l'amour, ny la mort, nostre dernier recours,
Ne peuuent consentir d'accorder le secours?

CEPHISE.

Allons, que son repos succede à sa tristesse.

THEANE.

Laissons agir vn peu la douleur qui le presse.

CEPHISE.

Cognoissant qu'elle sert de preuue à ton pouuoir
Fille vaine, & superbe, il t'est doux de la voir.

THIMANTE.

Tente amant déplorable, en ta douleur profonde
Vne seconde fois la cruauté de l'onde,
Par vn dernier effort, suy ton premier dessein
Et perds l'ame & la vie, en son humide sein,

Il court vers la Seine,

THEANE, le retenant, & l'embrassant.

Mais sur ce sein plustost, reprend l'ame, & la vie,
Que par sa dureté cent fois il t'a rauie;
Ce moment doit finir les rigueurs de ton sort,
Et ce sein, cher Thimante, est ton onde, & ta mort,
D'où vient qu'en ce bon-heur, qu'enfin le Ciel t'enuoye,
Tu tardes si long-temps à tesmoigner ta ioye?

Est-ce vn leger effect de benir ton destin?
Et sents tu tes desirs refroidis par leur fin?

THIMANTE.

Pareil au criminel, qui la face bandee
Lors qu'il attend le coup, voit sa mort retardee,
Son bandeau détaché, ses iuges satisfaicts
Le peuple sousriant, & ses liens deffaicts;
Tel les sens étonnés, et le cœur tout de glace
Ie demeure confus, au moment de ma grace,
Tel, mon esprit balance entre l'étonnement,
Et l'apprehension d'vn iuste chastiment;
Car auoir sous vos loix ma franchise asseruie
Cette offense me rend indigne de la vie,
Le Ciel doit vn supplice à mon ambition,
Et ie cherche en la mort cette punition,
Ne me prescriués point la douce loy de viure,
Si vous sçaués l'ennuy, dont ma mort vous déliure,
Abandonnés, Madame, à l'horreur du trépas,
Cet indigne butin de vos rares appas;
Vous me verrés égal à l'arrest de ma peine,
Je vous estimeray plus iuste qu'inhumaine,
Nostre commun repos naistra de mon malheur,
Et ma perte dépend d'vn moment de douleur;
Cette onde a veu ma vie à sa rage exposee,

Mais pour vous imiter elle l'a refusee,
Et ie sollicitois à finir mon tourment,
Pour la seconde fois ce superbe Element,
Quand cette belle main a ma course arrestee,
Et differé la mort, que i'ay trop meritee;

THEANE,

J'ay douté si long-temps d'vne si belle amour,
Et dans ce déplaisir ie conserue le iour!
Rare obiet de mes vœux, vainqueur de ma franchise,
Charmant, & digne autheur de ma premiere prise;
Inuente pour ma faute vn supplice inhumain;
Ce cœur te plaira-t'il, arraché de ta main?
N'épargne point mes iours, & fends ce sein barbare,
Qui rebutoit l'honneur d'vne amitié si rare;
Laisse à ce cœur ingrat le dessein de mourir,
Et cherche à ses despends le moyen de guerir;
Mais auant qu'en ma mort expier mon offense,
Sur ce sein si tu veux prend quelque recompense,
Baise-le, s'il te plaist, & s'il a des attraits,
Et pour sa cruauté, tu le fendras apres.

THIMANTE, luy baisant le sein.

Mon cœur rauy de ioye au transport qui l'enflame,

Perd son premier dessein, ne mourons point Madame,
Sauourons à l'enuy ce doux fruict de nos maux,
Et goustons les plaisirs, apres tant de trauaux,

CEPHISE.

O rare effect d'amour, dont la rage assouuie,
A tant de vaines morts, faict succeder la vie,
Je palissois desia, de l'horreur du trépas;
Autant que ie pouuois i'en retirois mes pas;
Et ie n'auois pas faict, sans vne peine extréme,
Ce funeste dessein, d'attenter sur moy-mesme,
Le iour m'estoit plus cher, que cette vanité,
De mourir ardemment, pour l'auoir merité,
Mais le Ciel fauorise vne amitié si saincte
Il conserue Thimante, et dissipe ma crainte, Elle parle à Thimante.
Ma sœur est innocente, accuse de ton mal
Le dessein que i'auois de punir ton riual;
Je t'ay peint infidelle, en faueur de Filandre,
Et i'ay feint qu'à mes yeux tu t'es laissé surprendre,
Mais i'ay contre ton bien tenu de vains propos,
La verité plus forte établit ton repos,
Et ce cœur repentant benit sa destinee,
Par qui, pour ton bon-heur, ma fourbe est ruinee,
Par vn traict de pitié, rends mes desirs contents,
Et ne differe point le pardon que i'attends.

THIMANTE.

Helas! qui n'obtiendroit ma pitié, reclamee,
En ce diuin transport dont mon ame est charmee,
Et, si l'espoir que i'ay ne me doit abuser,
Acquerant ce thresor, que puis-ie refuser?

THEANE.

Cesse de tesmoigner vn soupçon qui m'irrite,
Puisque ta desfiance offense ton merite
Ouy ie suis à Thimante, & les rigueurs du sort,
Contre ce beau dessein feroient vn vain effort.

SCENE SEPTIESME

MENALCHE, DAMETE,
THEANE, CEPHISE,
THIMANTE, DORILAS,

MENALCHE, bastelier.

Attend, il n'est pas mort, le voila si ie veille,
Son œil reuoit le iour, ô celeste merueille!

THIMANTE.

Que nous veulent ces gens?

MENALCHE.

Ie l'ay veu toutefois
Etendu ſur ces bords, ſans vigueur, & ſans voix;
Son œil auoit perdu la lumiere du monde
Au poinct qu'en mon eſquif ie le tiray de l'onde
Et pour le tranſporter, mes efforts eſtant vains,
Ie ſuis allé chercher le ſecours de tes mains.

DAMETE.

O Dieux!

THIMANTE, l'ayant entendu.

Heureux vieillard, à qui ie dois la vie
Que tes proſperités égalent ton enuie!
M'as-tu mis ſur ces bords, et luy diſois-tu pas,
Que ton heureux ſecours m'a ſauué du trépas?

MENALCHE.

Ouy, ie vous ay rendu l'aßiſtance opportune,
Que vous me deués moins, qu'au ſoing de la fortune,
Aßis deſſus ces bords, i'attendois les paſſants,
Quand vn obiet d'horreur a ſaiſi tous mes ſens;
I'ay veu ſans mouuement, ſans force, & ſans haleine,
Ce corps flottant au gré du vent, & de la Seine,
Ce ſpectacle d'horreur m'arreſtoit ſur ces bords,
Et mon étonnement retardoit mes efforts:
Mais enfin i'ay forcé la frayeur inutile,
Qui laiſſoit en ma main cette rame immobile,

J'ay d'vn bras animé faict courir mon basteau,
Et rendu ce beau corps aux riues de cette eau;
Ie croyois vostre vie hors d'espoir de remede.

DAMETE.

Et pour vous transporter il reclamoit mon ayde,
Mais mon secours est vain, grace au secours diuin,
Je ne vous puis seruir, que d'vn verre de vin.

THIMANTE.

Fauorable vieillard, par quel heureux seruice
Me pourray-ie vanger de ce pieux office,
Tu me faits possesseur de ces rares appas,
Mais Filandre fort triste, adresse icy ses pas,

THEANE.

Caché sous ces buissons, vous entendrés ma plainte,
Et me verrés punir son crime, par sa crainte,
Ma sœur, secondés-moy;

SCENE

SCENE DERNIERE.

FILANDRE, NEREE. CELIDOR, THEANE, THIMANTE.

FILANDRE.

CEs beaux yeux plains de pleurs,
Monſtrent de ſon trépas les viſibles douleurs,
Thimante ne vit plus, & ſa perte aſſeuree,
Attire en ſon malheur, & Theane, & Neree,
Sus, qui ſe vangera ſur ce coupable corps,
Qu'expoſe ſans deffenſe vn ſenſible remords?
Toutes deux reſſentant la perte de Thimante,
Ie ne puis euiter, ou la ſœur, ou l'amante,
Ma mort eſt neceſſaire, & ces retardements,
Font vn iuſte reproche à vos reſſentimens;

THEANE, oſtant l'eſpee de Celidor.

Traiſtre, a ton chaſtiment cette main occupee,

Tient le fil de ta vie au bout de cette espee,
Ce coup te rauira la lumiere des Cieux,
Et ton sang rougira les herbes de ces lieux;
Va conter à Thimante, en ces campagnes sombres
Où son ame sans corps, erre parmy les ombres
Que i'ay grossy de pleurs, son humide cercueil,
Et qu'il a dans ta mort des preuues de mon deüil;
Asseure cet obiet dont mon ame est rauie,
Que de ma perte aussi ta mort sera suiuie,
Que là bas ce vainqueur s'appreste à butiner,
Les plus cheres faueurs qu'vn esprit peut donner;
Mais c'est trop differer vn trépas legitime,
Il faut que par son coup, ton sang laue ton crime.

NERÉE, luy voulant arracher l'épee.

Non, non, donnés ce fer, puisque la loy du sang
M'oblige dauantage à luy percer le flanc,
Sa mort par vostre main ne me peut satisfaire,
Permettés à la sœur la vengeance du frere;
O refus importuns, qui prolongent son sort
Et qui different tant le moment de sa mort!
Puisqu'on n'accorde point cette épee à mes larmes,
Faisons contre ses iours seruir ses propres armes;
Reçoy, lache imposteur;

THIMANTE, sortant l'épee à la main.

Vostre ressentiment,

N'employra pour ſa mort, que ce bras ſeulement,
Thimante m'eſtoit cher, i'entreprends ſa vengeance
Ne me diſputés point cette iuſte allegeance;
Et redoutés de voir deſſus ces belles mains,
Le ſang que verſeroit cette horreur des humains;

NEREE.

O merueille infinie!

CELIDOR.

O deſtin fauorable!

NEREE.

Eſt-il à mon plaiſir vn bon-heur comparable?
Mon frere voit le iour.

FILANDRE.

Voyant ce que ie voy,
Dieux! me puis-ie aſſeurer moy-meſme d'eſtre moy;
Ie conſens toutefois à l'effect de ſa hayne
Et ne deſire point qu'on differe ma peine,
I'ay cauſé ſes tourmens, i'ay trahy ſes deſſeins
Et la raiſon ne peut me ſauuer de ſes mains.

THIMANTE.

Puis qu'à mes longs ennuys, tant de bon-heur ſuc-
cede
Que nos maux ſoient finis par vn commun remede;
Me cedant ce threſor, vous reparés aſſés,
Le ſuiet importun de mes malheurs paſſés,

Et les crimes d'amour, apres la repentance
Ne sont ny reprochés, ny punis sans offense,
Je voy cette beauté qui me tient sous ses loix,
Disposee à donner ce pardon de sa voix.

THEANE,

Ie hay la trahison, mais quoy que ie propose
Je la dois pardonner, puis que i'en suis la cause
Filandre, vy content;

FILANDRE.

Puis que vous l'ordonnés
Je conserue mes iours, aux malheurs destinés,
Ie viuray pour vous rendre vn eternel hommage.

CEPHISE.

O resolution d'vn genereux courage,
Dans le dessein de viure, il semble autant souffrir,
Qu'vn autre souffriroit au dessein de mourir,
Filandre est-il pas vray, parle d'vne ame saine,
Tu te vois déliuré d'vne sensible peine,
L'honneur te deffendoit d'éuiter le trépas,
Mais si ie te cognois, il ne te plaisoit pas.

FILANDRE.

Puis qu'enfin ton amour est l'obiet où i'aspire
Je dois tout auoüer, & ne t'oze dedire,
Enfin, que ferons-nous? puis que nos vœux sont vains,

Desires tu l'effect de nos communs destins ?
Un heureux mariage unira-t'il nos ames
Et ressents-tu pour moy de mutuelles flames?

CEPHISE.

Esprouuons quelque temps nos desirs, & nos vœux,
Songeons y meurement, nous sommes fins tous deux,
Ce seroit vn malheur fort plaisant que le nostre,
Si les ayant trompés, nous nous trompiõs l'vn l'autre,
Songe plus d'vne fois aux desseins que tu faicts,
Tes regards, par les miens seront-ils satisfaicts?
Cheris tu mon humeur, ma façon, et ma taille,
Ont elles à tes yeux quelque chose qui vaille?
Peux-tu sans violence offrir ta liberté,
A celle en qui l'amour mist si peu de beauté;

FILANDRE.

Tes vertus sont vn charme à qui les examine,
Ta taille est d'importance, & ta grace diuine,
Tu feras aysément, par tes perfections,
De ma naissante ardeur de fortes pasions.

CEPHISE.

Ie te plais c'est beaucoup, il n'est plus necessaire
Que de considerer, si tu me pourras plaire,
Le temps, & tes vertus, acheueront ce poinct,
Ie rys, (mais sans dessein,) ne desespere point,
Si ie m'y cognois bien, ie sens quelque étincelle

Capable de produire vne ardeur mutuelle,
Tu peux attendre vn mois;

FILANDRE.

J'en puis attendre deux.

CEPHISE.

Ce dessein te plaist-il?

FILANDRE.

Je veux ce que tu veux,

THEANE.

L'aymable passe-temps, sus qu'vne ayse commune
Nous fasse en ce bon-heur benir nostre fortune,
Toy pieux messager; & toy de qui l'effort,
A conserué Thimante, & diuerty ma mort,
Qu'apres vos longs trauaux, le soing des destinees
Vous accorde la paix, & de longues annees,
Benissés auec nous le Demon des amants,
Qui satisfaict nos vœux, & finit nos tourmens.

FIN.

L'HEVREVX NAVFRAGE,

TRAGI-COMEDIE.

DE ROTROV.



A PARIS,

chez ANTHOINE DE SOMMAVILLE, au Palais, dans la petite Salle, à l'Escu de France.

M. DC. XXXVIII.

Auec Priuilege du Roy.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy donné à Paris, le 7. Feurier, 1637. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil. DE MONSSEAVX, Il eſt permis à ANTHOINE DE SOMMAVILLE, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & diſtribuer vne piece de Theatre, intitulee, *L'Heureux Naufrage Tragi-comedie*, durant le temps & eſpace de neuf ans, à compter du iour qu'elle ſera acheuee d'imprimer. Et deffences ſont faictes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, de contrefaire ladite piece, ny en vendre ou expoſer en vente de contrefaicte, à peine de trois mil liures d'amende, de tous ſes deſpens, dommages & intereſts; ainſi qu'il eſt plus amplement porté par leſdites Lettres qui ſont en vertu du preſent Extraict tenuës pour bien & deuëment ſignifiees, à ce qu'aucun n'en pretende cauſe d'ignorance.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le 12. Feurier, mil ſix cens trente ſept.

ACTEVRS.

CLEANDRE.	Prince d'Epire.
FLORONDE.	Princesse d'Epire.
SALMACIS.	Reyne de Dalmatie.
CEPHALIE.	Sœur de la Reyne de Dalmatie
DORISMOND.	Seruiteur de Cephalie.
LE MEDECIN.	
CLEANTES.	Prince d'Epire & Frere de Floronde.
ALCANDRE.	Chefs de guerre.
ACHANTHE.	
LA NOVRRICE.	
ARGANT.	Assassins.
DAMIS.	
AGYS.	
LE BOVRREAV.	



L'HEVREVX NAVFRAGE, TRAGI-COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, *sur vn lict vert, en vne chambre bien parée.*

OMbres, noirs habitans du tenebreux Empire,
Que i'apprenne de vous en quel lieu ie respire,
Quoy le Soleil me suit iusques dans les enfers?
Et i'y suis sans bourreaux, sans flames, & sans fers?
O Dieux! en cet état moy-mesme ie m'ignore,
Il semble qu'en mon corps mon ame agisse encore,
Mon esprit n'est troublé d'aucun suiet d'effroy,
Spectre, ombre, ny Demon, ne se presente à moy;
Et si l'Enfer est tel, l'Empire de la vie,

Sur celuy de la mort à des ſuiets d'enuie,
Dieux! que mon œil ouuert deſſus tant de beautés
S'égare doucement dans leurs diuerſités;
Que l'art en ceſte chambre a produit de merueille!
Voit on à ces tableaux des peintures pareilles?
Quel monarque charmé de cet ameublement
Se ſouhaitteroit mieux, & plus ſuperbement,
O doutes ſuperflus! l'Empire des tenebres
Offre à ſes habitans des obiets plus funebres,
Tout me rit, & iamais le celeſte flambeau
Ne parut à mes yeux, plus brillant, ny plus beau,
Mais ô ſuperbes lieux, vous n'auez point Floronde,
Cette riche deſpoüille eſt le butin de l'onde,
Ie ne voys point icy paroiſtre ſes appas,
Et ie ſuis aux Enfers, quand ie ne la voys pas:
Ouy i'habite Demons vos infernales riues,
Ou ſe cachent de moy vos ombres fugitiues?
Tenebreux habitants du Royaume des morts,
Venés, redoutés vous ce foible, & palle corps;
Pluton, rends l'aſſeurance à ton peuple timide,
Ie marche ſans deſſein deſſus les pas d'Alcide,
Conduits moy ſeulement aux riues de cette eau,
Ou l'ame de Floronde a paſſé le bateau,
Le bien de la reuoir bornera mes conqueſtes,
L'Epire en ma faueur t'eſtablira des Feſtes,
Tes freres enuieront les honneurs de ton nom,

Et Proſerpine vn iour égalera Iunon,
Mais ô faux entretien dont mon eſprit s'abuſe,
Triſte diſcours, d'vne ame interdite, & confuſe,
L'Enfer n'eſt point ſuiet aux trauerſes d'amour,
I'ignore en quel endroict ie reſpire le iour,
A peine de mon nom le ſouuenir me reſte,
I'ignore ou m'a ietté ce naufrage funeſte;
Quoy l'Empire des flots, ce perfide element,
A retenu l'amante, & reietté l'amant!
O Dieux! quelle aduanture, à mon repos fatale,
De ce moite tombeau m'a mis en ce Dædale?
Quelle Ariadne offerte en cette occaſion
Diſſipera ma crainte, & ma confuſion!
Mais vn obiet charmant, ou Venus elle-meſme
Vient éclaircir ma doute, en cette peine extreme,
Telle faiſant briller ſes appas infinis
Cette mere d'amour va baiſer Adonis;
Et telle d'Orient tous les matins deualle
L'Epouſe de Tithon, dans les bras de Cephale;

SCENE DEVXIESME.

SALMACIS, Reyne de Dalmatie, CEPHALIE sa sœur, LE MEDECIN, CLEANDRE,

SALMACIS.

O Celeste merueille, ô diuin changement!
Qui ne peut proceder que du Ciel seulement;
Ma sœur il voit le iour.

CEPHALIE.

Mon ame en est rauie,
Nous auons veu sa mort, & nous voyons sa vie.

LE MEDECIN.

Puisque dans ce peril les Dieux l'ont conserué,
A quelques grands exploicts son bras est reserué
Son front promet beaucoup, & croyés qu'vn courage
Est capable de tout, s'il sçait vaincre vn orage.

CLEANDRE.

Incertain en quels lieux mon œil voit la clarté,
Dissipez mes soucys, adorable beauté,
Habitay-ie des eaux les cauernes profondes,
Vos yeux comme Soleils brillent ils dans les ondes,
Est-ce vne illusion qui se presente à moy?
Est-ce quelque Nayade, ou Thetis que ie voy;

M'oZeray-ie enquerir quelle est vostre naissance,
Pour regler mon respect, par cette cognoissance.

SALMACIS.

Ma sœur vous l'apprendra; mais il est à propos
Pour vostre allegement, & pour vostre repos,
Que ce lict serue encor à ces membres debiles
Sur qui les flots ont faict des efforts inutiles;
Et vous, puis que le Ciel a conserué ses iours,
A les faire durer, prestés vostre secours Le M decins
Employés y vos soings, & que la medecine
Vous fournisse vn secret d'vne vertu diuine
Qui rende à ce beau corps sa premiere santé,
Et fasse de sa vie vn eternelle esté.

LE MEDECIN s'en allant

I'employray pour ses iours le soing que i'ay des vostres,
Et les secrets du Ciel, seconderont les nostres.

CLEANDRE.

Il faut rester ingrat, apres tant de bienfaicts,
Et mon ressentiment ne peut auoir d'effects,
Qu'heureux sera le iour, ou cette triste vie
Que vous me conserués, pour vous sera rauie
Vous me verrés vn cœur, & sans feinte, & sans fard,
Et cette occasion ne peut venir que tard.

SALMACIS, assise prés de luy, auec Cephalie.

Je ne veux pour tout prix, qu'apprendre qui i'oblige,
Et le visible deuil dont vostre esprit s'afflige,

Instruite là dessus, vous sçaurés qui ie suis,
Et ie partageray vos soings, & vos ennuys;

CLEANDRE.

Mon pays est Epire, ou depuis tant de lustres,
La race des Thaumans, en tant d'exploits illustres,
A ce peuple guerrier fait reuerer ses loix
Et se rend redoutable à tous les autres Rois,
Le vaillant Thaumasis, successeur de ces Princes
Depuis long-temps desia gouuerne ces Prouinces,
Mais que sa fille helas, par ses attraits vainqueurs
Bien plus absolument y gouuernoit les cœurs,
Floronde fut le nom de cet Ange visible
Qui charmoit le plus dur, & le plus insensible,
L'amour, & le plaisir des ames, & des yeux,
Et l'abregé mortel des merueilles des Cieux,
Sa beauté captiuoit tous les Princes d'Epire,
Et i'osay comme tel, entrer sous son Empire,
Ie la seruy long-temps, & mon amour enfin
Plus par vn malheureux, que par vn bon destin,
En son cœur innocent se donna de l'entree,
Et me fist enuier de toute la contree;
Certain instinct secret vnit les volontés,
Et dispose des vœux, des cœurs, des libertés
Il surprend la raison, et sa seule puissance
Des inclinations forme la difference
Ce fort instinct sans qui tous nos efforts sont vains,

Fist à ceste Princesse agreer mes desseins,
Et i'eus de son amour de si certaines marques,
Que i'estouffay tout seul l'espoir de cent Monarques,
Mais que i'ay de malheur? et que l'ambition
Fut vn contraire obstacle à nostre affection;
Le pere, au plus puissant voüa ceste Princesse,
Et pour le Roy de Thrace, engagea sa promesse;
Dieux! que ne peut l'amour en de ieunes esprits?
Floronde eut sa grandeur, & son sceptre a mespris,
Apres ma passion, toute autre l'importune,
Elle remet sur moy le soing de sa fortune,
Et d'vn commun accord, nostre fidelité,
Sur vn traistre Element cherche la seureté;
Neptune, qui voyoit ses graces infinies
Sous ce faits glorieux tout ses ondes vnies,
Le Ciel nous obligea d'vn fauorable aspect,
Æole à tous les vents imposa le respect,
De petits Alcyons, chantans venoient en trouppe,
Se percher sur le mats, & voller sur la pouppe,
Et six fois le Soleil nous ramenera le iour,
Sans que nous cogneussions autre ennemy qu'amour:
Mais Neptune bien-tost monstra son inconstance,
Des traicts qu'elle dardoit ce lâche Dieu s'offence,
Parce qu'elle le bruste, il la veut submerger,
Et des feux, par les eaux resout de se vanger,
Tous les vents mutinés sortent à sa priere,

Vne épaisse vapeur nous cache la lumiere,
L'orage, d'vn beau iour, faict vne obscure nuict,
L'air retentit par tout d'vn effroyable bruict ,
Il en sort vn faux iour, mais qui nous est contraire,
Et qu'il nous esblouyt plus qu'il ne nous esclaire,
D'vn choc impetueux, les vents, & les rochers,
Font naistre la frayeur dans le sein des rochers,
L'air redouble ses bruicts, & le vent son haleine,
Ce fier Tyran des airs, faict cent mont d'vne pleine,
Il rompt, deschire, fend, cordes, voiles, & mats.
Et ce triste vaisseau, ne se recognoist pas;
Le Pilote est confus, la science, & l'vsage,
Contre les grands dangers sont vn foible aduantage,
Le timon dans ses mains, n'est plus qu'vn vain fardeau
Il laisse au gré des vents regir nostre vaisseau,
Et ce triste iouët d'vn si puissant orage,
Contre le port enfin , va faire son naufrage;
L'amour, ce foible Dieu ne nous pût secourir
Et i'ignore quel sort m'empescha d'y perir:
Mais quelqu'heureux destin qui m'ayt tiré de l'onde,
Son secours m'outrageoit, s'il y laissa Floronde,
Et si de sa splendeur ce ieune astre est priué,
Mes mains me rauiront ce qu'il m'a conserué;

SALMACIS, se leuant.

O fatal accident! ie plains vostre infortune,
Mais ressentés la moins, puis qu'elle m'est commune.

Vous

Vous me verrés, Monsieur, partager auec vous,
Ce qui vous est amer, et ce qui vous est doux,
Adieu, prenez chez nous vne entiere puissance, elles'en va.
Et sçachez de ma Sœur mon nom, & ma naissance.

CEPHALIE.

Dalmatie est la terre, où vous poussa le sort
Et quelques habitants vous treuuerent au port,
Palle, sans mouuement, & froid sur le riuage,
Où vous fustes ietté par l'effort de l'orage,
A vous voir on iugea de vostre qualité,
Et la Reyne passant où vous fustes porté,
Vostre sort la toucha, ses esprits s'altererent,
Et de ses tristes yeux quelques larmes tomberent,
Elle embrassa le soin de vostre guerison,
Et vous fist transporter par ceux de sa maison.

CLEANDRE.

Et ceste;

CEPHALIE.

encor vn mot vous tirera de peine;
Ma Sœur est de ces lieux l'Vnique souueraine,
Et vous treuués chés elle vn azile asseuré
Contre quelque danger, qui vous soit preparé.

CLEANDRE.

Si par l'intention son soing est estimable,
Quel Dieu m'oblige plus, & m'est plus adorable!
Mais helas qu'en effect elle a desobligé

Vn qui ne voit le iour que pour estre affligé,
Floronde ne vit plus, la cholere de l'onde
N'aura pas èpargné ce miracle du monde,
Floronde, triste obiet des iniures du sort,
Que l'amour en ton cœur fist vn fatal effort,
Que i'eus vne faueur à ton repos funeste,
Que mon amour te fût vne mortelle peste,
Et que pour ton bon-heur, tu deuois detester
Le cœur que ie t'offris, au lieu de l'accepter:
Pour moy tu dedaignas l'éclat d'vn Diadesme,
Ie te fis mespriser tes parens, & toy-mesme,
Et i'exposay tes iours sur vn traistre Element,
Qui n'a pû respecter vn obiet si charmant;
Vn mal-heureux destin m'a sauué de l'orage,
Et tes membres sacrés ont assouuy sa rage.
Ie vis, & tu n'es plus! ô trop lâches douleurs,
De n'auoir pour ta mort que de honteuses pleurs;
Que faict mon sang ingrat en ces debiles veines?
Qu'entretenir ma honte, & que nourrir mes peines.
Vn vain respect du Ciel destourne mon trespas,
Et Cleandre peut-estre, ou Floronde n'est pas?

CEPHALIE.

Mille autres à la mort font des plaintes pareilles,
Mais comme elle est sans yeux, elle n'a point d'oreilles.
Elle établit pour tous d'inuiolables loix,
Et traicte également les bergers, & les Rois;

I'approuue que vos pleurs moüillent voſtre viſage,
La raiſon quelquefois n'en deffend point l'vſage,
Mais il faut l'eſcouter dans le pire mal-heur,
Et le courage enfin doit vaincre la douleur.

CLEANDRE.

Las! que peut le courage en pareille infortune,
Le regret eſt commun d'vne perte commune ,
Mais qui perd vn obiet pourueu de tant d'attraits,
Que doit il deſirer, que de ſe perdre apres?
Onde, mouuant cercueil, Element infidelle,
Reiette au moins ſon corps, rends quelque choſe d'elle,
I'acheueray le cours de mon ſort malheureux
Sur ce triſte debris de l'Empire amoureux.
O ſenſible mal-heur! ſeuere deſtinee,
Ciel qui me l'as rauie, & me l'auois donnee,
Romps de mes triſtes ans le déplorable cours,
Acheue mes ennuys, en acheuant mes iours.

CEPHALIE.

C'eſt trop vous affliger d'vn mal-heur ſans remede,
Que le repos, Monſieur, à ces plaintes ſuccede
Ce corps debile, & las, a beſoing de ſommeil,
Et nous verrons la Reyne apres voſtre reſueil.

CLEANDRE, ſe mettant ſur le lict.

Ie donneray ce temps à mon inquietude,
Beaucoup plus qu'au ſommeil, & qu'à ma laßitude,
Mais que iugerez vous, excuſés vn eſprit,

Saisy, confus, troublé, furieux, interdit,
Incapable de tout, en l'estat miserable,
Où l'a mis la rigueur de son sort déplorable.

CEPHALIE, tirant les rideaux sur luy.

Nous vous plaindrons plustost, reposés seulement,
Et croyez qu'on a soing de vostre allegement.

SCENE TROISIESME.

CEPHALIE, DORISMOND, CLEANDRE,

DORISMOND, entrant doucement & parlant bas.

PVis-ie voir cet obiet dont parle tout le monde,
Ce Prince respecté de la rage de l'onde,
Qui cause tant de bruict, & tant d'étonnement?

CEPHALIE, le repoussant.

Vous le verrés tantost il repose vn moment;

DORISMOND.

Ie puis sans l'esueiller,

CEPHALIE.

non, le sommeil à peine
S'est glissé sous ses yeux,

DORISMOND.

il plaist fort à la Reyne,

CEPHALIE.

C'est le lustre, la gloire, & l'honneur de la Cour,
C'est le plus rare obiet, qui vid iamais le iour,

DORISMOND.

Vous en dittes beaucoup,

CEPHALIE.

et tout est legitime,
Ie le peints moindre encor, qu'il n'est en mon estime.

DORISMOND.

N'est-ce point quelque Dieu?

CEPHALIE.

quand ie le peindrois tel,
Ayant vaincu la mort, il doit estre immortel
Seul, il s'est conserué dans vn peril extréme,
Et s'est treuué viuant, au sein de la mort mesme.

DORISMOND.

Si bien-tost la raison ne vous vient secourir,
Craignés cet immortel, il vous fera mourir;
Mais d'vne douce mort, qu'on prefere à la vie.

CEPHALIE.

Iugés, combien sa veuë excitera d'enuie,
Et dans quelle manie il vous reduira tous,
Puisque sans l'auoir veu, vous en estes ialoux,
Mais souffrés qu'il repose, & tantost

DORISMOND.

ie vous laisse,

N'ostés point à ce Dieu l'obiet de sa Deesse,
Reuere-t'il si peu vos attraits glorieux,
Et pres de son Soleil peut-il fermer les yeux?

Il s'en va en colere.

CEPHALIE.

On souffre d'vn ialoux, il a droict de se plaindre,
Ainsi que nous l'auons de ne nous point contraindre,
Mais voyons si tousiours il est en mesme poinct,
Ou s'il prend du repos, luy qui n'en laisse point.

Elle va à son lict & regarde entre les rideaux.

CLEANDRE, se iettant à bas du lict.

C'est trop laisser Cleandre, assoupir ton courage
En vn si beau suiet de fureur & de rage,
Il est saison helas! de pleurer, de gemir
De plaindre, de crier, et non pas de dormir;
Le repos t'est honteux, hors du sein de Floronde
De celuy de la terre, ou de celuy de l'onde,
Il faut, il faut mourir, & le secours du temps
Ne peut remedier aux ennuys que tu sens;
Quel fer en ce besoing seconde mon enuie?
Quel poison, ou quel feu s'offre à m'oster la vie?
Floronde ne vit plus! ô Ciel! ô Dieux cruels!
Insensibles Autheurs de nos vœux mutuels,
Si pour larmes, ny cris, vous ne le pouuez rendre,
Acheuez de la perdre, elle vit en Cleandre,
Perdez ce malheureux, frappés, tués, tonnés;
Auancez le trespas que vous me destinés,
Que desia sous mes pas la terre n'est ouuerte,

Tout est sourd pour la rendre, & tout l'est pour ma perte.

CEPHALIE.

C'est passer la douleur, & ses iustes regrets;
Que vos ennuys soient grands, mais qu'ils soient plus secrets.
Si vous deuez souffrir, souffrez auec courage,
Et que vostre raison conserue son vsage;
Sortons, voyons la Reyne vne heure seulement,
Et donnez quelque tresue à ce cruel tourment.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CEPHALIE, LA NOVRRICE,

LA NOVRRICE.



O Dieux! que dites vous?

CEPHALIE.

Que ce Prince d'Epire,
D'vn insensible effort me met sous son Empire,
La Parque sans effect à ses iours assaillis
Elle voit ses efforts, & ses desseins faillis,
La mer l'a respecté, cet Element barbare
Ne fut pas sans pitié pour vn obiet si rare;
Il a malgré le Ciel, les vents, l'onde, & le sort,
Pour me faire mourir, triomphé de la mort.

LA NOVRRICE.

Madame, au nom d'amour, consultés dauantage
Sur ce triste dessein, où vostre esprit s'engage,

Ie

Ie ne puis condamner vos inclinations,
Et ie pourrois flatter vos ieunes passions:
Mais vostre desplaisir me seroit trop sensible,
Et ie vous promettrois vn secours impossible;
Détournés cent malheurs; étouffés ce serpent,
Que desia vous sentés en vostre sein rampant,
Que cé dessein fatal en sa naissance auorte,
Et rompés vostre chaisne auant qu'elle soit forte,
La Reyne a pour ce Prince;

CEPHALIE.

Hâ que m'apprenés vous?

LA NOVRRICE.

Vn cœur trop amoureux, & des yeux trop ialoux,
Cette visible ardeur à chasque heure s'augmente,
Et iamais passion ne fut si vehemente.

CEPHALIE.

La Reyne ayme Cleandre? ô Dieux!

LA NOVRRICE.

plus que le iour,
Et me vient d'engager à seruir son amour.

CEPHALIE.

O fatal accident, aduanture cruelle!
Vous m'annoncés la mort auec ceste nouuelle;
Que de sa passion le succés sera prompt,
Que ne peut point l'amour le Diadesme au front?

LA NOVRRICE.

Vous sçaués ses regrets pour certaine Floronde
Qu'il croit estre immolee à la fureur de l'onde.

CEPHALIE.

Hé! qui ne les sçait pas?

LA NOVRRICE.

escoutés en deux mots.
Ce que la Reyne a faict pour leur commun repos:
Dans toutes les maisons voisines du riuage,
On a cherché quelqu'vn eschappé du naufrage,
Qui corrompu par l'or, ce metail si charmant,
De la mort de Floronde asseurast cet amant,
Elle croit que ce Prince apres ceste asseurance
En perdra la memoire, en perdant l'esperance,
J'ay dans ceste recherche employé mon effort,
Tant qu'vn de ses valets, qui croyoit qu'il fust mort,
Eschappé comme luy du courroux de Neptune,
Et rauy de l'espoir d'vne grande fortune,
S'offre de tesmoigner, que Floronde à ses yeux
Est tombee où l'orage estoit plus furieux,
Et que si pas vn d'eux deut perdre la lumiere,
Cette ieune beauté la perdit la premiere.
Ce triste messager de naufrage, & de mort,
Attend l'occasion de faire son rapport,
Et la Reyne l'effect de ce discours funeste,
Mais de sa propre voix vous apprendrés le reste,
Puisqu'elle vient à nous,

SCENE DEVXIESME.

SALMACIS, CEPHALIE, LA NOVRRICE,

SALMACIS.

HEureuse & chere sœur,
Qu'au prix de mon destin ton sort a de douceur,
Que le Ciel à iamais t'exempte de la peine
Que faict aux ieunes cœurs vne amour incertaine,
Le mien languit esclaue en des liens si forts,
Que les briser iamais excede mes efforts ;
Il n'est plus à propos de celer mon seruage,
Et mon inquietude est peinte en mon visage,
Ce Prince reueré de l'Empire des flots,
Qui conserua ses iours, sans l'art des matelots,
Tout palle & tout changé par l'effort de l'orage,
Mesme en ce triste état ébranla mon courage,
A son corps tout soüillé, certain charme estoit ioinct.
Et la mort sur son front ne m'épouuanta point :
S'il auoit des attraits en ce poinct deplorable,
Que voit-on maintenant qui luy soit comparable ?
Et qui peut sans enuie, ou sans aueuglement,
Nier à ce vainqueur le tiltre de charmant ?

CEPHALIE.

I'ignore de l'amour, & les traicts, & les flames,
J'ignore le pouuoir de ce tyran des ames,
Mais soit affection, amour, flame, ou desir,
Ie ne le vois iamais sans beaucoup de plaisir.

SALMACIS.

La tristesse en ses yeux semble estre naturelle,
Tant elle y prend d'éclat, et tant il la faict belle.

CEPHALIE.

Ses pleurs ont des beautés, que certains ris n'ont pas,
Et sa melancholie a de charmans appas;

SALMACIS,

Ton sentiment m'oblige, & ie croy mon estime
Par ton opinion encor plus legitime;
Employe à m'acquerir ses charmes sans pareils,
Tes soings industrieux, & tes sages conseils;
Il s'en offre vn moyen: desia toute l'Epire,
Qui sçait que dans ma Cour ce ieune Mars respire,
Ne medite qu'horreur, que carnage, & qu'effroy,
Si ie ne le remets dans les mains de son Roy.
Par vn Ambassadeur arriué dans mes terres,
I'ay sçeu, qu'on veut sa perte, ou d'eternelles guerres,
J'ay faict pouruoir Iara des viures qu'il y faut,
Et ceste triste Ville attend vn rude assaut.
Or, voicy le moyen de m'acquerir Cleandre,
Il voit combien de soings i'employe à le deffendre,

Il me voit irriter de puiſſants Potentats,
Et pour ſon intereſt hazarder mes Eſtats,
Il voit entre ſes mains nos fortunes remiſes,
Il preſide aux conſeils, aux ſoings, aux entrepriſes:
Ainſi i'ay ſans effort, & d'vn ſubtil lien,
Treuué l'art d'attacher ſon intereſt au mien.
Il reſte d'effacer vne importune idee,
Que ſon fidelle eſprit a ſi long-temps gardee:
Il regrette Floronde, & pleignant ſon deſtin
Doute encor que les flots en ayent faict leur butin,
Et moy, pour aſſeurer ſa croyance incertaine,
Qui nous cauſe à tous deux vne ſi longue peine,
Comme de tous effects les preſens ſont Autheurs,
I'ay gaigné par argent vn de ſes ſeruiteurs,
Dont les flots irrités n'ont épargné la vie
Qu'affin qu'il pûſt ſeruir mon amoureuſe enuie:
Il luy doit teſmoigner, que Floronde n'eſt plus,
Me promet ſur ſon cœur des titres abſolus,
Et flatte mon amour d'vne attente ſi chere
Que ie croy poſſeder, parce que ie l'eſpere.
O Ciel! ſois fauorable à mes iuſtes deſirs,
Fay naiſtre vn chaſte hymen, & d'innocens plaiſirs,
Ainſi tous les mortels reuerent ta puiſſance,
Et beniſſent touſiours ton immortelle eſſence;
Voila ce beau vainqueur, Nourrice, de ce pas
Que Lyſanor luy vienne annoncer ce treſpas.

SCENE TROISIESME.

SALMACIS, CLEANDRE, CEPHALIE,

CEPHALIE.

QVe ses charmes sont doux!

CLEANDRE.

Il faut donc, grande Reyne,
Que mon malheur vous couste vne éternelle peine?
Quel sort iniurieux, m'a faict mal à propos
Venir iusques chés vous troubler vostre repos?
Si i'auois pour vous plaire employé cette espee,
Si pour vous cette main s'estoit veuë occupee,
Et si i'auois, Madame, aux despens de mon sang
Entre vos seruiteurs merité quelque rang,
Cette peine au besoing pourroit m'estre accordee,
Et vostre courtoisie au moins seroit fondee,
Mais qu'vn rebut des flots, qui n'a rien merité,
Treuue vn accueil si doux chés vostre Majesté,
Abbaisse vos pensers iusques à sa misere
C'est perdre vos faueurs, plustost que de les faire,
N'estoit-ce pas assés, que vos pieux efforts
Eussent rendu le iour a ce mal-heureux corps

Sans me seruir encor contre vos amys mesmes,
Et hazarder pour moy, iusqu'à des Diadesmes,
Euités de l'Epire, & la rage, & l'horreur,
Liurés ce mal-heureux à sa iuste fureur,
Appaisés de son Roy le courroux equitable,
Sauués les innocents, & perdés le coupable,
Ne me soyés pas bonne à vos propres despens
Et ne detournés point le trespas que i'attends.

SALMACIS.

Est-ce que vostre cœur sent de la violence
En vn si beau suiet d'exercer sa vaillance?
Toute la Dalmatie attend de vostre bras
L'honneur de voir l'Epire, & sa Couronne à bas;
Et comme si desia vos mains estoient lassees
Vostre esprit s'entretient de funestes pensees.
Voyons à quoy le Ciel a destiné vos ans,
Et mourons glorieux, ou viuons triomphans.

CLEANDRE.

A la seule douleur ma vie est destinee,
Tousiours en butte au sort, tousiours infortunee,
Et l'horreur de la mort est plus chere à mes yeux,
Que ne leur fut iamais la lumiere des Cieux.

SALMACIS.

A qui n'espere rien, la mort est souhaitable;
Mais de quelles grandeurs n'estes-vous point capa-
ble?

CLEANDRE,

Floronde ne vit plus, & ſa poſſeßion,
Eſtoit le ſeul obiet de mon ambition.

SALMACIS.

Que vous pouuoit Floronde offrir qu'vne Couronne?
Et qu'importe qu'vne autre, ou qu'elle vous la donne?

CLEANDRE,

Elle s'offroit ſoy-meſme, & c'eſtoit me donner
Tout ce qu'vn heureux ſort me pouuoit deſtiner.

SALMACIS.

Donc aucune à vos yeux ne peut eſtre ſi belle,
Et vous n'y treuués rien, de ce qui fut en elle?

CLEANDRE.

Toutes ont pour mes yeux de trop dignes attraits,
Mais toutes pour mon cœur ont d'inutiles traits.

SALMACIS.

Pour l'oublier ſi-toſt, ſa perte eſt trop recente,
Mais la force du temps paſſera voſtre attente.

CLEANDRE.

Auant que de former des deſſeins inconſtants,
Ie m'exempteray bien de la force du temps.

SALMACIS.

La mort ſeule vous peut ſouſtraire à ſon Empire.

[illegible]EANDRE.

[illegible] *bien où i'aſpire.*

SAL-

SALMACIS, tout bas.

Ma sœur, luy dois-ie, ouurir les secrets de mon sein,
Ha! non, resiste, lâche, à ce honteux dessein.

CEPHALIE.

Vous n'aués que trop dit, sa froideur est extrême
Et me touché (Madame) à l'égal de vous-mesme.

SALMACIS.

L'absence change enfin les plus fermes amants,
Et le temps resoudra vos diuers sentiments:
Cependant estimés que ie tire aduantage
Et de vostre presence, & de vostre courage,
Et qu'auecques vos soings, et vos sages conseils,
Ie mesprise l'Epire, & tous ses appareils.

CLEANDRE,

Pour n'estre pas ingrat, plus que pour ma deffence,
I'employray tous mes soings, & toute ma puissance;
Ce cœur ne sera lent, ny ces bras engourdis,
Et ie mettray la peur au sein des plus hardis.

SCENE QVATRIESME.

LA REYNE, CEPHALIE, CLEANDRE, LA NOVRRICE,

LA NOVRRICE.

MOnſieur, vn de vos gens, treuué ſur le riuage,
Où le Ciel comme vous le tira du naufrage,
Demande à vous parler.

CLEANDRE.

O Dieux! dois-ie eſperer
Qu'il me reſte quelqu'vn auec qui ſouſpirer?
Que voſtre Maieſté ſouffre que ie le voye,
Je reuiens,

SALMACIS.

Non, qu'il entre.

CLEANDRE.

Vne ſecrette ioye
Réueille en mon eſprit certain reſte d'eſpoir;

SCENE CINQVIESME.

LA NOVRRICE, LISANOR, qui est Floronde.

LA NOVRRICE.

ENtrés;

CLEANDRE, rauy

C'est toy mon cœur! ô Dieux! te puis-ie voir?
Quoy ie reuoy?

LISANOR, luy fait signe des yeux, & luy serrant les mains

Monsieur, que la rage de l'onde,
Au lieu de me sauuer, n'a respecté Floronde:
I'ay veu tomber, helas! dans ce traistre Element
Au faux iour d'vn éclair, cet obiet si charmant;
Et l'onde pour moy seul ne fut pas infidelle,
Affin que vous sçeussiés ceste triste nouuelle.

CLEANDRE, faisant le triste.

Floronde ne vit plus?

LYSANOR.

Je vis ce corps si beau
Disparoistre cent fois, & paroistre sur l'eau,
Possedant ce butin, les ondes glorieuses
Pousserent iusqu'au Ciel leurs vagues furieuses,

S'étendirent en l'air, & passerent leurs bords,
De peur qu'elles auoient de perdre ce beau corps;
Qu'en ce mouuant cercueil, n'eus-ie ma sepulture,
Quand le Ciel me fist voir ceste triste aduanture.

CLEANDRE.

C'est, Prince infortuné, c'est apres ce discours,
Qu'il t'est lâche et honteux de conseruer tes iours,
Souffrés mon desespoir, & que mon corps, Madame,
Tombe dessous l'effort de cette heureuse lame;
O vains empeschemens! ô dessins superflus!
La Reine le tient. De vouloir que ie viue, & Floronde n'est plus,
O cruel accident! ô fatale aduanture!

SALMACIS,

Je la plains comme vous, & ie sçay qu'elle est dure,
Mais vous faictes paroistre vn cœur trop abatu,
Monstrés en vn grand mal, vne grande vertu;
Puisque tous ces assauts, que la rage vous liure,
Ne vous la peuuent rendre, & la faire reuiure,
On ne repasse point le noir fleuue des morts,
C'est là, que le Ciel mesme a borné ses efforts.

CLEANDRE.

I'ay trop, i'ay trop vescu, souffrés que l'Albanie
M'accorde ce qu'icy vostre pitié me nie,
Mon supplice rendra ses peuples satisfaits,
Et ma mort entre vous rétablira la paix:
Floronde, vnique obiet de mes tristes pensees

Sur les ondes du Stix, si tu les as passees,
Attend ce mal'heureux, i'y porteray mes pas,
Et quelques iours au plus different mon trépas,
Entend mes tristes cris, & la ferme asseurance,
Que tu dois conseruer de ma perseuerance;
Iamais obiet que toy ne me pourra toucher,
Ton nom me fut tousiours & sera tousiours cher,
I'ay tenté contre moy, ce que n'a pû l'orage,
Alors que ie t'ay creuë immolee à sa rage;
I'ay reietté priere, & conseil, et raison,
Et i'ay cherché le fer, la flame, & le poison;
Mais croyant m'obliger, on m'a caché ces armes,
Accusé mes souspirs, & condamné mes larmes,
I'ay treuué tous les Dieux, & tous les hommes sourds,
Et ma seule impuissance a conserué mes iours;

LYSANOR.

Floronde vous entend, & son amour s'offence
Que vous la soupçonniés de souffrir vostre absence,
Elle est à vos costés, & Parques, ny trépas
Ne peuuent l'empescher de marcher sur vos pas,
Croyés qu'elle est sensible à vos plaintes ameres
Qu'elle a plaint comme vous, vos communes miseres,
Et qu'en l'etat qu'elle est, ces funestes propos
Ne peuuent plus seruir qu'à troubler son repos.

CLEANDRE.

Que ie puisse, Madame, apres vn coup si rude
Accorder quelque temps à mon inquietude,
Donnés à ma douleur le reste de ce iour,
Que seul ie m'entretienne auecques mon amour,
Ie ne tenteray rien contre ma triste vie
Vos trauaux, & vos soings, vous l'ont trop asseruie.
Ie la veux respecter, parce qu'elle est à vous,
Et vostre seul suiet me sauue de mes coups,
Mais souffrés qu'vn moment, en ce regret extréme,
I'aille auec Lysanor.

SALMACIS.

Demeurés icy mesme:
Contre cet accident armés vostre raison,
Et soyés absolu dans toute ma maison:

CEPHALIE, la suyuant.

Que mon espoir est foible, en ce mal que i'endure!
Rien de ce que ie voy ne m'est d'heureux augure.

SCENE SIXIESME

LYSANOR, ET CLEANDRE, seuls.

CLEANDRE, l'embrassant.

REyne de mes desirs, doux charme de mes sens,
La mort a respecté vos attraits innocens;
Vous viués ma Deesse;

LYSANOR.

En cet excés de ioye,
Je doute que ie viue, & que ie vous reuoye,
Onde, sois reueree, Astres soyés benis,
Et qu'enfin vos destins, soient pour iamais vnis;

CLEANDRE.

Que le sort desormais arme toute l'Epire,
Qu'il expose à mon bras quelque chose de pire;
Que n'exequuteray-ie auec ce beau second,
Et de quel ennemy ne pallira le front?
Mais ô diuin suiet de mes secrettes plaintes!
Quelle vaine raison vous oblige à ces feintes?
Quel important dessein, quels suiets si secrets
Nous font tromper la Reyne, & feindre ces regrets?

LYSANOR

En deux mots seulement apprenés ce mystere,

La Reyne qui vous ayme a tramé cette affaire
On a cherché quelqu'vn échappé du danger
Qui de ce faux rapport la voulust obliger;
On ne treuua que moy, i'engageay mon seruice,
Elle mõstre des diamãns & des perles.
Et pour tous ces presens, ie luy rends cet office,

CLEANDRE.

Mais nous luy conseruons d'inutiles ennuys;

LYSANOR.

Il m'estoit important de celer qui ie suis;
Contre elle, & contre nous la guerre est declaree,
Et voyant son amour, par moy desesperee,
Affin de détourner ces mortels differends,
Elle nous eust liurés aux mains de mes parens,
Qu'importe, que la hayne, ou l'amour la possede,
Puisque nos maux enfin ont treuué du remede.

CLEANDRE.

Quelle ioye est pareille à mon contentement?

LYSANOR,

Souspirés toutefois, feignés adroitement;
Mais voyons le Palais, & dans ces galeries
Allons entretenir nos douces resueries,
Et si quelque rencontre interrompt nos propos,
Souspirons, plaignons nous, & pleurons à propos.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SALMACIS, LYSANOR.

SALMACIS.

COnfesse, Lysanor, que ce cœur insensible,
Aux attraits de l'amour est bien inaccessible,
Que caresses, ny vœux ne le peuuent toucher,
Et que ie perds du temps à combattre vn rocher.

LYSANOR.

I'ay sondé son esprit, & ie vous ay dépeinte,
Le cœur navré du traict dont vous estes attainte,
I'ay décrit vos souspirs, & figuré vos pleurs
Mais il n'est indulgent qu'à ses propres douleurs,
Floronde est l'entretien de toutes ses pensees,
Sur cet vnique obiet elles sont exercees,
Par sa modeste humeur il se deffend d'amour,

E

Il dit que pour vous plaire il quitteroit le iour,
Qu'il vous souhaitte vn sort égal à son enuie,
Et qu'il est à vos soings obligé de sa vie,
Mais qu'attendre des vœux de vostre Majesté
Il deuoit estre exempt de cette vanité;

SALMACIS.

Cette ieune beauté dont il ayma les charmes
Eut elle des appas dignes de tant de larmes?

LYSANOR.

Ie doutois qu'elle pûst luy plaire seulement,
Et ie voudrois seruir vn obiet plus charmant?
Je croyois entendant ses vœux, et ses promesses,
Que sa dignité seule attiroit ses caresses,
Qu'il aymoit sa grandeur, & que sa paßion
Tenoit moins de l'amour, que de l'ambition;

SALMACIS,

L'amour qu'elle eut pour luy, fut-elle violente?

LYSANOR,

Extréme, incomparable, & pourtant innocente,
Iamais par les appas d'vn discours suborneur
Ce discret amoureux n'assaillit son honneur;

SALMACIS.

Trauaille constamment à mettre dans son ame
Des dispositions à receuoir ma flame;
Continue ardamment tes soings officieux,
Figure mes ennuys, peints moy les pleurs aux yeu

Et croy que tu t'acquiers vne amitié si forte,
Que ie te seruirois en tout ce qui t'importe;
Voila ce doux tyran, des yeux & des esprits,
Dieux! que ce froid maintien me predit de mespris;

SCENE DEVXIESME.

CLEANDRE, SALMACIS, LYSANOR,

SALMACIS, conti-nuë.

TRefue, trefue Cleandre à ces douleurs ameres,
Pensons à détourner nos communes miseres;
Eleuons nos pensees au dessus de la mort,
Faisons troubler l'Enfer, & la Parque, & le sort;
Par les seuls appareils d'vne force infinie,
Enuoyons la frayeur au camp de l'Albanie,
Et signalons nos bras par de si grands exploicts
Que tout le monde vn iour nous demande des loix.

CLEANDRE, triste

Quel Astre conduira le sort d'vn miserable?
Et ne rougira pas de m'estre fauorable?
Le Ciel se plaist à voir tous mes desseins faillis,
De ses plus rudes traicts mes iours sont assaillis,
Il m'a parens, et biens, & maistresse rauie,

Et pour combler de maux, il me laiſſe la vie;
Quel Aſtre en cet état, contre l'arreſt des Cieux,
Peut ſeconder mon bras, & m'eſtre officieux?

SALMACIS.

Suiuons, ſuiuons le cours d'vne immortelle gloire,
Et banniſſons des morts l'importune memoire,
Etouffés au beſoing ces ſouſpirs ſuperflus,
Qu'importent ces regrets à celle qui n'eſt plus?

CLEANDRE,

Comme ma perte helas! ma peine eſt ſans ſeconde,
Mes regrets ceſſeroient, & i'oublirois Floronde?
O barbare deſſein! tu ſçais cher confident,
Dernier bien qui me reſte en ce triſte accident,
Tu ſçays quelle vnion aſſembla nos deux ames,
Tes yeux furent teſmoins de nos fidelles flames,
Touſiours ta confidence entra dans nos ſecrets
Et tu pris touſiours part en tous nos intereſts;
Conte de quels attraits Floronde fut pourueuë,
Et combien ſa memoire eſt chere à qui l'a veuë;

LYSANOR.

Si vous me permettés de parler librement,
Chaſque maiſtreſſe eſt belle aux yeux de ſon amant,
Mais pour moy qui la vis d'vn œil d'indifference,
La moindre en mon eſtime euſt eu la preference,
Un autre euſt eſté libre, où vous auez aymé,
Et Floronde en vn mot, ne m'auroit pas charmé;

CLEANDRE, *faiſant mine de tirer ſon eſpee.*

Souffrés qu'en la fureur dont mon ame eſt attainte
Ie force du reſpect l'importune contrainte;
Madame permettés;

SALMACIS.

Non, calmés ce courroux.

CLEANDRE.

Le traiſtre eſt ſans reſpect, pour des charmes ſi doux?
Tu vis ſans l'adorer ce Soleil d'Albanie?
Et ta confeßion a ſes attraits ſe nie.

LYSANOR.

Il ne fut iamais charme égal à ſa beauté,
Elle fut vn Soleil, vne diuinité,
De la terre, & du Ciel, l'eſperance, & l'enuie,
Et pour la poſſeder les Dieux vous l'ont rauie,
Eſt-ce la comme il faut obliger vos amours,
Et cet Eloge enfin r'aſſeure-t'il mes iours?

CLEANDRE.

Si tu ſçays de quel traict ſon ame fut bleſſee,
Quel droict, & quel Empire, eus-ie ſur ſa penſee;

LYSANOR.

Sans deſſein de complaire à voſtre paßion,
Ie reſpondray (Monſieur) de ſon affection;
I'ay ſceu combien pour vous ſon ardeur fut extréme,
I'ay cogneu ſes ſecrets à l'égal d'elle-meſme,
Et ie ne puis douter du ſenſible tourment

Qu'elle souffre aux Enfers pour vostre éloignement.

CLEANDRE.

Par quel barbare sort m'est la clarté renduë,
Quel Dieu m'a conserué, lors que ie l'ay perduë,
Hâ! que ta main Cleandre est lente en son deuoir:
Madame permettés la plainte au desespoir.

SALMACIS.

Enfin c'est trop cacher l'ennuy qui me possede,
Cruel, comme ton mal, le mien est sans remede,
Suy, cher Cleandre, suy tes funestes desseins,
Abandonne ta vie à tes barbares mains,
Mais ne t'offence pas qu'vne Reyne importune,
Suiue iusqu'aux Enfers tes pas, & ta fortune,
Le Ciel s'oppose en vain au dessein que i'ay pris,
Et la vie, ou la mort, vnira nos esprits.

CLEANDRE.

A tous les malheureux cette peine est commune,
Qu'à l'enuy tout le monde accroist leur infortune,
Et mon malheur est tel, qu'en mon cruel tourment
Vous treuués des suiets de diuertissement.

SALMACIS.

Non, non, c'est trop douter d'vne amour trop visible,
Que Cleandre auoüeroit, s'il n'estoit insensible,
Il sçait, il sçait l'ardeur qui m'embrase le sein,
Et son aueuglement prouient de son dessein.

CLEANDRE.

Triste rebut des flots, trahy de la fortune,
Qui par tout suis à charge, et par tout importune,
Je ne me flatte point de sentimens si faux,
J'ignore toute chose, excepté mes deffauts.

SALMACIS.

Sans obliger ma voix à parler de ma flame,
Ly cruel sur mon front les secrets de mon ame,
Qu'a besoing mon amour du secours de ma voix
Mes yeux, et mes souspirs, te l'ont dit tant de fois.
Quoy tu n'obserues pas les traicts de mon visage?
Cleandre ayant aymé, n'entend pas ce langage?
S'il ne te suffit pas de ma confession,
De Lysanor, cruel, apprends ma passion,
Apprens la des effects; mon sceptre, ma Couronne,
Mes biens, mes dignités, l'éclat qui m'enuironne,
Et moy-mesme captiue en tes aymables nœuds,
Ne suffirons-nous point à t'acquerir mes vœux?
O que d'vn traict fatal mon ame fut touchee,
Quand sur ton corps mourant, i'eus la veuë attachee,
Tout soüillé du limon, dont tu fus emporté,
Tu merauis les sens, le cœur, la liberté,
Ton visage tout palle eut d'inuincibles charmes,
Ie creus qu'vn Dieu mouroit, & ie versay des larmes.

CLEANDRE.

Que ne puis-ie forcer cette fatalité,
Qui faict de ma constance vne necessité?
Du tenebreux manoir où Floronde respire,
Son œil sur ma raison conserue son Empire!
Ce ieune Astre d'Amour, tousiours à mes costés
Fay briller en ces lieux ses diuines clartés;
Par tout ceste merueille à mes yeux se presente,
De moment en moment plus rare, & plus charmante,
Elle ne fut iamais plus visible à mes yeux
Quand elle respiroit la lumiere des Cieux;
Floronde, beau Soleil des riues Elisees,
Où seront de mes pleurs tes cendres arrousees?
Quels Glauques, quels Tritons, quelles Nymphes, quels Dieux,
Conseruent de ton corps le butin precieux?
Pardonnés, grande Reyne, au deüil qui me transporte,
Et ne combattés point vne amitié si forte,
Vous profanés à tort d'adorables appas,
Pour qui mesprise tout, & ne les gouste pas.

SALMACIS.

Cleandre, i'attendray la fin de mon supplice
De la force du temps, & de vostre Iustice,
Cependant vous deués au bien de mes états

Accorder

Accorder vos conſeils, & preſter voſtre bras,
Voſtre propre intereſt vous ioinct à ma fortune,
Et nous aurons la honte, ou la gloire commune,
Sous le Prince d'Epire, vn camp de ieunes Mars,
Tient la ville aßiegee, & couure nos ramparts,
Conſultons du moyen de dißiper l'orage,
Ou s'il y faut perir, faiſons vn beau naufrage;
Que la victoire au moins couſte cher aux vainqueurs,
Et contre vn grand peril, faiſons voir des grands cœurs;

CLEANDRE,

Je vis pour vous ſeruir, & mon obeyſſance
Ne conſerue mes iours, que pour voſtre deffence,
Propoſons ſeulement vn genereux deſſein,
Qui mette aux ennemis la frayeur dans le ſein.

SCENE TROISIESME.

LYSANOR, ſeul

QVe mon ſort eſt mutin, quelle eſt ma deſtinee!
Par quel ordre fatal ma vie eſt gouuernee?
De ma perte à mes yeux on dreſſe l'appareil,
Et contre moy la Reyne implore mon conſeil,

Elle encherit ſur moy du prix d'vn Diadeſme,
Du prix de ſa fortune, & du prix de ſoy-meſme,
Et ie ne puis qu'offrir à ſon ambition,
Mon amour ſeulement eſt ma poſſeßion.

SCENE QVATRIESME,

CEPHALIE, LYSANOR,

CEPHALIE.

ENfin cher Lyſanor, ny reſpect, ny contrainte,
Ne peuuent plus cacher cette ſenſible atteinte,
Il te faut auoüer ce deſſein amoureux
Puiſque par ton ſecours tu le peux rendre heureux;

LYSANOR.

Quel eſt ce doux obiet des ſoings que ie dois prendre?

CEPHALIE.

C'eſt, helas! ſans rougir puis-ie nommer Cleandre?
C'eſt pour luy ſeu' qu'amour me pouuoit arracher
Ces pleurs, & ces ſouſpirs, que ie ne puis cacher.

LYSANOR.

On ne peut trop priſer ſon merite, & ſes graces,
Des eſprits les plus froids il peut fondre les glaces,
Et l'Epire voyoit ſes plus rares beautés

Sous ses aymables loix ranger leurs libertés.

CEPHALIE.

Floronde toutesfois eut toutes ses caresses,
Et seule elle étouffa l'espoir de cent Princesses,
Eut elle tant d'attraits à charmer sa raison!
Et quelle, Lysanor, suis-ie en comparaison?

LYSANOR.

Telle qu'est le Soleil, sur la moindre lumiere,
Qui suiue de la nuict l'inégale courriere,
Pour vous la peindre mieux ; vous sçaués qu'à la Cour
On represente en vers des Histoires d'amour,
La ieunesse nous porte à ces ieux de Theatre,
Et sur tous autrefois i'en estois Idolâtre;
Mon visage en ce temps, & plus ieune & plus frais
Sous les habits de fille auoit quelques attraits,
Ie faisois Amaranthe, ou Cloris, ou Syluie,
Et de mes actions la Cour estoit rauie,
Alors il me souuint que mille fois le Roy
A faict comparaison de Floronde & de moy,
Dieux! disoit-il à tous, la ressemblance extrême.
Voila son mesme geste, & son visage mesme;
Jugés par ce discours, quels furent ses appas,
Et puis qu'elle luy pleut, que ne ferés vous pas?

CEPHALIE.

Mon œil découure en toy d'assés douces merueilles,
Et ie m'asure, ta grace a fort peu de pareilles,
Plus on voit ton visage, et plus il paroist beau,
Chasque instant y faict voir quelque charme nouueau,
Ton geste est agreable, et ta façon gentille,
De toy nature eust faict vne fort belle fille,
Et i'estime le choix de ce fidelle amant
Si l'obiect de ses vœux estoit aussi charmant;
Mais, mon cher Lysanor, il n'est pas impossible
Que ma fidelité le treuue vn iour sensible,
Le temps sur la memoire a des droicts absolus,
Il change les obiets qui la touchent le plus,
Et le Ciel fauorable au beau nœud qui me lie,
Peut où regna Floronde, établir Cephalie,
Ne me refuse point tes soings officieux,
Et tu me seras cher à l'égal de mes yeux.

LISANOR,

Nostre propre interest a ce deuoir m'excite,
Mais quoy que cet honneur excede son merite,
Ie doute toutefois de cet heureux dessein,
Et que des traicts nouueaux puissent toucher son sein,
Pour luy la Reyne souffre vn semblable martyre,
Elle offre à cet ingrat son throsne & son Empire,
Mais elle a son esprit assailli vainement,

Et sa Floronde seule y regne absolument.

CEPHALIE.

I'ay bien sceu son amour, & le nœud qui l'engage,
Iusqu'icy m'a contrainte à celer mon seruage,
Mais enfin ce tyran des ieûnes volontés,
Cet enfant qui preside à tant de libertés,
Me contraint de forcer vn ennuyeux silence,
Le respect que i'auois cede à sa violence;
Dy luy secrettement les vœux que ie luy faicts,
L'amour, de traits diuers, faict de diuers effects,
Le rang, les dignités sont ses moindres amorces,
Et de soy seulement il emprunte ses forces;
Vne secrette loy forme nos paßions,
Faict naistre nos amours, & nos auersions,
Et le mespris qu'il faict des offres de la Reyne,
Ne desespere pas mon attente incertaine:

LYSANOR.

Déchargés sur mes soings cet amoureux soucy,
I'employray mes efforts: mais quelqu'vn vient icy.

SCENE CINQVIESME.

CEPHALIE, DORISMOND, LYSANOR,

CEPHALIE.

DIeux ! que cet importun a peu de complaisance,
La mort me seroit chere au prix de sa presence.

DORISMOND.

Aués vous relasché ces mespris rigoureux
Dont vous desesperés tant d'esprits amoureux?

CEPHALIE,

Aués vous corrigé cette importune enuie,
Dont vous persecutés le repos de ma vie?

DORISMOND.

Quoy, seruir constamment vostre rare beauté,
Vous nuit, & passe en vous pour importunité!

CEPHALIE.

Sans me faire expliquer, vous me deuriés entendre,
Vostre plus doux seruice est de ne m'en point rendre.

DORISMOND.

C'est rendre en peu de mots mon soupçon éclaircy.

CEPHALIE.

A qui veut qu'on s'explique il faut parler ainsi;

DORISMOND.

Dieux! ce ieune étranger possede vn charme étrange!

CEPHALIE.

Il peut beaucoup, s'il faict que vostre humeur se change.

DORISMOND,

Il a bien sur la vostre obtenu cet effect.

CEPHALIE.

Il vous a faict ialoux, c'est tout ce qu'il a faict.

DORISMOND.

Ne peut-il esbranler ce cœur inaccessible?

CEPHALIE.

A qui possede vn charme, il n'est rien d'impossible.

DORISMOND.

Que faict ce doux aymant des beautés de ce lieu?

CEPHALIE.

Peut estre qu'il m'attend, & ie le cherche adieu. Elle s'é va auec Lysanor

DORISMOND, seul.

O seuere mespris! ô Ciel! ô honte! ô rage!
Capable d'animer le plus lâche courage,
Quoy, ce ieune insolent, ce vil rebut des flots,
Vient iusques à nos yeux troubler nostre repos?
L'onde le respectoit à dessein de nous nuire,

Il ne s'est conserué qu'affin de nous détruire
D'vn malheur euident le traistre a proffité,
Il a ce qu'il n'eut pas en sa prosperité:
Il est de tous les cœurs l'amour & les delices,
Et de honteux dédains faict payer nos seruices,
Epouse pour ton bien l'interest de ces lieux,
Et déliure la Cour de ce monstre odieux,
Fay triste Dorismond, vn effort necessaire
Contre l'enchantement de ce bel aduersaire,
D'vn coup frappe cent cœurs enfermés dans son sein,
Et ne consulte point en ce iuste dessein;

SCENE

SCENE SIXIESME.

CLEANDRE, DORISMOND,

DORISMOND.

MOnſieur, certain ſuiet, où l'honneur m'intereſſe,
M'oblige à deſirer d'éprouuer voſtre addreſſe,
J'attends pour cet effect la faueur de vous voir
Aux vieux murs du Palais, ſans ſuitte, & ſur le ſoir.

CLEANDRE.

Sans plus examiner icy ma conſcience,
I'attends cette faueur auec impatience;

CLEANDRE, ſeul continuë.

Quel outrage receu, quel mécontentement
Porte ce Cauallier à ce reſſentiment?
Peut-il de quelque tort charger mon innocence?
Quelque ialoux ſoupçon ou ma faueur l'offence?
I'empeſche ſes deſſeins, mais que mal à propos
Ma grandeur l'incommode, & trouble ſon repos,
Et qu'il ſçait mal où tend le cours de ma fortune,
Alors qu'il eſt ialoux de ce qui m'importune:
Donnons luy toutefois ce diuertiſſement,
Que l'aueugle periſſe en ſon aueuglement;

SCENE SEPTIESME.

LYSANOR, CLEANDRE,

LYSANOR, luy frappant sur l'espaule.

N'Y songe plus resueur.

CLEANDRE.

A ce coup ie dois prendre
Le baiser que i'attends, tu ne t'en peux deffendre,
Et nous treuuant si seuls ie croy qu'en seureté
Ie me puis dispenser à cette priuauté.

LYSANOR, le baisant

Importun, fay donc tost, & croy qu'on ne respire,
Que d'acquerir ton cœur, & m'en oster l'Empire,
Tu charmes tout le monde, & de toute la Cour
Tes yeux font sans dessein des victimes d'amour,
Les miens sont éblouys d'vne foule de Dames
Qui veulent m'obliger à seconder leurs flames,
Et la sœur de la Reyne a depuis vn moment
Imploré mon secours pour son allegement.

CLEANDRE, riant.

Quel doit estre mon choix, en leur trouppe impor-
tune.

LYSANOR.

Prens tout si tu me crois, n'en refuses pas vne.

CLEANDRE.

Ie possede tes yeux, & ces Astres charmants
Vallent toute la Cour, et tous ses ornements,
I'ayme ces doux vainqueurs, et le reste du monde
Tenteroit sans effect le dessein de Floronde;
Toy seule as vn lien qui pouuoit m'attacher,
Et toy seule as les traicts, qui me pouuoient toucher.

LYSANOR.

Pour charmer toutefois nostre melancholie,
Si tu veux m'obliger feints d'aymer Cephalie,
Et quand nous serons seuls, rions à ses despens,
Mais sans passer la feinte, ou ie te le deffens.

CLEANDRE.

Ie ne puis refuser, quoy que tu me proposes,
Et pour te diuertir i'oseray toutes choses,
Voy moy changer d'humeur & feindre adroictement;
Mais donnons au conseil vne heure seulement.



ACTE IIII.

SCENE PREMIERE.

CLEANTES ROY D'EPIRE, vestu de dueil.

ALCANDRE, ACHANTHE, chefs de guerre.

ALCANDRE.



Visque sceptres, grandeur, rang, ny titres, ny marques,
Ne peuuent affranchir de la rigueur des Parques,
Et que ces noires sœurs, sous leurs tragiques lois
Rangent également les Bergers & les Rois,
Ne vous consommés point d'vne douleur amere,
Conserués nous le fils, si nous perdons le pere;
Vn implacable Dieu qui n'eut iamais d'autels,
Eut ce droict en partage entre les immortels,

De pouuoir s'assouuir de sang & de carnage,
Et de ne distinguer les qualités ny l'aage,
Ce sceptre, que le Ciel vient de mettre en vos mains,
Vous éleue beaucoup sur les autres humains;
Mais en ce noir seiour où toute ame deuale,
D'vn throsne, & de vous bas la descente est égale,
Et vostre Maiesté ne s'exemptera pas
Ou de nous deuancer ou de suiure nos pas,
Donc forcés vos douleurs & que vostre ame, Sire,
Sur nous, & sur vous mesme ayt vn égal Empire,
Acquerez cette gloire entre les autres Rois
D'estre l'obseruateur de vos premieres lois.

CLEANTES.

Quoy, ie verrois sans pleurs la mort qui nous separe,
En ces occasions la constance est barbare,
L'onde a faict de ma sœur son butin precieux,
Mon pere l'a suiuie en ces funestes lieux,
Et parmy ces malheurs ie secherois mes larmes,
Et ma constance, helas! ne rendroit pas les armes,
O barbare conseil! ô Ciel iniurieux!
Parque trop inhumaine, & trop seueres Dieux!

ACHANTHE, chef de guerre.

Vn Roy qui vit sans soings en sa natale riue,
Dont la paix rend la vie, & la valeur oysiue,
Dont vn honteux repos tient les sens enchantés,

Et que la mort ſurprend entre ces voluptés,
Comme il meurt ſans lauriers, ſans gloire, & ſans eſtime,
Rend à ſes ſucceſſeurs la pitié legitime,
On le plaint iuſtement, ſa honte faict nos pleurs,
Et ſa memoire ceſſe auecques nos douleurs;
Mais vn, dont la valeur n'a point eu d'heures calmes,
Et qui meurt dans vn camp enuironné de palmes,
Dire il fut vn grand Prince il a bien combattu,
C'eſt le plus beau tribut qu'on doiue à ſa vertu,
Telles de Thaumaſis furent les deſtinees,
Il meurt chargé d'honneurs, de palmes, et d'annees,
C'eſt enuier ſon bien que de plaindre ſon ſort,
Et l'on doit d'vn œil ſec voir vne illuſtre mort;
Acheuons ſeulement le deſſein de ſes armes,
Que le ſang des vaincus luy tienne lieu de larmes,
Et que Iara détruicte, & ſes murs renuerſés
Faſſent chercher vn iour où furent ſes foſſés.

CLEANTES.

Tel eſtoit le deſſein de cet heureux Monarque,
Qui du Royaume noir paſſe la triſte barque,
Telle eſt de ſon armee encor l'intention,
Et telle eſt de ſon fils la iuſte paſſion,
Rendons noſtre valeur & ce ſiege celebre,
Ne faiſons de Iara qu'vn Theatre funebre,

Des bras de Salmacis tirons ce rauiſſeur,
Que ie dois immoler aux Manes de ma ſœur,
Qu'à ſes plus fiers ſoldats mon bras ſoit redoutable,
Et que l'innocent meure auecques le coupable;

SCENE DEVXIESME.

CLEANDRE, LYSANOR,

LYSANOR,

QVas-tu donc mon ſoucy?

CLEANDRE,

Ie te dois annoncer
Non ſans beaucoup de peine,(il le faut confeſſer)
Vne perte à tous deux également commune,
Qu'on peut nommer ta bonne, & mauuaiſe fortune,
Mais ſi tu veux ſçauoir ce ſenſible mal-heur,
Diſpoſe ton amour à vaincre ta douleur.

LYSANOR.

Cette étroicte vnion de nos ieunes courages
Qui m'oſte à mes parens,qui m'expoſe aux naufrages,

Qui m'a faict suiure icy ta fortune, & tes pas,
Quelle autre paßion ne vaincroit elle pas?

CLEANDRE.

Ce Prince dont tu tiens le bien de la naissance,
Qui t'a faict pour ma gloire exercer ta constance,
Que sert de prolonger des discours superflus?

LYSANOR.

Acheue donc mon cœur;

CLEANDRE.

Et bien il ne vit plus;
Au poinct que l'Orient dißipoit les tenebres
On a veu de sa mort les appareils funebres,
Vn de nos espions reuenu de ce pas
Quand tu m'as rencontré m'apprenoit son trépas,
Arriué plein de gloire à l'hyuer de son aage,
Il ne pouuoit du Ciel souhaitter dauantage,
Il meurt craint, & chery des plus ingrats esprits,
Et la mort l'a plustost attendu que surpris.

LISANOR,

Atteinte iusqu'au cœur, froide, l'ame troublée,
Je sents de tant d'ennuys ma fortune comblee,
Que ce triste rapport m'interdit à la fois
Et l'vsage des sens & celuy de la voix,
Il est vray que ses ans touchoient sa sepulture,
Qu'il deuoit comme tous ce tribut à nature,
Et qu'il tombe d'vn coup plus doux, qu'impetueu:

Auß

Aussi, ie voy sa mort d'vn œil respectueux,
Et ie n'accuse point ces puissances suprémes
Qui n'espargnent grandeurs, sceptres, ny Diademes;
Ie n'accuse que moy: le plus fort déplaisir,
Dont, en cet accident, ie me sente saisir,
C'est qu'il ait emporté sur la riue Elisee
Vne douleur, qu'enfin le temps eust appaisee,
Cette iuste douleur, que sa fille ait esté
Coupable du mespris de son authorité:
Vn iour à sa fureur i'eusse arraché les armes,
Mais sa mort a rauy cet office à mes larmes,
Et ne me laisse point la satisfaction
De l'auoir veu sensible à nostre affection.

CLEANDRE,

La mort qui faict en nous tant de metamorphoses,
Luy faict voir aux Enfers la nature des choses,
Et là d'vn œil subtil qui perce iusqu'à nous,
Il découure vn suiet de calmer son courroux:
Il voit la pureté qui preside à nos flames,
Il cognoist de quels traicts l'amour touche nos ames,
Et, comme il est exempt de toute passion,
Ne vous immole plus à son ambition;
Auec ce sentiment reuerons sa memoire
Estimons ses vertus & publions sa gloire,
Ne vous affligés point d'vn inutile ennuy,
Mais qu'on remarque en vous quelque chose de luy,

Imités cette force & ce courage extréme
Qui le rendirent seul comparable à soy-mesme.

LYSANOR.

Le bien de voir ton sort à mon destin vny
Me rend seul supportable vn tourment infiny,
Tu faicts toute ma force, & toute ma constance,
Et ma raison sans toy seroit sans resistence,
Toy seul,

CLEANDRE.

N'acheue point, & plustost mon soucy,
Meditons vn moyen de nous tirer d'icy,
Tu sçais les passions qu'en cette Cour excite
Le malheur qui me suit, plustost que mon merite,
Et tousiours refusant comme tousiours pressé,
Je crains vn triste effect d'vn amour offencé,
La Reyne peut enfin releuer son courage,
Et d'vne extréme amour faire vne extréme rage;
Ce ieune, & doux tyran de nostre liberté,
D'enfant est vn Lyon, quand il est irrité,
Puis qu'enfin le Demon, que l'Epire reuere,
A faict tomber son sceptre en la main de ton frere,
Et que vos cœurs sont ioincts d'vne étroicte amitié,
Forçons nostre malheur, implorons sa pitié;
En voicy le moyen; il faut prier la Reyne,
De souffrir qu'vn duel tire elle, & nous de peine,
Qu'elle enuoye vn heraut, & qu'il me soit permis

D'appeller le plus fier du camp des ennemys,
Qu'à l'autre le plus fort faſſe mordre la terre,
Et que ce ſeul combat acheue cette guerre;
Ma priere obtiendra tout l'adueu qu'il nous faut,
Et de ce feint appel tu ſeras le heraut;
Tes yeux en ce beſoing te fourniront des larmes,
Qui de la main du Roy feront tomber les armes,
Tu feras à ce Prince auoüer noſtre amour,
Et nous nous tirerons de ce fatal ſeiour.

LYSANOR,

Il ſuffit; quelque effort dont ſon bras te menace,
Je feray ma douleur ſi digne de ſa grace,
Qu'vn agreable effect ſuiura noſtre deſſein
Et que i'amolirois vn rocher en ſon ſein;
Sus donc, exequutons cet aduis ſalutaire,
Va diſpoſer la Reyne à cette heureuſe affaire,
Et ſouffre que ie réue vne heure ſeulement, Cleandre s'en v[a]
En attendant ſon ordre & ſon commandement.

LYSANOR, ſeul.

Donc ce vieillard affamé
Qui vit de ce qu'il engendre,
D'vn Prince ſi renommé
N'a faict qu'vn monceau de cendre;

Donc, on ne peut euiter
Les auares mains des Parques,
Et ny ſuiets, ny Monarques
Ne leur peuuent reſiſter.

Digne obiet de mes douleurs,
Triſte autheur de ma naiſſance,
Si deux fontaines de pleurs
Peuuent lauer vne offence,

Mes yeux m'en vont fournir; Dieux! ne puis-ie vn moment,
En ce comble d'ennuys ſouſpirer librement?

SCENE TROISIESME

CEPHALIE, LYSANOR,

CEPHALIE.

As-tu, cher Lysanor, ma paßion dépeinte?
Etably mon espoir ou confirmé ma crainte,
Treuueray-ie son cœur acceßible à mes veux?
Et le rangerons-nous au dessein que ie veux?

LYSANOR.

Dieux! comme auec le temps toute chose s'efface!
Tel se sent consommer qui n'estoit que de glace,
Tel se desesperoit qui vit enfin content,
Et pour ces changemens il ne faut qu'vn instant.

CEPHALIE.

Que t'a faict esperer cet obiet adorable?

LYSANOR.

Qu'il seroit tout à vous;

CEPHALIE.

O discours fauorable!
Quoy, ton maistre est touché de ma fidelite?
Ne me flattes tu point de trop de vanité?

LYSANOR.

Vn moment l'a tiré de ſa melancholie,
Son humeur s'eſt changee au nom de Cephalie;
Quoy? m'a-t'il reſpondu? ce doux obiet d'amour
Conſent que ſous ſes loix ie reſpire le iour?
Cede, (a t'il dit apres,) importune memoire,
D'vne qui ne vit plus, à ma nouuelle gloire,
Cedés triſtes regrets à mes nouueaux deſirs,
Inutiles douleurs cedés à mes plaiſirs.

CEPHALIE.

Doux & cher confident, ie dois à ton addreſſe
L'heur de le voir ſenſible à l'ardeur qui le preſſe.

LYSANOR,

I'ayderois mollement le pouuoir de vos traicts,
Vous deués tout, Madame, à vos propres attraicts.

CEPHALIE.

Elle s'ē va.

Adieu, ſi par tes ſoings mon amour eſt contente,
Je feray que tes biens paſſeront ton attente.

LYSANOR, ſeul.

Quels biens me ſeroient chers, ſi riche à mes deſpens
Elle tenoit de moy le ſeul bien que i'attens;
O d'vne triſte cauſe euenement viſible!
Elle me veut du bien, quand ie luy ſuis nuiſible,

Et ſon amour luy faict aueuglement preſſer
Celle qui la recule au lieu de l'aduancer,
Mais quelqu'vn vient icy.

SCENE QVATRIESME,

SALMACIS, CLEANDRE, LYSANOR,

SALMACIS,

QVe ce deſſein m'afflige,
A quel conſentement ma priere m'oblige!
Sois à ma iuſte crainte vn peu plus indulgent,
Par la longueur du ſiege ennuyons l'aſſiegeant,
I'ay faict munir Iara des viures neceſſaires
A rebuter l'eſpoir des plus fiers aduerſaires,
Prenons aduis du temps, ne precipite pas
Ce combat hazardeux qui ne nous preſſe pas,

CLEANDRE.

Vous doutés iuſtement d'vn bras, & d'vne épee
Que vos commandements n'ont iamais occupee,
Mais ie veux qu'vn proſpere & prompt euenement,
Resolue en ma faueur ce douteux ſentiment;

Laissés moy remporter cette illustre victoire,
Et ne dérobés point cette marque a ma gloire,
Mon courage me donne assés de vanité
Pour attendre vn laurier de vostre Maiesté.

SALMACIS.

Voy iusqu'où ie voudrois contenter ton enuie,
Si ie t'oblige mesme au hazard de ta vie,
Mais ne la conte plus au nombre de tes biens,
Et songe que ie t'ayme, & que tes iours sont miens,
Lysanor s'en va. *Que cette occasion t'oblige à les deffendre,*
Et dans tous tes desseins réponds moy de Cleandre

CLEANDRE.

Preparons au plustost cette illustre action,
Accepte Lysanor cette commission,
Icy i'éprouueray ta prudence, et ton Zele
Fay toy conduire au camp, où ta charge t'appelle,
Et du camp des Soldats aux pauillons du Roy,
Qui de cette action te prescrira la loy.

SALMACIS,

Cleandre plûst au Ciel (& tu me dois bien croire,)
Pûssay-ie de mon sceptre achepter ta victoire!
Si le sort est pour toy, n'attens point qu'vn laurier
Au retour du combat ceigne ce front guerrier,
Espere vne plus digne, & plus riche couronne,
Que Mars t'aura gaignee, & que l'amour te donne

L.

La mienne, mon pouuoir, mon sceptre, mon état,
Et moy-mesme, serois le prix de ce combat,
Que mes vœux vne fois te treuuent accessible,
Force pourtant d'amour ce courage insensible,
Et que ie doiue enfin quelque traict d'amitié,
Sinon à ta iustice au moins à ta pitié.
Qu'à quelque complaisance vne Reyne t'excite
Par sa douleur au moins si ce n'est par merite;
Pourquoy me caches tu ces attraicts pretieux?
Et pourquoy de mes pleurs détournes tu les yeux?
Voy de ta cruauté ces glorieuses marques,
Voy consommer pour toy l'espoir de cent Monarques,
Mais ton moindre dessein est de me secourir,
Et tu ne m'oses voir depeur de me guerir.

CLEANDRE.

Qu'attend d'vn malheureux vostre douleur amere,
Si mesme il ne peut rien pour sa propre misere?

SALMACIS.

Détache ton penser du vain obiet des morts.

CLEANDRE.

Ce pouuoir grande Reyne excede mes efforts.

SALMACIS.

Et bien, n'esteins iamais cette ardeur insensee
Et que tousiours Floronde occupe ta pensee:
Je ne desire point d'amollir ta rigueur,

Conserue luy tes vœux, ton esprit, & ton cœur;
Ayme la, mais cruel: que pour le moins i'obtienne,
Cette moitié de toy, qui ne peut estre sienne,
Qu'vne autre ayant l'esprit, ie possede le corps,
Ie ne t'oblige à vœux, caresses, ny transports,
Qu'aux froideurs si tu veux nulle ardeur ne succede,
Ne me possede point, mais que ie te possede,
Souffre les qualités, & d'Espoux, & de Roy,
Et ne me donne rien en receuant ma foy.

CLEANDRE.

C'est trop vous affliger; le Ciel sauua de l'onde
(Mais lâche en quel danger exposes tu Floronde?)
Hâ! change ce discours,

SALMACIS.

Acheue, que dis-tu?

CLEANDRE,

Que ie dois rendre aux flots ce butin qu'ils ont eu,
Et que ie dois punir de son ingratitude,
Cet indigne suiet de vostre inquietude.

SALMACIS.

Cruel, fay la cesser, & ne la punis pas.

CLEANDRE.

La seule mort le peut; vos plus charmans appas,
Vostre sceptre, vos biens, vos caresses, vos larmes,
Pour assaillir ma foy sont d'inutiles armes,

Et mes propres efforts le tenteroient en vain,
Puis que telle est la loy de mon sort inhumain.

SALMACIS.

Va, Barbare, tyran des mouuemens de l'ame,
Indigne, & lâche Autheur de ma cruelle flame,
Monstre, rocher mouuant, supplice de mes yeux,
Homicide enchanteur des esprits de ces lieux,
Triomphe insolemment de mon cruel martyre,
Et mesprise vne Reyne esclaue en ton Empire.
Sous quelque étroicte loy, qu'amour l'ayt sceu ranger.
La mort ce dernier mal, l'en sçaura dégager.

Elle va fu rieu & re pou sant Cep lie, c la ve abo der.

SCENE CINQVIESME,

CEPHALIE, CLEANDRE,

CEPHALIE.

VOstre froideur, Monsieur, excite sa colere.

CLEANDRE,

Moins que vostre beauté, que seule ie reuere.

CEPHALIE.

Pleust au Ciel que le cœur auoüast ce propos;

CLEANDRE.

Et plûst à vos beautés d'agreer mon repos,

CEPHALIE.

Quoy, ie vous osterois vn sceptre, vn Diadesme.

CLEANDRE.

On me peut achepter au seul prix de soy-mesme.

CEPHALIE.

La Reyne à vos desirs s'offre soy-mesme aussi;

CLEANDRE,

Un obiet plus charmant faict naistre mon soucy;

CEPHALIE.

Quel est-ce doux obiet? Floronde.

CLEANDRE,

Cephalie;
L'amour succede enfin à la melancolie,
Floronde est satisfaicte apres vn long tourment
Et ne s'oppose point à ce doux changement.

CEPHALIE.

Quoy, ie verrois Cleandre à mes vœux accessible?

CLEANDRE.

Quels serments voulés vous d'vne ardeur si visible.

CEPHALIE.

Au lieu de ces serments fay parler les effects,
Et réponds ardamment aux vœux que ie te faicts.

CLEANDRE.

Adieu, si vostre cœur parle par vostre bouche,
Et si sans me flatter ma passion vous touche,
Vous verrés des effects d'vne fidelité
Digne de ma constance, & de vostre beauté,
Je reuiens de ce pas, certain desir me presse
Qui vous confirmera cette heureuse promesse.

La Reyne, reuient les escouter

Il s'en va d'vn costé, & de l'autre la Reyne vient à Cephalie,

SCENE SIXIESME

SALMACIS, CEPHALIE,

SALMACIS,

O Veuë inesperee! ô sensible tourment!
Que produira ma rage; & mon ressentiment.

CEPHALIE. surprise.

Madame cette offense où l'amour m'a portée.

SALMACIS.

Sorts, euite ma hayne, impudente, effrontee,
O mespris trop aueugle! ô honte! ô desespoir!
Icy la patience excede mon pouuoir;
Laisse icy ma raison suspendre ton vsage,
A tous ses mouuements abandonne ma rage,
Fausse fidelité, froideurs, mespris, dédains,
Venés contre ce traistre armer mes propres mains,
Qu'à l'obiet de ses vœux ma hayne le rauisse,
Que de son lâche sang ma fureur s'assouuisse,
Et que ie fasse voir à la posterité
Ce que peut vn amour iustement irrité.

SCENE SEPTIESME.

ARGANT, AGYS, DAMIS, apoſté par Dorimond.

ARGANT.

VOicy l'heure, & l'endroit preſcrit à noſtre crime,
Où la mort de nos mains attend vne victime,
Que la beauté de l'or, ce metal precieux
Eblouyt doucement les eſprits, & les yeux,
Qu'elle excite de force & qu'vne arme doree,
Du plus lâche poltron rend la main aſſeuree,
Amys, qu'il ſoit d'abord rudement aſſailly,
Vn cruel chaſtiment ſuiuroit ce coup failly.

DAMIS.

St i'apperçoy quelqu'vn, approchons

ARGANT.

C'eſt luy-meſme,

Donnons,

SCENE HVICTIESME.

CLEANDRE, ARGANT &c.

La tous trois l'attaquent, auec des pistolets dont vn mâque, & de l'vn des deux autres, il est blessé au bras gauche.

CLEANDRE,

O Perfidie! ô trahison extréme!
Si le Ciel assaßins conduit vn iuste bras,
Tout l'Enfer assemblé ne vous sauueroit pas.

AGYS.

O Ciel, ô Dieux!

DAMIS.

Je meurs, & l'infame auarice,
Qui me porte à ce crime a son iuste supplice.

ARGANT.

Helas! ce coup mortel est la punition
D'vne si detestable, & si noire action.

CLEANDRE.

A la fin iuste Ciel, ta supréme puissance,
A de leur trahison sauué mon innocence,
O crime le plus noir que veit iamais le iour!
Quoy, tant de lâcheté regne dans ceste Cour?

Dorismond

Dorismond traicte ainsi, mais i'apperçoy ce traistre,
Que la crainte, & l'effroy font assés recognoistre.

SCENE NEVFIESME.

DORISMOND, CLEANDRE, DORISMOND.

QVel conseil dois-ie suiure! ô Dieux! il n'est pas mort.

CLEANDRE.

A moy perfide, à moy;

DORISMOND, blessé.

Dure loy de mon sort;
Le Ciel rend iustement mon entreprise veine,
Et mon crime reçoit vne trop douce peine;
Recueille heureux guerrier, les fruicts de ton amour,
Possede ces beaux yeux qui me coustent le iour,
Le sort à ta valeur destinoit Cephalie,
Et rien n'empesche plus le beau nœud qui vous lie,
Je meurs, ie ne vis plus.

CLEANDRE.

O Dieux! qu'entends-ie icy?
Mon soupçon incertain est enfin éclaircy,

Et ce ialoux charmé des yeux de cette belle
A creu sans fondement que ie bruslois pour elle,
Allons purger ce bras deuant sa Maiesté,
Et que toute la Cour sçache sa lâcheté.

SCENE DIXIESME.

SALMACIS, LA NOVRRICE.

SALMACIS, vn poignard à la main entre en furie.

VOicy mon cœur, voicy dequoy te satisfaire;
Quel lieu cache ce traistre a ma iuste colere?
Oublions tout respect des hommes, & des Dieux,
La fureur qui me guide, & l'amour n'ont point d'yeux,
C'est peu pour le toucher que ma propre Couronne!
Le superbe mesprise a cause qu'on luy donne,
Il me fuit, & mes yeux, charmes de tant de Rois
Luy semblent des captifs indignes de ses Loix;
Ie luy suis odieuse, épouuantable, horrible!
O trop cruel affront! ô mespris trop sensible!
Mais si mes yeux n'ont pû, ma main le peut toucher
Et ce qu'il me refuse, il le faut arracher.

LA NOVRRICE.

Quoy, voulés vous soüiller d'vne action si lâche
L'éclat d'vne vertu qui n'eut iamais de tasche?
Liurés plustost ce traistre aux mains de l'aßiegeant,
Que vostre Maiesté le vange, en se vengeant,
Et coupés la racine à ces fatales guerres,
Qui troublent vos plaisirs & menacent vos terres.

SALMACIS.

O timide conseil non, non, vn ennemy
Que d'autres ont vangé, n'est vange qu'à demy,
Ma main doit à mon cœur ce meurtre qu'il respire,
I'abandonne ma vie & mon sceptre à l'Epire,
Le rang, les dignités, les titres absolus
Ne me seront plus rien quand il ne sera plus;
Qu'alors vne effrontee, vne sœur indiscrette,
Entretienne de pleurs sa paßion secrette,
Qu'elle aille sur sa tombe exalter son pouuoir;
Mais le peux tu cruelle, offencer et le voir?
O barbare dessein d'vne amour enragee;
Qu'il me seroit amer d'en estre ainsi vangee!

Cleandre viét tenant l'espee de Dorismõd elle laisse tõber le poignard en le voyãt.

SCENE VNZIESME.

CLEANDRE, SALMACIS, LA NOVRRICE,

CLEANDRE, *tenant l'épee de Dorismond.*

Madame, auec mon bras, le celeste secours,
D'vn nombre d'assaßins a deliuré mes iours;
Sur vn appel secret dont i'ignorois la cause
Ie cherchois Dorismond, lors que la nuict s'est close,
Quand trois hommes armés pour leur commun malheur,
Au dessein de ma mort ont rencontré la leur;
Celle de Dorismond a suiuy leur deffaicte,
Et la confeßion qu'en mourant il m'a faicte,
M'apprend, que le suiet de son ressentiment,
Fut vn ialoux soupçon qu'il eut sans fondement.

LA REYNE.

O signe trop certain de leur intelligence!
Heureuse occasion qui s'offre à ma vengeance!
Quoy, pour prouuer sa flame, & croistre nos trauaux,
Il signe son amour du sang de ses riuaux,
Et pour paroistre adroict, & couurir son offence,

Il feint des attentats contre ſon innocence?
C'eſt trop deliberer, le public intereſt
Oblige la Iuſtice à preſſer ſon Arreſt;
Sus qu'en vne priſon, les bras chargés de chaiſnes,
Il s'aille preparer à ſes futures peines,
Et ſi toſt que le Ciel r'amenera le iour,
Qu'on ſatisfaſſe aux Lois de iuſtice, & d'amour.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLEANTES ROY D'EPIRE,

ALCANDRE, ACHANTHE, LYSANOR,

CLEANTES.



Algré les mouuemens d'vne iuste colere,
Qui destinoit Cleandre aux manes de mon pere,
Puis qu'vn heureux destin te conserue le iour,
Que l'onde a reueré ta vie, & ton amour,
Ie respecte comme elle vne amitié si rare,
Que n'osa des-vnir cet Element barbare,
Ie ne m'oppose plus au cours de tes plaisirs,
Et me laisse toucher à tes moindres souspirs;
Ta presence, ma sœur, a vaincu mes armees,

Elle a lié mes mains iustement animees,
Aux charmes de la Reyne acquis vn seruiteur,
Et de son ennemy faict son adorateur;
Mais sans trop exalter les traicts de son visage,
Sans faire d'vne femme vne immortelle image,
Sans peindre le Soleil esbloüy de ses yeux
Sans luy dresser vn temple, & l'égaler aux Dieux:
Fay moy de sa beauté la naifue peinture,
Et ne fay point à l'art surpasser la nature.

LYSANOR.

I'ay trop peu dit encor & vos yeux seulement
Vous peuuent figurer vn obiet si charmant;
Il suffira (Monsieur) sans vser d'autre addresse,
Qu'a ma confusion moy-mesme ie confesse,
Que mes yeux ayant veu sa diuine beauté,
N'ont iamais sans horreur mon miroir consulté.

CLEANTES.

Il suffit, & qu'elle ait, ou n'ait point de pareille,
I'adore aueuglement cette rare merueille,
Et si son cœur consent au dessein que ie faicts,
Vn hymen entre nous rétablira la paix,
Qu'elle apprenne de toy combien ie la reuere,
Sois de ma paßion fidelle messagere,
Et pour comble des biens, que ie puis receuoir,
S'il se peut, obtiens moy le bon-heur de la voir;

Qu'aux portes ſeulement ſa Maieſté conduite
M'accorde cet honneur auec égale ſuite,
Qu'Alcandre t'accompagne en l'exequution,
De ces ſoings que tu prends, pour mon affection.

LYSANOR.

Si mon eſpoir n'eſt vain, cette heureuſe iournee
Bornera nos ennuys par vn double hymenee,
Vos armes cederont à ſes moindres regards,
Et de ce beau ſeiour l'amour chaſſera Mars.

SCENE DEVXIESME.

LE CAPITAINE DES GARDES, LES ARCHERS, LE BOVRREAV, CLEANDRE, lié. CEPHALIE. à l'eschaf-faut,

CEPHALIE.

Ministres criminels d'vne homicide rage,
Cruels, mesllés mon sang à ce triste carnage;
Ce spectacle odieux, ce tragique malheur,
Est donc l'infame prix qu'on rend à la valeur?
Quoy, cette fin honteuse à sa victoire est deuë?
Il perd sa vie helas! pour l'auoir deffenduë?
La vertu parmy vous a des punitions?
Et la mort est le prix des belles actions?

LE CAPITAINE DES GARDES.

La volonte des Rois par l'effect seul s'explique,
On suit leur paßion, ou iuste, ou tyrannique,
Et touſiours vn suiet se porte iustement
A l'execution de leur commandement.

CEPHALIE.

La Reyne ſuit l'aduis d'vne fureur extrême,
Elle ſe faict ſeruir contre ſon repos meſme,
La croire, eſt l'offenſer, luy plaire eſt la trahir,
Et ſon bon-heur dépend de luy deſobeyr.

CLEANDRE.

Puiſque pour me ſauuer toute raiſon eſt vaine
Ne vous conſommés point d'vne inutile peine;
Deux ennemys ſans yeux la fureur, & l'amour,
Ont prononcé l'arreſt qui me priue du iour.

CEPHALIE.

Cruels, laiſſés calmer ſon aueugle colere,
Accordés ſeulement vne heure à ma priere,
Vne heure l'oſtera de ſon aueuglement,
Et luy fera benir voſtre retardement,
Sauuant cet innocent, vos deſobeiſſances
De ſa Maieſté meſme auront des recompenſes,
Et rien à ſa fureur ne vous pourra cacher
Si vous luy rauiſſés ce qu'elle a de plus cher.

LE CAP. DES GARDES.

Ma charge eſt d'obeyr, & ie ne puis ſans crime
Differer cette mort, iniuſte, ou legitime,
Nommer cette action, ſupplice, ou cruauté,
Paſſe ma cognoiſſance & mon authorité.

CEPHALIE.

Lâche, & honteux effort, que ſouffre l'innocence,
Tyrannique deuoir, barbare obeyſſance,
Quel Demon furieux preſide en cette Cour,
Où de honteuſes morts ſont des effects d'amour,
Et qu'eſt-ce que la Reyne en ſa hayne effectuë,
Puis qu'aymant elle outrage, & que ſon amour tuë,
L'onde l'a reueré, ce barbare Element
Refuſa par reſpect d'eſtre ſon monument,
Il eſt de tous les cœurs l'eſpoir, & les delices
Et dedans l'amour meſme il trouue des ſupplices:
Pour ſon bon-heur helas! & pour noſtre repos,
Que ne fut-il en proye à la fureur des flots,
Quelle fut la pitié qui luy rendit la vie,
Puis qu'on ordonne apres qu'elle luy ſoit rauie.

LE CAP. DES GARDES, la tirant.

Madame permettés,

CEPHALIE.

Donc mes pleurs, inhumains,
Ne peuuent l'arracher à vos barbares mains,
Bourreaux adiouſtés donc ma mort à ſon ſupplice,
Sauués vn innocent ou qu'vne autre periſſe, Elle ſe met à genoux prés de luy.
Ne me refuſés point la faueur que ie veux,
Frappés, & qu'vn ſeul coup en faſſe tomber deux;
Frappés, puis qu'à la mort mon amour ſeul l'expoſe,
Et pour punir l'effect commencés par la cauſe,

Que deliberés vous; non, non, tous vos efforts,
On la veut tirer de là. *Pretendent vainement de ſeparer nos corps,*
Si cette infame main n'en ſepare nos teſtes:
Cruel porte les coups les voila toutes preſtes.

CLEANDRE.

Que ne puis-ie eſperer vne ſeconde mort
Dont on recompenſaſt ce pitoyable effort,
Par ces pieux tranſports vous obligés vn traiſtre,
Et le plus criminel que le Ciel ait faict naiſtre,
N'exigés point Madame vne confeßion
Qui m'oſteroit l'honneur de voſtre affection,
Et ſouffrés qu'en mourant ie conſerue la gloire,
D'eſtre en vne ſi digne & ſi belle memoire.

SCENE TROISIESME,

VN PAGE, apportant vn billet de la part de la Reyne.

Sa Maiesté m'enuoye auec commandement
De monstrer ce billet au Prince seulement,
Et quand il l'aura leu, s'il demande la vie,
J'ay charge d'empescher qu'elle luy soit rauie,

CEPHALIE,

Cleandre, à mes despens, contente son espoir, Cleandre lit la lettre
Et me conserue au moins le bon-heur de te voir,
Si tu n'es point sensible à son amour extréme
Et si mes pleurs sont vains sois sensible à toy-mesme,
Laisse toucher ton cœur d'vn desir mutuel
Et qu'il luy soit plus doux pour t'estre moins cruel.

CLEANDRE, ayant leu, & deschirant le billet dit au bourreau.

Accomply le dessein que ta charge t'ordonne,
Amour, plaintes, souspirs, rang, dignités, Couronne,
Et tout le monde ensemble asseruy sous ma loy
D'vn inutile effort attaqueroit ma foy,
Madame, épargnés donc cette vaine deffence, Le Page s'en va.
Laissés de cet assaut triompher ma constance,
Puis qu'il faut assouuir son aueugle courroux
Et que viuant, ny mort, ie ne puis estre à vous.

I. ARCHER.

O sensible pitié;

CEPHALIE.

Barbare, quelles larmes
Quelles affections, quelles plaintes, quels charmes,
Obtiendroient quelque effect & te pourroient toucher,
Si ton propre salut mesme ne t'est pas cher,
Et bien, fay contenter ton homicide enuie,
Presse vne infame main contre ta propre vie,
Tu receuras de ceux qui t'auroient regretté
Des murmures publics contre ta cruauté,
Quelques rudes assauts que le mal-heur nous liure
Qui desire sa mort est indigne de viure.

CLEANDRE, se tournant

Sus que tarde l'effect de cet iniuste arrest?

LE CAP. DES GARDES.

Voicy la Reyne, ô Dieux! en quel état elle est!

SCENE QVATRIESME.

SALMACIS, LA NOVRRICE, CLEANDRE, &c.

SALMACIS, courant furieuse.

ARrestés inhumains; donc il n'est pas possible,
De sauuer vn barbare à soy-mesme insensible;
Vn ingrat, qui n'est pas à ses iours indulgent,
Et qu'vn iuste supplice oblige, en me vengeant,
Donc, il ne suffit pas de tant de tyrannie,
De mon repos troublé de ma raison bannie,
Et tu m'aurois viuant causé peu de soucy
Si ta mort, inhumain, ne m'en causoit aussi;
Tu souffres sans regret quand tu me desobliges,
Il t'est doux de mourir, parce que tu m'affliges,
Ton supplice te plaist d'autant que ie le crains,
Et tu meurs satisfaict pource que ie te plains:
Quel tygre si cruel, quel monstre si barbare
Payeroit de ce prix vne amitié si rare,
Et quel malheur me peint si difforme à tes yeux,
Qu'en cette election la mort te plaise mieux?

CLEANDRE.

Ie sçay trop de quel prix sont vos aymables charmes,
Et combien il est doux de leur rendre les armes,
Ie sçay combien de Rois enuieroient mon bon-heur
Mais la loy de mon sort m'ordonne cet honneur.

SALMACIS.

Est-ce que dans l'éclat ton courage s'estonne?
Crains tu de succomber au fais d'vne Couronne?
Pour tes timides pas vn trosne est il trop haut?
Et t'y plairois tu moins que sur vn échaffaut?
La qualité de Roy peut-estre t'importune,
Et tu crains les grands soings d'vne grande fortune,
Et bien, pour estre tienne & pour suiure tes pas,
Faut-il fouler aux pieds ce qui ne te plaist pas?
Faut-il sacrifier à cet amour extréme
Titres, possessions, & sceptre, & Diadesme;
Banniray-ie pour toy, respect, honte, & deuoir?
Et faut il seulement perdre tout, pour t'auoir!
Je suis preste à te suiure en quelque solitude,
Où ton superbe cœur souffre ma seruitude,
Où i'ose dire enfin, on a receu ma foy
J'appartiens à Cleandre, & Cleandre est à moy.

CLEANDRE.

Pour prix de vos trauaux ordonnés grande Reyne,
Qu'on rende mille fois ma mort plus inhumaine,

Faictes

Faictes qu'on ioigne au fer, la flame, & le poison,
Et que ie souffre tout pour vostre guerison,
Car, pour me faire aymer autre obiet que Floronde,
Vous employriés en vain l'effort de tout le monde,
Les yeux de Cephalie ont des charmes si doux
Qu'on est trop glorieux de mourir de leurs coups,
I'ay trahy toutefois cette ieune merueille
Luy voüant vne ardeur à la sienne pareille,
Ie faisois de sa peine vn diuertissement,
Et vostre ialousie estoit sans fondement,
Donc, que differés vous de punir ce coupable?
Que ie souffre vne mort horrible, épouuentable,
Et quand auec mes iours mes maux seront passés
Qu'on die, il ayma trop, & n'ayma pas assés;

SALMACIS.

I'ay veu cruel, i'ay veu, quel soucy te tourmente?
Pourquoy déguises tu cette ardeur violente?
Pour couurir tes amours pourquoy mal à propos
Des morts mesmes vas tu trauerser le repos?
Floronde fut l'obiect de ta melancholie,
Mais tes soucys enfin naissent de Cephalie,
A l'impudique ardeur qui cause ton tourment,
Vn lict est en obiet bien plus qu'vn monument,
Si le Ciel a Floronde eust conserué la vie,
I'aurois imprudemment trauerse ton enuie,
Tes souspirs estoient deus à sa fidelité,

Auant que d'estre grand mon feu fust auorté:
Mais Floronde n'est plus: & pour vne effrontee
En regardant Cephalie. *Qui ne peut rien pour toy ma flame est reiettee,*
Songe helas! quelle erreur aueugle tes esprits,
Songe quel est l'obiet de tes lâches mespris:
Et si ie dois encor esperer quelque place
En ce cœur, qui pour moy n'est que marbre, & que glace,
S'il peut estre sensible aux maux que i'ay soufferts
Viens essuyer mes pleurs et qu'on brise tes fers,
Pour empescher ta mort fay cesser mon supplice,
Par la Iustice mesme, euite la Iustice,
Pour ne te perdre pas, Cleandre, sauue moy,
Fay viure, & tu viuras, fay grace, & la reçoy.

CLEANDRE.

Enfin c'est trop cacher à l'ardeur qui vous presse,
Vn secret important qu'il faut que ie confesse,
Que vostre Maiesté m'accorde seulement
Qu'en ce lieu Lysanor reuiendra seurement,
Mais Dieux! à quel effort ma crainte se dispense?

SALMACIS.

Je te donne sa vie, apprens moy son offence,
Que ie souffre sa peine, & perisse, au moment
Que i'auray de sa faute aucun ressentiment.

CLEANDRE.

C'est trop deliberer: Lysanor est Floronde

Le Ciel en me sauuant la retira de l'onde,
Il sçait bien que perdant cette chaste beauté,
En me rendant le iour, ce bras me l'eust osté,
L'onde, malgré vos vœux eut du respect pour elle
Et de sa mort sa voix m'annonça la nouuelle,
Pour d'expresses raisons, cet obiet plein d'appas,
A vostre Maiesté ne se declara pas,
Elle apprit vostre amour & redouta son pere,
Qui pouuoit me priuer de ce bien, que i'espere,
Elle est allee, enfin, trouuer son successeur,
Non pas en qualité de heraut, mais de sœur,
Et lors que i'esperois son retour, & ma grace
Et que le Roy rendist la paix à cette place,
I'eus auec Dorismond ce fatal different,
Pour vn ialoux soupçon qu'il m'apprit en mourant:
Floronde m'estant chere à l'égal de moy-mesme,
Je ne l'ay point nommee en ce danger extreme,
Voyant tant de fureur, auecques tant d'amour,
I'ay craint, que mon malheur ne luy coustast le iour.

SCENE CINQVIESME.

LYSANOR, ET ALCANDRE, viennent.

LYSANOR.

QVel tragique ſpectacle à mes yeux ſe preſente?
O ſiniſtre frayeur! ô ſenſible épouuant !
Dieux! qu'eſt-ce que ie voy! quels forfaicts inhumains,
Liure cet innocent à vos barbares mains?
Cleandre, quelle offenſe ou quelle aueugle rage
Quand tout rit à nos vœux t'expoſe à cet outrage?
Madame, pardonnés à mes iustes tranſports,
Et faictes qu'vn ſeul coup faſſe tomber deux corps.

SALMACIS,

Ie le dois pour victime aux manes de Floronde
Par luy cette Princeſſe eſt le butin de l'onde,
Et cette belle fille eut de ſi doux appas,
Qu'on péche autant que luy de ne la vanger pas.

LYSANOR.

Floronde voit le iour, & ie ſuis, grande Reyne,
Ce malheureux obiet qui fis naiſtre ſa pein ,
Je ne demande point vn ſi ſanglant arreſt,
Je veux cette victime au meſme état, qu'ell eſt,

Ie suis, ie suis Floronde.

SALMACIS.

Amoureuse manie,
Fureurs, aueuglement, contrainte, tyrannie,
Cedes aux mouuements d'vne iuste pitié
Et ne trauerses plus leur fidelle amitié;
C'est trop, parfaicts amants, faire durer vos peines,
C'est trop vous affliger; rompons, brisons ces chaisnes, Elle leur oste les liens elle-mesme.
Triomphe du danger où tu t'es exposé
Par vn aueuglement que tu nous as causé,
Goustés, belle Floronde, vn siecle de delices
Que vos bras, soient ses fers, vos baisers ses supplices,
Et qu'en tous les endroicts qu'illumine le iour,
On fasse le recit d'vne si belle amour.

CLEANDRE,

Que vostre Maiesté d'vn esclaue dispose
Et pardonne aux effects d'vne si belle cause, Monstrant Floronde à Cephalie.
Et vous, dont i'ay trahy le repos, & les vœux.

CEPHALIE.

C'est trop; puisque tu vis, i'obtiens ce que ie veux;
Que le Ciel pour iamais ioigne vos destinees,
Et fasse vn siecle entier de vos ieunes annees.

LYSANOR, à la Reyne.

Pour prix de tant de biens, i'apporte icy la paix,

Que les armes du Roy ne troubleront iamais,
Par cet Ambaſſadeur, apprenés, grande Reyne,
Quel miracle d'amour eſt autheur de ſa peine,
Et s'il peut eſperer cet obiet amoureux
Par ſa poſſeßion faictes vn Prince heureux.

ALCANDRE.

D'vn inuiſible traict l'amour touche ſon ame,
Des charmes incogneus ſont autheurs de ſa flame.
Le bruit de vos vertus, & de voſtre beauté,
Le rend adorateur de voſtre Maieſté,
Ce diſcours eſt ma charge, & ſon deſir extréme,
Eſt d'obtenir le bien de vous parler luy-meſme,
Il m'a chargé ſur tout d'implorer ce bon-heur,
Et proche de la ville il en attend l'honneur.

SALMACIS.

C'eſt trop nous honnorer; l'amour de ce Monarque
Eſt au peu que ie vaux, vne trop digne marque
Je conſents toutefois au bon-heur de le voir
Et de ce meſme pas ie le vais receuoir.

CEPHALIE, ſeule.

Tout le monde ſort excepté Cephalie.

Enfin, vn heureux changement
Faict d'vn long, & commun tourment,
Vne longue & commune ioye
Le Ciel à ces amants a conſerué le iour,
Et quelque aſſaut qu'il leur enuoye
Rien ne mourra que mon amour.

Les armes dont ie l'ay dompté
Sont celles, qui me l'ont osté;
Quel est le fruict de ses promesses:
Que qui veut m'obliger, proffite en me seruant
Le confident à les caresses,
Et l'amante n'a que du vent.

Par les prieres, & par l'or
Dont ie m'engageois Lysanor,
Ie ne pouuois trahir Floronde,
Elle voyoit le iour, et le mesme accident
Qui l'auroit faict perir dans l'onde,
Eust faict perir mon confident.

SCENE DERNIERE.

CLEANTES, Roy d'Epire,
ACHANTHE, chef de guerre,
SALMACIS, ALCANDRE, CLEANDRE,
FLORONDE, LA NOVRRICE,
LE CAP. DES GARDES.
LES ARCHERS, & des trompettes, les trompettes ayans sonné de costé, & d'autre.

CLEANTES, aborde la Reyne, & dit.

Confus, charmé, rauy, souffrés que mon silence
De mon affection prouue la violence,
Et que ces yeux vainqueurs espoir de mille Rois
M'ostant la liberté m'ostent aussi la voix:
La paix chasse mes gens, & vos terres sont calmes,
Mais de vos seuls attraicts, elles tiennent leurs palmes,

Eux

Eux ſeuls nous ont vaincus, tout leur cede, & ces lieux
N'ont point de force égale à celle de vos yeux.

SALMACIS.

Vous reduiſés au poinct de n'oſer ſe deffendre,
Et d'vne ſorte, ou d'autre, enfin il ſe faut rendre,
A ma défaicte auſsi mon intereſt eſt ioinct,
Et ma gloire dépend de ne repartir point,
Mais quel eſt mon bon-heur, & quelle eſt ceſte peine,
Que vous prenés, Monſieur, pour vne indigne Reyne:
Puis-ie trop eſtimer ce bien ineſperé?
Et trop benir le Ciel qui me l'a procuré?

CLEANTES.

Je vous ſuis obligé du fauorable azyle,
Que Cleandre, & ma ſœur ont eu dans cette ville,
Vn proſpere ſuccés Couronne leurs amours
Et ie conſents au nœud qui doit ioindre leurs iours:
Mais mon propre intereſt, plus que le leur m'ameine
Implorer le ſuccés d'vne attente incertaine,
Dieux! que iugerés vous de ma temerité?
I'oſe deſſous vos loix ranger ma liberté,
Et ſouhaitter l'honneur d'vn heureux mariage,
Qui ſous vn meſme ſort nos deux ſceptres engage.

SALMACIS.

Sçachant voſtre merite vn iugement bien ſain
Ne doit point conſulter ſur vn ſi beau deſſein,
I'accepte cet honneur, quoy que voſtre courage
Deuſt pretendre, Monſieur, vn plus digne aduantage.

CLEANTES.

O fauorable iour ſur tous ceux de ma vie!
Que mon ſort eſt heureux!

FLORONDE, qui eſt Lyſanor.

Que mon ame eſt rauie,

CLEANTES.

Combien ie dois de vœux à l'amour de ma ſœur,
Et que ie dois enfin, cherir ſon rauiſſeur!

CLEANDRE.

Quoy! voſtre Maieſté me pardonne l'iniure.

CLEANTES.

C'eſt trop, & ce bon-heur la paye auec vſure,
Ie pardonne à l'amour, ce pecheur innocent
Qui ſe punit aſſes luy meſme, en offençant.

LE CAP. DES GARDES.

O diuin changement!

LA NOVRRICE.

O fortune proſpere!

SALMACIS.

Puis qu'vn bon-heur commun finit noſtre miſere,

Venés prendre chés moy les titres absolus
Que le Ciel vous y donne & ne m'y laisse plus,
Qu'vne eternelle paix fasse tomber nos armes,
Qu'on ne souspire plus, qu'on bannisse les larmes,
Que de tous nos ennuys l'amour soit triomphant,
Et que Mars soit vaincu par les mains d'vn enfant.

FIN.

CELIE
OV
LE VICE-ROY DE NAPLES,
TRAGI-COMEDIE.

Par Monsieur de ROTROV.



A PARIS,
Chez TOVSSAINCT QVINET, au Palais, sous la montée de la Cour des Aydes.

M. DC. XLVI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

EXTRAICT DV PRIVILEGE du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy en datte du dix-neufiéme Feburier 1646. ſigné par le Roy en ſon Conſeil le BRVN: Il eſt permis à Touſſainct Quinet, Marchand Libraire à Paris, d'Imprimer ou faire Imprimer vne piece de Theatre de la Compoſition de Monſieur de Rotrou, intitulée CELIE, ou *le Vice-Roy de Naples*, Et ce durant le temps de cinq ans; auec deffences à tous autres de contrefaire ladite piece, ny en vendre de contrefaictes, ſur peine de tous deſpens, dommages & intereſts, & amende arbitraire, ainſi qu'il eſt contenu plus au long eſdites lettres dudit Priuilege.

Et ledit Quinet a aſſocié au ſuſdit Priuilege Antoine de Sommauille, & Auguſtin Courbé, auſſi Marchands Libraires à Paris, ſuiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer le 20. Iuillet 1646.

ACTEVRS.

D. ALVARE Nepueu du Vice-Roy.

D. FLAMINIE Nepueu du Vice-Roy.

CELIE Fille d'Euphraſte.

ISMENE Fille d'Euphraſte.

EVPHRASTE Gentil-homme Napolitain.

ARGANTE Valet de Chambre de D. Aluare.

EGYSTE Valet de Chambre de D. Flaminie.

LVCINDE Fille de Chambre.

D. RODRIGVE Vice-Roy de Salerne.

ERGASTE Valet d'Euphraſte.

GARDES du Vice-Roy.



CELIE TRAGI-COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

D. ALVARE ARGANTE,

D. ALVARE.

O Dieu! Quelle longueur! est-il possible, Argante,
Que ton affection soit si froide, & si lente,
Que t'ayant tant prié de presser ton retour,
I'aye apres ta response, attendu tout le iour?

ARGANTE.

Il faut bien que le temps aux seruices responde; Vous;

D. ALVARE.

I'aurois faict depuis, le tour de tout le monde,

ARGANTE.

Ouy bien, auec l'Esprit, mais ie marchois du corps,
Qu'on ne faict pas mouuoir, par de si prompts ressorts;

D. ALVARE.

En m'alleguant encor ceste deffense vaine,
Tu ioins à la premiere, vne seconde peine;

ARGANTE.

I'ay veu, vostre tailleur;

D. ALVARE.

Et c'est de touts mes soings,
Celuy que tu sçays bien, Qui m'importe le moins;

ARGANTE.

Ie commenceray donc, par vn, qui vous doibt plaire,
Apres vostre tailleur, i'ay cherché vostre frere,
Pour sçauoir si le Comte approuue vostre amour,
Et s'il tombe d'accord & du dot, & du iour.

D. ALVARE.

A quoy peus-tu iuger, que ce dessein me touche!

ARGANTE.

A la confeßion de vostre propre bouche,
Qui sans cesse, d'Elise exalte les appas,
Quels soings, & quels deuoirs, ne luy rendés-vous pas?
N'eut-elle pas le prix de la derniere feste,
Quand vous meistes à mort cette effroyable beste?
N'en fus-ie pas porteur, le pouués vous nier?

D. ALVARE.

Ce poinct m'importe moins encor que le premier.

ARGANTE.

Dieux! I'ay cherché Luscinde;

D. ALVARE.

Et bien!

ARGANTE.

Ie ne l'ay veuë,
Aux halles, à la place, à l'eau, ny dans la ruë;
Où, ne la treuuant point, i'ay, veritablement,
Pour presser mon retour, passé legerement;

D. ALVARE.

Et voila, malheureux, le seul poinct qui m'importe;

Que n'as tu tout laissé, pour l'attendre à la porte?

ARGANTE.

O ciel! puis-ie iuger quel est vostre dessein?
Si vous m'auiés appris à lire en vostre sein,
Ie vous obeirois auec vn soing extréme,
Et i'executerois auant vostre ordre mesme;
Mais n'estant pas sçauant en l'art de deuiner,
Si c'est à moy d'agir, c'est à vous d'ordonner;
Vous me fiés vostre or, vos ioyaux, vostre bource,
Du repos des mortels le soustien & la source,
Et vous me deniés vn penser, vn secret,
Ie passe pour fidelle & non pas pour discret.

D. ALVARE.

L'or, au pris d'vn secret, n'est ny riche, ny rare,
Et c'est de ce bien seul, qu'il sied bien d'estre auare,
Mais ie cognois en fin, que par necessité,
Ie doibs tout confier à ta fidelité,
Autant pour consulter ton art, & ton adresse,
Mon vnique recours au besoing qui me presse,
Que pour me soulager, & pour mettre dehors
Les sensibles ardeurs de mes brulants transports;
Mais traictant auec toy de ceste confidence,
Tu tiendras ce secret, sous la clef du silence.

ARGANTE.

Ouy, ie vous le promets, & si fidellement,
Que mon cœur dãs mon sein n'est pas plus seurement.

D. ALVARE.

Sçache donc, que ie vis dans le plus beau seruage,
Qui de la liberté pouuoit m'oster l'vsage;
Et pour n'obmettre rien, ie veux par ce discours,
T'en apprendre la source, aussi bien que le cours.
Quand le fameux Ferrand, ce Grand foudre de guerre,
Vint les armes en main, conquerir cette terre,
Des foules de Seigneurs vinrent de toutes parts,
Moissonner des lauriers, dessous ses estendars;
Rodrigue de Mendoçe, vn des plus grands d'E-
spagne,
Fut en riche appareil, des premiers en campagne,
Et nous ses deux Neueux, la mesme ardeur au sein,
Partismes auec luy, pour ce noble dessein,
Naples en fut le prix, & lors que ce Grand Prince,
Eut au ioug de ses loix sousmis ceste Prouince,
Il versa ses bien-faicts sur nostre oncle & sur nous,
Couuerts egalement de lauriers, & de coups,
Dom Rodrigue fut faict Viceroy de Salerne;

ARGANTE.

Mais vos amours, passons à ce qui les concerne;
Car à quoy ce discours, si ie suiuois vos pas,

D. ALVARE.

A te declarer mieux, ce que tu ne sçays pas;
Dom Rodrigue voulant auec magnificence,
Dans son Gouuernement, establir sa puissance,
Et s'acquerir du peuple, & les cœurs, & les vœus,
Au carnaual dernier, nous ordonna des Ieux;
Le Combat des taureaux, fut le plus magnifique,
Tu sçays quel ordre on veid, en la place publique,
Quels pompeux ornements, quels riches appareils,
Et combien vn Soleil éclaira de Soleils.
Mais, entre autres, deux sœurs, viues sources de flames,
Deux viuantes prisons des libertés des ames,
D'vn offuscant éclair, de rayons éclatants,
Esblouyrent les yeux de touts le Aßistants;
Quoy qu'à bien comparer ces aymables merueilles,
Et leur grace, & leur gloire, à peu pres soient pareilles,
Si i'en croys toutesfois le rapport de mes sens,
La cadette a des traicts, vn peu plus languissants.
L'autre a ie ne sçay quoy, qui tient plus de la Reyne,
Et son authorité semble plus souueraine;
C'est le plus grand effort que nature ayt fait voir,
Et la terre, & le Ciel, marquent moins son pouuoir;
Mais toutes deux enfin n'ont rien que de celeste,
Et soit en leurs discours, en leur rire, en leur geste,
Iamais rien de si beau, ny de si gracieux,

Ne ſatisfeiſt l'oreille, & n'enchanta les yeux;
Chacun ſe ſouhaitta tout d'yeux, & tout d'oreilles,
Pour mieux oüyr, & voir ſes charmantes merueilles.
Ce ſpectacle animé de grace, & de beauté,
Aux plus indifferents rauit la liberté,
Dans les cœurs les plus froids miſt des flames ſecretes,
Interdit les eſprits, tint les langues muettes,
Et feiſt à tous les yeux perdre le Mouuement,
Pour les laiſſer ouuerts, en ce rauiſſement;
Ie n'eus pour oppoſer à ces aymables charmes,
Ny de meilleurs Conſeils, ny de plus fortes armes,
Ma confuſe raiſon ne me ſeruit pas mieux,
Et ie fus comme vn autre, indulgent à mes yeux;
Mais mon cœur paya bien le plaiſir de ma veüe,
La place en fut ſi foible, & ſi mal deffendue,
Qu'il ne tint pas longtemps, & fut bien-toſt ſouſmis
A la diſcretion de ces beaux ennemys.
Au profit du butin, Celie eut l'aduantage,
Au moins, ma liberté tomba dans ſon partage,
Et mon bonheur fut tel, dans mes nouueaux liens,
Que cent fois mes regards, rencontrerent les ſiens,
Comme ſi contemplant mes vainqueurs auec ioye,
Ils euſſent pris plaiſir à voir auſſi leur proye,
Et me ſolliciter, par leur aymable aſpect,
Acroiſtre mon amour, autant que mon reſpect.
Enfin, pour n'eſtre pas obſerué de mon frere,
Ie faicts contre moy meſme vn effort neceſſaire,

Et le meine en la lice, attendre le combat.

ARGANTE.

Et qu'apprehendiés vous?

D. ALVARE.

Son ordinaire esbat
De se monstrer tousiours jaloux de mon estime,
A la danse, au manége, à la course, à l'Escrime,
Mais sur tout en amour, où nous auons tousiours,
Des desseins l'vn de l'autre, interrompu le cours;
Et naturellement, plus que par entreprise,
Dessous mesmes obiects rangé nostre franchise;
Ce qui se rencontrant en ceste occasion,
Semeroit parmy nous tant de confusion,
Que la mort d'vn de nous, & de touts deux peut-estre,
Seroit le triste fruict, qui nous en pourroit naistre.

ARGANTE.

Qu'arriua til, enfin?

D. ALVARE.

Aussi-tost les taureaux
Soufflans auec fureur le feu par les naseaus,
Et prests de nous donner vn sanglant exercice,
A sauts precipités, bondirent dans la lice;

Alors

Alors, (sans vanité,) si dans vn noble sein,
Vn Grand cœur fut iamais picqué d'vn grand dessein;
Ce fut ce mesme cœur qui s'estoit laissé prendre,
Ce glorieux captif qui venoit de se rendre;
D'abord, pour exciter sa Generosité,
Ie tournay mes regards vers ce Ciel de beauté,
D'où ces astres brillants, ces estoilles viuantes,
Ces yeux, ces beaux autheurs de mes ardeurs naissantes
M'influerent au sein des transports si puissants,
Que ma valeur passa la croyance des sens;
Ie sçeus auec tant d'art, de vigueur, & de feintes
Assaillant les taureaux, euiter leur atteintes,
Que loing d'apprehender, qu'aucun me pust heurter,
Ie deueins insolent iusqu'à les exciter;
La mort de cinq, ou six, dont ie ionchay la terre,
Dans vne mer de sang, acheua ceste guerre;
Enfin, en ce combat, ie demeuray vainqueur,
Cependant que l'amour triomphoit de mon cœur;
Mais qui vid ma victoire, ignora ma deffaicte,
Car l'vne fut publique, & l'autre fut secrette;

ARGANTE.

Et vostre frere, enfin?

D. ALVARE.

Il eut moins de bon-heur,
Et ſortit du combat, pourtant auec honneur,
Mais, non ſans quelque atteinte, & legere bleſſure,
D'où voyant quelque ſang, luy couler d'aduanture,
Et craignant que d'ailleurs luy vinſſent d'autres coups.
Ie pris occaſion de l'emmener chez nous,
Ayant auparauant commis l'vn mes pages,
A ſçauoir à quels dieux s'adreſſoient mes hommages;
Ie me couchay le ſoir, penſif, inquieté,
Les yeux, l'ame, & le cœur, pleins de cette beauté,
Et paſſay cette nuict auecques plus de peine,
Que n'en feit à Paris, la conqueſte d'Helene.
Le ieune homme commis à ſeruir mon amour,
Se rendit en ma chambre, auſſi-toſt que le iour,
Et m'abordant m'apprit, que ces ſœurs eſtoient filles
De parens vertueux, & de nobles familles,
Mais pauures, pour auoir aux troubles du pays,
Auecques leur party, veu leurs deſſeins trahys;

ARGANTE.

Si iuſques à ce poinct, ceſte amour vous engage,
A quoy bon propoſer vn autre mariage,
Et faire à voſtre frere employer tant de pas,
A pourſuiure vn obiect, où vous n'aſpirez pas?

D. ALVARE.

Comme les medecins ſçauent auec adreſſe,
Detourner les humeurs des lieux où le mal preſſe;
Pourempeſcher le cours de ſes ſoupçons ialoux,
Ie feints adroictement (mais ce mot entre nous)
Pour la fille du Comte, vne amour infinie,
Et dans ceſte recherche, engage Flaminie;
Heureux, ſi m'y ſeruant il trauailloit pour ſoy,
Et ſi portant mes veux, il engageoit ſa foy!

ARGANTE.

Mais à quel but enfin, aſpire voſtre flamme?

D. ALVARE.

A poſſeder Celie, en qualité de femme,
Sçachant que ſon honneur, eſt vn ferme rocher,
D'où l'eſpoir, ſans briſer, ne ſçauroit approcher.

ARGANTE.

Mais voſtre oncle, qu'icy tant d'éclat accompagne,
Vous pouuant allier chez des plus grand d'Eſpagne,
Pourra t'il conſentir, & voir ſans deſplaiſir,
Qu'vn party ſi chetif borne voſtre deſir?
Et comme l'imprudence, en faict de mariage,
Eſt d'extreme importance, & grand deſaduantage,
Pour le bien, le repos & l'honneur des maiſons,

Croyés vous qu'il n'ayt pas de solides raisons,
Pour vous dissuader vn hymen si contraire,
Ou pour se desister du bien qu'il vous veut faire?
Soyés bon mesnager de son affection,
C'est vn aymable obiect que sa succession.

D. ALVARE.

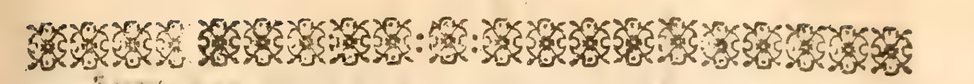
C'est vn aymable nœud que celuy qui me lie,
Son bien ne m'est pas cher, à l'égal de Celie,
Ce qui nous vient du sort, est trompeur comme luy,
Ce qu'on auoit hier, se peut perdre auiourd'huy;
Vn honneur inuincible, vne vertu sublime,
L'Esprit, les bonnes mœurs, sont les biens que i'estime;
Des autres i'en possede, & pour elle, & pour moy;
Mais ie crains de la voir plus tard, que ie ne doy,
Et que me preuenant, mon frere, qui dans l'ame
Porte desia, peut estre, vne pareille flame,
N'obtienne sur ses vœux, l'effect que i'y pretends;
On tire de grands fruicts du menage du temps.

ARGANTE.

Et principalement en semblable entreprise,
Mais le voila.

D. ALVARE.

Viens tost, fuyons qu'il ne m'aduise.



SCENE DEVXIESME.

D. FLAMINIE, EGYSTE.

D. FLAMINIE.

QV'a dit Ergaste, enfin?

EGYSTE.

Que Celie auiourd'huy,
Quelque effort qu'il ayt faict, n'a pu parler à luy;
Qu'Euphraste l'obseruoit, que sa tante est venuë,
Qu'elle deuoit sortir, mais qu'on la retenuë,
Qu'il épiera ce soir, le temps de luy parler;
Et tout cela du vent, & des propos en l'air;
C'est vn fourbe à payer vos effets de parolles,
Vos solides raisons, d'esperances friuoles,
A cherir vostre table, & non pas vostre bien,
A vous promettre tout, & ne vous tenir rien.

D. FLAMINIE.

Quand il me repaistroit d'vne esperance vaine,
N'importe, ce plaisir au moins flatte ma peine,

EGYSTE.

C'est vn faux reconfort, qu'vn bon-heur apparent.

D. FLAMINIE.

Aux pauures (comme moy) le moindre bien est grand.

EGYSTE.

Aux hommes comme vous, d'amour, & de merite,
La plus grande faueur, deuroit estre petite;
Depuis le vain espoir, que vous auez conçeu,
Quel regard seulement en auez vous reçeu?

D. FLAMINIE.

Pas vn (ie le confesse) ou des regards de glace,
Mais elle m'a charmé, que veux tu que ie fasse?
Si l'heur que i'en attend, ne répond à mes vœus,
Vn autre n'en a pas le succés que ie veux;
A touts ses pretendants ses rigueurs sont communes,
Et ce ieune enuieux de mes bonnes fortunes,
Qui treuue tant de gloire à courir sur mes pas,
Si ie n'y reußis, n'y succedera pas.
C'est vn hazard bien rare, & contre sa coustume,
Qu'il ne se plaigne pas d'vn feu qui me consume,
N'espere pas mon bien, ne sente pas mon mal,
Et me laisse vne fois, sans trouble, & sans riual.

EGYSTE.

Vous en presumés trop, si c'est de vostre frere,
S'il ne vous a troublé, c'est qu'il ne l'a pû faire,
Et qu'il trouue le lieu de si penible accés,
Que vous n'en deués point esperer de succés.

D. FLAMINIE.

Simple, en cette recontre à mon repos funeste,
I'obseruay de si prés ses regards, & son geste,
Toutes ses actions, ses paroles, ses pas,
Que ie m'apperçeus bien, qu'il ne l'apperceut pas;
Il parut, à le voir, la place encore pleine,
Au sortir du combat, se retirer sans peine,
Qu'outre l'extreme honneur, qu'il auoit emporté,
Il remportoit chés nous encor sa liberté.
Et quand ie te chargeay du soing de recognoistre
La cause du beau mal qui me venoit de naistre,
Sa famille, son nom, les moyens de la voir,
Ce fut auec tant d'art, qu'il n'en pût rien sçauoir.
Ioinct qu'Ergaste, qui vole auecques diligence,
Et qui dans la famille, a tant d'intelligence;
S'il l'auoit recogneu pretendre à ce party,
Comme il me l'a promis, m'en auroit aduerty.
Mesme, outre ces raisons, ne sçays tu pas qu'Elize,
A de nœuds si serrés engagé sa franchise,
Qu'il passe à sa recherche, & les nuicts, & les jours?

Que mesme il m'a commis le soing de ses amours,
Et qu'obtenant encor du Comte de Tarente,
Les dix mille ducats, i'accomply son attente;
Qui doute, que l'amour, le possedant si fort,
Pour peu que l'offre croisse, ils ne tombent d'accord?

EGYSTE.

Vous sçaués qu'en amour, Aluare a trop d'vsage,
Pour se pouuoir picquer à moins d'vn beau visage,
Et qu'Elyse, n'a pas des traicts assez puissants,
Pour s'acquerir vn cœur, par l'estime des sens.
C'est vn monstre incogneu, qu'vn amoureux auare;
L'amour, est de l'amour le thresor le plus rare;
Croyés que l'interest de dix mille ducats,
S'il l'aymoit à ce poinct, ne l'arresteroit pas.
Il vous trompe, en vn mot, & vous parle d'Elyse,
Pour mieux couurir l'ardeur, dont son ame est éprise,
Mais croyés, que Celie est l'obiect de ses soings,
Et i'en citerois bien de fidelles tesmoings.

D. FLAMINIE.

Quels encore?

EGYSTE.

Mes yeux, qui ne me trompent guieres;

D. FLA-

D. FLAMINIE.

Ha, si iusqu'à ce poinct les Dieux m'estoient contraires !
Il me seroit cent fois, amy, frere, & parent,
Qu'il faudroit que la mort vuidast ce different.

EGYSTE.

Si vous n'y remarqués vn changement extrême,
Et combien il s'est faict different de luy mesme,
C'est qu'il se sçait contraindre, & se garder de vous;
Mais, ce que ie vous dis, paroist aux yeux de touts.
Il vit dans vne sombre & profonde tristesse,
Ne rit de quoy qu'on die, & souspire sans cesse,
Et ie l'ay veu cent fois pour derniere raison,
Passer, & repasser par deuant sa maison.

D. FLAMINIE.

Ie ne l'y vis iamais.

EGYSTE.

Non car il vous espie,
Et sçait bien mesnager le temps de sa sortie,
Mais pour moy, que (sans doute) il ne soupçonne pas,
Ie n'y passe iamais, sans l'y voir sur mes pas.

D. FLAMINIE.

Enfin, par ces raiſons vainement combatuës,
Tu me mets en ſoupçon, tu me perds, tu me tuës;
Tu paſſes trop auant, & ie reſte confus;
Mais comment me pourray-ie éclaircir la deſſus?

EGYSTE.

Luy faiſant eſperer la ſomme qu'il ſoubaitte,
Pourueu que dés ce ſoir l'alliance ſe traicte,
Et s'il ne cherche alors à prolonger le temps,
Meſpriſez cet aduis, & reprouués mon ſens;

D. FLAMINIE.

L'aduis doibt eſtre bon, puiſqu'il part de ton zele;
Ie luy vays de ce pas porter cette nouuelle.

EGYSTE.

Teſmoignés luy d'abord, vn extreme plaiſir,
De voir que le ſuccés réponde à ſon deſir,
Puis, obſeruez ſon teint, ſa parole, ſon geſte,
Ils rendront de ſa peine vn ſigne manifeſte,
Et s'il n'eſt bien adroict, ne vous mentiront point.
Et puiſque cet amour vous trauaille à ce poinct,
Et qu'au prix du combat, voſtre honneur vous engage,
Mettons toute induſtrie, & toute œuure en vſage.

Il n'est si ferme foy, dont on ne vienne à bout;
Auecques des clefs d'or, on peut entrer par tout;
D'vn fidelle espion l'industrieuse audace,
Aux Grecs, apres dix ans, seule liura la place.
Engagés vous, Ergaste, auec des nœuds si forts,
Que son dessein concourre auecques nos efforts.
Les offres d'amitié, la table, les caresses,
Des gens de son étoffe, obtiennent des promesses;
Mais, pour les captiuer l'or a bien plus d'attraits,
Et ce moyen solide en obtient des effects.
Cet espion gaigné, rien n'est plus inuincible,
La bresche est commencée, & la place accessible.
Qui veut tout acquerir, ne doibt rien épargner,
Il faut tout hazarder, affin de tout gagner.

D. FLAMINIE.

Voy le, mon cher Egyste, & tentons cette voye;
Qui perd l'ame, & le cœur, donne tout auec joye.
Pour peu qu'il soit sensible à des charmes si dous,
Ne t'en mets point en peine, & croy qu'il est à nous.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. ALVARE ARGANTE.

D. ALVARE.

IE perdois patience à si long-temps attendre.

ARGANTE.

Le seruice important que ie viens de vous rendre,
Me fera sçauoir gré de mon retardement.

D. ALVARE.

Dy donc tost.

ARGANTE.

En deux mots ; écoutés seulement.
I'ay proche du Palais, rencontré vostre frere,
Qui vous cherche (dit-il) pour vne instante affaire,
Dont (m'estant informé) ie n'ay pû rien sçauoir,
Sinon qu'il m'a monstré grand desir de vous voir.

Et dit qu'en ce bonheur tout voſtre eſpoir conſiſte.
I'ay (peu de temps apres) faict rencontre d'Egyſte,
Qui d'vne meſme ardeur s'eſt informé de vous.
Quel party (diſoit-il) & que ſon ſort eſt doux!
Et moy l'interogeant, quel party ce peut eſtre,
Elyſe, m'a t'il dit, eſt acquiſe à ton maiſtre.
Le Comte, luy promet ce qu'il a ſouhaitté,
Pourueu que dés ce ſoir l'hymen ſoit arreſté.

D. ALVARE.

Que dis-tu? malheureux!

ARGANTE.

Lors penſant en moy-meſme,
D'où leur naiſſoit ce zele, & cette ardeur extréme,

D. ALVARE.

Et bien?

ARGANTE.

Ie n'en ay pû iuger d'autre raiſon,
Sinon qu'ils pretendoient par ceſte trahiſon,
Lire dans vos ſecrets, ſonder voſtre penſée,
Et voir ſi quelque obiect a voſtre ame bleſſée.

D. ALVARE.

Ce penſer merueilleux marque ton iugement.

ARGANTE.

Pour m'éclaircir enfin ſur ce raiſonnement,
Ie cours d'vne viſteſſe heureuſe, autant que prompte,
(Comme inſpiré du Ciel,) en la maiſon du Comte,
Où ie n'ay point d'abord rencontré l'appareil,
Qui marque l'allegreſſe en vn deſſein pareil;
Nul ne s'offre à mes yeux, ie vays de place en place,
La cuiſine eſt deſerte, & le foyer de glace.
Ie cours du bas en haut, deſcends du haut en bas,
Et le concierge enfin, rencontré ſur mes pas,
M'a iuré, que d'vn mois il n'a veu Flaminie,
Qu'il croit de vos amours la memoire bannie,
Qu'il ne s'en parle plus, & que depuis huict iours,
Le Comte eſt à Tarente.

D. ALVARE.

O bien-heureux diſcours!
Dont l'agreable fin me redonne la vie,
Que ſon commencement m'auoit preſque rauie!
Argante (adroict amy) qui te peut egaler?

ARGANTE.

Quand voſtre frere donc viendra pour vous parler,
Et vous entretenir de ce feint hymenée,
Beniſſez en le Ciel, & voſtre deſtinée,
Et les vœux à la bouche, & l'allegreſſe au front,

Dittes luy que l'instant n'en peut estre trop prompt;
Comme l'occasion, n'en peut estre meilleure;
S'il presse pour ce soir, pressés pour tout à l'heure;
Priés le, hastés le : c'est de cette façon,
Que vous luy leuerés tout suiet de soupçon,
Et que si pour Celie, il sent la mesme flame,
Vous le diuertirés de la prendre pour femme.

D. ALVARE.

S'agist-il de mes iours, ie suiuray tes aduis.

ARGANTE.

Ils n'ont iamais faict tort à qui les a suiuis.

SCENE DEVXIESME.

D. ALVARE, LVSCINDE, ARGANTE.

D. ALVARE.

ATten, voicy Luscinde, & tu sçays sa promesse; à Luscinde.
Et bien obtiendrons nous l'heur de voir ta maitresse?
Ou me denieras tu ce bien heureux moment,
Qui me faict tant souffrir par son retardement?
Luscinde, au nom d'amour, presse ton aßistance,

Le meſnage du temps, m'eſt d'extréme importance,
Tu ne t'en peus deffendre, & tu me l'as promis.

LVSCINDE.

Il vous eſtoit beſoing d'eſtre de mes amys;
Et ie n'euſſe apres vous, entrepris pour perſonne,
En cette occaſion le ſoing que ie me donne.
I'auois iuſqu'au iourd'huy, vainement combattu,
Cette ſi rigoureuſe & ſeuere vertu;
L'honneur eſt vn bizearre, & ſcrupuleux fantoſme,
Qu'vne mouſche épouuante, & qui craind vn atoſme;
Mais, comme vn autre monſtre, on l'appriuoiſe enfin,
Et nous auons eu d'elle vn bon mot, ce matin.

D. ALVARE.

Que i'entende à genoux, cette aymable parole,
Tu me retiens mon bien, ton ſilence me vole;
Ne me faicts point languir, tire la de ton ſein.

LVSCINDE.

S'il m'ayme (a t'elle dit) auec mauuais deſſein,
Il ſe peut épargner cette inutile peine,
Cette amour ne luy peut acquerir que ma hayne;
Mais s'il me recherchoit d'vn deſſein innocent;
La honteuſe (à ce mot) s'eſt teüe, en rougiſſant.

D. ALVARE.

D. ALVARE.

Aurore de mon iour celeste messagere,
Aymable Confidente, vnique en qui i'espere,
Puis-ie d'assés de soings, de deuoirs, de trauaux,
Te payer ce cher mot enchanteur de mes maux
Ouy, Luscinde, le feu dont ie brusle pour elle,
Est aussi pur qu'ardent, aussi sainct que fidelle.
Il n'a rien de contraire à son honnesteté,
Sa vertu me l'allume, autant que sa beauté.
Ie souffrirois la mort, plutost qu'vne pensée,
Où sa candeur souffrit, & pust estre offensée.
Mes desirs les plus chers, & mes vœux les plus doux
Tendent à meriter le nom de son espoux.

LVSCINDE.

C'est assez, ayés l'œil, dessus cette fenestre,
Et bien-tost si ie puis, vous l'y verrés paroistre.



SCENE TROISIESME.

D. ALVARE, ARGANTE.

D. FLAMINIE.

VN importun respect commence à me saisir,
Et ie tremble de crainte, en brulant de desir.

ARGANTE.

Dieux! faut il que l'amour ne dispense personne?
Quel trouble il vous excite! & quel mal il vous donne!

D. ALVARE.

Quel mal peut-on, helas! souffrir plus dignement,
Qu'en l'acquisition d'vn thresor si charmant?
L'or que toute la terre enferme dans ses veines,
A-t'il des qualités si dignes de mes peines?
Desia l'air s'éclaircit, desia de ses beaux yeux,
Les rayons enflammés s'epandent en ces lieux.
Voys tu sa belle main hausser la jalousie?
Ha de quel trouble, Argante, est mon ame saisie!
Sa maiesté m'impose vn respect si profond,
Que ma raison s'egare, & ma voix se confond.

SCENE QVATRIESME.

CELIE, A la fenestre, D. ALVARE, ARGANTE.

CELIE.

SVr la foy de Luscinde, & sur vostre requeste,
Qu'elle m'a protesté n'auoir qu'vn but honneste,
Sçachant vostre merite, assés cogneu de touts,

Ie viens icy, Seigneur, que me commandés vous?

D. ALVARE.

Moy, que ie vous commande, adorable Celie!
Craignés-vous qu'à ce poinct, vn esclaue s'oublie?
Moy que ie vous commande, à vous dont les beaux yeux
Pourroient de l'Vniuers oster l'Empire aux dieux!
Moy, que ie vous commande, à vous ma souueraine!
A vous de ma fortune & l'arbitre & la Reyne!
Moy l'indigne butin de ces charmes vainqueurs!
A vous belle meurtriere & des yeux & des cœurs.

CELIE.

Nostre peu de loisir m'interdit la deffense,
Et ie n'oze pas prendre vne longue dispense.
Hastés vous donc, Seigneur, de me dire en deux mots,
Ce que ie puis pour vous, & pour vostre repos.

D. ALVARE.

Me donner plus qu'aux Roys la fortune ne donne,
Me faire mespriser leur sceptre, & leur Couronne,
Et de mon sort (enfin) faire les dieux jaloux,
Me donnant seulement, le nom de vostre espoux.

CELIE.

Vous (Seigneur) mon espoux! hé sur quelle apparence,

Et quelle egalité, fonder ceste esperance!
Vous pour qui la fortune a des desseins si grands,
Voudriés vous dementir l'espoir de vos parens?
L'attente de la Cour en vanités feconde,
Celle de vos amys, celle de tout le monde,
En vous abandonnant à ce ieune transport,
Et prenant vn party si peu chery du sort?
Peut-estre que voyant qu'il nous est si contraire,
Et qu'il respond si mal aux desseins de mon pere,
Vous croyez par l'eclat d'vn discours suborneur,
M'éblouyssant l'Esprit, surprendre mon honneur;
Mais ce riche thresor, ce cher dot qui me reste,
Non d'vn pere mortel, mais d'vn pere celeste,
Contre qui vous tentés cet inutile effort,
N'est pas incompatible auec le mauuais sort.
Faictes donc vos Grandeurs l'Esperance d'vne au-tre;
Et n'entreprenés point ma ruine ou la vostre.
Vne austere vertu dedans vn noble sang,
Suffit pour vostre amour; mais non pour vostre rang.

D. ALVARE.

Ha! ce mespris, Madame, est vne adroicte excuse;
Vostre ciuilité m'exaltant me refuse;
Et ne me voyant rien, qui soit digne de vous,
Me deffend d'esperer le nom de vostre espoux.
En effect cognoissant vostre merite insigne,

Ie deſeſpererois d'en eſtre iamais digne,
Plus different de vous, que la nuict n'eſt du iour,
Et riche ſeulement de reſpect & d'amour:
Si ie ne m'aſſeurois qu'auec ceſte richeſſe,
Il n'eſt gloire, beauté, ny vertu, ny nobleſſe,
Rien enfin qu'vn mortel doiue tant reuerer,
Dont l'acquiſition ne ſe puiſſe eſperer.
Cet amour eſt tout pur, il n'a rien de profane,
Et nature ſi rare, & ſi ſage artizanne,
Ne m'a pas ſans deſſein, faict ſi tendre à vos coups,
Non plus que ſans deſſein, faict vos charmes ſi doux.
Voſtre premiere veüe excita mon martyre,
Vn ſeul de vos regards eſtabliſt voſtre Empire.
Ne puis-ie pas tirer vn eſpoir euident,
De la neceßité d'vn ſi prompt accident?

CELIE.

Ie ne puis oppoſer que des termes friuoles,
Au torrent animé de ces belles paroles.
I'ayme mieux auoüer qu'il me ſouuient du iour
Qui vous combla de gloire, & m'acquiſt voſtre amour;
Et que ſi voſtre cœur, y receut quelque atteinte,
Mon repos n'y fut pas, ſans trouble, & ſans contraincte.
Ce diſcours vous ſurprend, autant qu'il me confond,
Il m'arreſte la voix, mais mon cœur vous répond.

D. ALVARE.

Si ce thrône animé de corail & de roses,
Me dit que vous m'aymés, qu'il dit de belles choses!
Ouy i'oze l'esperer! ce bel œil, mon vainqueur,
Il luy donne vne bague. *Confirme d'vn sousris le langage du cœur;*
Mais si vous le voulés confirmer dauantage,
Receués de ma foy cet immuable gage,
Et croyés que le temps, ce Dieu du changement,
Peut moins sur mon amour, que sur ce diamant.

CELIE. Sans la prendre.

Et de vous & de moy, ce don sans doute est digne,
Et comme le donneur, il est d'vn prix insigne;
Mais prendre des presens, est vne liberté,
Qui repugne à la loy de nostre honnesteté.

D. ALVARE.

Si vous faictes ce tort à mon amour extréme,
Ie croiray ce reffus, vn reffus de moy mesme;
Que vous reiectés moins le don, que le donneur,
Et que vous reuoqués l'arrest de mon bon-heur.
Helas! s'il est ainsi, prononcés en mesme heure,
Celuy de mon trepas; ordonnez que ie meure,
Que ie vous tienne lieu de victime, ou d'Espoux,
Puisque ie ne puis estre, & n'estre pas à vous.

CELIE La prenant.

Donnés puisqu'en effect, i'accepte vostre hommage,
Ie me deffends à tort, d'en accepter le gage,
Iugés, par ce baiser, à quel poinct il m'est doux, Elle la baize.
Et pour moy, n'ayant rien de si digne de vous,
Ny dont le prix réponde à sa valeur extréme,
A faute d'autre bien, ie me donne moy mesme.
Et pour vous tesmoigner, que ie n'excepte rien,
Ie veux, que cet anneau qui maintenant est mien,
Et dont la pierre marque vn cœur & ferme & stable,
Vous soit de mon amour vn gage irreuocable; Elle luy donne la bague.
Mais ie passe le temps, que ie m'estois prescrit,
Ie ne vous quitte point, ie vous suy de l'Esprit.

D. ALVARE.

En vous laissant le mien, i'oze esperer la gloire,
D'occuper quelque lieu dedans vostre memoire;
Attendant l'heureux iour, qui doibt à nos desirs,
Permettre apres les faux, les solides plaisirs.

CELIE Se retirant.

Adieu souuenés-vous, que ie suis toute où i'ayme,
Et qu'en vous oubliant, ie m'oublieray moy mesme;
Aymés moy seulement d'vn cœur pareil au mien.



SCENE CINQVIESME.

D. ALVARE, ARGANTE.

D. ALVARE.

ET bien, qu'en iuges tu?

ARGANTE.

Que vous en iugés bien;
Que ſon prix eſt ſans prix; qu'entre toutes les Dames,
Cette vnique merueille eſt digne de vos flames,
Qu'en effect, le dedans eſt conforme au dehors,
Et les graces de l'ame, aux ornements du corps.
Auez vous remarqué l'adreſſe de vous rendre
Ce don qu'elle n'ozoit ny refuſer ny prendre?
Certes ſi le preſent eſtoit riche & Royal,
I'en treuue le reffus encor plus liberal.
Et n'ay iamais qu'en elle admiré la prudence
De faire d'vn refus, vne magnificence;

D. ALVARE.

Si ie brulois tantoſt, c'eſt maintenant trop peu,
Pour me bien exprimer, que le terme de feu.

Le

Ie faicts pour m'expliquer, vn effort inutile,
L'exces de mon amour, rend la langue ſterile,
Et ſon expreſſion dépend du ſentiment; Voyant venir ſon frere.
Mais dieux!

ARGANTE.

Songés à vous, feignés adroictement.



SCENE SIXIESME.

D. FLAMINIE D. ALVARE, ARGANTE, LVSCINDE, EGYSTE.

LVSCINDE Tenant vn rabat.

LA plus modeſte fille, & la moins affetée,
Pour peu qu'elle ayt d'amour, ayme d'eſtre aiuſtée;
Ie marche inceſſamment, ie cours dés le matin,
Et mes commiſſions n'ont iamais d'autre fin.

Les voyant, elle ſe retire dans vne porte.

D. FLAMINIE. à D. Alu.

Que me donnerés vous, pour la bonne nouuelle?

D. ALVARE.

Rien : car tout est à vous ; mais encor quelle est-elle?

D. FLAMINIE.

Pressés vostre transport, il n'est pas assés prompt ;
Ie vous devrois desia voir l'allegresse au front ;

LVSCINDE Cachée.

Aluare asseurement communique à son frere,
L'heur qu'il vient d'obtenir, & l'hymen qu'il espere ;
Apprenons s'il se peut, son aduis la dessus.

D. ALVARE.

Qu'est-ce donc, parlés tost, ne me le celés plus.

D. FLAMINIE.

Cessés vos déplaisirs, la cause en est cessée,
Vostre hymen est conclu.

LVSCINDE.

N'est-ce pas ma pensée?

D. ALVARE.

Comment auec Elise, helas! c'est vn espoir,
Que ce cœur affligé ne peut plus conceuoir ;
Et quoy qu'elle soit deüe à ma perseuerance,

Le malheur qui me ſuit, m'en deffend l'eſperance;
L'auarice du Comte eſt vn reffus couuert,
Au deſir enflammé que i'en auois ouuert.

D. FLAMINIE.

Ie ne vous flatte point d'vne attente friuole,
Il eſt d'accord du dot, (i'ay reçeu ſa parole,)
Et tient noſtre alliance à ſingulier honneur.

D. ALVARE Embraſſant ſon frere.

O dieux! quelle fortune egale mon bon-heur!
Rare & ſyncere amy, cher & genereux frere,
Fauorable inſtrument d'vn deſtin ſi proſpere!
Vous puis-ie rien offrir, qui ne ſoit au deſſous,
Du ſenſible plaiſir que ie reçoy de vous?

LVSCINDE.

Dieux!

D. FLAMINIE.

Mais vous treuuerés peut-eſtre mal-ayſée,
Vne condition qui vous eſt propoſée.

D. ALVARE.

Quelle?

D. FLAMINIE.

D'y renoncer, & d'en perdre l'espoir,
Si vous 'auez dessein d'épouser dés ce soir;

D. ALVARE.

Ie ne puis l'obseruer.

D. FLAMINIE.

Comment?

D. ALVARE.

Cette alliance,
M'excite trop d'ardeur, & trop d'impatience;
Vn instant m'est vne heure, vne heure m'est vn iour;
Comment iusqu'à ce soir, contenir mon amour!

LVSCINDE.

O fourbe! ô trahison, qui n'ont point de pareilles!
Vous m'abusés mes yeux, vous mentez mes oreilles.

D. FLAMINIE.

Son Pere à souhaitté ceste condition,
Pour éprouuer l'ardeur de vostre affection;
Ayant appris, dit-il, qu'vne autre vous possede.

D. ALVARE.

Quoy que le mal ſoit faux, i'en beny le remede;
I'ay pouſſé quelques vœux, mais friuoles & feintes,
C'eſtoient des paſſe-temps, plutoſt que des deſſeins.
(Comme on ſe plaiſt par fois, d'en impoſer aux dames)
Elle ſeule a cauſé mes veritables flames;
Et ce ſein pour toute autre enferme des glaçons.
Mais pour guerir bien-toſt ma peine & ſes ſoupçons,
Noüez dez à preſent cette heureuſe alliance;
Il tarde à mon amour, plus qu'à ſa deffiance;
Voyons ſi leur ardeur à la mienne répond,
Preſſons les, vn moment à qui brule, eſt bien long.

ARGANTE.

Il feint auec eſprit, & d'vne adreſſe extreme,
Le trompeur pourroit bien ſe voir trompé luy meſme.

D. FLAMINIE.

C'eſt peut-eſtre vn loiſir qu'il ſe reſerue expres,
Pour mettre l'ordre à tout, & dreſſer les aprets;
La ſurpriſe rebute; vn peu de patience,
Vous tirera de peine, & luy de deffiance.

D. ALVARE.

Mais vne heure d'attente, est vn siecle d'ennuy.

D. FLAMINIE.

Que sçait-on s'il repose, ou s'il sera chés luy?

D. ALVARE.

Il y faut enuoyer; Argante?

D. FLAMINIE.

Non, vous disie,
Ie prendray tout le soing où l'affaire m'oblige,
Comme sortant. *I'y retourne moy mesme; attendés moy chez nous.*

D. ALVARE.

Sortant, d'vn autre costé. *O l'importune attente! à quoy m'obligez vous?*



SCENE SEPTIESME.

D. FLAMINIE, ARGANTE,

D. FLAMINIE.

N'Auois-ie pas raison, que les yeux de Celie,
N'estoient pas les obiects de sa melancholie?

Voy quelle impatience eſt iointe à ſon eſpoir,
Et quelle peine il ſouffre en l'attente du ſoir.

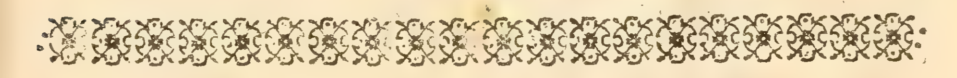
EGYSTE.

Ce Dedale eſt obſcur, ſes routes mal-ayſées,
Mais nos inuentions ne ſont pas épuiſées,
L'Eſprit tire ſouuent des forces du beſoing.

D. FLAMINIE.

N'eſpere rien de moy, i'attends tout de ton ſoing;

Il ſort.



SCENE HVICTIESME.

LVSCINDE Seule.

ET puis, fions nous y, chetifues que nous ſommes,
Voila la fermeté, voila la foy des hommes;
Voila ces vœux ardents, & ces brulants deſirs,
Que nous marquoient tantoſt ſes pleurs, & ſes ſouſpirs.
Ne nous deffions plus du pouuoir de nos armes,
Ecoutons leurs diſcours, rendons nous à leurs larmes,
Faiſons leur voir les feux qu'elles auront produits,
Croyons à leurs ſerments, en voila de beaux fruicts.

Comment ſe peut des rets de ces perfides ames,
Sans le ſecours diuin, ſauuer l'honneur des Dames?
Qui n'euſt eſté trompé, & n'euſt creu (comme moy)
Qu'il luy donnoit ſon ame, en luy donnant ſa foy?
Pauure Celie, helas! quel ennuy ie t'apreſte!
Tu n'auras pas longtemps conſerué ta conqueſte.
Par quel aueugle zele, ay-ie eſté l'inſtrument
Des fauſſes paßions de ce perfide amant?



SCENE NEVFVIESME.

EVPHRASTE, D. ALVARE.

EVPHRASTE.

SEigneur, l'experience eſt vn des fruicts de l'aage;
Ie ſçay quel eſt l'amour en vn ieune courage;
C'eſt vn Dieu furieux, ardent, precipité;
Mais, comme ſans Conſeil, außi ſans fermeté;
Son feu, comme le foudre, èclattant ſe conſume,
Vn ſeul moment l'éteint, comme vn moment l'allume;
A peine ſes deſirs precedent ſes refus,
Il n'ayme preſque pas, qu'il n'ayme deſia plus;
Außi-toſt qu'à Salerne, vn hymen ſe propoſe,
Le bruict & le ſuccés paſſent pour meſme choſe;
Et puis s'il n'eſt faiſable, & ſi l'effect n'eſt prompt,

C'eſt

C'est au foible party qu'en demeure l'affront;
Vn mauuais bruict en reste à l'honneur d'vne fille,
Faict croire des defaux, décrie vne famille,
Détourne des desseins de partis plus égaux,
Enfin c'est vne source & d'afronts, & de maux.
Vous autres, qui du sort épuisés les largesses,
Aux pauures comme nous, vous vendez vos caresses;
Et vous nous estimez payer peu ce bon-heur,
S'il nous en couste moins que la vie, & l'honneur.
Mais moy, qui satisfaict de ma basse fortune,
Tiendrois vostre faueur, à ce prix importune,
Et qui sçay quel peril à cet honneur est ioinct,
Vous m'obligerez plus, de ne m'obliger point.
Mesurez comme moy vos desseins à vos forces,
Les inegalitez sont meres de diuorces.
L'amour du soir à peine atteint le lendemain,
Le dédain luy succede, & la hayne au dédain,
D'ou le trouble außitost naist entre les familles:
Moy ie veux d'autres fruicts de l'hymen de mes filles.

D. ALVARE.

Plust au ciel, sceußiez vous, combien sensiblement,
Ce discours touche au cœur d'vn veritable amant.
I'ay lieu de bien hayr & mon sort & mon age,
Qui m'acquierent les noms de traistre, & de volage,
Et de bien souhaitter vos incommodités,

Qui me deliureroient de ces deux qualitez;
Ha! Seigneur ceste pure & veritable flame,
Est vne vieille amour, dedans vne ieune ame.
Ce n'est pas cet amour, qu'on dit estre vn enfant,
C'est vn puissant vainqueur, c'est vn Dieu triomphant.
I'ay combattu longtemps le pouuoir de Celie,
I'ay longtemps refusé la chaisne qui me lie;
Mais malgré mes efforts, ses yeux l'aymant des cœurs,
Ces foudres animez sont demeurés vainqueurs.

EVPHRASTE.

Tenés vn peu la bride à ce transport extreme,
Et durant quelques mois, éprouuez vous vous mesme.

D. ALVARE.

Quelques mois sans Celie; auecques tant d'amour!
Ha! plutost quelques mois, sans la clarté du iour!

EVPHRASTE.

Peut-estre ignorés vous la misere importune,
Où nos troubles derniers ont reduit ma fortune;
Et que d'assez de biens dont i'auois herité,
Hors la gloire & l'honneur, il ne m'est rien resté.

D. ALVARE.

Ne comptez vous pour rien, ces beautés si charmantes,

Ces deux filles ſans prix, ces richeſſes viuantes,
Ces threſors animés de vertus, & d'appas?

EVPHRASTE.

C'eſt vn bien qui deſpenſe, & qui ne nourrit pas,
Et puis, eſperez vous, que de voſtre franchiſe,
La diſpoſition vous doiue eſtre permiſe?
Et que de vos parents;

D. ALVARE.

Ne retenez ma foy,
Qu'en vous iuſtifiant, l'adueu du Vice-Roy.

EVPHRASTE.

Si me laiſſant gaigner à voſtre ardeur extrême,
Vous vous en repentés, plaignés vous de vous meſme.
Cet heur me ſera cher, mais encor vne fois,
En ſa ſeule vertu conſiſtent touts ſes droicts,
C'eſt ſon dot, c'eſt ſon bien.

D. ALVARE.

Ce m'eſt plus qu'vn Empire,
Son acquiſition eſt tout l'heur où i'aſpire;
Mais il eſt imparfaict, ſi l'effect n'en eſt prompt.

EVPHRASTE.

Demain ſi vous voulés.

D. ALVARE.

C'est vn terme bien long,
Mais, outre les apprests, la nuict desia prochaine,
Ordonne à mon amour, ceste derniere peine,
Demain donc.

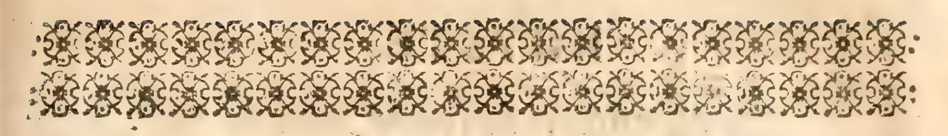
EVPHRASTE.

Cependant, consultés vos parents,
Voyez le Vice-Roy;

D. ALVARE.

De ce pas, ie m'y rends.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. FLAMINIE, EGYSTE.

D. FLAMINIE.

QVAND ie ſuppoſerois vne lettre du Comte,
Ce n'eſt que d'vn moment, m'en retarder la honte:
Car dans l'impatience, où tu vois ſon amour
Luy pouuõs-nous long-temps couurir ce mauuais tour?

EGYSTE.

Dom Aluare eſt adroict, & cette impatience,
Loing de diminuer, accroiſt ma deffiance;
Penſant l'auoir ſurpris, peut-eſtre il nous ſurprend.

D. FLAMINIE.

O dieux!

EGYSTE.

Et cognoissant la fourbe, nous la rend.

D. FLAMINIE.

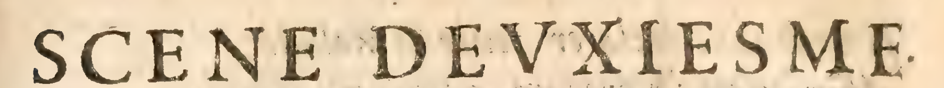
I'en suis pris à tel poinct, & mon ardeur est telle,
Que si ie découurois qu'il esperast rien d'elle,
Peut-estre qu'vn dessein & iuste, & genereux,
Iusqu'aux loix de l'hymen pourroit porter mes vœux;
Mais ie veux reietter cette crainte importune,
Et me promettre plus de ma bonne fortune.
L'honneur qu'au mauuais sort la nature a commis,
Est vn beau fort, qu'vn Roy fie à ses ennemis,
Vn thresor qu'on neglige vn, depost qu'on hasarde,
Dont le depositaire est de mauuaise garde;
Et contre sa deffense, vn seruice, vn present,
Vne offre, vne promesse, est vne secours puissant.

EGYSTE.

Auec leur pauureté, le bruict est que l'enuie,
Auroit peine elle mesme à mordre sur leur vie;
L'honneur quitte auec peine vne illustre maison.

D. FLAMINIE.

L'hymen au pis aller, m'en feroit la raison.



SCENE DEVXIESME.

ERGASTE, D. FLAMINIE, EGYSTE.

ERGASTE.

I'Ay regret, qu'engagé par de ſi fortes chaiſnes,
A vous ſacrifier & mes ſoings, & mes peines,
Vne triſte nouuelle en ſoit le premier fruict,
Et qu'auec voſtre eſpoir, mon effort ſoit deſtruict,
Ie viens d'eſtre aduerty d'vn hymen qui ſe lie.

D. FLAMINIE.

Quel?

EGYSTE.

Il vous ſurprendra; d'Aluare, & de Celie,
Oppoſés la conſtance à ce reſſentiment.

D. FLAMINIE.

O de mes longs trauaux funeſte euenement!
Tu m'as percé le cœur, tu m'as trauerſé l'ame,
Et ce reſte de vie eſt vn reſte de flame;
Qui me ſuruit moy meſme, & qui ne s'eſteint pas,
Pour me la faire aymer, meſme apres le treſpas.

ERGASTE.

Il vous faut declarer toute la maladie,
Affin qu'on s'y prepare, ou qu'on y remedie,
Ils recueillent demain le fruict de leurs amours.

D. FLAMINIE.

D'autant moins tardera le terme de mes iours.
Ie reste ſans Conſeil, en ce deſordre extréme,
Et moy meſme auiourd'huy me deffauts à moy meſ-
me.
Ingrat & mal-faiſant, autant qu'audacieux,
Qui n'as iamais deſſein, qu'où ie porte les yeux!
Frere denaturé, monſtre bouffy d'enuie,
Comme tu m'es riual, en l'amour de ma vie;
Vien ie cherche à mourir, medite vn meſme effort,
Et deuiens mon riual en l'amour de la mort.
Helas! depuis le iour qui veid naiſtre ma flame,
I'ay touſiours mal-heureux, eu ce ſoupçon dans l'ame,
Pareil au criminel, qui ſçachant ſon arreſt,
Voit des yeux de l'eſprit l'echaffaut deſia preſt;
Et croit ſi quelqu'vn paſſe, ou s'il s'ouure vne porte,
Sentir deſia le coup que le bourreau luy porte.
Tel vn pas de ce traiſtre, vn mot, vn mouuement,
Sembloit de mon mal-heur m'eſtre vn preſſentiment.
Iamais ma paſſion ne fut ſi violente,
Que depuis ce mal-heur qui m'en deffend l'attente.

Quand

Quand vn bien est facile, il nous est à mespris,
Et par sa seule perte, on en cognoist le prix;
Mon mal contre mon mal, mon vnique remede,
Despeche, acheue moy, tu n'as pas besoing d'ayde,
Me faut-il de mon bras seconder ton effort?

EGYSTE Le retenant.

Tirant à demy l'espée.

Seigneur de touts les maux, le plus grand est la mort;
On ne sent point les fruicts de ce remede extréme,
C'est vn mauuais moyen, d'acquerir ce qu'on ayme.
Il ne nous sauue pas, pour briser nos liens,
Car en ostant les maux, il oste aussi les biens.
Nous treuuerons peut-estre vn fil à ce Dedale;
Mais l'Esprit s'allentit, quand le cœur se raualle;
L'extreme desespoir n'est pas ingenieux,
Vn peu d'espoir restant vous conseillera mieux.
Apres auoir tenté toute l'adresse humaine,
On en souffre la mort, auecques moins de peine;
Venés; certain rayon commence à m'eclairer,
Qui me deffend encor de rien desesperer;
Et toy preste la main, à ce dernier office,
Tu peus plus que personne, ayder nostre artifice,
Suy nous;

D. FLAMINIE.

Ordonne, agy, tout dépend de ton soing,
Contre vn frere auiourd'huy, sois moy frere au besoing.



SCENE TROISIESME.

CELIE, LVSCINDE, Dans vne chambre;

LVSCINDE.

M*Adame;*

CELIE Pleurant.

Ah! ie ne puis contraindre ma foiblesse;
L'affront que ie reçoy, la honte qui me presse,
Ce vif ressentiment, ce sensible transport,
Ne sont pas à mon sexe, vn supportable effort;
Et toy, fille imprudente, & toy qui me faicts estre,
Le rebut d'vn Ingrat, & le ioüet d'vn traistre;
Quel fruict m'acquiert ta peine, & de quel œil voys tu,
A cette perfidie accabler ma vertu?

LVSCINDE

De l'œil dont ie verrois ouurir sous moy la terre,
Creuer sur moy la nuë, & tomber le tonnerre,
C'est mal dépeindre encor, l'ennuy que i'en ressents.

CELIE

Mais, l'as tu bien oüy?

LVSCINDE.

Comme ie vous entends ;
Et trop bien recogneu, de quelle impatience,
Le perfide respire apres cette alliance ;
Le contract, dés ce soir, en doibt estre arresté.

CELIE.

Et puis vien me vanter cette fausse beauté,
Non non ne croyons pas, chetifues que nous sommes,
Prendre en ces foibles rets, les libertés des hommes.
Le pouuoir des attraicts, sur l'esprit des Amants,
Estoit bon pour Helene, & du temps des Romants.
Mais du siecle qui court, il n'est plus en vsage :
Les attraicts sont au Coffre, & non pas au visage.
As tu bien pour le moins, pendant nostre ententien,
Obserué que ma sœur n'en pûst entendre rien,
Et ne peus tu iuger, qu'elle m'ayt apperceuë?
Car ie mourrois d'ennuy, si ma honte estoit sçeuë.

LVSCINDE.

Ie ne l'estime pas, mais craignant ce malheur,
Contenés vn peu mieux vostre iuste douleur :
Et pour ne luy permettre, aucune deffiance,
Relaschés vn peu moins de vostre patience.



Ismene escoute sans se faire voir.

SCENE QVATRIESME.

CELIE, LVSCINDE, ISMENE.

CELIE.

NE demande à mon cœur ny force ny vertu,
Sous le faix des ennuys dont il est abatu;
Vn malheur de ce genre, & de cette importance,
Surprenant la raison, desarme la constance,
Nous estonne l'esprit, le trouble le confond,
Et cause au plus égal, vn desordre si prompt,
Qu'il faict de la foiblesse vn mal ineuitable,
Vne excusable honte, vn deffaut suportable.
Pourquoy t'auois-ie, helas! inaccessible cœur,
Conserué si longtemps, auec tant de rigueur,
Pour te perdre si-tost, auecques tant de honte,
Et voir de ce butin faire si peu de conte?
Combien lasche, combien, t'eust sauué de mespris,
L'honneur de tousiours prendre, & n'estre iamais pris?
Et combien differoit l'estat de ta franchise,
De celuy de tes fers, que ton vainceur mesprise?
Soustien moy; sous le faix des enuuys que ie sents,
La force & la lumiere abandonnent mes sens.

ISMENE *Se montrant.*

Qu'eſt-ce Luſcinde? O dieux! d'où naiſt cette foibleſſe?

LVSCINDE.

O ſurpriſe importune! Aucun mal ne la preſſe,
N'en ſoyez point en peine; ô ciel qu'elle feint bien!

ISMENE.

Ce myſtere eſt obſcur, & ie n'y comprends rien.

LVSCINDE.

Elle a bien deffendu, que ie ne vous le die;
Mais pourquoy s'en cacher? c'eſt vne Comedie.

ISMENE.

Comment?

LVSCINDE.

Qu'vn de ces ſoirs, on doibt repreſenter;
Elle en apprend ſon roole, & ie l'oy repeter;
Mais la honteuſe, encor n'y peut ſouffrir perſonne,
De peur de dementir l'eſpoir que ie luy donne,
Et vous aués cauſé cette intermiſſion.

ISMENE.

Ne ſçaurois-ie, (ma ſœur) eſtre de l'action?

CELIE.

Comme la piece eſt triſte, & le ſuiet tragique,
Le diuertiſſement en eſt melancholique,
Et vous pouués auoir des paſſetemps plus doux.

ISMENE.

Le malheur du ſuiet, ne paſſe pas en nous;
Et comme la douleur, la triſteſſe en eſt feinte.

CELIE.

On s'en acquitte mal, ſi l'on n'eſt bien atteinte.
Pour moy, qui veux bien faire, ou ne m'en meſler pas,
Et qui crains vn affront, à l'égal du trépas,
Le ſuiet m'en excite vne triſteſſe extréme;
I'en ſents la fiction, comme la choſe meſme,
Et lors que i'y doibs feindre vn manquement de cœur,
I'en demeure en effect ſans force, & ſans vigueur;
C'eſt en quoy de l'Acteur la ſcience conſiſte;
Auſſi mon perſonnage eſt extremement triſte,

ISMENE.

Quel encor?

CELIE.

On m'engage à receuoir la foy
D'vn ieune Cauallier, parent d'vn Vice-Roy,

Et presque au mesme instant de l'espoir qu'il me donne,
Pour vn nouuel obiet, le traistre m'abandonne:
I'en reçois tout l'ennuy, qui s'en peut conceuoir;
Vne sœur me surprend, dedans ce desespoir,
I'y veux remedier: i'ay recours à la ruse,
Et feignant que ie feints, en effect ie l'abuse:
C'est l'endroict de mon roole, où i'en suis à present.

ISMENE.

Le suiet en est beau;

CELIE.

Mais, il n'est pas plaisant.

ISMENE.

Non ce commencement marque vn succés funeste;
Qu'arriue t'il enfin?

CELIE.

Ie n'ay pas veu le reste;
Mais, ie croy que la mort doit suiure cet ennuy.

ISMENE.

L'ouurage est-il nouueau?

CELIE.

La piece eſt d'auiourd'huy;
Ie crains bien d'y mal-faire;

ISMENE.

O la crainte friuole!

CELIE.

Et pluſt aux dieux, (ma ſœur) y feiſsiés vous mon roole.

ISMENE.

Ie ne promettrois pas de m'en acquitter bien;
Ie craindrois; mais c'eſt trop, briſons cet entretien,
Et haſtés vous vn peu, mon pere vous demande.

CELIE.

Que ſeroit ce, Luſcinde? helas! Que i'apprehende!
Auroit il eu le bruict de ce qui s'eſt paſſé?

LVSCINDE.

I'en ay bien peur.

CELIE.

O dieux, tout mon ſang eſt glacé!

SCENE



SCENE CINQVIESME.

D. ALVARE, ARGANTE.

ARGANTE.

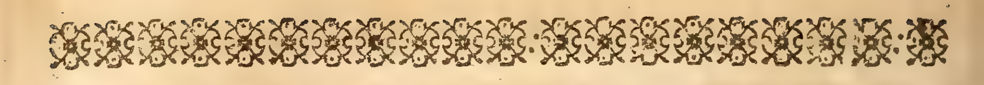
VOyés en quelle peine, & dans quel precipice,
Le trompeur est tombé, par son propre artifice.

D. ALVARE.

Ton esprit sans pareil, m'a conserué le iour,
Et ie te doibs Celie, autant qu'à mon amour.
Ie ne me flatte plus d'vne attente incertaine,
I'ay faict, au Vice-Roy, quoy qu'auec quelque peine,
Consentir à la fin, cet Hymen bien-heureux,
Qui porte ma fortune au comble de mes vœux.

ARGANTE.

En ce consentement, tout vostre espoir consiste,
Car vous luy deués tout; mais que nous veut Egyste?



SCENE SIXIESME.

D. ALVARE, EGYSTE, ARGANTE.

EGYSTE Tenant vne lettre.

O Ciel! i'ay tant couru, que i'en ſuis toute laſſé;

D. ALVARE.

Qui cherches tu?

EGYSTE.

Mon maiſtre; où l'aués vous laiſſé?
Ie le deurois trouuer en voſtre compagnie.

D. ALVARE Il lit.

Il lit l'inſcription.

D'où luy vient ce paquet? donne: A Dom Flaminie.

EGYSTE.

C'eſt de la part du Comte;

D. ALVARE.

Il n'eſt donc pas chés luy?

EGYSTE.

Ie croy qu'il esperoit de s'y rendre aujourd'huy,
Mais il est à iuger par ce second message,
Que quelque empeschement retarde son voyage.

ARGANTE.

Quelque mauuais demon, qui hayt nostre repos,
Nous va rembarrasser dans ce premier cabos.

D. ALVARE.

Quoy, le Comte est absent? comment auec mon frere,
A t'il donc ce matin, pû terminer l'affaire?

EGYSTE.

Par vn autre pacquet, que mon maistre a receu;
S'il ne vous en souuient, vous l'aués mal conceu,
Voyés, comme des sens l'amour oste l'vsage!

D. ALVARE.

Quoy qu'il en soit, l'affaire a changé de visage,
Et dans l'opinion de quelque mauuais tour,
Qu'on me voulust tramer, en brassant ceste amour;
Ayant apris l'absence & du Comte, & d'Elise,
I'ay dessous d'autres loix engagé ma franchise.
Celie vn abregé des merueilles des cieux,
Et leur plus bel ouurage, au iugement des yeux,

Rencontrée au Palais, m'a treuué sans deffense,
A changé mes liens, & forcé ma constance.

EGYSTE.

Qui, la fille d'Euphraste?

D. ALVARE.

Ouy ce naissant Soleil,
Ce miracle d'amour, à nul autre pareil.

EGYSTE.

Adioustés, cette fille en vertu sans seconde;
Et si riche, & si sage, en l'estime du monde.
Ha Dieu!

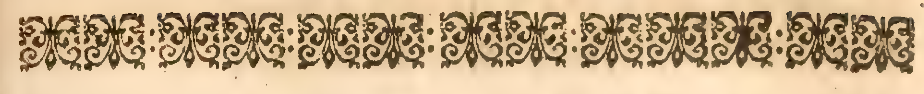
D. ALVARE.

La cognois-tu? tire moy de soucy.

EGYSTE Riant, & s'en allant.

Ie la cognois fort bien; & vostre frere aussi.

Il s'en va.



SCENE SEPTIESME.

D. ALVARE, ARGANTE.

D. ALVARE.

ARgante, qu'entend-il par cette cognoissance?

ARGANTE.

Peut-estre, d'vn faux bruict taxer son innocence;
Comme peut-estre aussi, de quelque verité.

D. ALVARE.

Ha! ce soupçon faict tort à son honnesteté.
Vn scrupule contre elle, est vne enorme iniure,
Et le feu n'est pas pur, comme Celie est pure.

ARGANTE.

Dans vostre aueuglement, suiués vn peu de iour;
Ecoutés la raison, aussi-bien que l'amour;
Ie ne sçay pas, pour moy, quel mystere se passe;
Mais, ce qu'il nous a dit, en effet m'embarrasse.
Cet éclaircissement, met en quelque façon,
Vostre frere à couuert, contre nostre soupçon,
Et leue le suiet de nostre deffiance;

Le Comte a pû par lettre agreer l'alliance,
Et la plume auoir faict l'office de la voix.

D. ALVARE.

Enfin i'allegueray le ſoupçon que i'auois;
Car de m'imaginer dedans ceste belle ame,
Rien qui puiſſe alterer, ny rebuter ma flame;
C'eſt;

ARGANTE.

Contre les aſſauts de la neceßité,
La plus ferme vertu, n'a point de ſeureté.



SCENE HVICTIESME.

D. FLAMINIE, D. ALVARE, ARGANTE.

D. FLAMINIE.

DIeux! qu'vne longue attente eſt vne longue peine;
Et la peine faſcheuſe, à qui l'attente eſt vaine;
Ie croyois que le Comte, auant la fin du iour,
Comme il m'auoit mandé, dûſt eſtre de retour;
Mais il faut que depuis, quelque affaire importante
Ayt remis ſon depart, & l'arreſte à Tarente.

D. ALVARE.

Et moy, que ceste absence auoit preoccupé,
Du probable soupçon, que vous m'eussiés trompé,
(Comme vne ieune amour prend bien-tost de l'ombrage,)
Ie me suis engagé sous vn autre seruage,
Et n'ay creu que moy mesme, en ce nouueau dessein.

D. FLAMINIE.

Ne pouuant croire en vous qu'vn iugement bie sain,
Il ne peut autrement, que ce choix ne responde,
Aynsi qu'à vostre sens, au gré de tout le monde:
Mais vous me tesmoignés, par ceste impreßion,
Beaucoup de deffiance, & peu d'affection.
Qu'ay-ie de si suspect, qu'vn frere s'en deffie?
Mais peut-estre, ay-ie encor ce qui me iustifie;
Voyés si i'ay pas lieu de l'attendre ce soir,
Et si ie vous flattois d'vn inutile espoir;



SCENE NEVFVIESME.

ERGASTE, D. FLAMINIE, D. ALVARE, ARGANTE.

ERGASTE A D. Flaminie.

IE vous cherchois, Seigneur;

D. FLAMINIE Receuant la lettre.

O rare tesmoignage,
Des soings continuels, où mon amour t'engage!
Mais dy moy, ie te prie;

D. ALVARE Ayant leu la lettre.

Importuns mouuements!
Funestes messagers! tristes pressentiments!
Que vous me menacés d'vne extreme disgrace!
Plus ie veux m'éclaircir, & plus ie m'embarrasse,
Cognois-tu ce valet? tire moy de soucy.

ARGANTE.

Ouy, ie croy le cognoistre.

D. ALVA-

D. ALVARE.

Il me le ſemble auſsi,
Et l'auoir veu ſortir du logis de Celie.

D. FLAMINIE Embraſſant en Ergaſte.

Adieu, c'eſt vn ſerment, c'eſt vn nœud qui me lie,
Tu la peus aſſeurer d'vne fidelité,
Sans exemple, comme elle, & comme ſa beauté.

SCENE DIXIESME.

D. FLAMINIE, D. ALVARE, ARGANTE,

D. ALVARE.

QV'eſt-ce, eſtes vous touſiours dans les bonnes fortunes?

D. FLAMINIE.

Par hazard quelquesfois, il m'en viẽt quelques-vnes,
Mais qui ne valent pas d'en faire vn entretien;
Et bien qu'auez vous veu? vous auançois-ie rien?
Et vous ay-ie flatté d'vne fauſſe eſperance?

D. ALVARE.

I'auois, quoy qu'il en ſoit, mal conçeu cette abſence,

Et ne ſuis plus au poinct d'entendre à ce party.

D. FLAMINIE.

On peut manquer l'accord, comme on l'a conſenti,
Si vous le deſirés, voſtre excuſe eſt ayſée,
En la condition qui vous eſt propoſee,
D'en perdre l'eſperance, ou d'eſpouſer ce ſoir;
Mais où s'adreſſe encor voſtre nouuel eſpoir?
N'en puis-ie auecques vous partager l'allegreſſer?

D. ALVARE.

I'eſpouſe peu de bien, mais beaucoup de nobleſſe,
La vertu meſme au reſte, & la meſme beauté.

D. FLAMINIE.

Ce ſont trois grands appas à voſtre liberté;
Et des nœuds dont l'amour, bien ayſement nous lie.

D. ALVARE.

Ie l'eſprouue, en effect.

D. FLAMINIE.

Vous l'appellés?

D. ALVARE.

Celie?

D. FLAMINIE.

Fille?

D. ALVARE.

D'vn caualier, dont Euphraste est le nom;
Pauure quant aux moyens, mais d'illustre maison;
D'où naist cette surprise, & cette violence?

D. FLAMINIE.

A mon étonnement, pardonnés mon silence;
Certes il est bien vray;

D. ALVARE.

Quoy?

D. FLAMINIE.

Que l'opinion,
Faict les prix & les choix, bien plus que la raison;
Quoy ne sçaués vous rien de l'infame commerce,
Que la necessité chez ces filles exerce:
Et que leur reuenu ne consiste qu'au fruict,
Que leur lasciueté, touts les iours, leur produit.

D. ALVARE.

Ie pardonne à mon sang, mais tout autre qu'vn frere,

D. FLAMINIE.

Si vous vous conseillés auecques la cholere,
Vous donnerés bien moins à la raison qu'aux sens,
Et vostre aueuglement vous durera long-temps;
Mais ce que ie vous dis, n'est point vne imposture,
La verité vous parle auecques la nature.
Et puisque pour tenir la bride à vos desirs,
Il me faut renoncer, à mes propres plaisirs;
Tenés par cet escrit, que vous m'aués veu rendre,
(Et qu'auant ce discours, i'auois peine à comprendre,)
Apprenés le suiet de mon estonnement,
Et voyés ma franchise, & vostre aueuglement.

D. ALVARE Lit la lettre.

C'est auiourdhuy, mon cher Flaminie, que i'aprendray, si m'ayant tant de fois iuré vostre foy, vous me tiendrés vostre parole, & me repareres mon honneur. Vn hõme de merite, qui vous touche de pres & qui vous est égal en tout, m'honore de sa recherche, & i'ay bien voulu l'entretenir d'esperance, pour vous faire voir que vous n'estes pas seul qui m'aymés; venez me dire ce soir, si vous estes assez perfide, pour m'oster l'vn & l'autre, & si ayant parole de tous deux, ie ne dois rien esperer de pas vn.

Vostre Seruante, Celie.

Il dit en ſuitte.

Dieux! eſt-ie plus d'éceuil fatal à la franchiſe,
Ny plus d'eſtonnement, apres ceſte ſurpriſe!
Mais qui ne blaſmera cette credulité,
De trop de confiance, & de legereté?
Ie ſemble conuaincu: cette lettre eſt expreſſe,
Mais il faut donc douter, de la foy de Lucrece,
Et croire la vertu ſuſceptible du mal;
Mon frere eſt mon autheur, mais ſouuent mon riual,

D. FLAMINIE.

D'autres authorités vous appuyront la noſtre.

D. ALVARE.

Si i'en doute de vous, le croiray-ie d'vn autre?

D. FLAMINIE.

N'en croyés donc perſonne, & croyés à vos yeux;
Ce ſoir vers la minuict, rendons nous ſur les lieux;
Et quand vous apprendrés, par voſtre propre veuë,
De quelle impatience elle attend ma venuë,
Layſſés blaſmer alors voſtre credulité,
De trop de confiance & de legereté.
Pour vous eſtre loyal, ie luy ſeray perfide;
Mon amour eſt muet, où mon honneur preſide.

Vostre interest, le mien, celuy du Vice-Roy,
Qui nous doibt imposer vne seuere loy,
Me deffend d'immoler aux faueurs d'vne fille,
L'interest & l'honneur d'vne illustre famille.
Si i'ay dans vos amours, excité quelque ennuy,
I'estois riual alors, ie suis frere auiourdhuy;
Et vous recognoistrez ce fauorable office,
Quand vous aurés de l'œil touché le precipice.

D. ALVARE.

Immobile, interdit, priué de sentiment,
Sans conseil, sans lumiere, & sans raisonnement,
Dans le trouble impreueu de ce desordre extreme,
Comme tombé des cieux, ie m'ignore moy-mesme;
Ha! que ce sexe, Argante, est au nostre fatal,
Et que le nom de femme, est celuy d'vn grand mal!

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARGANTE, D. ALVARE.

ARGANTE.

QVoy, Seigneur ! ces fureurs ne vous sont pas passées?
Ie croyois que la nuict, nourrice des pensées,
Vous feroit voir plus clair, en vous fermant les yeux,
Et contre vostre espoir, vous conseilleroit mieux.

D. ALVARE.

Elle a de mes fureurs desia trop allumées,
Faict des feux deuorants, des rages confirmées.

ARGANTE.

Ie crains quelque accident, si la discretion,
Lasche vne fois la bride, à vostre pasion.

D. ALVARE.

Ie ne garantis rien, d'vne fureur extréme,
Ie l'aymois dans l'excés, & ie le hay de mesme;
L'amour a du respect, la hayne n'en a point.

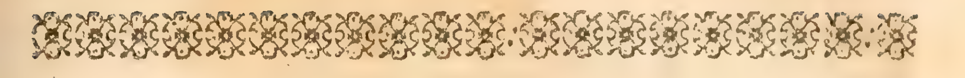
ARGANTE.

Ne vous emportés pas iusqu'à ce dernier poinct;
Ne cognoissés vous pas l'esprit de vostre frere?

D. ALVARE.

Comment voudrois tu voir la verité plus claire?
Si-tost que sur le seüil, il aduança ses pas,
La porte au mesme instant, ne s'ouurit elle pas?
Ne fut il pas reçeu, par l'vn des domestiques,
Et croys tu que le pere ignore ces pratiques,
Et qu'on osast chez luy, sans son consentement,
A telle heure, de nuict, introduire vn amant.
Ie donnay trop deslors, au respect de mon frere,
Trop à ma retenuë, & trop à ta priere:
Deslors, ma passion, ie deuois t'écouter,
Deslors, iuste transport, tu deuois éclatter.
Ie fus trop circonspect, i'eus trop de reuerence,
Et i'ay trop, d'vne nuict, nourry son esperance.

SCENE



SCENE DEVXIESME

EVPHRASTE, D. ALVARE, ARGANTE.

EVPHRASTE Triste.

TE croiray-ie, Luſcinde? ouy, ce geſte confus,
Sans beſoing d'autre voix, marque aſſés ſon refus.

D. ALVARE.

Euphraste, il eſt bien vray, que les yeux d'vne Dame,
Sont des peintres flatteurs, de faux miroüers de l'ame;
Et qui figurent mal les mouuements du ſein,
Nous nous cherchons touts deux, pour different deſſein.
Vous croyés que ie vienne en qualité de gendre,
Sommer voſtre promeſſe, & ie vous la viens rendre,
I'ay ſçeu qu'auec raiſon, vous m'auiés aduerty,
Que ie me propoſois vn indigne party,
I'en viens, ſur cet aduis, dégager ma parole.

EVPHRASTE.

I'ay bien creu me flatter d'vne attente friuole,
Et ne m'eſtonne pas de voir rompre l'accord

D'vne heureuse fortune, auec vn mauuais sort;
Mais qu'on change si-tost, & que si-tost on passe
De l'amour au mespris, de la ame à la glace,
Et d'vne aueugle ardeur, à ce raisonnement,
C'est sans doute vn suiet de iuste estonnement

D. ALVARE.

Ce m'est bien vn suiet d'estonnement plus iuste,
Que ce maintien de Reyne, & ce visage auguste,
Capables d'imprimer vne si bonne odeur,
Cachent vn cœur soüillé d'vne impudique ardeur.

EVPHRASTE.

Ne taxés pas, Seigneur, en l'honneur de ma fille,
L'estime & la vertu d'vne illustre famille;
Et laissés nous au moins, dans nostre pauureté,
Le seul bien que le sort ne nous a pas osté;
Sçachés qu'à vostre corps, l'ame est plus étrangere,
Les ombres à la nuict, au Soleil la lumiere,
La pompe à vos grandeurs, l'éclat à vostre rang,
Que l'honneur à Celie, & la gloire à mon sang.
Ie preuis iustement, quand auec tant d'instance,
Vostre obstination vainquit ma resistance,
Que vostre amour seroit vn de ces feux volants,
Si prompts à s'allumer, si clairs, si violents;
Mais qui portent la mort, si tost qu'ils se produisent,
Et pour oster la vie, eux mesmes se détruisent.

Sans couurir vos refus d'vn pretexte ſi faux,
Vous auiés en ma fille, aſſez d'autres deffaux:
Celuy de ſa fortune & ceux de ſon viſage,
Vous deffendoient aſſez cet indigne ſeruage,
Et vous authoriſoient d'en rompre le lien,
Sans beſoing d'offencer ſon honneur & le mien;
De quoy dit on encor, qu'elle ayt ſoüillé ſa gloire?

D. ALVARE.

D'vn commerce honteux, que i'euſſe eu peine à croire.

EVPHRASTE.

Touſiours quelque enuieux, ou quelque eſprit mal ſain,
Taſche à rompre le cours d'vn honneſte deſſein,
Et ne pardonne pas à la plus belle vie.

D. ALVARE.

Ie n'ay creu que mes yeux, exempts de cette enuie.

EVPHRASTE.

C'eſt ſouuent trop encor que de croire ſes yeux,
Et la terre n'eſt pas plus diſtante des Cieux,
Que ce vice eloigné de l'honneur de ma fille,
Et de la bonne odeur, où l'on tient ma famille.
Quel œil atteint ſi loing, & voit ſi clairement,
Qui ne pûſt s'abuſer par cet eloignement?

D. ALVARE.

Où nous sommes portés d'vn interest extréme,
Il est bien malaysé de se tromper soy-mesme,
I'en ay trop veu (vous disie) & plûst, & plûst aux dieux,
Pour n'auoir rien pû voir, auoir esté sans yeux.

EVPHRASTE.

Vos regards en la nuict, n'ont ils point eu d'obstacle?

D. ALVARE.

I'ay, comme ie vous voy, veu ce honteux spectacle.

EVPHRASTE.

Dieux!

D. ALVARE.

Et pour l'auoir veu trop & trop clairement,
I'en restay dans l'horreur, & dans l'aueuglement.

EVPHRASTE.

I'apprends, sur mes vieux ans, vne estrange nouuelle.

D. ALVARE.

On ne vous feist iamais de rapport plus fidelle;

Allés & pour adieu, dites luy, de ma part,
Que ie l'aymois d'vn cœur, & sans crime & sans fard,
Et faisois vanité d'vne si belle flamme,
Auant qu'estre aduerty de ce commerce infame;
Mais qu'estant trop instruict de ses deportements,
Elle peut épouser celuy de ses amants,
A qui de son amour elle a (ces nuicts passées,
Et la derniere encor) les preuues auancées:
Ie ne mets plus d'obstacle à leur affection,

EVPHRASTE Desesperé.

Ie vays executer vostre comission,
Et pour ne rendre pas vos bons aduis friuoles,
Luy faire iusqu'au cœur penetrer ces paroles.
O miserable fille! ô pere infortuné!
Pourquoy t'ay-ie faict naistre? ou pourquoy suis-ie né!



SCENE TROISIESME.

D. ALVARE, Comme immobile. ARGANTE.

ARGANTE.

VOus voyés à quel poinct il ressent cet outrage,
Sa patience en vain, dissimuloit sa rage:
I'ay trop veu dans son geste, & trop leu dans ses yeux,

Les mouuements contraincts d'vn esprit furieux.
Vn affront que reçoit vn genereux courage,
Dedans le mauuais sort, le heurte dauantage;
Il souffre d'autant plus, qu'il croit sa pauureté
Seruir comme d'amorce à cette indignité;
Vous en verrés l'effect, si ma crainte n'est vaine,
Oyés vous la rumeur, dont la maison est pleine?
Ie vous ay bien predit ce funeste accident.

D. ALVARE.

O tragique succés d'vn courroux trop ardent!
Cours en faueur du sexe, Argante, ie te prie,
Opposer ta deffense, au cours de sa furie;
Va retenir le bras, qui luy porte la mort,
Ma fureur ne vas pas à ce dernier effort;
Ne laisse pas fletrir ces roses animées,
A qui les a faict naistre, & qui les a semées,
Ne faisons rien pour elle, & seruons ses appas;
Cours, rends leur ce deuoir;

ARGANTE.

Ne m'arestés donc pas;

D. ALVARE.

Attend;

ARGANTE.

Le moindre instant est de grand preiudice.

D. ALVARE.

Ie la veux obliger de ce dernier office,
C'est à moy d'arrester le bras que i'ay poussé,
A moy de retenir le traict que i'ay lancé;
Mon feu n'est plus si vif, mais helas! s'il ne brule,
Il n'est pas bien éteint, quoyque ie dissimule;
Et s'arracher du cœur vne si forte amour,
N'est pas, quoy qu'on en die, vn ouurage d'vn iour.
Ie hay Celie infame, & Celie infidele,
Mais la vertu n'est pas tout ce que i'aymois d'elle,
Elle conserue encor, auecques sa beauté.
L'empire qu'elle auoit dessus ma liberté;
Suiuons ce furieux, detournons son enuie:
La main qui la tueroit, m'arracheroit la vie.

ARGANTE.

Vous deliberés trop, & desia la saison.

D. ALVARE.

Mais lasche souueraine, imbecille raison,
Laisses-tu de la sorte ébranler ton Empire,
Au premier mouuement que la pitié t'inspire?
Ton seruage est finy, le veux tu prolonger?

En desarmant le bras armé pour te vanger.
Que t'ay-ie dit, Argante, helas! le peux tu croire,
Qu'encor ce lasche obiect occupe ma memoire?
Qu'elle meure l'infame, & qu'auecques ses iours,
S'eteignent dans son sang ses lasciues amours.
Releue toy, mon cœur, repren sur ta franchise,
L'iniuste authorité, qu'elle s'estoit acquise.
Elle t'a pû trahir, elle a pû t'affronter,
Et c'est tout le regret, qu'elle te doibt couster.

Ils s'en vont.



SCENE QVATRIESME.

D. FLAMINIE, EGYSTE.

EGYSTE.

A La fin, l'Esperance a la crainte étouffée,
Dressés à l'artifice vn superbe trofée,
Vn colosse au mensonge, à la fourbe vn autel,
Et comblés en l'autheur d'vn renom immortel.

D. FLAMINIE.

Il est vray que tes soings, contre toutte apparence,
A mon bon-heur mourant, ont rendu l'esperance,
Que de touts ces détours, toy seul fus l'inuenteur,

Qu'Ergaste, comme moy, n'en fut qu'executeur;
Que m'auoir introduit au logis de son Maistre,
Feint le mot de signal, entrouuert la fenestre,
Et si bien secondé toute l'inuention,
N'estoient que des effets de ton instruction.
Enfin par ton moyen ie me treuue à la veille,
De pouuoir posseder cette aymable merueille,
Et rauir ses faueurs, aux yeux de mon riual;
Ie ne sçay, toutesfois, par quel instinct fatal,
Si prés de satisfaire à l'ardeur qui me presse,
Il semble, que mon cœur repugne à l'allegresse,
Et que l'heur qui m'arriue, en naissant se détruit,
Ie n'ay iamais passé de plus fascheuse nuict.
L'aube a sur l'orison ramené la lumiere,
Auant que le sommeil m'eust fermé la paupiere;
Si peu que i'ay dormy, Celie à tout propos,
Venoit en souspirant trauerser mon repos,
Et d'vne triste voix, me reprocher le crime
D'auoir trahy ses vœux, & soüillé son estime;
Et ie trouue en effet, que cette trahison
Repugne aux bonnes mœurs, au sang, à la raison,
Que mon frere aura lieu de vanger son offense;
Et que ceste action n'admet point de defense.

EGYSTE.

Et moy, i'appelle vn traict de cette qualité,
Vne ruse, vn bon tour, vne subtilité;
Alors qu'on recognoist ses forces inutiles,

On a recours à l'art & l'on ſurprend les villes;
En toute guerre en fin la ruſe eſt de ſaiſon,
Y feindre, eſt ſtratagéme, & non pas trahiſon.
Et comme d'vne ville, ainſi d'vne maiſtreſſe,
N'importe qui l'acquiere, ou la force, ou l'addreſſe;
Les nœuds de voſtre hymen repareront aſſés,
Et l'eſpoir, & l'honneur que vous luy rauiſſés.



SCENE CINQVIESME.

ERGASTE, D. FLAMINIE, EGYSTE.

ERGASTE Comme pleurant.

IOignez voſtre triſteſſe à ma melancholie,
Et prenez part Seigneur, en la mort de Celie.

D. FLAMINIE.

En la mort de Celie! Ergaſte, que dis-tu?

ERGASTE.

Helas! ſi vous l'aimiés, armés vous de vertu;
Cette ieune beauté de tant d'yeux adorée,

D. FLAMINIE.

Eſt morte?

ERGASTE.

Et pis encor ?

D. FLAMINIE.

Comment?

ERGASTE.

Deshonorée.
Voila l'heureux ſuccés qu'ont produit nos rapports;
Nous auons tué l'ame, & ſon pere le corps.

D. FLAMINIE.

Et cette malheureuſe, & funeſte nouuelle,
Fait vn troiſiéme meurtre, & me tuë apres elle;

EGYSTE.

De l'eſprit, & du corps également perclus,
Ie demeure interdit, & ne me cognois plus.

ERGASTE.

Ie luy parlois de vous, quand ce pere barbare,
Apres quelques propos émeus auec Aluare,
Dont il a bien paru qu'il eſtoit irrité,
Entrant en la maiſon, d'vn pas precipité,
Furieux, le teint mort, l'œil ardent, & farouche,
Le poignard à la main, & l'écume à la bouche,
Deſſus cette innocente ayant leué le bras,

Va (dit-il) prendre ailleurs tes infames ébats,
Lasciue, desbordée, & detestable fille,
Prodige de mon sang, monstre de ma famille,
Atten dans les enfers, la resolution
Du ieune suborneur, à qui ta passion
A cette nuict encor mis ton honneur en proye:
Voila le compliment que ton amant t'enuoye.
A peine il acheuoit, que d'vn effort brutal,
Il a dans son beau sein porté le coup fatal:
Sa fureur trop ardente, & sa main trop agile,
Ont rendu sa deffence, & la mienne inutile,
Le coup l'a preuenuë, & l'ouuerture a faict
Sourdre vn ruisseau de sang, sur vn fleuue de laict;
Il vouloit redoubler, mais l'innocente Dame
Est tombée à ses pieds, sans couleur, & sans ame,
Et des ombres, dés-ia, croissoit le triste rang.

D. FLAMINIE.

O bourreau de toy-mesme! ennemy de ton sang!
Helas! il est bien vray, que la puissance humaine,
Contre celle du ciel, est impuissante & vaine!
Que produira ma haine, apres que mon amour,
A la mesme innocence a pû couster le iour?

EGYSTE.

Depuis que la fortune a iuré nostre perte,
La plus subtile adresse est la plus inexperte,

Et pour rendre nos ſoings, vn friuole ſoucy,
Elle fait le poßible & l'impoßible außi.

D. FLAMINIE.

Laiſſe aux mal-heurs communs, cette plainte commune,
Tes conſeils m'ont perdu, bien plus que la fortune;
Ton aide, eſt ma ruine; vn iugement bien ſain,
Ne donne point d'aduis, pour vn mauuais deſſein.
Auant que de te ſuiure, ô ma douleur extréme!
Rendons, en m'accuſant, l'honneur à l'honneur méme.

EGYSTE s'enfuyant.

Fuyons, voicy ſon frere, & ie crains ſon courroux, Il s'enfuit, auec Ergaſte.

D. FLAMINIE.

Et de mon ſang, apres;



SCENE SIXIESME.

D. ALVARE, D. FLAMINIE.

D. ALVARE.

Mon frere qu'aués vous?

D. FLAMINIE *A genoux.*

Aluare (car d'oser vous appeller mon frere,)
Il se releue. *Mon crime est à ce nom vn acte trop contraire,*
Souillé de la plus lasche & plus noire action,
Qui me puisse priuer de vostre affection,
Le plus indigne obiet du seiour où nous sommes,
Le plus perfide esprit, le plus meschant des hommes
I'allois solliciter vostre ressentiment,
Non pas de mon pardon, mais de mon chastiment.
C'est par ma trahison & par mon imposture,
Que le plus pur obiet qu'ait formé la nature,
Faussement accusé d'illicites amours,
Par l'autheur de sa vie a veu borner ses iours;
C'est l'enorme action, que i'allois vous apprendre.

D. ALVARE.

Parlez plus clairement, ie ne vous puis comprendre.

D. FLAMINIE.

Celie (en peu de mots) triompha de mon cœur,
Le iour que des taureaux le vostre fut vainceur.
I'aymois secrettement cette ieune merueille,
Et depuis apprenant que d'vn ardeur pareille,
Mais auec vn succés bien plus aduantageux,
A la mesme beauté vous adreßiez vos vœux,
Sensiblement atteint d'vn ver de ialousie,

Par l'aueugle conseil de cette frenesie,
Et l'insolente ardeur d'vne amour sans respect,
Ie vous ay faussement fait son honneur suspect. Monstre les lettres.
Vn valet corrompu, cette fausse escriture,
Et l'adresse d'Egyste ont aidé l'imposture;
Et quand pour vous l'oster i'ay fait cesser vos vœux,
Vne sanglante mort l'a rauie à tous deux.

D. ALVARE Interdit.

Est-il poßible, ô Dieux! que dans le cœur d'vn homme,
Quelque sensible amour dont le feu le consomme,
Tombe vn si detestable, & damnable dessein?

D. FLAMINIE.

Ouy, puis qu'il est tombé dans ce coupable sein!
Tenés, n'épargnés point, qui vous fut si barbare, Luy presentát son épée à demy tirée du fourreau.
Il s'agit de l'honneur de Celie & d'Aluare:
I'ay diffamé, trahy, rauy d'entre vos bras,
Ce celeste abregé de vertus & d'appas.
Vangés vous, son honneur interesse le vostre,
Souffrant vne infamie, on en contracte vne autre.
Qui ne se vange est lasche, & qui souffre vn affront,
Par cette impunité s'en produit vn second.

D. ALVARE.

Monstre, indigne du iour, traistre, non pas mon frere,
Mais prodige conceu dans le sein de ma mere!

Acheue par ma mort, tes damnables desseins.
Il faut encor mon sang à tes profanes mains;
Tu n'as pas assés faict; ioins ce reste de vie,
A la triste moitié, que tu m'en as rauie.
Apres l'ame, cruel, n'épargne pas le corps;
Traistre, dés-ia le tien, croistroit le rang des morts;
Mais le sang me deffend cette iuste allegeance,
A son pere qui vient, i'en laisse la vengeance,

D. FLAMINIE.

Voyons, si i'obtiendray de son iuste courroux,
Plus de compassion, que ie ne faicts de vous.



SCENE SEPTIESME.

EVPHRASTE, D. ALVARE, D. FLAMINIE.

EVPHRASTE.

Ils se mettent tous deux à genoux deuant Euphraste.

QVe voulés vous cruels? par quelque aduis funeste,
Couster encor la vie, à celle qui me reste,
Car l'autre a satisfait vostre ressentiment,
Et va dans les enfers attendre son amant.

D. FLAMINIE.

Enuoyés-y moy donc; c'est moy, ie suis ce traistre,

Cét

Cét amant non aymé, qui me vantay de l'estre,
Et qui depuis six mois charmé de sa beauté,
Mais beaucoup plus encor de son honnesteté,
Me la voyant rauie, & promise à mon frere,
Ay de tous les desseins que la rage peut faire,
Et que peut conceuoir vn esprit amoureux,
Suiuy le plus damnable, & le plus malheureux;
Egalement atteint, & d'amour & d'enuie,
A cét heureux riual ie diffamay sa vie,
Et le secours d'Ergaste aida ma trahison.

EVPHRASTE.

Au soing de qui, vous Dieux! commets-ie ma maison!

D. FLAMINIE.

Moy seul i'en fus l'autheur, n'en punissez point d'autre,
Prenés dessus mon sang la vengeance du vostre;
Ne paroissez pas lasche en vostre mauuais sort,
Celie, & vostre honneur, vous demandent ma mort;
Croire pour mon pardon, la pitié legitime,
Seroit de la vertu faire vn bouclier au crime.

D. ALVARE.

Ie ne merite pas vn plus heureux destin,
S'il est vostre affronteur, ie suis vostre assassin;
Si ie ne fus l'esprit, ie fus le bras du traistre,
Le forfait est commun, le chastiment doibt l'estre,

Ioint qu'estant l'vn & l'autre issu d'vn mesme flanc,
Et son sang & le mien, ne vous seront qu'vn sang.

EVPHRASTE.

O nouuelle, ô discours, qui meurtrit iusqu'à l'ame!
Me voila son bourreau, i'estois tantost infame,
Et par vos repentirs trop iustement fondés,
Vous me donnés la mort que vous me demandés;
M'apprenãt vos forfaicts, vous m'apprenés mon crime,
Vous offencés le sang, pour reparer l'estime,
Car s'il n'est plus infame, & si ie le cognoy
Innocent en ma fille, il est coupable moy:
O mal-heureuse fille! à mes vieux ans si chere,
Le conseil, la conduite, & l'appuy de ton pere,
Par ta mort malheureux, ie me priue auiourd'huy,
De force, de conseil, de conduite & d'appuy,
Ie détruis mon support & du coup qui te tuë,
Ruine mon espoir & m'arrache la veuë.
Orgueilleuse beauté, triste present des cieux,
Butte des medisants, appuy des vicieux,
Que ta possesion est indigne d'enuie!
Qui couste à l'innocence & l'honneur & la vie,
Qui détruit tout respect, qui force toute loy,
Et qui porte le sang à s'armer contre soy.
O funeste present, triste don d'Hymenée,
Qu'vn poignard dans le sein de cette infortunée!
Qu'ay-ie fait, malheureux! suiuons, suiuons ses pas,

Rien ne peut que ma mort reparer ſon trépas.

D. FLAMINIE.

Il ſuffit que par vous mon ſang luy ſatisfaſſe.

D. ALVARE.

Et le mien, mais Euphraſte, écoutés moy de grace.

EVPHRASTE.

Que gaigne d'écouter qui n'eſpere plus rien?
Tout ce qui peut lauer ſon honneur & le mien,
Si de voſtre forfait quelque remords vous touche,
Eſt que vous accuſant de voſtre propre bouche,
Vous nous iuſtifiés deuant le Vice-Roy,
Et que toute la Cour l'approuue comme moy:
Apres i'imploreray contre mon parricide,
Le bras de la iuſtice, à qui le ſien preſide;
Et ie tiendray la mort à ſouuerain bon-heur,
Si ie faicts en mourant reuiure mon honneur.

D. FLAMINIE.

Ouy, i'iray ſans contrainčte en ce remords extreme,
Pour luy rendre l'honneur, me diffamer moy-meſme,
Et publier ma honte & ma brutalité.

D. ALVARE.

Et moy mon imprudence & ma credulité.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DOM RODRIGVE Vice-Roy de Salerne.

EVPHRASTE, D. FLAMINIE, D. ALVARE.

EGYSTE, ARGANTE, LES GARDES.

D. RODRIGVE Dans vne Salle du Palais.

AVEC quelle contrainte & quelle violence,
Tiens-ie, ô fille du Ciel, auiourd'huy ta balance!
Qu'il faille en la ſplendeur de cêt auguſte rang,
Eſtre iniuſte au bon droict, ou barbare à mon ſang.

EVPHRASTE.

Seigneur, qui n'eſt pas iuſte en ce degré ſupréme,
Et qui ne ſe ſçait pas commander à ſoy-meſme,
Mette en ſon tribunal vn plus iuſte que luy,
Et ne ſe s'ingere pas de gouuerner autruy.
Vne vertu ſincere, vne ame droicte & pure,
Ne doiuent pas aux loix preferer la nature;
Comme oncle plaignés les, mais comme Vice-Roy,

Vous deués estre égal & pour eux pour moy.
Ie ne demande pas qu'ordonnant leur supplice,
Vous retiriez pour moy le bras de la iustice;
Ie n'euiterois pas celuy de la douleur,
Mon chastiment est iuste aussi bien que le leur,
Et pour vanger mon sang ma main encor humide,
Ne refuseroit pas vn second parricide,
Si le respect des Loix, & la crainte des Dieux,
Contre mon desespoir ne me conseilloient mieux.

D. RODRIGVE.

Ie ne changeray point à vostre preiudice,
Au bandeau de l'amour, celuy de la iustice,
Ie n'admets aux forfaicts aucune impunité,
Et dispense les prix auec égalité.

D. FLAMINIE.

Donc, non plus mon parent, mais mon Prince & mon Iuge,
Equitable ennemy plutost que mon refuge,
Monstrés qu'à vos pareils les images des dieux,
Mesme en leur propre sang le crime est odieux.
I'ay faict vn pere autheur du meurtre de sa fille,
I'ay taché d'vn faux bruit vne illustre famille,
Purgès sa bonne odeur du sang qui la corrompt,
Et perdés l'affronteur pour reparer l'affront.

D. ALVARE.

I'eux plus de part qu'eux deux en ce triste mystere,
Trop credule à l'amant, & trop croyable au pere,
Ie fus de ce faux bruit le funeste porteur,
Punissés l'instrument aussi bien que l'autheur.

D. RODRIGVE.

A ceux à qui la mort est vn obiet d'enuie,
Il faut pour les punir leur ordonner la vie;
Quand le iour nous desplaist, ou nous est à mépris,
Au lieu de chastiment, la mort nous est vn prix.
Ce forfait à tous trois, fut vne erreur commune,
Monstrãt ses deux néueux & Euphraste. *Au premier de l'amour, à luy de la fortune.*
A vous de la nature, en qui le sang n'a pû,
Souffrir d'impression contraire à la vertu;
Le merite de tous est d'assés d'importance,
Pour en faire auec soing balancer la sentence.

EVPHRASTE.

Si la punition s'en refuse en ces lieux,
Son sang criera vengeance au tribunal des Dieux;
A qui donne la mort, la mort est legitime.

D. RODRIGVE.

Mais on ne punit pas l'erreur comme le crime,
Le tort où le merite est en l'intention;

C'est elle que l'on pese & non pas l'action.

EVPHRASTE.

Pour faire au chastiment purger son innocence,
Il doibt estre public aussi bien que l'offence.

D. FLAMINIE.

Ie n'y recule pas;

D. ALVARE.

Et mon dessein est tel.

D. RODRIGVE.

Il peut estre public & n'estre pas mortel.

EVPHRASTE.

Imaginés le donc, & m'imposés silence,
Vous à qui la iustice a commis sa balance.

D. RODRIGVE.

I'en vais proposer vn dont peut-estre l'effet,
Vous peut rendre & l'honneur & l'esprit satisfait;
Ce coup n'a pas détruit toute vostre famille,
Elle subsiste encore en vne illustre fille,
Qu'on dit ne deuoir rien aux charmes de sa sœur,
Et qui peut en l'vn d'eux vous faire vn successeur,
Auquel vous plaira mieux choisissés vostre gendre,

Et qu'il vous paye en luy ce qu'il ne vous peut rendre.
Si par vn doux ſupplice ou plutoſt ce bon-heur,
Il ne vous rend Celie, il vous rendra l'honneur,
Fera taire l'enuie, & par cette alliance,
Au peuple de Salerne impoſera ſilence.
Mes preſens & les biens qu'il tient de ſes ayeux,
Chaſſeront de chés vous vn monſtre furieux,
L'horrible pauureté, cette larue au teint bleſme,
Cét obiet de meſpris infame de ſoy-meſme.
Mais, qui, pour s'attaquer à voſtre noble ſang,
N'en peut en mon eſtime amoindrir voſtre rang.
Laißés à ces raiſons vaincre voſtre furie,
Le Vice-Roy l'ordonne, & Rodrigue vous prie,
Apres que ie m'oblige en l'vn & l'autre nom,
A cherir & ſeruir vous & voſtre maiſon.

EVPHRASTE.

Ha, Seigneur, excusés la douleur violente,
Qui d'ordinaire aueugle, importune, inſolente,
M'a pû faire paſſer les bornes du reſpect,
Vous m'en accordés trop pour vn iuge ſuſpect.
Vne fille en vn fils eſt vn heureux eſchange,
Et par qui mon honneur vtilement ſe vange,
Si leur conſentement ſouſcrit à cét arreſt.

D. FLAMINIE.

I'en meurs d'impatience.

D. ALVA-

D. ALVARE.

Et m'y voila tout prest.

EVPHRASTE.

Ioignés à la premiere vne seconde grace,
Ordonnés moy celuy qu'il vous plaist que i'embrasse.
Et que de vostre main, ma fille ait son espoux,
Il luy sera plus cher, en le tenant de vous.

D. RODRIGVE.

Puis qu'il s'agit icy d'vn acte de iustice,
Il faut au plus coupable ordonner le supplice;
Flaminie est autheur de cette trahison,
Destinons luy les feux, ouurons-luy la prison,
Et mettons sur ses bras ces inuisibles chaisnes,
De qui tant de douceurs accompagnent les peines;
Si ce choix se rencontre au gré d'elle & de vous,
Il n'appellera pas d'vn iugement si doux.

D. FLAMINIE.

Il me rauit autant que ie m'en sens indigne.

EVPHRASTE Sortant.

Ie vais la preparer à cet honneur insigne,
Et l'ameine à vos pieds, receuoir de vos mains,
Vn heur tant au dessus d'elle & de ses desseins.

D. FLAMINIE.

Euphraste va querir Ismene.

O fauorable arrest, supplice legitime!

D. ALVARE.

Sous ombre de supplice offrir vn prix au crime,
Est contre l'equité rendre vn arrest pour luy,
Qui porte preiudice aux interests d'autruy.

D. RODRIGVE.

A qui par cet arrest, faicts-ie ce preiudice?

D. FLAMINIE.

A moy qui l'esperois auec plus de iustice,
Et qui pretends Ismene auec plus de raison,
Que le perfide autheur de cette trahison;
C'est à celuy de nous qui fist l'affront au pere,
D'en reparer l'iniure, & de luy satisfaire,
Par ces feux & ces fers que vous luy destinés,
Et vous m'ostés mon droict, si vous l'y condamnés.
Apres que par sa fourbe il m'a rauy l'aisnée,
Voudroit-il m'enuier ce second hymenée?
Et pour perpetuer son crime & mon malheur,
Disputer ce remede, à ma iuste douleur;
Ie n'ay faict que l'erreur, il a commis l'offence,
Et i'auray le supplice, & luy la recompense.
Vous le croyés punir, & sa punition

Seroit vn digne prix d'vne bonne action;
L'assaßin d'vne sœur sera l'espoux de l'autre,
A ce raisonnement, Seigneur, ioignés le vostre;
Et comme à vos suiets, non comme à vos neueux,
Rendez également la Iustice à tous deux.

D. RODRIGVE.

Ie ne pouuois, mon fils, preuoir vostre querelle,
Ignorant le dessein que vous auiés pour elle.

D. ALVARE.

Ayant perdu Celie à qui mieux qu'à sa sœur,
Conuiennent son Empire & sa place en mon cœur?

D. FLAMINIE.

Ie n'osois l'esperer, mais puis qu'on me l'ordonne,
Voicy qui maintiendra l'arrest qui me la donne. Monstrãt son espee.
Et ....

D. ALVARE.

Tant qu'il soit signé du sang de l'vn des deux,
Vous en pouués tenir le succés hazardeux;
Si la fourbe aux combats fait plus que le courage,
Vous vous pouués vanter d'vn notable aduantage;
Mais il peut arriuer que l'adresse du bras,
Et celle de l'esprit ne se respondent pas.

D. FLAMINIE.

Vous sçaués qui ie suis;

D. ALVARE.

Vn imposteur, vn traistre.

D. FLAMINIE.

Mais d'vn genre, où l'on sçait qu'õ fait gloire de l'estre,
Si la fourbe en amour est vne trahison,
Ce bras dont vous doutés, vous en fera raison.

D. RODRIGVE.

Quelle furie, ô Dieux! est-ce ainsi qu'on reuere
L'authorité d'vn iuge, & l'amitié d'vn pere?
Car mon âge & le soing que vous m'auez cousté,
Peuuent bien m'honorer de cette qualité;
Est-ce là le respect, que le sang, la nature,
Ma tendre affection, & mon rang me procure?

D. ALVARE.

Est-ce auec equité reparer vn affront,
Qu'obliger l'offencé d'en souffrir vn second;
Que de ioindre à la vieille vne nouuelle iniure,
Et tenir le party d'vn traistre & d'vn pariure?

D. FLAMINIE.

Vn peril euident menaceroit mes iours,
Si vos armes tranchoient comme vostre discours;
Et ma mort laisseroit Ismene bien tost vefue.

D. ALVARE.

Sortons, & sur le champ nous en ferons l'épreuue.

ARGANTE Retenant D. Aluare.

Seigneur!

EGYSTE Retenant D. Flaminie.

C'est vostre frere.

D. RODRIGVE Les arrestant.

Arrestés inhumains,
Quel sang veulent verser vos parricides mains?
Pouués vous sans horreur les sentir animées,
Contre le mesme sang dont elles sont formées;
Qui dans vn tel combat voudroit estre vainqueur,
Si pour le souhaitter il faut manquer de cœur?
Et si vous ne pouués d'vne telle victoire,
Qu'au prix de vostre sang vous achepter la gloire.

SCENE DEVXIESME.

EVPHRASTE, D. RODRIGVE, D. ALVARE. D. FLAMINIE, EGYSTE, ARGANTE. LES GARDES.

D. ALVARE Voulant sortir.

MAis d'vn sang qui nous nuit.

D. FLAMINIE.

Et qu'il faut mettre hors.

EVPHRASTE.

Moderés, ô mes fils, moderés ces transports!
Vos interests sont miens, vous perdre est me détruire,
Et sans me faire tort, vous ne vous pouués nuire:
Pareille affection m'interesse à tous deux,
Ie vous veux Flaminie, Aluare ie vous veux;
Et quiconque de vous tueroit son aduersaire,
Me priueroit d'vn gendre en se priuant d'vn frere,
Tous deux de vos trauaux vous receurés le prix.

D. FLAMINIE.

Pretendés vous qu'Ismene espouse deux maris?

D. ALVARE.

Et d'vne seule fille esperés vous deux gendres?

EVPHRASTE.

Les Dieux de son aisnée ont ranimé les cendres?
Et renoüans le fil de son heureux destin,
M'effacent le regret d'estre son assasin;
La mort a refusé cette chaste victime,
Et pieuse vne fois n'a pû souffrir mon crime:
Et vous cherchez cruels à respandre le sang,

Que vous aués puisé dedans vn mesme flanc.

D. ALVARE.

Si vous ne m'abusés, s'il est vray que ie veille,
S'il est vray que i'entends cette rare merueille,
O Dieux qui me comblés de tant d'heur & de bien,
Vostre sort dans le ciel égale-t'il le mien?
Mais helas si cet heur se trouuoit vn mensonge!

D. FLAMINIE.

Ie doute si ie dors, ou si veillant ie songe.

EVPHRASTE.

Ie ne m'asseurois pas au rapport de mes yeux,
Que la terre eust rendu ce depost precieux,
I'ay creu voir vn fantosme auant que sa parole,
M'eust osté de l'esprit vn soupçon si friuole;
Mais i'ay bien recogneu qu'ils ne m'ont point menty;
Et le transport enfin que i'en ay ressenty,
M'a fait d'vn pas pressé, suiuy d'Ismene & d'elle,
Venir vous annoncer cette heureuse nouuelle,
Sans me donner le temps d'apprendre par quel sort,
Elle a peu s'affranchir du pouuoir de la mort.

D. RODRIGVE.

Le Ciel, heureux vieillard, comblant vostre vieillesse,
De ce iuste suiet de ioye & d'allegresse,

Et vous restituant ce precieux thresor,
Rend à vostre vertu moins qu'il ne doit encor,
Et fait voir que ce coup fut vn genereux crime,
A qui la gloire est iuste & le prix legitime.

D. ALVARE Voulant aller au deuant.

Accordés moy, Seigneur! mais dés-ia de ses yeux,
La brillante clarté se répand en ces lieux.



SCENE DERNIERE.

CELIE, ISMENE, LVSCINDE, D. RODRIG. D. ALVARE, D. FLAMINIE, EVPHRASTE, EGYSTE, ARGANTE, LES GARDES.

D. ALVARE Continuë.

IE perds tout sentiment & mon ame rauie,
Semble m'abandonner au retour de ma vie;
Il se met à genoux. *Attendons à ses pieds en cet heureux transport,*
L'arrest de mon pardon ou celuy de ma mort;
Sous ses pas, mon espoir, abbaisse ton audace,
Mes larmes, mes souspirs, obtenés y ma grace,
Trouuons y le cercueil, ou sortons en vainqueur,

Et

Et laissons y la vie, ou touchons y son cœur.

D. RODRIGVE.

Quand de tous vos malheurs la trame est accomplie,
Quand vostre hymen se traicte, agreable Celie;
Quand tout rit à vos vœux, laissez vous vostre amant
Languir à vos genoux, palle, & sans mouuement?

CELIE Regardant dedaigneusement Aluare.

Qui, Seigneur, mon amant? vn perfide, vn pariure,
Qui loing de reprimer & vanger mon iniure,
Comme i'esperois tout de sa fidelité,
Luy mesme a pû douter de mon honnesteté?
Qui, Seigneur, mon amant, vn mortel aduersaire?
Qui d'vn si faux soupçon preoccupant mon pere,
L'a malgré sa bonté, pû resoudre auiourd'huy,
A reprendre en mon sein, le sang qu'il tient de luy?
Ie suis noble, Seigneur, & sensible à l'outrage,
Autant qu'il est credule, autant qu'il est volage,
Et sans estre sans cœur & sans ressentiment,
Ne puis souffrir vn traistre en qualité d'amant;
Le sein qu'il veut flechir, saigne encore de son crime.

D. ALVARE Tirant son épée.

Vous me souffrirés donc en celle de victime;
Et mon sang criminel par ma credulité,
Reparera celuy que ie vous ay cousté;

Puisque i'ay merité vostre iuste cholere,
Et que vous déplaisant le iour ne me peut plaire,

ISMENE Le retenant.

Ma sœur!

D. RODRIGVE.

Arrestés le.

EVPHRASTE.

Que faites-vous, Seigneur?

D. ALVARE.

I'efface vostre crime, & vous rends vostre honneur;
Laissez couler mon sang, souffrez vn sacrifice,
Qu'à mes Dieux irrités ie rends auec iustice;
Ces Dieux des libertés, ces yeux maistres des cœurs,
Et souffrés moy plutost la mort, que leurs rigueurs.

CELIE.

Croyés vous reparer leur peine & vostre crime,
Pour leur sacrifier vne impure victime?
Non non, & puis, ingrat, i'ay trop d'humanité,
Pour vous souffrir encore en cette qualité;
Mais accepterés vous, si ie vous la propose,
Celle que ie desire & que ie vous impose?

D. ALVARE.

Ie n'en puis refuser qui ne vienne de vous.

CELIE Le releuant & l'embrassant.

Ie vous veux (cher Aluare) en qualité d'espoux;
Puis qu'en celle d'Amant vous blessez mon estime,
Et que ie vous perdrois en celle de victime.
Il faut bien vous souffrir en vne qualité,
Où l'vn ny l'autre bien ne me puisse estre osté.
Où sauuant mon honneur, ie conserue en Aluare,
Vn thresor qui m'est cher autant que l'autre est rare.
I'ay voulu par ce traict d'vne feinte fureur,
Vanger ma renommée & punir vostre erreur;
Mais vostre chastiment non plus que ma vengeance,
Ne doiuent pas durer plus long temps que l'offence,
Et si le Vice-Roy m'ordonne vn sort si beau,
Qu'auiourd'huy nostre hymen allume son flambeau;
Qu'il nous tire de crainte, en nous tirant de peine,
Et qu'il ne laisse plus nostre attente incertaine.

D. ALVARE.

O Ciel! l'heur sans pareil dont tu combles mes iours,
Ne se peut exprimer auecques le discours.
Ie ne vous responds rien, le silence, Madame,
En de pareils transports est la langue de l'ame.
Qu'vn refus si courtois me trompe heureusement,
Et que ce prix m'est doux apres ce chastiment!

D. FLAMINIE.

Ne puniſſés que moy, c'eſt moy, belle inhumaine,
Qui vous ay fait l'offence & merite la peine;
Mais de voſtre beauté voſtre iniure eſt l'effect,
Et l'amour ſeulement m'inſpira ce forfait;
Vangés vous toutesfois, ſi voſtre honneur l'exige,
On attire cent maux par vn que l'on neglige;
I'offre mon propre bras contre mon propre flanc.

CELIE.

Aluare m'épouſant ie deuiens voſtre ſang;
Et dans voſtre malheur chercher de l'allegeance,
Seroit contre moy-meſme exercer ma vangeance;
L'amour fait tout commettre, & fait tout excuſer,
La grace au repentir ne ſe peut refuſer;
Si ce remords pourtant preſſe encore ma iuſtice,
Luy monſtrant ſa ſœur. *Tenés, puniſſés vous, voila voſtre ſupplice;*
Vous en aués receu l'arreſt du Vice-Roy,
Mon pere en eſt d'accord & ſouſcrit à ſa loy,
Et nous tiendrons tous cher l'heur de cette alliance;
N'y conſentés vous pas?

D. FLAMINIE.

I'en meurs d'impatience,
Si mes vœux ſont reçeus de cet obiet charmant,
Et ſi i'oſe eſperer vn ſi beau chaſtiment.

ISMENE.

Qu'on l'ordonne pour peine, ou bien pour recompense,
On peut tout esperer de mon obeïssance.

D. RODRIGVE.

Ie vous rends grace, ô Dieux! du succès fortuné,
Par qui leur different est enfin terminé;
Et ie beny le Ciel de l'heureuse disgrace, Il dit à Euphraste.
Qui de ce double hymen honore nostre race;
Au deffaut de vos biens, ie m'offre à leur besoing:
Ma fortune est la vostre, & leur dot est mon soing;
Euphraste vostre espoir ne reçoit plus d'obstacle;
Cependant apprenons par quel heureux miracle,
Pour l'heur commun de tous, la mort sur ce beau sein,
Contre vostre croyance a manqué son dessein.

ISMENE.

Seule dessus ce poinct ie vous puis satisfaire.
Mon pere transporté d'vne aueugle cholere,
Apres quelque reproche, étrange à reciter,
Et qui marquoit l'affront qui deuoit l'exciter,
Croyant d'vn vain effort executer sa rage,
Nature interessée a détourné l'outrage,
Et rendant vain l'effet d'vn mouuement si prompt,

A fait couler le coup qu'il a creu bien profond;
De l'effroy toutesfois ma sœur tomba pasmée,
Sans couleur, sans vigueur comme desanimée,
(Outre que de son sein quelque sang a ially;)
I'ay creu ses iours éteints, mon pere en est pally,
Et trop tendre à son sang, pour gouster l'allegeance,
Que dans vn grand courroux apporte la vangeance,
Frappant du pied la terre, & se plaignant des cieux,
Est sorty le teint blesme, & les larmes aux yeux.
Iugez quelle douleur ie puis auoir reçeuë;
Mais par mes soings enfin, ma sœur est reuenuë,
Et sans autre secours que de l'eau de mes pleurs
I'ay rallumé ses iours, & noyé mes douleurs;
Continuant mes soings i'ay fait voir sa blessure,
Dont peu d'art & de temps nous promettent la cure,
L'accident en fut grand, mais le coup si leger,
Qu'il ne nous permet pas d'en craindre aucun danger.

D. RODRIGVE.

Le Ciel assiste enfin, lors que moins on l'estime,
Il presse la vertu, mais iamais ne l'opprime;
Euphraste, mon credit vous obtiendra du Roy,
Plus qu'il ne vous fit perdre, & de biens & d'employ;
Venés, allons fermer auecques la iournée,
Le glorieux traicté de ce double Hymenée;
Et puis qu'en fin le sort est fauorable à tous,

Celie oubliés tout, mes fils embrassés vous;
Que chacun fasse grace, & que chacun la rende,
Que sur Ergaste encor cette grace s'estende,
Pour meriter du Ciel aprés tant de bontés,
Vn siecle de plaisirs & de prosperités.

FIN.



CLARICE.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

ENfin cessez mes soings, les portes de l'aurore,
Au brillant char du jour, ne s'ouurent pas enccore,
La nuict sur tous les yeux, presse encor ses pauots,
Pour moy seul malheureux, il n'est point de repos,
Ma seule passion qui n'a point de pareilles,
A d'eternelles nuicts, joint d'eternelles veilles;

Depuis que cét amour possede mes esprits,
Iamais encor, au lict, le iour ne m'a surpris,
Et depuis, du sommeil les agreables charmes
Ont bousché voirement le passage à mes larmes;
Mais qu'à propos m'a peur m'a tiré de mon lict,
Le iour commence à poindre, & la Lune pallit,
Alfonse, asseurement, ne tardera plus guere
A me venir presser du depart qu'il espere;
Mais il n'entreprendra qu'vn friuole soucy,
La mort seule a pouuoir de me tirer d'icy.

SCENE II.

ALFONSE. HORTENSE.

ALFONSE.

QVel caprice est pareil. à cette extrauagance?
Vn homme de moyens & de noble naissance,
Estimé chez les siens, chery, craint, respecté,
Sous le pouuoir d'autruy, ranger sa liberté;
Et qui plus est, encor, sous le pouuoir d'Horace,
Le meurtrier de son sang, la hayne de sa race,
L'ennemy coniuré de toute sa maison;
Quel sort, pauure Leandre, a troublé ta raison;
Et qui peut t'obliger à viure de la sorte?
Il ne m'a pas manqué, le voyla sur sa porte;
Et bien, nostre depart, n'est il pas resolu?

HORTENSE.

Heureux qui comme toy, ſur ſoy-meſme abſolu,
Voulant ſans dependance, execute de meſme;
Pour moy, ie ne le puis;

ALFONSE.

Pourquoy?

HORTENSE

Pource que i'ayme;
Alfonſe, au nom d'amour, ce tyran de mes ſens,
Puis qu'il faut t'auoüer les ennuis que ie ſens,
Et puiſque tu prend part en ce qui me regarde,
Raconte en peu de mots, quel ſujet me retarde;
Et m'epargne vn peu plus, que tu ne fis hier,
Que me traictant de fol, (tu ne le peux nier,)
Tu t'enfuis, & me dis, qu'entre Florence, & Gennes,
Tu preterois l'oreille, au recit de mes peines.

ALFONSE.

Ie craignois de te voir, (& non ſans fondement)
Plus d'obſtination, que de raiſonnement.
Et pour cette raiſon, ie m'en voulois deffendre;
Mais, parle maintenant, ie ſuis preſt de t'entendre;
Et ſçauoir quel ſujet empeſche ton depart:
Tirons nous ſeulement vn peu plus à l'ecart.

De peur, qu'estant ensemble apperceus de ton maistre,
Qui, (comme il m'a cogneu) me pourroit reconnoistre,
Il n'ait lieu de soupçon, touchant nostre entretien,
Et que ie ne te nuise, en te voulant du bien.
Car il sçait l'interest que ie pris en l'affaire,
Lors que contre son fils, ie seconday ton frere.

HORTENSE.

Il est vray, ton aduis n'est pas hors de propos,
Nous serons mieux icy,

ALFONSE.

Parle donc, en deux mots.

HORTENSE.

Il te souuient assez d'auoir veu chez Horace,
Vn parfait abregé, de merueille, & de grace,
Vne fille, l'aymant des yeux, & des esprits,
A qui sur ses beautez, Gennes donnoit le prix.
En vn mot cette aymable, & parfaite Clarice,
Que toy-mesme, iugeois digne de mon seruice,
Sans le long different, & si cogneu de tous,
Que mon frere, & le sien, ont semé parmy nous.

ALFONSE.

Il est vray que Clarice, est rare, entre les filles.

HORTENSE.

Mais quoy que ce malheur diuisast nos familles,
Et de cette discorde allumast les tisons,
Vn seul mur, toutesfois, separoit nos maisons.

ALFONSE.

Il m'en souuient, apres.

HORTENSE.

Tu sçais qu'vn beau visage,
Est à de jeunes cœurs, vn mauuais voisinage,
Que l'archer estant proche, adresse mieux ses traits,
Et qu'il est dangereux d'estre assailly de prés:
Ie vis donc tant de fois ce jeune astre parestre,
Sur sa porte, en la rüe, au temple, à sa fenestre,
Qu'il n'est pas malaysé de te persuader
Le mal qu'il m'arriua de le trop regarder,
Dire ie l'adoray, c'est vn terme ordinaire,
Qui sent trop sa tiedeur, & son amour vulgaire,
Ie perdis tout repos, ie deuins tout de feu,
Ie languis, ie mourus, c'est dire encor trop peu.

ALFONSE.

C'est le style ordinaire, & pour peu que l'on ayme,
On souffre, on brusle, on meurt, tous en disent de mesme.

HORTENSE.

De fortune ma chambre & ſon appartement
Se trouuoient ſeparés, par vn mur ſeulement,
Et qui par le deffaut de certaine joincture,
A mon ardent deſir offrit vne ouuerture,
Là trouuerent paſſage, & mes yeux, & ma voix,
Comme, on dit que Pyrame, en vſoit autrefois,
Mon cœur luy fut offert, par cét heureux paſſage,
Le ſien (auecques vœux) accepta mon ſeruage,
Et mon amour, au ſein de ce jeune ſoleil,
Se vid vn frere, & d'âge, & de force pareil.
Mais ſongeant au ſuccez des amours de Pyrame,
Quoy qu'en meſme beſoing, preſſé de meſme flame,
Nous n'en ſuiuiſmes pas la reſolution,
Et tinſmes mieux la bride à noſtre paßion.
Nous creuſmes que le temps finiroit nos miſeres,
Auecques les diſcords, eſmeus entre nos peres,
Et tous deux aſpirants apres cét heureux jour,
Demeuraſmes vnis d'vne immortelle amour.
Nos peres cependant, n'en vſoient pas de meſme,
Autant que noſtre amour leur hayne eſtoit extrème,
Et cette hayne entr'eux auoit meu des procez,
Dont Horace eut ſubjet de craindre le ſuccez;
De ſorte qu'vne nuit ſuiuy de ſa famille,
Il m'oſta l'eſperance, & l'ame auec ſa fille,
Auec tant de ſurpriſe & ſi ſecretement,

Que ie n'en pûs auoir vn adieu ſeulement.
Iuge, ſi ma douleur paſſa toute creance,
Le bruit courut enfin, qu'ils tiroient vers Florence,
Où bien toſt apres eux, tirerent mes ſouſpirs,
Où bien-toſt apres eux, volerent mes deſirs.

ALFONSE.

Tu tins ſoigneuſement cette flame couuerte,
Et tu ſceus bien cacher le regret de ſa perte;
Tu diſparus, en fin, mais le bruit n'eſtoit pas,
Que deuers ce pays s'adreſſaſſent tes pas,
Et l'on parloit d'Eſpagne, & non pas de Florence.

HORTENSE.

L'amour m'auoit appris la leçon du ſilence,
Et contraignit ſi bien toutes mes actions,
Que ie le tins caché, parmy cent eſpions.
Enfin ſollicité de ce plaiſant martyre,
Ie faits deſſein d'aller, où mon aymant m'attire,
Et par vn faux eſcrit, que ie laiſſay chez nous,
Qui fut creu de mon pere, & vous abuſa tous,
Ie feignis de partir, pour dans la Cour d'Eſpagne,
Eſprouuer quel malheur, ou quel heur m'accompa-
Mais trouuãt, au contraire, vn nauire étrãger, [gne,
Chargé pour tendre à Piſe, & preſt à nauiger,
Ie prens l'occaſion, & parts en eſperance
De prendre port à Piſe, & me rendre à Florence.

ALFONSE.

Où tu perds, sans espoir, le plus beau de tes iours;
Car, depuis, le Soleil a fait sept fois son cours;
O malheureux Leandre! Hé quelle est ta fortune?

HORTENSE.

Arreste, ne voicy que la sixiesme Lune,
Que Florence me conte entre ses habitans.

ALFONSE.

Mais, depuis ton depart, il s'est passé sept ans.

HORTENSE.

Il est vray, mais la nuict que ie partis de Gennes,
Nostre vaisseau fut pris, & ie fus mis aux chaisnes.

ALFONSE.

O Dieux! que me dis-tu? mais si tost, & comment?

HORTENSE.

La nuict, la mesme nuict de nostre embarquement,
Nous fusmes rencontrez d'vn vaisseau de corsaires,
De ces costes de mer écumeurs ordinaires,
Et depuis i'ay passé six ans entre leurs mains,
Et nourry mon amour, parmy ces inhumains.

Que

ALFONSE.

Que ne fis-tu sçauoir ton seruage à ton pere,
Qui par vn prompt rachapt t'eust tiré de misere?

HORTENSE.

Il l'eust fait, ie le croy, mais ie craignis qu'apres,
Me faisant obseruer & veiller de plus pres,
Il m'ostast les moyens de reuoir ma Clarice.

ALFONSE.

Et comment donc le Ciel te fut il si propice,
Que de te retirer des mains de ces voleurs?

HORTENSE.

Voicy par quel moyen il changea mes malheurs,
Vn jeune Courtisan des fauoris du Prince,
Et des plus renommés dedans cette Prouince,
Passant au port d'Hercule & m'ayant par hasard
Veu dans vn des vaisseaux souspirer à l'écart,
Par vn secret instinct, touché de mes miseres
M'achepta cent ducats du maistre des Corsaires
Et quelque temps apres me rendit en ces lieux.

ALFONSE.

Il sçait donc ton amour?

HORTENSE.

M'en preseruent les Dieux.
Bien moins ie l'asseuray de n'auoir connoissance
De qui, ny de quel lieu, ie tenois ma naissance,
Et que par quelque serf soustrait à mes parens,
I'auois esté vendu dés mes plus ieunes ans.
Mais ie luy dois encor vne seconde grace,
Car c'est par son moyen que ie sers chez Horace,
Et que i'ay le bonheur d'admirer quand ie veux
Le subjet de mes maux, & l'objet de mes vœux.
Ce genereux amy se treuua par fortune,
(Voy que l'occasion me fut lors opportune,
Et comme de mes maux les Dieux prirent pitié)
Auoir auec Horace vne étroite amitié;
Et voyant par hazard ce vieillard faire enqueste
De quelque homme d'esprit, & de naissance honneste,
Sur qui dans sa debile & penchante saison,
Il se pûst décharger des soings de sa maison,
M'en conjura d'abord, auec autant d'instance,
Que s'il eust deu preuoir beaucoup de resistance.
Et que s'il m'eust pressé pour son propre interest,
Tu ne dois pas douter s'il m'y treuua tout prest,
Veu que par son rapport il fist qu'Horace mesme,
Me vint solliciter de ce bon-heur extresme.
I'acceptay ce seruage, où i'ay depuis six mois,
Eu libre, auec Clarice, & la veuë, & la voix.

Où i'espere obtenir, par l'accord de nos peres,
En la fin de mes vœux, celle de mes miseres.

ALFONSE.

Que te dit-elle encor? t'a-t'elle recogneu?

HORTENSE.

Non, car mon nom changé, le poil qui m'est venu;
Et les trauaux soufferts durant ce long seruage,
N'ont presque rien laißé de mon premier visage.
Toy-mesme sçais qu'hier, rencontré sur mes pas,
Tu voulois passer outre, & ne me cogneus pas.

ALFONSE.

Et son pere?

HORTENSE.

Encor moins.

ALFONSE.

Et l'on t'appelle?

HORTENSE.

Hortense.

ALFONSE.

O Leandre! ô quel tort tu fais à ta naissance,
Que le honteux estat de ta condition,
Te fasse auoir de toy quelque compaßion.

Ou si tu n'es sensible à ta propre misere,
Prend contre ton amour l'interest de ton frere,
Consulte vn peu ton sang, prens en les differens,
Et ne fay rien pour toy, mais fay pour tes parens.

HORTENSE.

Toy-mesme epargne toy cette inutile peine,
En choquant mon amour, tu gagnerois ma haine;
Ie sçay qu'en me nuisant tu pense m'obliger,
Et me tirant d'icy, me tirer de danger;
Mais bien loing de me rendre vn salutaire office,
Sçache que ie mourois separé de Clarice,
Et qu'entre mon trespas, & son esloignement,
A peine ma douleur laisseroit vn moment.
Mais si ton amitié me veut prouuer son Zele,
Tu n'en peux souhaitter d'occasion plus belle;
Entre nos deux maisons, mets la paix que i'attends,
Calmes en les discords, fay l'ouurage du temps;
Alfonse au nom des Dieux, dont l'hõneur t'en conuie,
Au nom de deux amants qui te deuront la vie,
Ne nous refuse pas ton ayde en ce besoing.

ALFONSE.

Et si ie n'obtiens rien?

HORTENSE.

Hazarde au moins ton soing;

Et si (pour mon malheur) tes poursuittes sont vaines,
Mande le moy, n'importe, & ie retourne à Gennes.

ALFONSE.

Me le dis-tu sans feinte?

HORTENSE.

Ouy, pourueu que discret,
Enuers mon pere, au moins tu me tiennes secret.

ALFONSE.

Tu me dois mieux connoistre, & ce discours m'offence,
Au reste si d'abord i'ay dit ce que ie pense,
Comme vn sincere amy qui ne te cele rien,
I'ay creu le deuoir faire, & l'ay fait pour ton bien.
Mais puisqu'à mon aduis, ton sens est si contraire,
Cette mesme amitié m'oblige à te complaire,
Et selon son dessein te laisser en ce lieu.
Cependant le iour croist, separons-nous, adieu:
Et sur tout souuiens toy, de viure icy d'adresse,
Et contre ton amour croire vn peu ta sagesse.

HORTENSE.

Et toy fay de ta part, ce que tu me promets.

ALFONSE.

Le succez si ie puis, passera tes souhaits.

SCENE III.

HORTENSE seul.

Le iour croist: hastons-nous, allons chez Hippocrasse.

SCENE IV.

ALEXIS. LEONSE.

ALEXIS.

Le voilà, cours Leonse, appelle-le de grace,
Ie m'y puis confier, & ie le cognois bien.

LEONSE.

Vous vous pouuez tromper, ne precipitez rien.
Ce n'est plus vn secret, qu'vn secret qu'on declare:
Mais vn regret qu'au cœur nostre bouche prepare,
Et si l'on s'est fait tort de l'auoir declaré,
Le tort ne peut iamais en estre reparé.

ALEXIS.

Il est vray, mais :

LEONSE.

Quoy mais?

ALEXIS.

Ne sçais-tu pas encore
La faueur qu'il me doit, à quel poinct il m'honore,
Que l'heur de me seruir, est son plus cher soucy.

LEONSE.

Peut-estre.

ALEXIS.

Il est trop vray: tu dois sçauoir aussi,
Que ie n'ay souhaitté qu'il entrast chez Horace,
Que pour y voir Clarice, & m'obtenir sa grace;
Et quand s'il t'en souuient, ie t'en ouuris mon sein,
Tu ne pûs t'empescher d'approuuer mon dessein.
Voyant donc aujourd'huy l'occasion si belle,
Et pouuant (comme il peut) me seruir aupres d'elle,
A quoy bon differer l'espoir que i'en attends,
Et ne luy parler pas?

LEONSE.

Parce qu'il n'est pas temps.
Si vous n'auancez rien, & qu'vn an de seruice
Ne vous ait pas acquis vn regard de Clarice,
Si depuis si long-temps vos vœux ont esté vains,
Dessus quel fondement bastissent vos desseins?
Vous sçauez que chacun tend à se satisfaire,

Qu'ainsi qu'elle vous plaist, vn autre luy peut plaire;
Et ce n'est pas tousiours vn bon raisonnement,
De deuoir estre aymé par ce qu'on est amant:
Vous pourriés l'emporter du costé du merite,
Mais ce n'est pas tousiours par où l'amour s'excite,
Tout dépend du caprice, & souuent en effet,
La meilleure fortune arriue au plus mal fait,
L'auarice a gaigné jusques au cœur des filles,
Elles ne pesent rang, noblesse ny familles,
Les mains & non les yeux aujourd'huy font les chois,
Si l'or pese il suffit, tout le reste est de poids.
Mais outre ces raisons, vous trahissez Lucrece,
Que l'on sçait qui vous ayme auec tant de tendresse;
Quand Clarice sçaura cette infidelité,
Comment pretendez-vous en estre bien traicté?
Et sans estre au hazard d'vne pareille injure
Comment se fiera t'elle en la foy d'vn parjure?

ALEXIS.

Par la gloire qu'elle a d'en estre la raison;
Ses yeux plus que mon cœur font cette trahison.
Mais ne t'ay-je pas dit que ce discours m'offence?

LEONSE.

Et bien n'en parlons plus, passons, parlons d'Hortense,
Vous luy voulez ouurir le fonds de vostre sein,
Et si pour cét objet luy mesme auoit dessein;

Alexis

ALEXIS.

Pour Clarice? ô bons Dieux! quelle est ta resuerie?
Vn valet, vn esclaue;

LEONSE.

Attendez ie vous prie;
Vn esclaue, il est vray, mais ne voyez vous pas
Combien il est adroit, combien il a d'appas,
Et quelle place il tient dans l'esprit de son maistre:
Si donc il arriuoit, comme enfin il peut estre,
Qu'estant porté pour luy de tant d'affection,
Il voulust l'honorer de sa succeßion,
Et pour se deliurer des soins de sa famille,
Le choisir pour son gendre & luy donner sa fille.

ALEXIS.

O fol! ie conceurois ce friuole soucy!

LEONSE.

Mais il peut estre, en fin.

ALEXIS.

Le Ciel peut choir außi.

LEONSE.

L'affaire, croyez-moy, n'est pas si difficile,

Qu'à mon gré cét aduis vous doiue estre inutile,
Ce discours vous déplaist, mais i'y suis obligé,
Craignez le repentir d'vn aduis negligé.

ALEXIS.

Rien ne peut succeder sans tenter la fortune ;
Mais que voy-je ? éuitons cette femme importune.

SCENE V.

LVCRECE. CYNTHIE.

LVCRECE.

TV vois que cét ingrat se dérobe à mes yeux,
Comme si ie portois vn air contagieux,
Voy quel est le malheur d'aymer qui nous mesprise,
Et sous d'ingrates loix ranger nostre franchise.

CYNTHIE.

Laissez-là ce perfide, est-il si mal aysé
De changer en mespris, vn amour mesprisé ?
Chassez de vostre cœur ces inutiles flames,
Serués vous pour vn bien d'vn des defauts des fémes,
A qui si par le mien, ie cognois leurs esprits,
Il est si mal-aysé de souffrir le mépris.
L'honneur vous y conuie, & tout noble courage,
Ne peut ingrattement supporter le seruage.

Il n'eſt point de mal-heur, il n'eſt point de trépas,
Pire que de ſeruir, & de n'agréer pas.

LVCRECE.

Il ſeroit bien-ayſé de ſortir de miſere,
Si l'on executoit, comme l'on delibere,
I'ay pris aſſez de fois, l'aduis de ma raiſon,
Et baſty des deſſeins contre ſa trahiſon,
Mais vn inſtant apres renuerſe l'edifice,
Et comme l'on a dit de la femme d'Vliſſe,
Non pour tromper autruy, mais pour me deceuoir,
Ie deffaits le matin ce que i'ay fait le ſoir.
Apres que i'ay le iour de ma triſte penſée,
Par d'extrémes efforts ſon image effacée,
Le ſommeil me ſurprend, & ce Peintre ſçauant
Me le repeint la nuict plus parfait que deuant,
Ma bleſſure ſe r'ouure & deuient plus profonde,
Et le meſme ſoleil, qui ſe cachant dans l'onde,
Le ſoir d'auparauant m'auoit veu ſans amour,
Me retrouue amoureuſe, en ramenant le jour.

CYNTHIE.

L'amour vous fait joüer vn mauuais perſonnage,
Auec ſi peu d'eſpoir, i'aurois plus de courage,
I'éteindrois ce braſier, fuſt-il plus violent,
Et me garderois bien d'en faire vn inſolent.
Ces reſolutions ne ſont pas ſans exemple,

Mais insensiblement nous arriuons au Temple,
Venez y renoncer à la foy d'Alexis,
Et sacrifiez-y vos soings, & vos soucys.
Dieux! voicy le sujet d'vne seconde peine,
Tout concourt à vous nuire, & l'amour, & la haine,
Vous tombez d'vn ingrat, en vn persecuteur,
L'incomparable amant! le joly seruiteur!

SCENE V.

HIPPOCRASSE vieil Medecin.
LVCRECE. CYNTHIE.

HIPPOCRASSE.

VOICY l'aymable objet de mes douces pensées,
Mes prieres, ô Ciel, sont trop recompensées;
Beaux yeux viuans soleils, claires sources du jour,
Beaux remedes des cœurs, blessez des traits d'amour,
Beauté (si vostre grace à mes desirs incline,)
D'vn fameux Medecin, fameuse medecine,
Maistresse des Docteurs quand ordonnerez vous,
Vn vtile remede au mal qui me deuore?

LVCRECE.

Si vous voulez guerir, prenez de l'Elebore.
C'est à ce que l'on dit le remede des fous.

HIPPOCRASSE.

C'est auoir l'esprit bon, & meriter la gloire
D'vn iugement bien sain, que de vous estimer.

LVCRECE.

Vous tesmoignez encor beaucoup plus de memoire,
Il vous souuient de loin, s'il vous souuient d'aymer.

HIPPOCRASSE.

Ie porte vn ieune cœur, dessous vn vieil visage,
Tout enfant qu'est l'Amour, il est plus vieil que nous.

LVCRECE.

Allez donc caresser des enfans de vostre age,
Pour moy ie ne veux point d'vn enfant comme vous.

HIPPOCRASSE.

Ingratte, pour le moins ma douleur vous conuie
De me donner la mort, ou de me secourir.

LVCRECE.

Vous passez de si loing le terme de la vie,
Que vous ne sçauriez plus, ny viure, ny mourir.

HIPPOCRASSE.

Quelque soin vous trauerse, & ie vous importune,

Que m'ordonnerez-vous au ſortir de ce lieu?

LVCRECE.

D'aller chercher ailleurs voſtre bonne fortune,
De me laiſſer en paix, & de me dire adieu.

HIPPOCRASSE.

Adieu donc inhumaine, adieu cœur inſenſible,
Apprenez qu'à mon art, tout remede eſt poßible,
Qu'aucune gueriſon n'excede mes efforts,
Et que ie gueris l'ame außi bien que le corps.
Aſſez depuis trois ans, qu'vn ſort opiniaſtre,
De ces ſorciers appas me retient idolatre,
Ie deuſſe auoir conneu, comme enfin ie cognoy,
Le peu de volonté que vous auez pour moy;
Ie ſçay bien que de perdre vn homme de mon âge,
A voſtre ſentiment, ce n'eſt pas grand dommage:
Mais à vous bien priſer ie trouuerois enfin,
Que vous gaigner außi, ce n'eſt pas grand butin.
Faites donc de quelque autre vn choix plus équita-
Quelque ieune éuenté vous ſera plus ſortable. [ble,
Ie ne ſuis pas en peine où tourneront mes vœux,
Vne qui vous vaut bien eſt mienne ſi ie veux.
Si ie ne parois beau ſous cette peau ridée,
I'ay pour me r'ajeunir de l'herbe de Medée.
I'ay de l'âge, il eſt vray, mais j'ay du bien außi,
Et cette herbe guerit de beaucoup de ſoucy.

SCENE VI.

LVCRECE. CYNTHIE, seules.

CYNTHIE.

LE plaiſant amoureux, l'entretien delectable !
Où nous vient-il icy parler des morts à table ?
A luy faire l'amour, à luy pouſſer des vœux,
Ayant, comme il a fait, neigé ſur ſes cheueux !

LVCRECE.

Le Ciel, pour mon malheur, veut qu'il me perſecut[e]
Auſſi cruellement que l'autre me rebute.

CYNTHIE.

Encor faut-il taſcher de vaincre vos ſoucis,
Imitez pour vn temps les dédains d'Alexis.
Si vous le rencontrez en l'Egliſe, en la ruë,
Comme le mépriſant, détournez-en la veuë,
Et faictes la railleuſe auec vn ris fardé,
Que ſçait-on? ce moyen m'a par fois ſuccedé.
Ce n'eſt pas que l'amour m'ait iamais tourmentée,
Iuſqu'icy, grace à Dieu, ie m'en ſuis exemptée,
On ſçait de quelle ſorte on m'a veu gouuerner;
Mais par fois, ſans en prendre, on ſe plaiſt d'en dõner.

Sur tout à ces galants qui se picquent de gloire,
Ie prens vn grand plaisir à leur en faire accroire,
Parfois ie les attrape auecques les doux yeux;
Mais parfois les dédains me réüßissent mieux.
Trop d'amour les rebutte, & la froideur les picque,
Ie vous dis mon aduis, comme ie le practique,
Vous deuriez l'éprouuer, l'essay n'en couste rien.

LVCRECE.

Il faut voir si le Ciel t'inspire pour mon bien.

SCENE VII.

LEONIN. LVCRECE. CYNTHIE.

LEONIN resvant, & parlant en luy-mesme, puis aduisant Lucrece, luy dit;

AGreables Tyrans des libertez humaines,
Beaux yeux, beaux aßassins des cœurs des Ca-
[pitaines.

CYNTHIE.

O Dieu, que d'Amoureux!

LEONIN.

Vous dont les traits dardez,
Sur les trosnes d'amour; Ie m'embroüille, attendez;

Les

Les trosnes dont l'amour excite la puissance,
Que maudit soit le maistre auec son eloquence. grattant sa teste.
Ie ne m'attendois pas de m'en acquitter mieux.
C'est mõ maistre en vn mot qui m'enuoye en ces lieux;
Sa lettre mieux que moy vous dira sa pensée,
Ie ne sçay maintenãt où ie l'auray laissée. Il cherche lõg-tẽps dans son pochon,

CYNTHIE.

L'aymable Ambassadeur!

LEONIN.

Ie l'auois mise icy.

LVCRECE.

N'importe, n'en sois point dauantage en soucy,
Tu l'auras esgarée auecques ta memoire.

LEONIN l'ayant trouuée, & lisant l'inscription.

O l'objet des objets, la merueille, & la gloire;
Iustement la voilà: mais Dieux! que faites vous?
Voyant qu'elle déchire la lettre.

LVCRECE s'en allant.

Dy luy que c'est ainsi que ie responds aux fous.

LEONIN.

Quoy? c'est de la façon, femme indiscrete & vaine,
Que vous reconnoissez l'amour d'vn Capitaine?
Cruelle, ignorez vous combien ce second Mars,
A peuplé les Enfers d'vn seul de ses regards.
Mais la sourde qu'elle est, s'enfuit sans repartie,
Elle est morte, autant vaut. Et vous belle Cynthie,
Ne me ferez vous point vn traittement plus doux?

CYNTHIE s'en allant.

Non, ie souffre autant qu'elle en l'entretien des fous.

SCENE VIII.

LEONIN seul. Interdit.

IE reçoy cét affront lâche, & ie delibere;
Iustes ressentimens, appellez ma cholere,
Dépit, courage, honneur, que ne m'animez vous?
Leur faut-il pardonner par faute de courroux?
En plain iour, à ma face, au milieu de la ruë,
Mon honneur affronté, mon estime perduë,
Et puis ie suis ce braue, & ce mauuais garçon:
Ie suis vaillant pourtant, mais c'est à ma façon;
I'entens auec plaisir parler des faits de guerre,
D'auoir tué, brisé, saccagé, mis par terre,
Causé des cris, des bruits, & des confusions;
Mais ie ne m'ayme pas dans ces occasions;
Le sang chocque ma veüe, & le bruit m'incommode,
Et chacun en vn mot est vaillant à sa mode,
L'vn pour bien entreprendre, & bien executer,
Moy pour bien admirer, & pour bien écouter.

Il s'en va, auec des postures de braue.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

HIPPOCRASSE, son Valet.

HIPPOCRASSE.

MOY, l'orgueilleuse, moy! me traiter d'insensé?

Le Valet.

Sans doute, il vous déplaist qu'on vous ait caressé;
Sçauez-vous que ces noms d'ignorans, fous, infames,
Sont parfois aux Amans des faueurs de leurs dames;
Elle veut esprouuer par cette liberté
Vostre soûmission, & son authorité.

HIPPOCRASSE.

A d'autres ces faueurs, ie hay cette caresse,
Et fut-elle cent fois ceste mesme Lucrece,
Qui rendit la franchise à l'Empire Latin,
Et laua de son sang l'honneur de Collatin,
Par ce que nous deuons au respect d'Hippocrate,
Apres vn tel affront, i'oublierois cette ingratte,
Comme i'accompliray le dessein que i'en faits.

Ouy par . baste, il suffit, ne m'en parlez iamais,
Cette froideur luy vient de ne me pas connoistre :
Mais que t'a dit Hortẽse, & que me veut son maistre?

LE VALET.

Il m'est venu parler, mais il ne m'a rien dit.

HIPPOCRASSE.

Comment, rien ? Ignorant ! ô Dieu l'estrange esprit !

Le Valet.

Comme il vouloit parler la pluye est suruenuë,
Et moy me retirant l'ay laissé dans la ruë ;
Mais ne m'enquerez plus, son maistre que voicy,
Vous dira le sujet qui l'amenoit icy.

SCENE II.

HORACE. HIPPOCRASSE. Le Valet.

HORACE.

OVy dea, Religieuse, vne si sainte enuie,
Si ie te cognois bien ne te vint de ta vie ;
Et la deuotion qu'on apprend au miroüer,
Est moins de s'enfermer, que de se faire voir.
Hortense tarde trop, ceste longueur me lasse,
Rendons nous sur les lieux, & voyons Hippocrasse.

Pour terminer l'affaire, ou la rompre en deux mots:
Car cette diligence importe à mon repos.
Dieu! Comme ie vous trouue au poinct que ie desire,
Ie vous allois chercher;

HIPPOCRASSE.

Que me voulez-vous dire?

HORACE.

Vn mot qui vous importe, & qui vous sera doux:
Mais quand nous serons seuls.

HIPPOCRASSE au Valet.

Rentre donc, laisse nous,
Et me faits au retour treuuer ma chambre faite,
Tout le meuble dressé, toute la maison nette,
Les escaliers frottez, les greniers balayez,
Mes liures en estat, mes habits nettoyez,
Décrotte bien ma housse, étrille bien la mule,
Mets le disner au feu, garde que rien ne brusle,
Prepare la farine, & mets le pain au four,
Puis desjeune, & que tout soit prest à mon retour.
Va, l'exercice est sain, il n'est chose meilleure.

Le Valet.

Et quand reuiendrez-vous?

HIPPOCRASSE.

I'entre dans vn quart d'heure.

LE VALET.

Et dans ſi peu de temps puis-je en venir à bout?

HIPPOCRASSE.

Ouy, tout homme de cœur eſt capable de tout,
Tel que fut vn Ceſar qui pouuoit tout ſans peine;
Sçais tu ce que l'on dit de ce grand Capitaine,
Qui fiſt mordre la terre à tant de legions,
Qui miſt le joug Romain ſur tant de regions;
Et qui porta ſa gloire à ſon degré ſupréme;
Ie ſuis venu, i'ay veu, i'ay vaincu, fay de meſme.

LE VALET.

Hé bien laiſſez moy faire, allez, Ceſar, ou rien,
Mais pluſtoſt le dernier.

HORACE.

L'agreable entretien!

HIPPOCRASSE.

Fay ton poßible enfin;

LE VALET.

Ceſar ou rien vous dis je.

HORACE.

Ho! Seigneur Hippocrasse, & quel est ce prodige?
Quoy iusqu'à vos valets sont des demy-docteurs?

HIPPOCRASSE.

Le sçauoir reflechit du maistre aux seruiteurs;
Et de mesme en aduient à qui fait habitude,
Et frequente pratique auec des gens d'estude;
Ma reputation n'est pas sans fondement,
Ie conuerse & i'instruits si fructueusement,
Auecques tant d'esprit, de douceur & de grace,
Qu'vn ignorant, vn asne, vn sot, (Seigneur Horace;)
Me voyant quinze iours sçauroit tout le latin,
Et deuiendroit grand homme & fameux Medecin;

HORACE.

Or sus touchons l'affaire, & parlons de Clarice,
Ne desirez vous pas que l'hymen s'accomplisse?
Voulez vous tousiours tiede & tousiours incertain,
Me remettre (sans fin) du iour au lendemain?

HIPPOCRASSE.

I'ay leu dans Aristote au troisiesme de l'Ame
Que c'est vn grand discours que le choix d'vne femme;
Qu'il faut en cét endroit peser bien nos transports,
Et que l'homme estant l'ame & la femme le corps,

Et l'vnion des deux deuant estre eternelle,
On doit bien auoir peur de se degouster d'elle;
Ie sçay que ie craindrois ce qui n'aduiendra pas,
Et qu'en effect, Clarice a de trop doux appas;
Puis n'ayant jamais eu de dégoust pour le pere,
La fille asseurement ne me sçauroit deplaire;
On dit vulgairement que tel pere, tel fils,
(Au genre masculin sous qui l'autre est compris)
Mais ce que i'en ay dit est pour faire paroistre,
Que ie ne puis faillir manque de le connoistre.

HORACE.

C'est bien fait, mais enfin c'est trop deliberer,
L'ardeur d'vn amoureux se perd à differer,
Et sur tout en nostre âge, où chaque heure qui passe,
Nous oste quelque flame, & donne quelque glace.

HIPPOCRASSE en soy-mesme.

Inutiles transports, mouuemens insensez,
Deuoirs mal recogneus, vœux mal recompensez,
Qui m'attirez encor du costé de Lucrece,
Arrestez, il est temps que son empire cesse.
Ouy Clarice me plaist, ie l'ayme, ie la veux;
C'est le temple viuant où s'adressent mes vœux:
Ie consents d'accomplir cét heureux mariage,
Que desirez-vous plus?

HORACE.

HORACE.

Ie voudrois dauantage.

HIPPOCRASSE.

Hé quoy?

HORACE.

Que cét Hymen, fust desià consommé.

HIPPOCRASSE.

O! de quelle furie estes-vous animé.
Vous me donneriez lieu de soupçonner Clarice.

HORACE.

Qui ne sçait point tromper agit sans artifice;
Pour ma fille elle est sage, & l'on la cognoist bien:
Mais on sçaura l'affaire, & nous ne ferons rien.

HIPPOCRASSE.

De qui la sçaura-t'on? mais ie veux qu'on la sçache,
(Comme mal aysément vn tel secret se cache;)
Qui seroit si hardy que d'aller sur mes pas?
Et si presomptueux qu'il creust n'en mourir pas?
Ha, si i'en sçauois vn! Pour Dieu, Seigneur Horace,
En l'humeur où ie suis, retirez-vous de grace,
Qu'vne aueugle fureur ne m'emporte aujourd'huy,

E

Et que ie ne vous tuë en vous prenant pour luy.

HORACE.

Tout beau, ie ne dis pas qu'on voulust entreprendre,
Dessus vne alliance, où l'on vous veist pretendre,
Par forme de discours ie vous parlois ainsi.

HIPPOCRASSE.

Par forme de discours, ie fais le braue aussi.

HORACE.

Il reste de conclure, & l'heure, & la iournée,
Que nous accomplirons cét heureux Hymenée.

HIPPOCRASSE.

Hé bien, ne prenons loy que de vostre vouloir,
Quand l'accomplirons nous?

HORACE.

S'il se peut dés ce soir.

HIPPOCRASSE.

Dés ce soir?

HORACE.

Oüy ce soir, & sans plus de remise.

HIPPOCRASSE.

Ce soir donc, ie le veux, la parole en est prise.

HORACE.

Luy mettrez-vous la bague, & contracterons nous?

HIPPOCRASSE.

Nous accomplirons tout.

HORACE tendant la main.

Me le promettez-vous?

HIPPOCRASSE luy touchant dans la main.

Ie vous promets bien plus, s'il est en ma puissance.

HORACE.

Quoy?

HIPPOCRASSE.

De luy faire vn fils, Docteur dés sa naissance,
Pour marque du sçauoir dont le pere est doüé.
Que reste-t'il encor?

HORACE.

Rien, le Ciel soit loüé.

Et prenne tousiours part en ce qui vous concerne;
Au reste allez vn peu vous mettre à la moderne:
Mettez bas pour ce soir ces habits de Docteur,
Essayez de parler plus Courtisan qu'Autheur,
Passez par le rasoir le poil de ce visage,
Laissez à la maison ce tesmoin de vostre âge;
Ajustez ces cheueux, ornez vous, parez vous,
Et souuenez-vous d'estre, & bel, & bon Espoux.

HIPPOCRASSE.

Et vous, souuenez-vous, en me voyant paroistre,
De ne vous tromper pas, & de me reconnoistre.
L'art me va redonner les fleurs de mon printemps,
Ie m'en vay me remettre en l'âge de vingt ans;
Enfin, pour faire foy de mon amour extrême,
Ie veux, aux yeux de tous, passer pour l'amour même.

SCENE III.

HORACE. HORTENSE.

HORACE.

IE t'ay bien attendu, tu m'as mis en soucy,
Et par cette longueur tu m'as fait rendre icy.

HORTENSE.

Ie viens de chez Celin.

HORACE.

Et bien ?

HORTENSE.

Il eſt en ville.

HORACE.

N'importe, ſon aduis me ſeroit inutile,
Et ſans prendre autrement conſeil de mes amys,
I'ay terminé l'affaire.

HORTENSE eſtonné.

Hé quoy ? s'il m'eſt permis ?

HORACE.

Quoy que ta bonne foy me ſoit aſſez cogneuë,
Que ie connoiſſe aſſez quelle eſt ta retenuë,
Et que pour te celer aucun de mes ſecrets,
Tu prennes trop de part dedans mes intereſts:
Toutefois ſçachant bien qu'en fait de mariage,
Qui prend le moins d'aduis eſt touſiours le plus ſage.
Ie n'en ay point cherché, ny pas meſme le tien,
I'ay voulu qu'vne fois vn ſecret fuſt tout mien.

HORTENSE.

Qu'est-ce ? Amour, ayde moy.

HORACE.

Maintenant que l'affaire
Est au point que ie veux, ie ne m'en dois plus taire.
Non pour en prendre aduis, car il seroit trop tard,
Mais pour m'en réjouyr, & pour t'en faire part.
Sçaches donc que les soins que ie dois à ma fille,
Me font, ce soir, d'vn gendre accroistre ma famille,
Et que depuis long-temps me parlant si souuent,
Et ce matin encor, d'entrer dans vn Conuent,
(Caprice qui luy naist de quelque fantaisie;)
I'ay voulu couper cours à cette frenesie,
Et pour luy voir l'esprit entierement guery,
Sans attendre plus tard luy donner vn mary.

HORTENSE.

Est-ce pourquoy tantost vous mandiez Hippocrasse?

HORACE.

Ouy, n'est il pas sçauant, riche, & d'honneste race?
Il est d'âge, il est vray, mais encor frais & sain,
Et m'en a dés long-temps tesmoigné le dessein.
Qu'est-ce ? tu ne dis mot, qu'as-tu mon cher Hortẽse?
Ne trouues-tu pas lieu d'aymer son alliance?

HORTENSE.

Non sans doute.

HORACE.

Et pourquoy?

HORTENSE.

Parce qu'il a deux maux

HORACE.

Quels?

HORTENSE.

Qu'il est vieil, & fol, deux insignes defaux.
Et vous auez pour elle vn naturel trop tendre,
Pour mesurer au bien, le merite d'vn gendre.

HORACE.

Le bien, de la façon qu'on en vse aujourd'huy,
Couure bien des deffaux, on n'en veut plus qu'à luy
Il nous fait apres luy courir la terre & l'onde,
C'est l'aymant & l'amour des cœurs de tout le mõde,
On n'en a iamais trop, il vient tousiours trop tard,
On rit de la vertu, l'honneur fait bande à part.

HORTENSE.

Prenant vn gendre ieune, & d'illustre famille,
Vous pouuiez satisfaire, & vous, & vostre fille.

Vous n'auiez qu'à laisser ce choix à ses beautez.
Trop de riches partys se fussent presentez.
Mesme s'il vous souuient de cette vieille hayne,
Que vous mesme auoüez vous causer tant de peine.
Pour oster aux Sardins ce reste de courroux,
Que la mort de leur fils entretient contre vous,
Et rendre le repos à vostre conscience,
Deuiez vous pas chez eux chercher cette alliance,
Et d'ennemys mortels, deuenir bons amys,
Leur rendant vne fille à la place d'vn fils ?

HORACE.

L'affaire est en effet vn peu precipitée,
Mais ie n'y pense plus, puis qu'elle est arrestée.

HORTENSE tout bas.

Ma mort l'est donc aussi.

HORACE.

Commence à t'occuper;
Va de ce pas mettre ordre aux aprests du souper,
Et prier Alexis, & Celin de la feste;
I'auray soin cependant que Clarice s'appreste,
Et se tienne en estat d'agréer cét accord.

SCENE

SCENE IV.

HORTENSE.

VA, fay moy, contre moy, l'instrumẽt de mon sort:
Et dans ma propre main mets la fatale espée,
Par qui doit de mes iours la trame estre coupée.
Ha! cruelle Fortune! il n'estoit point besoin,
De conseruer ma vie auecques tant de soing,
De me sauuer des vents à nos vaisseaux contraires,
De me faire eschapper de la main des Corsaires,
De me faire trouuer le secours d'Alexis,
Et presque en ce secours la fin de mes soucis.
Puis qu'il m'auoit rendu si prés de ma maistresse,
Pour me l'oster apres, & m'estre si traistresse.
Mourons donc, & faisons nostre naufrage au port,
Sur vne mer de sang, allons chercher la mort.
Il ne faut pour mourir qu'auoüer ma naissance,
Ie cesseray de viure, en cessant d'estre Hortense,
La hayne inueterée entre nos deux maisons,
N'a pas encore éteint ces funestes tisons,
Ma fortune dépend du nom que ie veux prendre,
Autãt qu'on ayme Hortense, autãt on hayt Leandre,
Si ie veux viure, enfin, ie suis celuy qui plaît,

F

Et si ie veux mourir ie suis celuy qu'on hait;
Mon nom en me nuisant me seruira peut-estre,
Et me faisant perir me fera reconnoistre;
I'auray peut estre mort l'honneur d'estre pleuré,
Des yeux qui m'ont veu vif & qui m'ont ignoré:
Mais pour ce faux honneur faut il perdre Clarice;
Esprouuons tout pour elle, employons l'artifice;
Le sort peut si ie vis seconder mes efforts,
Mais tout puissãt qu'il est ne peut rien pour les morts;
La mort est le seul mal qui n'a point de remede:
Arrestons Alexis, & reclamons son aide.

SCENE V.

ALEXIS. LEONSE.

HORTENSE.

SI proche du Palais où regne vostre amour,
Sans doute vous venez d'y faire vostre cour;
C'est assez expliquer le logis de Lucrece.

ALEXIS.

Ce n'est pas d'où me vient le soucy qui me presse.

HORTENSE.

Ces discrets desadueus pour moy sont superflus.

ALEXIS.

Ie te dis franchement que ie ne la vois plus.

HORTENSE.

A quoy donc tant de tours à l'entour de sa porte,
Et qu'est-ce (sans mentir) qu'attendre qu'elle sorte,
Mais ie me puis tromper, peut estre attendiez-vous,
L'heure de voir passer nostre nouuel espoux.

ALEXIS.

Quel espoux cher amy, i'ignore ce langage.

HORTENSE.

Quoy vous ne sçauez rien de ce beau mariage?

ALEXIS.

Qu'est-ce donc, quelque piece? ou quelque bruit qui
Ie n'en ay rien appris. [court?

HORTENSE.

Pour vous le faire court,
Mon maistre vous inuite aux nopces de sa fille;
Comme parfait amy de toute sa famille.

ALEXIS surpris.

O dieux!

HORTENSE.

Quoy, ce discours vous desrobe la voix,
Et que direz-vous dõc quãd vous sçaurez son choix.

ALEXIS.

Ne me fay point resver, apprens-le moy de grace?

HORTENSE.

Vous resueriez long-tẽps pour trouuer Hippocrasse.

ALEXIS.

Quoy? ce vieil Medecin plus malade d'esprit,
Et plus intemperé que les corps qu'il guerit?
Qui signale son art par sa seule vieillesse,
Et qui ces jours passez en contoit à Lucrece?

HORTENSE.

Vous en estonnez-vous? sçachant qu'il a du bien;
Aujourd'huy l'or est tout, & tout sans luy n'est rien.

ALEXIS.

Hippocrasse! ô quel goust! il vaudroit mieux pour elle,
Qu'auecques moins de bien, il eust plus de ceruelle:
Horace a bon dessein, mais il deuroit iuger,
Combien il met l'honneur de sa fille en danger,
Qu'il veut qu'à son contraire, vn contraire s'allie,

Ioignant tant de ſageſſe, auec tant de folie.
L'affaire vaudroit bien qu'on s'en daignaſt meſler.

HORTENSE.

Ie ne vous cherche auſſi que pour vous en parler,
Vous inuitant bien moins que ie ne vous conjure,
D'ayder à mettre obſtacle à cette procedure.
Vous aymez trop Horace, & ie ſuis trop à luy
Pour ſouffrir le regret qu'il s'achepte aujourd'huy;
Deffendons ſon honneur contre ſon auarice,
Faiſons luy marier, non pas vendre Clarice.
Seruons la,

ALEXIS.

Volontiers, & plus que tu ne crois.
Ie croirois obliger bien du monde à la fois,
Et moy-meſme y prendrois vn intereſt extreſme.

HORTENSE.

Obligeant ſes amys, on s'oblige ſoy-meſme.
Ne differons donc point, meſnageons bien le temps.

LEONSE à Alexis.

Parlez, qu'attendez-vous?

ALEXIS.

Il ne prend pas mon ſens.

HORTENSE.

Tost donc, l'affaire presse, elle est bien auancée.

LEONSE.

Nous en viendrons à bout; écoutez ma pensée:
Vous ne pouuez douter sans trop d'aueuglement,
Que Lucrece vous ayme, & tres-sensiblement,
Ses feux sont si cogneus, que l'on ne s'en peut taire,
Et qu'elle fait pitié de ne vous en point faire.
A peine elle vous vid que vos charmes vainqueurs,
Luy firent écarter vne foule de cœurs.
Et vous croyant touché d'vne ardeur mutuelle,
Mépriser cent amans qui souspiroient pour elle.
Entre autres ce stupide & fol de Medecin,
Si gros asne en sa langue, & docteur en Latin.

ALEXIS.

Il est vray, mais enfin à quoy tend ce langage?

LEONSE.

A leur faire joüer chacun leur personnage,
Ayant sur la premiere vn souuerain pouuoir,
Forcez vostre froideur, & retournez la voir.
Puis quand vous en aurez obtenu vostre grace,
Comme par entretien tombez sur Hippocrasse.

Et sous pretexte enfin de diuertissement,
Faites luy r'approcher ce ridicule amant.
Vous pourrez, sous couleur de cette raillerie,
Aysément obtenir qu'elle mesme l'en prie,
Et luy persuadé de sa presomption,
Croyant qu'elle responde à son affection,
Sans égard de traicté, ny respect de promesse,
Laissera bien-tost là Clarice pour Lucrece,
Et se rira d'Horace, auec son appareil.

ALEXIS.

Qu'en dis-tu cher amy?

HORTENSE.

I'approuue ce conseil.

ALEXIS.

Il est bon ce me semble.

HORTENSE.

Il est incomparable;
Et pourueu que l'effet nous en soit fauorable,
Nous vous deurons la vie, & l'on aura chez nous
Vn éternel sujet de se louër de vous.
Pour moy qui suis ialoux de l'hõneur de mon maistre,
Au plus extresme poinct qu'vn valet le peut estre;
Quoy que vostre amitié m'ayt produit tant d'effets,
Ce seruice m'est cher entre tous vos bienfaits.

Et dans les ſentimens de ce plaiſir extreſme,
Si ie ne vous eſtois plus acquis que vous meſme,
Ie me plaindrois de vous en vn poinct ſeulement,
Que vous ſemblez douter de mon reſſentiment;
Et parmy ces bien-faits me faites vne injure,
De vous ſeruir ſi peu de voſtre creature;
Et cherchant tous les iours moyen de m'obliger,
Ne m'en donnez jamais dequoy me reuanger.

LEONSE à Alexis.

Or ſus declarez vous, l'occaſion eſt belle.

ALEXIS.

Ie veux croire en effet que tu m'es ſi fidelle,
Que mon bien t'eſt ſi cher, & que tu m'ayme tant,
Qu'ayant à te fier vn deſſein important,
Où la neceßité veut que ie t'intereſſe,
Ie ne veux exiger ta foy ny ta promeſſe,
Craignant de faire tort à ta fidelité,
Si ie ſemblois douter de ſa ſincerité.

HORTENSE.

Et moy ie vous promets de vous faire paraiſtre,
Les fidelles deuoirs d'vn eſclaue à ſon maiſtre,
Et de mon mouuement vous engage ma foy,
D'eſtre bien plus à vous que ie ne ſuis à moy.

Parlez

Parlez donc maintenant auecques confiance,
Vn instant m'est vn an tant i'ay d'impatience,
De payer pour le moins quelqu'vn de vos bienfaits,
Et de faire à mon zele éclorre des effets.

ALEXIS.

Appren donc le commerce où ta bonté t'engage;
Pour auoir autant vaut rompu ce mariage,
Et redonné la vie à Clarice en effet,
Tout cela seroit peu si tu n'auois plus fait;
La vertu de ton œuure est d'vn merite extréme,
Tu t'es rendu la vie à bien dire à toy-mesme,
Et ton œuure est de soy le merite & le prix.

HORTENSE.

Dieux! il sçait mon secret, de qui l'a t'il appris?
Ie ne vous entends point.

ALEXIS.

T'aimant comme ie t'aime,
Suis ie pas (cher amy) comme vn autre toy-mesme?

HORTENSE.

I'estimeray tousiours à singulier honneur,
De vous traiter des noms de maistre & de Seigneur.

ALEXIS.

Non, ie suis ce toy-mesme, à qui tu rends la vie,
Détournant vn Hymen qui me l'auroit rauie.

HORTENSE.

O Dieux !

ALEXIS.

Puisque Clarice est ma vie en effet,
Ne fussez-je pas mort du vol qu'on m'en eust fait ?
Me conserues-tu pas en nourrissant ma flame?
Et me rendant l'espoir, ne me rends-tu pas l'ame ?

Hortense demeure interdit.

Voilà de mes trauaux le principe & la fin,
De là depend mon bon & mon mauuais destin,
Ie ne t'ay fait entrer au seruice d'Horace,
Que pour y voir Clarice, & m'obtenir sa grace.
Pour elle seulement ie respire le iour,
C'est mon ambition, c'est mon Prince, & ma Cour.
I'ay renoncé pour elle aux charmes de Lucrece,
Et ie renoncerois à ceux d'vne Princesse.
En vn mot le dessein qui guide icy mes pas,
Est d'obtenir de toy, Clarice, ou le trespas.
Si, comme ie pretens, ton soin me la procure,
Ie tiens tous mes bienfaits payez auec vsure,
Et ceux dont i'ay dessein, & ceux qui sont passez,

Mais adjoustons encor, ce n'est pas dire assez.
Ie veux, si de l'effet mon attente est suiuie,
Te rester obligé de plus que de la vie,
Passer en tes respects, prendre ta qualité,
Et t'estre plus sousmis que tu ne m'as esté.
Rends moy donc, cher amy, ce fauorable office,
Acquiers moy pour esclaue, en macquerant Clarice,
Et pren droit sur ma vie autant que sur mon bien.
Hortense, que fais-tu? tu ne me responds rien!
O Dieux! quelle pasleur vois-je sur ton visage?
Pourquoy de la parole as-tu perdu l'vsage?
D'où naist cette suëur? quel est ce changement?

HORTENSE.

Ce mal, quant il me vient, passe legerement,
Il ne me tient qu'au cœur, & me prend d'ordinaire.

ALEXIS.

Leonse, assistons-le.

LEONSE.

Que luy pouuons nous faire?

HORTENSE.

Il se passe bien-tost, mais il me laisse au cœur,
Ie ne sçay quelle triste, & stupide langueur.
Qui le reste du iour me tient l'ame abatuë.

ALEXIS.

Repren, repren courage Hortense, & t'esuertuë:
Et pour te diuertir parlons vn peu d'amour,
Tu sçais que mon espoir finit auec le iour,
Si tu n'es fauorable à l'ardeur qui me presse.

HORTENSE.

Il y faut trauailler, allez donc voir Lucrece,
Et de vostre costé, comme moy de ma part,
Disposez cette affaire auant qu'il soit plus tard,
Allez, à cette fois vous connoistrez Hortense.

ALEXIS.

Ie ne me promets rien que par ton assistance,
Qu'il est pasle & deffait! ô dieux quel changement!
Adieu, va sur ton lit reposer vn moment,
Et de ton eloquence essaye apres les charmes.

Ils s'en vont.

HORTENSE seul pleurant.

Ie n'auois plus moyen de retenir mes larmes.
En quel lieu vous pourray-je ô secrettes douleurs
Permettre en liberté les plaintes & les pleurs,
D'où le bruit n'en arriue aux oreilles d'Horace?
O sort inexorable, autheur de ma disgrace,
Si tu m'as entrepris, ne faits pas grand effort,
Ie ne vy des-ja plus, tu ne tueras qu'vn mort.

ACTE III.

SCENE I.

RINOCERONTE. LEONIN.

RINOCERONTE Capitan.

MOY, passer pour vn fol, en l'esprit de Lucrece!

LEONIN.

Moy, passer pour vn autre aux yeux de ma Maistresse!

RINOCERONTE.

Moy, le Mars des guerriers! moy, le Dieu des cõbats!

LEONIN.

Moy, le Bacchus des pots! moy, le démon des plats!

RINOCERONTE.

Et moy? pour dire tout, le grand Rinoceronte!

LEONIN.

Et moy, son escuyer!

RINOCERONTE.

O desespoir !

LEONIN.

O honte !

RINOCERONTE.

Viença, va de ma part trouuer cette ame fiere,
Et d'vne façon graue, & d'vne voix altiere,
Dy luy, que l'on a veu cét inuincible bras,
Acheuer plus d'exploicts, ruïner plus d'Estats,
Soûmettre plus de Roys, faire plus de pupilles,
Démolir plus de forts, saccager plus de villes,
Et plus faire en vn iour creuser de monuments,
Que l'ingratte qu'elle est n'a vescu de moments.
Adiouster qu'acheuant toutes ces aduantures,
I'ay sur ce noble corps receu plus de blessures,
De cette verité, trop fidelles tesmoins,
Que iamais sur sa toile elle n'a fait de points.

LEONIN.

Quel Prince a si souuent mis ce bras en vsage?

RINOCERONTE.

Nul Prince, nul estat, nul Roy que mon courage.

LEONIN.

Et deuant quels teſmoins a paru ce grand cœur?

RINOCERONTE.

Il n'en reſte pas vn, car tous ſont morts de peur.
Ma ſeule voix, mon ombre, & mon ſoufle eſt funeſte,
Sçais-tu mes qualitez? Lieutenant de la peſte, vers assez plaisans
Intendant general des menaces du ſort,
Colonel du carnage, & commis de la mort,
L'effroyable terreur de la terre & de l'onde,
Et pour dire en vn mot le deſtructeur du monde.

LEONIN.

Il n'eſt donc Roy, ſuiet, peuple, ny nation,
Qui n'aſpire à l'honneur de voſtre affection?

RINOCERONTE.

Sans doute.

LEONIN.

Et d'où vient donc, qu'on vous chaſſa de France,
D'où l'on vous veid ſi toſt de retour à Florence?

RINOCERONTE.

Moy chaſſer! nul que moy, n'a droit de m'en bannir.
Mais appren le ſuiet, qui m'en fiſt reuenir.

Ce Roy dont vn tournoy ſignala la vaillanse,
Mais qui mourut enfin du dernier coup de lance;
Sçais-tu qui le bleſſa ?

LEONIN.

Non, le connoiſſez-vous?

RINOCERONTE.

Moy, (pour te dire vray) mais ce mot entre nous.
O combien mon depart dedans les cœurs des Dames,
Laiſſa de vains ſouhaits, & d'inutiles flames :
Car durant le ſejour que ie fis en ces lieux,
A bien d'autres qu'au Roy ie donnay dans les yeux.
Conſidere moy bien, contemple ce viſage,
En as-tu veu quelqu'vn qui t'ait pleu dauantage?
Ie ne me flatte point, mais i'ay ſans vanité
Entendu quelquesfois parler de ma beauté,
Außi bien que du corps, ie triomphe des ames,
Et ſi ie ne te dis qu'vn milion de Dames,
Que i'ay mis pour vn iour dedans le monument,
Ce n'eſt point me vanter, c'eſt parler ſobrement.
Quand à bleſſer des cœurs, i'ay ma veuë occupée,
I'ay fait autant d'exploits des yeux que de l'eſpée,
Selon l'air que ie prends, tout ſuccede à mes vœux,
Ange quand il me plaiſt, & diable quand ie veux.

Certes

LEONIN.

Certes vostre beauté fait tort à vostre estime,
Ce visage est trop doux pour vn cœur si sublime:
Car, comment accorder la force de ce bras.
Auecques la douceur de ces charmants appas,
Et qui voyant en vous des graces si parfaites,
Vous croiroit ce Sathan, ce Diable que vous estes?

RINOCERONTE.

Ie suis ce qui me plaist, i'ay cent fois pour vn iour,
Pris, ou laissé la forme, ou de Mars, ou d'Amour.
Ie me faits & défaits, & comme ie m'aduise,
Ie me rends agreable, ou m'incapitanise.
Tantost ie me signale en mille exploits vainqueurs,
Tantost me diuertis au carnage des cœurs;
Enfin, soit que ie plaise, ou soit que i'extermine,
Tousiours, ou ma douceur, ou ma force est diuine.

LEONIN.

O Dieux! entretenons cette plaisante humeur!
Flattons sa frenesie, & picquons-le de cœur.
Sans mentir plus ie voy cette face brillante,
Plus ie vous trouue aymable, & Lucrece insolente.

Et certes ce cœur ſert mal voſtre beauté,
Si cette iniure paſſe auec impunité.

RINOCERONTE.

S'acquittant des reſpects qu'elle me deuoit rendre;
De tout vn monde entier, ie l'aurois pû deffendre;
Au lieu que luy portant la mort que ie luy doy,
Vn monde ne pourroit la deffendre de moy.
Ma fureur n'employra pour eſteindre ſes flames;
Ny ce bras, ny ce fer, vierges du ſang des femmes;
Prenant pour vn inſtant mon viſage de Mars,
Ie la veux foudroyer d'vn ſeul de mes regards.
Eſuite cette mort toy qui l'auras preueuë,
Ne me ſuy que de loing, & deſtourne ta veuë.
Se ſauue qui pourra, certain que mon abord,
Porte pis que la peſte, & pour le moins la mort.

Il s'en va auec poſtures Eſpagnolles.

SCENE II.

HORACE. CLARICE. EMILIE
dans vne Chambre.

HORACE.

VOus, espouser vn Cloistre ! ô le plaisant caprice!
J'ay les yeux assez bons pour voir vostre artifice,
Ostez à vos refus ce voile specieux, Clarice assise, pleure sans respondre.
Vostre deuotion ne va pas iusqu'au Cieux.
La fille qui s'ajuste auecques tant de peine,
Estime encor le monde, & ne l'a pas en hayne,
On ne se pare point quand on veut s'enfermer,
Et pour aymer le Ciel, il ne faut plus s'aymer.
Quand les foibles esprits de ces ieunes coquettes,
Se sont embarrassez de quelques amourettes,
Et que leur fol espoir ne peut auoir de lieu,
Lors, au deffaut du monde, elles songent à Dieu;
Et tournent leurs pensées deuers des Monasteres,
Visible Hippocrisie, & vray piege des Peres
Qui se laissent gaigner pour retenir leurs pas,
Ou les perdent plutost pour ne les perdre pas.

Mais moy, qui blanc de ſoins, d'experience, & d'âge;
Pretends en voſtre endroit paroiſtre & pere, & ſage;
Et qui dedans le monde, expert, & conſommé,
Sçait quel ſaint eſt le bien, & comme il eſt chommé;
I'entens vous voir ranger au choix que ie deſire,
Et c'eſt perdre le temps que de me contredire.
Si vous ſentez ce cœur atteint d'vn autre feu,
Cette friuole ardeur luy paſſera dans peu,
Auſsi-toſt qu'on eſt femme, on perd l'eſprit de fille,
La vanité s'y change au ſoing de la famille,
On trouue, ſi l'on veut, ſon cloiſtre en ſa maiſon,
Et les folles amours font place à la raiſon.

SCENE III.

HORACE. CLARICE. EMILIE. HORTENSE.

HORACE.

ET bien? ont-ils promis d'aſsiſter à la feſte?

HORTENSE.

Ils s'y rendront ce ſoir, & chacun d'eux s'appreſte.
Mais puis-je auoir l'hõneur de vous dire deux mots,
Touchant ce mariage, & pour voſtre repos?

HORACE à Clarice.

Allons; vous, aduisez à ne me pas déplaire,
Ny me faire d'affront en l'estat qu'est l'affaire.

SCENE IV.

CLARICE. EMILIE.

EMILIE.

HE! Madame, à quoy bon ce deluge de pleurs?
A quoy, vous consommer d'inutiles douleurs?
Nous n'auons point de voix en fait de mariage,
Nostre condition nous en deffend l'vsage;
Ie sçay bien que l'objet n'a pas beaucoup d'appas,
Ie suis de vostre goust, ie ne l'estime pas:
Mais c'est vn grand party qu'vne riche vieillesse,
Le bien est bien charmant, chacun luy fait caresse,
Cent fois plus decrepite, il me plairoit encor,
Et i'eusse aymé Saturne auec son siecle d'or. + expression plaisante et energique
Ce tronc de nerfs, & d'os, triste meuble de biere,
Peut-estre mis demain du lit au cimetiere,
D'vn siecle de trauaux vous laissera le fruict;
N'est-ce pas bien gaigner pour vne seule nuict?

De moment en moment vous n'attẽdrez que l'heure,
Que le fâcheux s'en aille, & le plaiſant demeure.

CLARICE.

C'eſt ton raiſonnement, mais ce n'eſt pas le mien.
Adieu, laiſſe moy ſeule vn moment d'entretien. elle s'en va.

SCENE V.

CLARICE ſeule.

BEau ſujet de mes pleurs, infidelle Leandre,
On te vole ton bien, lâche, viens le deffendre.
Si l'Amour, cét enfant auſsi vieil que le temps,
A pû dedans ton ſein triompher de ſept ans,
(Comme ie te conſerue vne auſsi pure flame,
Que le iour que ce Dieu l'alluma dans mon ame,)
Fais-en preuue au beſoin, vien eſſuyer mes pleurs,
Et retirer ton bien des mains de tes voleurs.
Ha lâche! ce qui rompt le ſerment qui t'engage,
N'eſt pas manque d'amour, mais deffaut de courage,
Tu crains l'inimitié d'entre nos deux maiſons,
Et ie ne craindrois pas des fers & des priſons.
Fille i'ay mille fois, vil autheur de mes peines,
Medité pour te voir le voyage de Gennes;

Et tousiours sur le seüil, mon honneur me retient,
Mon honneur qui m'est cher parce qu'il t'appartient.
Ie n'ose te chercher à cause que ie t'ayme,
Et me priue de toy, pour l'amour de toy mesme.
Mais pourquoy reuerer ce friuole respect?
Et pourquoy mon honneur luy seroit il suspect?
Seuere loy du sexe, & de la bien-seance,
Qui permettant l'amour en deffends l'apparence,
Tu sçais que ie me suis iusqu'à l'extremité,
Fait de ton ordonnance vne necessité:
Mais au proche danger où ie me vois reduite,
Cesse ta tyrannie, & permets moy la fuitte.
Espouser Hippocrasse! ô l'outrageux effort!
Qui feroit l'vnion d'vn corps vif, & d'vn mort!
N'espouser pas Leandre! ô l'impossible enuie,
Qu'vn corps perdist son ame, & conseruast sa vie!
Fuy, malheureuse, fuy, ce funeste sejour,
Monstre à ton lâche amant vn genereux amour.

SCENE VI.

ALEXIS seul.

IE ne la trouue point, cependant l'heure presse;
Mais.

SCENE VII.

ALEXIS. LEONSE.

LEONSE.

O mon Maistre!

ALEXIS.

Qu'est-ce? as-tu trouué Lucrece?

LEONSE.

Elle sort de l'Eglise, & s'en vient sur mes pas,
Mais, si vous m'en croyez, vous ne l'attendrez pas.
Elle s'est destournée, auec vne cholere.
Qui passe de bien loin le courroux ordinaire.

ALEXIS.

Nous l'appaiserons bien, n'en sois point en soucy;
Ie veux

Ie veux feindre vn courroux, plus qu'ordinaire aussi
Quand vn homme a regné dans le cœur d'vne femme,
Il luy peut aysément mettre vn martel en l'ame,
Et les mespris adroits ont de puissants appas,
Les voicy, viens, suy moy, ne les regardons pas.

SCENE VIII.

LVCRECE. CYNTHIE. ALEXIS. LEONSE.

LVCRECE.

LE voylà, le fuyray-je? ô femme infortunée!

CYNTHIE.

Praticquez la leçon que ie vous ay donnée,
Passez, sans luy parler, destournez en les yeux;
Tenez vous sur le graue, & sur le serieux.

LVCRECE.

Il est bien mal aysé, quelque effort que l'on fasse,
Quand on est tout de feu de paroistre de glace.

LEONSE.

Voyez-vous ce mespris?

ALEXIS.

Vien, n'apprehende rien.
Souuiens-toy seulement, que ie la cognois bien.

LVCRECE.

Cynthie, au nom d'Amour, souffre que ie l'arreste.

CYNTHIE.

Tout l'art est esuenté, si vous tournez la teste,
Ne vous démentez point, quoy qui puisse arriuer.
Atteignez tost la clef.

LVCRECE feignant de chercher la clef de la porte.

Ie ne la puis trouuer;

CYNTHIE.

La feinte est bonne!

ALEXIS à Leonse.

Allons, que veux-tu de ces femmes?

LVCRECE.

Vous les dédaignez bien, & traictez bien d'infames,
Vous n'auez pas tousiours tesmoigné ces mespris.

CYNTHIE.

Et puis employez-vous pour ces foibles esprits.

Voilà que tout nostre art retourne à nostre honte;

ALEXIS.

Chaque amant, ne peut pas estre vn Rinoceronte,
Et vous le preferez auec iuste raison.
Car.

LVCRECE.

Ie n'ay iamais fait cette comparaison,
Mais pour rompre, iamais on ne manque d'excuse.

ALEXIS.

Quiconque ayme voit clair, & rarement s'abuse.

LVCRECE.

Ce discours me surprend, dequoy m'accusez-vous?

ALEXIS.

De vous trop exercer à faire des jaloux;
Et de presumer trop du pouuoir de vos larmes;
Passe encore pour luy, pour le respect des armes,
Mais de vous voir souffrir, ce fol de medecin,
Qu'on a veu vous parler encore ce matin.
Quels desseins, quels propos si constans, & si fermes,
Et quels respects enfin ne passeroient leurs termes?

LVCRECE.

O Dieux! & vos mespris n'ont que ce fondement?
Vous faictes de vous mesme vn mauuais iugement.

Aymer Rinoceronte ! écouter Hippocrasse !
Non, non, i'ay peu d'esprit, encore moins de grace;
Mais, croyez qu'il me reste assez de vanité,
Pour n'en venir iamais à cette extremité;
C'est joindre à vos mespris vne étrange iniustice,
Que de ne pas souffrir que ie me diuertisse;
Il est vray, ie les oy, comme on entend des fous,
Non pas auec deßein de faire des jaloux;
Mais pour charmer vn peu la triste inquietude,
Où vous me reduisez par vostre ingratitude.

CYNTHIE.

Comme il a d'vn seul mot dißipé son courroux !
O que ce traistre sexe a d'ascendant sur nous !

ALEXIS.

Puis je du bruit commun apprendre qu'Hippocrasse,
En vostre affection se soit acquis ma place,
Sans vous en tesmoigner quelque ressentiment?
Ce m'est vn beau riual, à vous vn digne amant!

LVCRECE.

Quoy, vous me soupçonnez de cette intelligence?

ALEXIS.

Vous me detromperez en aydant ma vengeance,

Et ferez voir la part qui me reste en vos vœux,
Reprimant vn affront qui nous touche tous deux.

LVCRECE.

Ouy dea ne doutez point que ie ne vous seconde,
Et que ie ne l'affronte aux yeux de tout le monde;
Suiuez vostre courroux, proposez seulement,
Ie ne me deffens point d'en estre l'instrument,
Pour faire contenir ces langues insolentes.

CYNTHIE.

Voyez comme l'amour rend ces femmes vaillantes.

ALEXIS.

Puisque vous prenez part en mon iuste courroux,
Enuoyez-le prier de se rendre chez vous;
Et là, comme la feinte est familiere aux femmes,
Feignez adroitement de respondre à ses flames;
Picquez-le de merite, engagez-le d'amour,
Et l'amusez ainsi iusqu'à la fin du jour.
Durant cét entretien, mandez Rinoceronte,
Et le picquant aussi de cholere & de honte,
Faites qu'il le rencontre au sortir de ce lieu,
Et qu'il l'en congedie auec vn triste adieu;
Nous verrons la valeur traitter mal la doctrine,
Et faire au Medecin besoin de medecine;
Et nous aurons sujet de rire à leurs despens.

LVCRECE.

Ie vous en faits, ce ſoir auoir le paſſe temps,
Mais à condition.

ALEXIS luy baiſant la main.

D'oſter de ma penſée,
Vne jalouſe erreur, injuſtement gliſſée,
De reprendre pour vous mes premiers ſentimens,
Et d'effacer la foy, des plus fermes amants.

LVCRECE.

L'eſpreuue en fera foy.

LEONSE à Cynthie.

Ce changement m'eſtonne.

CYNTHIE.

Le foudre ne chet pas toutes les fois qu'il tonne.

ALEXIS.

Ie vay iuſqu'au Palais, & ie reuien ce ſoir.

LVCRECE.

Ie diſpoſeray tout, adieu.

ALEXIS.

Iuſqu'au reuoir.

SCENE IX.

LVCRECE. CYNTHIE.

LVCRECE.

ENfin, pren mon party, Cynthie, & me confesse,
Que ta force d'esprit vaut moins que ma foiblesse;
Et que l'on peut faillir auec trop de conseil.

CYNTHIE.

Qui veid iamais miracle à celuy-cy pareil?
Qui vous fuyoit tantost, maintenant vous reclame,
Ce matin tout de glace, à present tout de flame,
En mesme heure Alexis se plaint & se repent,
Certes les jeux d'amour, sont bien des jeux d'enfant.

LVCRECE.

Voicy ce grand demon, de sang & de carnage,
Nous en auons besoin, picquons-le de courage.

SCENE X.

RINOCERONTE. LEONIN.
LVCRECE. CYNTHIE.

RINOCERONTE.

IE brusle d'employer en vn plus grand dessein,
L'incomparable ardeur qui m'embraZe le sein:
Cognois-tu point quelqu'vn des parents de Lucrece,
Dont quelque grand exploict ait signalé l'adresse;
Quelqu'vn dont le courage ait fait le nom fameux,
Vn Roland, vn Hercule, vn Diable si tu veux.
Contre qui ma valeur iustement occupée,
Puisse auiourd'huy donner à boire à mon espée.

LEONIN.

A boire à son espée! ô le plaisant discours!

RINOCERONTE.

On n'a iamais raison auec ces esprits lourds;
Es-tu si peu versé dans le mestier des armes,
(Mes jeux, mes passe-temps, mes plaisirs, & mes char-[mes,
Mon mestier, en vn mot,) que tu ne sçaches pas,
Que la boisson d'vne arme, est le sang des soldats,

Et que chaque combat, chaque assaut que ie liure,
Est vn repas exquis, ou la mienne s'enyure?

LEONIN.

Et quel est leur manger?

RINOCERONTE.

Les mets les moins friands
Dont la mienne se paist, sont des cœurs de Rolands.

LEONIN.

Bons Dieux! le plaisant fou!

RINOCERONTE.

D'autres moins signalées,
Viuent de bras coupez, de iambes aualées,
D'vne espaule, d'vn pied, d'vn iarret, d'vne main.

LEONIN feignant de tirer son espée.

Bon, la mienne sans doute est donc morte de faim:
Car c'est le ieusne mesme, & la mesme abstinence,
Et ie suis asseuré que de ma souuenance,
Elle n'a pas encor, ny goutte, ny morceau,
Si ce n'est qu'elle mange vn peu de son fourreau.

RINOCERONTE.

Seconde ma fureur, voicy cette ame vaine,
Pren ton air d'Escuyer, & moy de Capitaine.

CYNTHIE.

O qu'il est furieux, vous n'en obtiendrez rien.

LVCRECE.

Ne dy mot seulement, nous l'appaiserons bien.

Elle continuë.

Vous vous abbaissez trop, Seigneur, vostre excellẽce
Daigne-telle aujourd'huy payer de sa presence?
Ay-je bien merité cét insigne bon-heur?
Ce valet suffisoit.

LEONIN.

Parlez auec honneur.

RINOCERONTE.

La presence d'vn fol n'est pas fort necessaire.

LVCRECE.

I'appelle vn sage, vn fol, quand ie suis en cholere,
Quand au lieu des deuoirs qu'exige mon amour,
Dessus vn mot d'escri, on m'enuoye vn bon-jour.
Ie veux beaucoup d'ardeur quãd la mienne est extrẽ-
Et quicõque ayme biẽ s'explique par soy-même. [me,
Qui croit vn messager, est capable d'erreur,
Il n'appartient qu'aux Roys d'aymer par procureur.

RINOCERONTE.

Par le ſecret effort d'vn inuincible charme,
Ma fureur s'alentit, ce diſcours me deſarme,
Et ie ſents ma bonté preſte à luy pardonner.

LEONIN.

Eſt-ce là ce deſſein de tout exterminer?

RINOCERONTE.

Ma pitié me fait tort, elle m'eſt importune,
Mais i'ay cette foibleſſe, auec les Dieux, commune,
De ne pouuoir tenir contre le repentir,
Ny garder de fureur, qu'il ne puiſſe amortir.
Madame, en peu de mots, mon amour irritée,
Meditoit voſtre perte, & l'auoit arreſtée;
Mais, comme ie ſuis bon, cét éclairciſſement,
En deſtruit le deſſein, auec ſon fondement.
Ie croy, non ſans raiſon, voſtre amour aſſez forte,
Pour vous auoir portée à parler de la ſorte.

LVCRECE.

Il vous faut aduoüer contre l'inſigne ennuy,
De ne vous auoir veu, ny parlé d'aujourd'huy,
Qui m'eſt vne ſenſible, & cruelle diſgrace,
L'importun entretien de ce fol d'Hippocraſſe.

Qui pretend auec moy traitter de seruiteur,
M'auoit mise pour l'heure en fort mauuaise humeur.
L'affront nous est commun, & cette hardiesse,
Touche Rinoceronte, außi bien que Lucrece,
Moy, souffrir son amour; vous sa riualité!
Moy ses pretentions! & vous sa vanité!
Ha! si ma gloire est vostre, & si la vostre est mienne,
Prouuez moy vostre amour me vẽgeant de la sienne;
Et faites moy raison du plus sensible affront,
Qui pouuoit de tous deux faire rougir le front.

RINOCERONTE.

Quoy, quand il vous a veuë, il vouloit autre chose,
Que vous guerir des maux que mõ amour vous cau-
Ce fol, ce vieux cracheur de flegme, & de Latin, [se,
Vous visite en Amant, non pas en Medecin?
Et sur ce que i'adore ose porter la veuë!
Ha mon bras estropie, écarte, brise, tuë,
Et l'enuoye expirant, froissé de toutes parts,
Faire au cinquiesme Ciel la reuerence à Mars.

LEONIN.

Voylà pour vn vieillard vn assez beau voyage.

LVCRECE.

Il faut faire vn peu moins, en faueur de son âge.

Mais vingt coups de baston appliqués à propos.

LEONIN.

Pauure Atlas, quel fardeau l'on destine à ton dos!

RINOCERONTE.

Et quand desirez-vous, vous en donner la veüe.

LVCRECE.

Il doit venir ce soir, trouuez vous dans la ruë,
Et lors que vers la nuit il partira d'icy,
Traittez-le d'importance.

CYNTHIE.

Et son valet aussi.

LEONIN.

Comment a t'il dessein dessus rien qui me touche?

CYNTHIE.

Quand tu m'as ce matin trouué vn peu farouche,
Pouuois tu pas iuger?

LEONIN.

Quoy? que cét effronté,
Marchoit sur ma brisée & t'en auoit conté?

CYNTHIE.

Ie ne te diray rien, depeur de jalousie.

LEONIN.

C'est assez ce martel me tient en fantaisie,
Et tu verras l'effet de mon juste courroux,
Ie porte à ce costé le chastiment des tous.

LVCRECE.

A ce soir donc.

RINOCERONTE.

Sans faute.

LEONIN.

Adieu belle Cynthie:

SCENE XI.

RINOCERONTE. LEONIN.

LEONIN.

Nous auons en amour beaucoup de simpathie;
Mais ce pardon si prompt estoit-il de saison?

RINOCERONTE.

On ne fait point trop tost ce qu'on fait par raison;

Puiſque par ma valeur qui n'a point de ſeconde,
Ie faits profeſſion de vaincre tout le monde,
Pour m'immortaliſer d'vn renom plus parfait,
Que jamais les Rolands, ny les Ceſars n'ont fait,
Et mettre mon eſtime, à ſon degré ſupréme
Il eſtoit à propos de me vaincre moy-meſme
Et de retraindre vn peu cette boüillante ardeur,
Qui joindroit quelque blâme à tant de bonne odeur;
Outre que mon amour.

LEONIN.

La mienne eſt ſans pareille;
Nous ſouffrons bien tous deux & ce ſera merueille,
S'il n'eſt bien-toſt beſoing qu'vn Caualier volant,
Nous r'apporte le ſens, comme il fit à Roland.

Fin du troiſieſme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

LVCRECE. CYNTHIE.

LVCRECE vient d'vn costé.

HE bien? que t'a t'il dit?

CYNTHIE de l'autre.

Bon succez, bon voyage;
I'ay trouué ce vieux fol, en superbe équipage,
Plain d'odeurs, de parfums, de mousches, d'assassins,
Sortant d'vne maison où pendoient deux bassins.

LVCRECE.

L'ajustement sied bien aux galands de son âge.

CYNTHIE.

Il s'est fait de vingt ans r'ajeunir le visage;

Ie

Ie l'ay donc abordé, mais luy tournant les yeux,
Que veux tu (m'a-t'il dit, d'vn accent serieux)
Ie ne suis plus l'objet des mespris de Lucrece,
Mais vn heureux amant aymé d'vne maistresse,
Dont les charmans appas ne doiuent rien aux siens,
Et qui sage me rend l'estime où ie la tiens.

LVCRECE.

Dieux! & quel est le nom de ceste infortunée?

CYNTHIE.

Il ne me l'a point dit; moy i'ay fait l'estonnée,
Accusé sa tiedeur, blasmé son changement,
Et comme quand ie veux i'en vse adroitement,
I'ay si bien manié ceste folle ceruelle,
Que vous n'eustes jamais vn amant plus fidelle,
Ny plus persuadé d'auoir en vostre cœur,
La place d'vn superbe & souuerain vainqueur.

LVCRECE.

Enfin il vient ce soir?

CYNTHIE.

Il ne vient pas, il vole,
Mais il s'en va deuant dégager sa parole,
Pour vous rendre vn cœur pur & sans diuision.

LVCRECE.

Fol digne de pitié!

CYNTHIE.

Mais de derision.

SCENE II.

HORACE. HORTENSE.

HORACE.

VRayment le procedé seroit bien ridicule!
Et moy bien abusé!

HORTENSE.

Dites bien incredule.

HORACE.

Qu'à son âge & si prest d'accomplir ce dessein,
Vne autre affection eust prix place en son sein!

HORTENSE.

C'est l'entretien public.

HORACE.

L'affaire est d'importance;

Et ſans plus differer merite qu'on y penſe;
Alexis d'autrepart a des conditions,
Dignes de faire entendre à ſes pretentions,
S'il a (comme tu dis) ce deſſein pour Clarice.
Mais ma parole enfin.

HORTENSE.

S'il veut qu'on l'accompliſſe,
Vous ſçauez mieux que moy comme il en doit vſer;
Il n'en a pas deſſein s'il veut temporiſer.
Voyons-le.

HORACE.

Tu dis bien; voyons, frappe à la porte.
Qu'il fuſt perfide au point d'en vſer de la ſorte!
Quel ſi credule eſprit le pourroit conceuoir?
O le penible ſoing qu'vne fille à pouruoir!
Frappe plus fort, appelle.

HORTENSE.

Ho! Seigneur Hippocraſſe.

SCENE III.

HIPPOCRASSE à la fenestre. HORACE. HORTENSE.

HIPPOCRASSE.

QV'est-ce que voulez-vous?

HORACE.

Seigneur, vn mot de grace:
Interdit & surpris si iamais ie le fus,
Ie m'ignore moy-mesme & ne me connois plus.

SCENE IV.

HIPPOCRASSE à la porte. HORACE. HORTENSE.

HIPPOCRASSE, auec des Liures, des Papiers, & la plume à la main.

ET bien qu'est-ce?

HORTENSE.

Voyez que l'amour le consume:

HORACE.

A quoy bon ce Papier? ces Liures? cette Plume?

HIPPOCRASSE.

A vous monſtrer au doigt voſtre indiſcretion,
D'auoir interrompu ma conſultation;
Iamais point de noſtre art ne me fit tant de peine,
Galien là deſſus contredit Auicenne,
Fernelle en ce rencontre a tres-mal reüßi,
Hippocraſſe s'en taiſt.

HORACE

Taiſez vous en außi,
A quoy bon cét employ quand il s'agit d'vn autre?
L'accord de ces autheurs importe-t'il au voſtre?

HIPPOCRASSE.

Il y va de l'honneur, toute la faculté
Ne pouuant debroüiller cette dificulté,
M'a nommé d'vne voix, & pris mon arbitrage
Pour conciliateur de ce fameux paſſage.

HORACE.

Vous voulez donc laiſſer noſtre eſpoir imparfait?

Et ne pretendez pas en venir à l'effet?

HIPPOCRASSE.

Quel espoir?

HORACE.

D'accomplir la foy qui vous engage,
Et passer le contract de nostre mariage,
Oubliez vous le soir les propos du matin?

HIPPOCRASSE.

Pour occuper l'esprit d'vn fameux Medecin,
Il faut des entretiens d'extréme consequence.

HORACE.

Vous ne tenez donc pas l'affaire d'importance?

HIPPOCRASSE.

Le chaud destruit l'humide, & naturellement,
On voit peu de memoire en vn grand jugement;
Outre les accidens & les deffaux de l'âge;
Mais où vous ay-ie encor promis ce mariage?

HORACE.

Dieux! icy mesme, icy.

HORTENSE.

L'effet ſuit nos ſouhaits.

HIPPOCRASSE.

Icy donc meſme, icy ie vous le depromets.

HORACE.

O le bel argument!

HIPPOCRASSE.

Ouy des lieux aux perſonnes,
Et ie prouuerois bien que mes raiſons ſont bonnes;
Tel que vous me voyez i'ay depuis ſoixante ans,
Dedans la Medecine employé tout mon temps.
Dés ma tendre jeuneſſe il n'eſtoit dans Florence,
Bruit que de mon merite & que de ma ſcience;
I'effaçois à quinze ans les plus rares eſprits,
Comme les bruits communs vous l'ont peut eſtre [appris.

HORACE.

Ie n'en ſçaurois douter, l'apprenant de vous-meſme.

HIPPOCRASSE.

Ayant donc en cét art vne lumiere extréme,

Ie voy l'interieur des estres animez,
Et reconnois leurs maux auant qu'ils soient formez,
Ie sçay les accidents dont la femme est capable,
I'ay du faux & du vray la pierre indubitable;
Toute ombre se dißipe où ie porte les yeux,
Et qui m'auroit trompé pourroit tromper les Cieux.

HORACE

Enfin à quel propos toute cette eloquence?

HIPPOCRASSE.

Clarice est fille?

HORACE.

Et bien?

HIPPOCRASSE.

Tirez la consequence.

HORACE.

Et quoy? qu'elle est sujette à quelque infirmité?

HIPPOCRASSE.

Bon, il paroist des-ja que vous m'auez hanté,
Car ce raisonnement est de Philosophie,
Or en tout cas douteux, le sage se deffie:

Vous

Vous feriez un beaucoup de m'en embarrasser,
Non non, point tant de honte, il ne faut rien presser.

HORACE.

De quelque infirmité qu'elle fust affligée,
L'en pourriez-vous pas rendre aysément soulagée?

HIPPOCRASSE.

Ce pourroit estre vn mal de telle qualité,
Qu'il me seroit fascheux de m'estre trop hasté.

HORACE.

Comme quoy?

HORTENSE.

Pouuez vous souffrir sa frenesie?

HIPPOCRASSE.

Comme quelque apostume, ou quelque hydropisie.

HORTENSE.

Quoy? ma fille hydropique? ô Dieu la vaine peur!

HIPPOCRASSE.

Que sçay-je? quelque enfleure, auec des maux de cœur.
Puis, allez vous charger de telle compagnie.

M

HORTENSE.

L'écoutez vous encor, connoissant sa manie?

HORACE.

O les mauuais soupçons que vous auez conceus!
Mais ne vous pouuez-vous éclaircir là dessus?

HIPPOCRASSE.

Il y faudroit penser l'affaire est d'importance.

HORACE.

Que n'auroit-on point fait, depuis que l'on y pense?
Vous sçauez que cent fois vous m'en auez pressé,
Et que iamais penser ne fut mieux repensé.
On auroit pû depuis conclurre l'alliance,
D'vne Infante d'Espagne, auec vn Roy de France.

HIPPOCRASSE.

Vous voudriez qu'on courust, & qu'on pressast le pas,
Pource que le peril ne vous regarde pas:
Mais, si vous auez leu ce que dit Aristote,
Touchant l'election de ce meuble qu'on dote,
Il veut qu'on y procede auec grand iugement,
Et le plus fin encor joüe hasardeusement.
C'est vn estrange sexe, il est comme vne ville,
Difficile à garder, quand sa prise est facile.

Clarice vaut beaucoup, mais pour la bien priser,
Toute femme qui s'offre a peine à refuser.
Souffrez donc à ma flame vn peu de deffiance,
Tenez vn peu la bride à vostre impatience,
Et dans vn mois ou deux, rendez-vous en ce lieu;
Nous en pourrons parler, le temps me presse, adieu.

Il rentre, & ferme la porte de roideur.

SCENE VI.

HORTENSE. HORACE.

HORTENSE.

ET bien? quelle folie égale ce caprice?
Estimez-vous encor qu'il en vueille à Clarice?

HORACE.

Tes fidelles conseils me sont trop éclaircis,
Et ie vay de ce pas asseurer Alexis,
Que ses pretensions honorent ma famille,
Toy, va-t'en au logis y disposer ma fille,
L'ennuy qu'elle a monstré marque son iugement,
Et son auersion n'est pas sans fondement,
De là, va chez Caluin luy proposer l'affaire.

HORTENSE.

O Sort! qui m'es nuisible, & propice, & contraire:
Et seruant mes amis, & ne les seruant pas,
Quel office entreprens-je? où conduis-tu mes pas?

SCENE VII.

CLARICE seule, sur la porte.

FVy, malheureuse, fuy, puisque l'heure s'auance,
Qu'on te doit appliquer au tourment de meZence.
Fille, monstre au besoin vne rare vertu,
Foule aux pieds tout respect; fuy, mais où fuyras-tu?
Des rets d'vn importun, aux lacs d'vn infidelle?

SCENE VIII.

HORTENSE. CLARICE.

HORTENSE.

OV veut aller Clarice, & que propose-t'elle?

CLARICE.

Chetiue, où treuueray-je en ce fatal dessein,

A qui mettre en dépost, les secrets de mon sein?
Et sur la foy de qui fieray-je ma conduitte,
En cette peu seante, & perilleuse fuitte?
Doris, qui m'éleua, me veut beaucoup de bien,
Mais si son sentiment n'estoit conforme au mien,
Et que pendant le temps de nostre conference,
(Comme il peut arriuer, non sans grande apparence,)
Mon pere par malheur retournast sur ses pas,
Que pourroit-il iuger de ne me trouuer pas?

HORTENSE.

Le trouble oüie la voy, marque quelque mystere.

CLARICE.

Faut-il donc m'immoler au caprice d'vn pere?
Et par faute de cœur, bien plus que par raison,
Eschappée, autant vaut, r'entrer dans ma prison?

HORTENSE.

Ses pas mal asseurez, ses regards, ses contraintes,
Font voir vn grand dessein, joint à de grãdes craintes,
Mais ne luy souffrons rien qu'on luy puisse imputer.

CLARICE.

Lâche, l'occasion se perd à consulter,
Auecques tant d'amour c'est estre trop timide,

Va, marche aueuglément, le Ciel ſera ton guide.

HORTENSE.

Où courez-vous, Clarice? où s'adreſſent vos pas?

CLARICE.

O Dieux! tous les malheurs ne me ſuiuent-ils pas?

HORTENSE.

Cette confuſion, ce trouble, & ce ſilence,
Sont de mauuais teſmoins pour voſtre conſcience,
Et ſans ſuitte, & ſi tard ſortir de la maiſon,
Si ce mot m'eſt permis, ne marque rien de bon.

CLARICE.

Puiſque l'aſtre fatal, qui medite ſa perte,
A dés le premier pas ma fuitte découuerte,
Que par ſa vigilance il preuient mon deſſein.
Et barbare l'eſtouffe encore dans mon ſein.
Au moins dois-je en vn poinct benir ſon influence,
De me faire tumber entre les mains d'Hortenſe.
Preſque ie ne pouuois à nul de la maiſon,
Voir peſer mes raiſons auec plus de raiſon;
Ny pour me découurir, cherche la confidence,
De nul qui les puſt taire auec plus de prudence.

HORTENCE.

Quel ſi iuſte deſſein pouuez-vous conceuoir,

Qui ne soit aujourd'huy contre vostre deuoir?

CLARICE.

Celuy de m'affranchir des contraintes d'vn pere.

HORTENCE.

Auez-vous à ses vœux quelque desir contraire?
Le pouuez-vous blasmer?

CLARICE.

Le pouuez-vous priser?

HORTENCE.

Vous plaindriez vous de luy?

CLARICE.

Voudriez-vous l'excuser?

HORTENCE.

N'est-il pas vostre pere?

CLARICE.

Oüy, mais quel droit l'aduouë,
De retenir au Ciel les choses qu'on luy vouë,
Et d'enuier à Dieu le nom de mon époux?

HORTENCE.

Le droit qui vous deffend de disposer de vous,

Auez-vous vn vouloir independant d'vn autre?
Et n'estiez-vous pas sienne, auant que d'estre vostre?

CLARICE.

N'estois-je pas au Ciel, auant que d'estre à luy,
Et ne semble-t'il pas tesmoigner aujourd'huy,
A bien considerer le nœud dont il me nouë,
Que ie luy suis à charge, & qu'il me desaduouë.

HORTENSE.

Il est vray que son choix chocquoit mon sentiment,
Mais ie vous viens apprẽdre vn heureux changemẽt,
Sçachez que le party qu'Horace vous destine,
N'est plus ce medecin de si mauuaise mine,
Dont l'âge & la folie ont troublé la raison,
Mais vn ieune homme adroit, beau, d'illustre maison,
Et bien digne des feux, qu'vn bel objet fait naistre;
Alexis, en vn mot, vous le pouuez connoistre,
Car il hante chez vous.

CLARICE.

Ne retien point mes pas,
Ie cognois clairement le monde & ses appas,
Et ie sçay que l'espoir qu'on bastit sur la terre,
Est vn fresle edifice, esleué sur du verre.

HOR-

HORTENSE.

Cette deuotion qui naiſt du deſeſpoir,
Toute ardente qu'elle eſt meurt du matin au ſoir.
Et mourant nous tourmente, & rengendre ſon pere,
R'entrez, ne craignez rien, ie ſçay fort bien me taire.

CLARICE à genoux.

Or ſus, puis qu'il eſt vain de te diſsimuler,
Et que ma paſsion m'oblige de parler,
Pren part, mon cher Hortenſe, aux ſecrets de mō ame,
Et ſans voile, & ſans fard.

HORTENSE la releuant.

Que faites vous, Madame?

CLARICE.

Voy mes plus clairs penſers, au profond de mon ſein.
Si tu n'es de rocher, tu loüeras mon deſſein,
Et me laiſſant partir ſans bruit & ſans menace,
Approuueras mes pleurs, & plaindras ma diſgrace.

HORTENSE.

Entrons.

CLARICE.

Non ie te prie, icy.

HORTENSE.

Parlez donc tôt.

Qu'Horace de retour.

CLARICE.

Ie ne diray qu'vn mot.
Ne te souuient-il point d'auoir ouy mon pere,
(Luy qui t'ayme à ce poinct, qu'il ne te peut rien taire,
Et qui te voit des yeux dont il verroit vn fils,)
Te parler des Sardins, ses mortels ennemis;
Entr'autres d'vn Raymõ, fameux bourgeois de Gẽnes.

HORTENSE.

O Dieux!

CLARICE.

Et d'vn combat la source de nos haynes?

HORTENSE.

Ouy, quãd leurs deux aisnés picqués de mêmes vœux,
Pour mesme objet d'amour se tuerent tous deux.

CLARICE.

Ie demeuray donc seule au logis de mon pere,
Et Raymond eut vn fils qui suruescut son frere;
Mais de si bonnes mœurs, si charmant, si bien né,
Qu'il luy reparoit trop la perte de l'aisné.
Son nom estoit Leandre, aymable entre les hommes,
La gloire de son sexe, & du siecle où nous sommes;
S'il n'auoit le deffaut à ce sexe commun,
Dont ie croy que l'honneur n'en excepte pas vn.

Nos maisons se touchoient, & par vne ouuerture,
Qui dans le mur commun se treuua dauanture,
L'amour trouua moyen de nous blesser tous deux,
Et de nous apporter & raporter nos vœux.
Ces vœux furent suiuis d'vne foy mutuelle,
De garder l'vn pour l'autre vne ardeur eternelle,
De nous tenir deslors pour femme & pour époux,
Et n'auoir jamais d'yeux pour autre objet que nous.

HORTENCE.

Madame, de ma part: mais Dieux! qu'allois-je dire?
Ie tiens pour les amans, & plains vostre martyre,
Mais par la loy du sang il vous estoit permis,
D'auoir intelligence auec vos ennemis.

CLARICE.

Helas! si comme nous, tu sçauois par vsage
La peine de parer les traits d'vn beau visage,
Et combien tout obstacle & tout effort est vain,
Tu me confesserois qu'Amour n'a point de frein.
Vne fille à quinze ans, vne fille de seize,
En la premiere ardeur de l'amoureuse braize,
Pouuoient-ils témoigner vn iugement plus sain,
Et former vn plus meur & plus sage dessein?

HORTENCE.

Il se peut excuser par le defaut de l'âge,
Acheuez.

CLARICE.

Cependant qu'en ce plaisant seruage,
Nous esperions trouuer nostre souuerain bien,
En la fin des discords de mon pere & du sien.
Le mien sans consulter, ny s'ouurir dauantage,
Ayant fait vne nuict dresser nostre équipage,
Et ne me laissant pas le loisir de l'adieu,
Partit la mesme nuict, pour me rendre en ce lieu.
Helas! i'ay veu depuis sept fois poindre les herbes,
Et sept fois mettre à bas, & recueillir les gerbes,
Sans auoir eu que luy dedans mon souuenir,
Et sans qu'autre penser ayt peu m'entretenir;
Cét aymable entretien ne m'a iamais lassée,
La nuict il est mon songe, & le iour ma pensée,
Mais helas! ce cruel n'en vse pas ainsi,
Puisque depuis ce temps que nous sommes icy,
Ie ne me puis vanter d'vne de ces nouuelles;
Et puis dans vostre sexe il en est de fidelles.
Ie l'ayme toutesfois, & cette cruauté,
Ne peut rien alterer de ma fidelité.
Quoy que l'on se propose, il ne faut point s'attendre,
Que i'épouse iamais que la mort, ou Leandre.

HORTENSE.

Et tu ne mourras pas d'amour & de pitié!
O cruel à toy-mesme! ô barbare amitié!

CLARICE.

Ie t'ay dit en deux mots le sujet de ma fuitte,

Helas ! si tu voulois accepter ma conduitte,
Tu luy tesmoignerois la candeur de mes vœux,
Sous ses cendres peut estre, il reste encor des feux;
Ie pourrois estre sienne, ou maistresse, ou seruante,
L'vn ou l autre bon heur combleroit mon attente,
Mes yeux n'ont pas depuis leurs charmes despoüillez,
Secs ils l ont pû toucher, ils le pourroient moüillez.

HORTENSE.

Quelle fureur bons Dieux! quelle manie extresme,
Vous fait tant oublier vostre hõneur, & vous mesme?
O constance blasmable! ô vertu sans raison!
Ne deliberons plus, r'entrez à la maison.

CLARICE.

Hortense, hé! que sçait-on? ce mal-heureux peut estre,
M'aymant, n'ose, ou ne peut me le faire paroistre;
Ne peut-il pas cacher l'amour qu'il a pour moy,
Et contenir ses feux pour épouser ma foy?
Peutestre qu'il n'attend que l'accord de nos peres,
Et lors, nous te deurons la fin de nos miseres.
Tu nous auras vaincu, les astres irritez,
Deux morts par ton moyen seront ressuscitez.
Qu'il te sçaura de gré, quand de ma propre bouche,
Ie luy feray sçauoir que nostre amour te touche,
Mon cher Hortense; helas! entre en son sentiment,

Pren son estre & son nom, sois Leandre vn moment;
Et m'estant ce qu'il m'est figure toy qu'Hortense,
Desappreuue nos vœux, condamne ma constance,
Et pour m'oster à toy veut retenir mes pas;
Quelle indignation n'en conceurois tu pas;
Te haïra t'il moins si tu nous és contraire?

HORTENSE.

Vous prendrez là dessus l'auis de vostre pere,
Ie vay l'en aduertir.

CLARICE.

Ha barbare! ha cruël!
Leandre en ce besoing ne te seroit pas tel;
Ne va point à mon pere aigrir encor sa hayne,
Vien, ie vais en rentrant t'en espargner la peine,
Ie puis contre tous deux faire vn vtile effort,
Et trouuer sans sortir le chemin de la mort.

HORTENSE seul.

O vous de qui l'espoir ne peut souffrir d'obstacle,
Tiedes sujets d'amour venez voir ce spectacle;
Voyez jusqu'à quel point sa rigueur peut aller,
Et vous y trouuerez de quoy vous consoler.
Douces chaisnes des Turcs, agreable supplice,
Mer pour moy port tranquille & iardin de delice,
Trauaux au prix des miens si plaisans & si doux,

Chere captiuité pourquoy me rendiés vous?
Et toy qui m'obligeas d'vn seruice si rare,
Trop pitoyable amy que tu me fus barbare!
Quels pirates ont rien de si cruel que toy,
Si tu m'ostois Clarice en t'engageant ma foy;
Mais dis, sa main peut estre à dessein sur sa vie,
Et traistre que ie suis ie ne l'ay pas suiuie;
Quel engourdissement retient icy mes pas?
Ie te suiuray Clarice, atten, n'acheue pas.

Il court apres elle.

SCENE IX.

HORACE. ALEXIS. LEONSE.

HORACE.

PEut-estre que d'abord (comme le mariage,
Est vn mot vn peu rude à celles de son âge,)
Vous ne la verrez pas s'y porter ardemment;
Mais la deuotion leur en prend aisément.

ALEXIS.

De ce bonheur dépend tout l'espoir de ma vie;
Ie pourray l'obtenant voir des Rois sans enuie.

Au reste, pour iuger du pouuoir de l'amour,
Voyez de quelles gens ce Dieu peuple sa Cour?
Et de quel ascendant il regit la nature,
Puisque d'vn second Mars il feint sa creature,
Ce superbe guerrier, l'effroy de, Rodomonts,
Ce briseur de rochers, ce grand trancheur de monts.
Esclaue languissant des charmes de Lucrece,
Par ces tours & détours, cherche à voir sa maistresse,
En voudriez-vous auoir le diuertissement?

Le Capitaine & son valet, font mille tours, sans arrester, auec mille postures de braues.

HORACE.

Ie le veux, n'entrons pas, crions en vn moment.

Ils entrent dans la porse d'Horace, & les regardent.

SCENE X.

RINOCERONTE. LEONIN. HORACE. ALEXIS. LEONSE.

RINOCERONTE.

REchercher Deianire, à la barbe d'Alcide!
A la honte d'Achille esperer Briseide!
Et caresser Helene, aux yeux de Menelas!
O la belle action, qu'amour offre à mon bras!

Temeraire

Temeraire Pâris, ta ruyne est certaine.

LEONIN.

Quelle merueille, ô Dieux! Docteur, & Capitaine?

RINOCERONTE.

Pour l'vn bon; mais Docteur, le Ciel m'engarde, helas!
Tu m'as bien rencontré pour vn courage bas,
Vn liseur de Grimoire, vn expliqueur d'Oracles.

LEONIN.

Commẽt pouuez vous donc sçauoir tous ces miracles?
Dire tant de bons mots, conter tant de bons traits.

RINOCERONTE.

Parfois, faute d'employ, i'ay leu quelques liurets.
Comme Euclide, Platon, l'Alcoran, Epicure,
Et quelque autre Roman de semblable nature.
Pour n'estre pas muët, & m'escrimer parfois,
De quelque trait d'esprit à la table des Rois:
La voix, comme la main, prompte à la repartie.

HORACE.

Qu'il a de vanité!

ALEXIS.

Ce n'est que modestie.

RINOCERONTE.

Or sus, preparons nous, il est tard, & dans peu,

O

Cét insolent riual nous donnera beau jeu.
Seconde vaillamment cette main vangeresse, Leonin resve.
En ce fameux exploit, dont le prix est Lucrece;
Mais qu'as-tu? quel sujet te fait resver ainsi?

LEONIN.

Rien, mais si ie n'estois rien necessaire icy,

RINOCERONTE.

Ne nous attendant pas, ils seront sans deffence.

LEONIN.

Il est vray que l'affront vous offençant m'offence,
Et m'engage d'honneur en cette occasion.

RINOCERONTE.

Nous n'entreprendrons rien qu'à leur confusion.

ALEXIS.

Ce plaisir sera donc, ils parlent d'Hippocrasse.

RINOCERONTE tire son espée, & fait l'escrimeur.

Portay-je à ton aduis vne botte auec grace?

LEONIN se retirant.

Gardez, n'en faites point l'espreuue à mes despens.

RINOCERONTE.

Vois-tu cette risposte, & ce coup à trois temps?

Tien, as-tu iamais veu garde plus naturelle?
Et peut-on à la main auoir l'arme plus belle?
Voir mieux partir du pied, mieux parer en portant?

LEONIN.

C'eſt trop de la moitié, ne m'en monſtrez point tant,
Quand à partir du pied, ie n'en cede à perſonne.

SCENE XI.

LVCRECE. CYNTHIE. HIPPOCRASSE.
LE VALET. RINOCERONTE. LEONIN.
HORACE. ALEXIS. LEONSE.

HIPPOCRASSE ſortant de chez Lucrece
auec ſes beaux habits.

PAyez d'vn ſeul baiſer, la foy que ie vous donne,
Et ce ſera le ſeau d'vn immuable arreſt.

RINOCERONTE à Leonin.

St.

LVCRECE.

On vous va payer, voſtre prix eſt tout preſt.

RINOCERONTE frappant ſur luy.

Et tout ſera de poids, contez.

HIPPOCRASSE.

Au meurtre! à l'ayde!

ALEXIS en luy mesme.

O Dieu! comme la piece à propos me succede!

HORACE.

L'agreable plaisir!

HIPPOCRASSE courant sur le theatre.

Ie suis mort, au secours,

LE VALET battu par Leonin court aussi.

Au diable soit le maistre & ses chiennes d'amours!

HIPPOCRASSE.

Quoy Madame, à vos yeux vous souffrez qu'on [m'affronte?

LVCRECE.

Encore deux ou trois pour acheuer le compte.

Ils courent le long du theatre. CYNTHIE.

Courage Leonin;

HORACE.

O le doux passe-temps!

LEONIN.

Nous les payerons si bien qu'ils s'en iront contens.

RINOCERONTE.

Toy traistre, toy riual, & de Rinoceronte!
Toy des plus vils mortels le mespris & la honte!

LEONIN.

Et toy, perfide, toy! riual de Leonin,
Honneur du sexe masle, amour du feminin,

RINOCERONTE.

Toy, biẽ moins qu'vn Pigmée, à l'égard d'vn Hercule!

LEONIN.

Toy, contre vn Escuyer, simple estrilleur de mule.

RINOCERONTE.

Moy, le Mars des guerriers! toy le Mome des fous!

HIPPOCRASSE.

Au meurtre!

LE VALET.

Ie suis mort!

HIPPOCRASSE.

Ie suis froissé de coups.

LVCRECE.

Encor vn, pour l'adieu.

LE VALET s'enfuyant.

Fuyons, ou ie vous laisse.

HIPPOCRASSE s'enfuyant aussi.

O lâche trahison! ô perfide Lucrece!

Quel fauorable ſort me tirera d'icy?

HORACE.

Ho! ſeigneur Hippocraſſe, où courez vous ainſi?

HIPPOCRASSE.

Ie vais; que vous importe? où le beſoing m'appelle;

HORACE.

Allez gueriſſez-vous la cure ſera belle,
Dieux! quelle impreßion, m'auoit préoccupé?
Heureux cent fois l'auis qui m'en a détrompé!

ALEXIS.

Tout rit à mes deſſeins.

HORACE.

Entrons.

LEONIN.

Et bien Cynthie,
L'eſtime où l'on nous tient, s'eſt elle démentie?
Le foudre pouuoit-il tomber plus furieux?
Auons nous fait merueille?

CYNTHIE.

Il ne ſe peut pas mieux.

RINOCERONTE ayant redressé son espée & fait mille brauades.

Entrons, voulez vous pas agreable inhumaine,
D'vn moment d'entretien reconnoistre ma peine?

LVCRECE.

Ie crains quelque voisin qui seme vn mauuais bruit;
Laissons les retirer venez sur le minuit.

Elle entre auec Cynthie

SCENE XII.

RINOCERONTE. LEONIN seuls.

RINOCERONTE.

ENfin, cher Leonin, apres cette deffaite,
Ressens tu les douceurs d'vne honneste retraite?
Connois tu maintenant la satisfaction,
Que reçoit vn grand cœur d'vne grande action?
Et d'auoir sur l'airain graué sa renommée?

LEONIN.

Oüy, mais qui s'en repaist se nourrit de fumée;
La gloire est vn bon mets, apres vn bon repas;
C'est vn friand morceau, mais qui ne nourrit pas.
Cherchons pour à present des viures plus solides,
Et puis si vous voulez, au mespris des Alcides,
Des Renauds, des Rogers, des Rolands, des Cesars,
Dressons nous des Autels dans le Temple de Mars.

Fin du quatriesme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

LEANDRE seul.

ACheue, malheureux, va, (puis qu'on te destine,
Pour dernier instrument de ta propre ruyne,)
Va querir l'assaßin qui doit passer l'accord,
Ou plutost le contract, & l'arrest de ta mort.
Rends, malheureux flãbeau, rends ce deuoir extrême,
Pour éclairer autruy, consomme toy toy-mesme.
O bizarre Destin qui me fait aujourd'huy,
Pouuant si peu pour moy, si puissant pour autruy!
Confus, desesperé, sans conseil, sans remede,
Ie donne du conseil, de l'espoir, & de l'ayde.
Et le plus affligé de tous les amoureux,
De mon propre bonheur fays mon riual heureux.
Tel qu'vn chesne esleué, dont les rameaux superbes,
Des chaleurs de l'Esté garentissent les herbes,

Et

Et conseruent des fleurs le teint frais & vermeil;
Et luy-mesme languit aux rayons du Soleil.
Estrange & dure loy, de mon sort deplorable,
Qu'autant aymé qu'aymant, ie sois si miserable!
Que ie doiue estre sourd à l'objet de mes vœux,
Et qu'il faille estre ingrat, pour estre malheureux!
Mesme il faut que la mort, pour accroistre mes peines,
Donne à mon desespoir des esperances vaines.
Elle feint d'approcher, & rebrousse ses pas,
Et me porte des coups qu'elle n'acheue pas.
O trop foibles effets de l'ennuy qui me presse,
Qu'vn simple mal de cœur, qu'vne simple foiblesse.
Cruel soulagement! & malheureux retour,
Du chemin de la mort, à la clairté du iour.
Puis qu'il ne m'est rendu que pour voir mon supplice,
Que pour voir Alexis dans les bras de Clarice,
Et joindre à la rigueur de ce cruel tourment,
La sensible douleur d'en estre l'instrument.
Mais va, tu l'as promis, tu ne t'en peux deffendre,
Fay ton riual heureux, miserable Leandre,
Et signe le contract, qui borne son soucy;
Mais, apres son repos, trauaille au tien aussi,
Puis qu'vne jeune main te peut offrir de l'aide,
D'vne vieille douleur n'atten pas ton remede,
Meurs, & laisse, en mourant, aux yeux de la pitié,
Vn exemple eternel, d'amour, & d'amitié.

SCENE II.

HORACE. ALEXIS. LEONSE.

HORACE.

EXcusez la foiblesse, ou du sexe, & de l'âge,
Elle croit que l'Hymen est vn rude seruage;
Mais vos bons traictemens la sçauront bien ranger;
Et luy rendront ce joug vn fardeau bien leger.

ALEXIS.

S'il peut, par mon amour, se rendre supportable;
Il luy sera bien doux, à moy bien delectable;
Adieu; dans vn moment, ie rends mon frere icy;

HORACE.

Allez, vous trouuerez, son esprit adoucy.

SCENE III.

ALEXIS. LEONSE.

LEONSE.

O Dieu! combien Lucresse, aura martel en teste,

ALEXIS.

Tu viens mal à propos, troubler encor la feste.

LEONSE.

Vous vous precipitez, bien plus mal à propos,
La feste pourroit bien troubler vostre repos.

ALEXIS.

L'affaire ne peut plus receuoir de deffense,
On attend le Notaire, il vient auec Hortense.

LEONSE.

Hortense, si i'en doy croire vn signe apparent,
A grande repugnance aux deuoirs qu'il vous rend.

ALEXIS.

Quel signe?

LEONSE.

Vous sçauez qu'engageant sa promesse,
De s'employer pour vous pres de vostre maistresse,
Sa parole, & son teint ont changé mille fois,
Marque du peu d'accord du cœur auec la voix.
Mais i'en viens biẽ de voir vn plus clair tesmoignage
Tandis qu'Horace, & vous, traictiez ce mariage;
Car m'estant retiré durant vostre entretien,
Comme ie le cherchois pour posseder le sien,
I'ay dans vn cabinet veu Clarice estenduë,
Pasle, défigurée, à peine ouurant la veuë
Et luy mesme à ses pieds, défait sans mouuement,
Et plus mort que les morts qu'on porte au monument;
Emilie entr'eux deux, presque aussi mal qu'eux mes-
Assistoit l'vn & l'autre auec des soins extrêmes, [mes,
Et d'vn torrent de pleurs, interrompant le Cours,
A pour la seconder imploré mon secours.
Bien-tost par nostre soing, Clarice est reuenüe:
Mais ma presence a fait qu'elle s'est retenüe,
Et n'a pas tesmoigné ce qu'elle auoit au cœur;
L'autre apres vne longue & mourante langueur;
Triste, & peu satisfait de nostre bon office,
S'est laissé releuer à la voix de Clarice:
Mais, ne pouuant assez contraindre ses douleurs,
S'est retiré de nous, les yeux baignez de pleurs.

SCENE IV.

ANSELME frere d'Horace, arriuant de Florence. ALEXIS.
ALFONCE. LEONSE.

ANSELME.

IL est tard en effet, mais vn amy fidelle
Ne doit point differer vne heureuse nouuelle,
Qui porte vn bon message, est tousiours bien venu.

ALFONSE.

La maison n'est pas loing, si j'ay bien retenu.

ANSELME.

A trente pas au plus.

ALEXIS.

Anselme, est-ce vous mesme?

ANSELME.

O Seigneur Alexis!

ALEXIS.

Hé! quel bon-heur extresme,
Nous procure aujourd'huy le bon-heur de vous voir?
Horace fortuné!

ANSELME.

L'auez vous veu ce soir?
Car je sçay de quel nœud l'amitié vous assemble;

ALEXIS.

Nous aurons le bonheur d'en conferer ensemble,
Entrez, il est chez luy, je reuiens de ce pas.

ANSELME.

Ie croy que ses transports, ne vous déplairoient pas,
Alors qu'il apprendra, quel sujet nous ameine;

ALEXIS.

Qu'est-ce encor?

ANSELME.

Vous sçauez quelle mortelle hayne,
Separoit les maisons des Sardins, & de nous.

ALEXIS.

Ouy.

ANSELME.

Iugés, si l'accord, nous en doit estre doux,
Et si la liberté de retourner à Gennes,
Apres vn different, autheur de tant de peines,
Ne doit pas à mon frere estre vn rauissement,
Qui de tous ses souhaits, soit l'accomplissement.

ALEXIS.

Le Ciel en ſoit beny, mais par quelle aduanture?

ANSELME.

Par les droits que Raymond deuoit à la nature,
Qui preſt de les payer a conjuré les ſiens
D'vne paix generale, auec les Porciens,
Pour s'oſter de l'eſprit la iuſte defiance,
De mourir mal d'accord auec ſa conſcience.
Et pource que ſon fils n'eſtoit pas ſur les lieux,
Pour receuoir ſon ordre, & luy clore les yeux,
Cét Eſcrit qui contient, ſa volonté derniere,
Luy laiſſe, au cas qu'il viue, vne inſtante priere,
De noüer chez Horace, vne eſtroite amitié,
Et rechercher Clarice, au nom de ſa moitié.
Voyez quel coup du Ciel, & jugez ſi mon frere,
N'a pas grand intereſt, d'entendre à ceſte affaire?

ALEXIS.

O dieux! mais en quels lieux, eſt ce fils bien-heureux,
A qui vous deſtinez, cét objet amoureux.

ANSELME.

Comme, en nous inſpirant, Dieu leue tout obſtacle,
Il nous l'a faict ſçauoir, par vn autre miracle,
Car ayant pres de Piſe, à dix milles d'icy,
Rencontré, par bonheur, Alfonſe que voicy,

Et luy faisant sçauoir cette heureuse nouuelle,
Comme estant du païs & sçachant la querelle,
Il m'a de cét amant appris l'heureux destin
Pour l'auoir de luy-mesme entendu ce matin.
Certes iamais l'amour ce dieu jeune & bizarre,
N'a causé de succez si iuste ny si rare,
Que celuy des amours de Clarice & de luy,
Si l'ayant tant aymée il l'obtient aujourd'huy.

ALEXIS.

Clarice m'est promise, & si l'on me l'enuie,
Voicy pourquoy i'en dois faire passer l'enuie:
Et mettre mon riual aux termes du deuoir;
Quel est son nom encor ne le puis-je sçauoir?

ALFONSE.

Oüy Leandre est son nom, & nom d'vn honneste hõme,
Et digne de bruster du feu qui le consomme;
L'esperance de voir son dessein reüßi,
M'a fait rompre mes pas & retourner icy.
Ou i'ay part en sa bonne & mauuaise fortune,
Ou si l'on luy fait tort l'injure m'est commune,
Quoy que seul il soit homme à vous faire raison.

ALEXIS voulant mettre l'espée à la main.

Ha !

LEONSE le retirant.

Seigneur ce transport seroit hors de saison.

Alexis

ALEXIS.

Permets.

ANSELME.

Pour Dieu, Seigneur, domptez cette cholere,
Et par l'affection qui vous joint à mon frere,
Pesez cette chaleur (si ce mot m'est permis,)
Et nostre intention d'vn esprit plus remis.
Qu'auons nous entrepris à vostre prejudice?
Sçauions nous quel dessein vous auiez pour Clarice?
Et que ce testament chocquoit vostre repos.
Ie sçay qu'Alfonse aussi.

ALEXIS.

Cher Anselme en deux mots,
Et sans vous emporter, faites moy voir Leandre,
La beauté de Clarice est vn prix à deffendre,
Et d'ailleurs nostre Hymen se concluant ce soir,
Si l'on me la dispute, il est temps de se voir.

ALFONSE.

Celuy, dont vous parlez, auecques tant d'audace,
Sert, sous le nom d'Hortense, en la maison d'Horace,
Ignorant du bon-heur qui luy vient aujourd'huy;
Et, si le jeu vous plaist, ie vous responds de luy.

LEONSE.

O prodige inoüy! merueille sans exemple!

Eſt-ce là d'vn grand cœur vne preuue aſſeZ ample?
Et me ſuis-je trompé dedans mon ſentiment?

ALEXIS.

Ie demeure interdit en cét eſtonnement,
Hortence ayme Clarice, & me ſert aupres d'elle.
O trop fidelle Hortence! à toy trop infidelle,
Tes ſoupçons ont faict tort à ma diſcretion,
I'euſſe, au lieu de trahir, ſeruy ta paßion;
Mais, je t'euſſe rauy, le merite, & la gloire,
Du plus fameux amy, dont parle la memoire,

embraſſant Anſelme, & Alfonſe.

Trefue, apres cét exemple, incroyable aux neueux,
Trefue à nos differens außi bien qu'à mes vœux,
Acheuez cét accord, preſſez ce mariage,
Allez, i'offre auec vous la main à cét ouurage.
Pour rendre la pareille à ſa fidelité,
Et combattre auec luy de generoſité,
Banny pour ſon ſujet, ie benis ma diſgrace,
Et ſouffre, auec plaiſir, qu'vn tel riual me chaſſe,
Puis qu'il a faict pour moy, ce qu'il a fait pour luy.
Ie n'ay qu'vn mot à dire, aduancez ie vous ſuy.

Ils entrent chez Horace.

SCENE V.

ALEXIS. LEONSE. seuls.

ALEXIS continuë.

Leonse que dis-tu?

LEONSE.

Ie doute si ie veille,
Et croy lire vn Roman de voir cette merueille,
Lucrece, maintenant.

ALEXIS.

Ie t'allois confesser,
Vn sentiment secret dont ie me sens pressé;
Ie ne sçay quel remord que le Ciel me suscite,
D'auoir si froidement estimé son merite,
Et si mal recogneu l'amour qu'elle a pour moy.

LEONSE.

Dans cette bonne humeur, tenez luy vostre foy,
Mais serrez-là d'vn nœud qu'on ne puisse dissoudre,
Escoutez ce remords, & laissez vous resoudre,
Apres tant de foiblesse, & de legereté,
D'estre enfin infidelle à l'infidelité.

ALEXIS.

Hortense vient.

Voicy ce cher amy; va m'attendre chez elle,
Et si, comme il se peut, elle auoit eu nouuelle
De l'Hymen qu'on traittoit entre Clarice & moy;
Dy luy, que ie te suy pour luy prouuer ma foy.

LEONSE.

A la fin le merite obtient sa recompense,
Et l'amour nous fait voir qu'auecque connoissance,
Quoy qu'on s'en imagine, il regit l'Vniuers,
Et qu'il porte vn bandeau, mais qu'il voit au trauers.

SCENE VI.

ALEXIS. HORTENSE.

HORTENSE.

LEs pleurs que vous versés deshonorent mes peines,
Arrestez-vous mes yeux, mais ouurez-vous mes veines,
Il n'appartient qu'à vous de pleurer mon tourment.

ALEXIS.

Et bien, mon cher Hortense?

HORTENSE.

Il vient dans vn moment.

ALEXIS.

Il n'eſt rien d'obligeant apres ta courtoiſie,
Quoy que depuis ta veuë vn trait de jalouſie
Ayt ſi fort alenty mes premieres ferueurs,
Qu'il me rend tes bien-faits d'inutiles faueurs.
Nomme ce changement, ou raiſon, ou caprice,
Ie me veux dégager des charmes de Clarice,
Et pour t'en conſulter ie t'attendois icy.

HORTENSE.

Vous vous diuertiſſez à me railler ainſi;
Ne pouuant contenir vne allegreſſe extreſme,
On ſe fait des esbats & des jeux de ſoy-meſme;
Heureux à qui le Ciel deſtine ſes appas.

ALEXIS.

Tu t'en peux étonner, mais ie ne te ments pas.

HORTENSE.

Sur quel ſoupçon encor fondez vous cét ombrage?
Car le Ciel n'eſt pas pur ſi Clarice n'eſt ſage.

ALEXIS.

Ie n'ay pas conſerué le ſens iuſqu'aujourd'huy,
Pour adorer enfin l'idolatre d'autruy.

Si tu la connoiſſois tu me deuois apprendre,
Son inclination pour vn certain Leandre,
Qui poſſede ſon cœur par des liens ſi forts,
Que tout autre n'en peut poſſeder que le corps.
Cognois-tu ce Leandre?

HORTENSE.

A l'égal de moy-meſme.
Il ne s'offenſe point que Clarice vous ayme,
Et ce que i'ay pour vous entrepris aujourd'huy,
Croyez que ie l'ay fait bien auoüé de luy.
I'ay ſur ſes paßions vn ſouuerain empire,
Ie contiens ſes douleurs, deffends qu'il ne ſouſpire,
Et luy rauis l'honneur d'eſtre cogneu de vous,
De peu que l'eſtimant, peu contant ou jaloux,
Vous ne vous deffendiez de noſtre bon office,
Et n'ayez repugnance à luy rauir Clarice.

ALEXIS l'embraſſant.

Helas! plutoſt le Ciel me rauiſſe le jour!
Prodige d'amitié, de conſtance, & d'amour;
Incomparable amy, trop fidelle Leandre,
Quels offices, quels ſoins, quels vœux te puis-je rẽdre?
Qui puiſſent égaler ta generoſité?
Ta franchiſe a fait tort à ma fidelité.
L'objet d'vne ſi belle & ſi ſenſible flame!

L'idole de tes ſens, la moitié de ton ame,
Dont les affections reſpondent à tes vœux,
La conſtance à ta foy, les ardeurs à tes feux,
Dont les yeux ſont des tiens la vie & la lumiere,
Me l'auoir accordée à ma ſimple priere!
N'eſt-ce pas m'offenſer à force de bonté,
Et ſoupçonner ma foy de trop de laſcheté.

HORTENSE eſtonné.

Il faut que deſormais la Fortune ſe laſſe,
Puiſque ce ſeul malheur manquoit à ma diſgrace,
D'eſtre cogneu de vous, & d'eſtre ſoupçonné,
De regretter vn bien que ie vous ay donné,
Moy, voſtre priſonnier, voſtre ſerf, voſtre eſclaue,
A vous, mon ſeul refuge, au malheur qui me braue,
Quand vous tirez d'vn joug pire que les enfers,
Ces membres oppreſſez deſſous le poids des fers.
Qui vous a dit mon nom? & par quelle aduanture.

ALEXIS.

C'eſt trop, n'offenſe plus vne amitié ſi pure,
Pour ſoupçonner la tienne, & douter de ta foy;
Vien ſçauoir par quel ſort ta Clarice eſt à toy,
Et quel heureux malheur termine ta diſgrace.

SCENE VII.

ALFONSE. HORTENSE. ALEXIS.

ALFONSE.

O Fortuné Leandre, & bien heureux Horace !

HORTENSE.

Dieux ! Alfonſe, eſt-ce vous?

ALFONSE.

Treſue, treſue aux tourmens,
Honneur des vrays amys, gloire des vrays amans:
Poſſedez la beauté, qui vous eſt deſtinée,
Horace a conſenty cét heureux Hymenée,
Et de vos longs trauaux vous accorde le prix.
Entrons.

HORTENSE rauy.

Sans doute vn ſonge occupe mes eſprits.

Ils entrent tous.

SCENE

SCENE VIII.

CLARICE. EMILIE dans la chambre de Clarice.

EMILIE.

CLarice, enfin vos pleurs me forcent de vous dire,
Qu'vn indigne ſujet, cauſe voſtre martyre,
Et qu'il n'eſt, ny de ſang, ny de condition,
A meriter l'honneur de voſtre affection,
Car (s'il en faut en fin dire ce que ie penſe,)
I'ay découuert la trame, & vous aymez Hortenſe.

CLARICE.

Indiſcrete, impudente, auec quel front peux tu,
D'vn ſi fol ſentiment, offencer ma vertu?
Moy i'aurois à ce poinct, oublié ma naiſſance.

EMILIE.

Ce que ie vous en dis.

CLARICE.

Infame, i'ayme Hortenſe!

EMILIE.

On auoüe auec peine vn indigne vainqueur,
Mais le don d'vn pourtrait marque celuy du cœur,

Vous reconnoissez-vous dedans cette peinture?

CLARICE.

Que vois-ie? ô justes Dieux! quelle est cette auanture?
Et de qui la tiens tu?

EMILIE.

Du commun accident,
Qui rend, de vos deux cœurs, le feu trop éuident,
Quand, (ce qui marque assés cette ardeur inoüye)
Vous estes à mes pieds, tombée esuanoüye,
Les yeux baignez de pleurs, & les soûpirs au sein,
Hortense vous suiuant, j'ignore à quel dessein,
Est tombé, comme vous, si tost qu'il vous a veuë,
Pasle, & sans mouuement, à mes pieds étenduë;
Moy, tâchant d'alleger sa mourante langueur,
I'ay trouué ce pourtaict qui pendoit sur son cœur,
D'où vous pouuez juger, ce que i'en puis apprendre.

CLARICE.

I'en ay faict autre-fois, vn present à Leandre,
O Dieux! si mon soupçon obtenoit son effet,
Quel heur au prix du mien ne seroit imparfait?
Ils ont tant de rapport, & tant de ressemblance,
Que i'ay creu mille fois voir Leandre en Hortense.
O douce inquietude! agreable soucy!

EMILIE.

L'appelleray-je?

CLARICE.

Atten, ne dy mot, le voicy.

SCENE IX.

CLARICE. EMILIE. HORTENSE.

CLARICE bas.

LOngue & fatale erreur, aueuglement extresme,
Laissez vous dißiper, le voilà, c'est luy mesme.
Et bien lâche instrumēt des rigueurs de mon Sort, à Hort.
Que viens-tu m'annoncer? faut-il signer ma mort?
Et veux-tu qu'Alexis me rauisse à Leandre?

HORTENSE.

I'ay charge de sçauoir s'il vous plaist de descendre;
La compagnie est preste, & n'attend plus que vous.

CLARICE.

Qu'espere-t'on de moy? Leandre est mon espoux.

HORTENSE.

Horace vous a fait vn choix si legitime,
Que ne l'acceptant pas vous commettriez vn crime.

CLARICE.

Malheureux: eſt-ce ainſi que tu plains mon tourmẽt?

HORTENSE.

Ie vous porte bon-heur, auec rauiſſement.

CLARICE.

Mon martyre éternel?

HORTENSE.

Mais vn plaiſant martyre.

CLARICE.

Tu conſens cét Hymen?

HORTENSE.

Ie ſuis preſt d'y ſouſcrire.

CLARICE.

Quoy? ſans reſſentiment? ſans regret? ſans effort?

HORTENSE.

Auec ardeur vous dis-je, & plaiſir, & tranſport.

CLARICE, luy monſtrant le portraict.

Traiſtre ne m'as-tu pas deſſus cette peinture,
Proteſté de m'aymer, iuſques à la ſepulture,

Et ne l'entens-tu pas d'vne muëtte voix,
Te reprocher l'oubly des vœux que tu me dois?
Renonce, si tu veux, sur cette mesme image,
A l'obligation du serment qui t'engage;
Parjures-y ta foy, dements-y ton amour:
Mais aussi, permets moy d'y renoncer au iour,
Et deuenir sans voix, ainsi que ma figure,
Pour ne te pouuoir plus reprocher ton parjure,
Et pour t'oster la peine, & la peur de me voir.
Ha Leandre!

Il regarde sous son pourpoinct, & n'y treuue plus le portraict.

HORTENSE l'embrassant.

Ha Madame!

EMILIE.

O l'heureux desespoir!

SCENE X.

ALEXIS. CLARICE. HORTENSE. EMILIE.

ALEXIS.

QVoy, Madame! pour moy si froide, & si farouche,
Auec mon confident vous traitez bouche à bouche,
Qu'il tienne donc ma place, & qu'il traitte pour soy
Le perilleux Hymen qu'il moyennoit pour moy.

CLARICE.

Ie consens volontiers à cét heureux eschange.

ALEXIS.

Vostre amour, sans mentir, est digne de loüange,
Et moy ie le serois d'vn tres-juste mespris,
Si j'auois separé deux si fermes esprits.
Venez signer la fin de vostre long martyre,
Vostre pere y consent, il est prest d'y souscrire;
Et Leandre ie croy ne s'en defendra pas.

CLARICE rauie.

Dieux! & comment?

ALEXIS.

Venez, vous l'apprendrez là bas.

EMILIE.

Ie demeure interditte, & pour moy i'apprehende,
D'estre en quelque Palais, ou d'Armide, ou d'Vrgãde;
Ie ne croy pas mes yeux, la peur de sommeiller,
Fait que tout en veillant, ie crains de m'esueiller.

SCENE XI.

HIPPOCRASSE. LE VALET.

HIPPOCRASSE.

LA femme est vn beau mal, vn naufrage de l'hõme,
Vn soin qui le deuore, vn feu qui le consomme;

Vn joug qui le captiue, vne erreur, vn deffaut,
Vn vice de nature, & pourtant il en faut.
Infidelle beauté, dédaigneuse Lucresse,
Monstre bouffy d'orgueil, assaßine, traistresse;
Enfin i'ay secoüé le joug de ton pouuoir.
Tu sauues à Clerice vn sanglant desespoir,
En liurant en ses mains ta plus riche conqueste.
Ne deliberons plus, i'ay l'amour en la teste,
Et i'éprouue aujourd'huy combien il peut sur nous.

LE VALET.

Au diable soit l'amour, ie suis froissé de coups:
Ce démon enragé frappe comme vn tonnerre.

HIPPOCRASSE.

Ce sont fruicts du mestier; on risque à toute guerre:
Mais n'apprehende point d'estre icy mal traitté.
Frappe, voilà la porte; adieu ma liberté.
Ils frappent à la porte.

SCENE XII.

HORACE. HIPPOCRASSE. LE VALET.

HORACE.

QV'est-ce? quelle furie? & quelle impatience?
Ho! Seigneur Hippocrasse.

HIPPOCRASSE.

Vn moment d'audience;

Quand le grand Artisan de ce vaste Vniuers,
Eut embelly les Cieux de tant d'Astres diuers,
De son estre immortel insensibles images,
Il se voulut grauer en de viuans ouurages,
A qui pour residence il choisit ce bas lieu.

HORACE.

Vous le prenez bien haut, & l'on m'attend, adieu.

HIPPOCRASSE.

Ie suis prest, en vn mot, de signer l'Hymenée,
Et vous tenir la foy que ie vous ay donnée.

HORACE.

Et moy ie suis tout prest si vous ne l'éuitez,
De vous faire traitter comme vous meritez.

LE VALET.

Cette harangue encor me sent sa bastonnade,

HORACE.

Vous ne doutez donc plus si ma fille est malade.

HIPPOCRASSE.

Non, cela ne se peut, ie m'en suis éclaircy.

HORACE.

Et moy, i'ay dequoy craindre, & m'éclaircir aussi.
Si selon vostre espoir ie vous donnois Clarice,
Et qu'apres cét effet de ma seule auarice,
On vous trouuast atteint de quelque mal secret.
Ne me seroit-ce pas vn sensible regret?

HIPPOCRASSE se voulant despoüiller.

Moy, quelque mal secret? tien, ayde moy, qu'on sça-
Les defaux que ie cele, & les maux que ie cache. [che

I'ay

I'ay le corps masle & sain dessous ce poil grison.

HORACE.

Ne vous dépoüillez point, il n'en est point saison.
Ie ne m'y cognois pas, & puis ce pourroit estre,
Quelque interne accident difficile à connoistre.

HIPPOCRASSE.

Comment?

HORACE.

Que sçay-je moy, quelque debilité,
Quelque extresme froideur, quelque autre infirmité.

HIPPOCRASSE.

Ces incommoditez ne sont pas sans remede,
A qui pretend laisser quelqu'vn qui luy succede.
Le sçauant Hippocrate enseigne en cent endroits,
A causer à cent ans l'accident de neuf mois.

HORACE.

Ie treuue en vostre haleine vn signe manifeste,
D'vn mauuais estomach, cacochyme, indigeste.

HIPPOCRASSE.

Pour cét autre defaut, Galien est d'auis,
D'vn peu de muscadins, de canelle, & d'anis.
A quoy souscrit Pompone, Oribase, & Fernelle.

HORACE.

Et si cét accident vous tient à la ceruelle,
Quel Autheur a traicté des remedes des fous?

HIPPOCRASSE.

Ie passe pour plus sain & plus sage que vous.

SCENE XIII.

RINOCERONTE. LEONIN. HIPPOCRASSE. LE VALET. HORACE.

RINOCERONTE.

METtons bas pour vn temps la terreur & l'audace.

LE VALET s'enfuyant.

Les voilà de retour.

HIPPOCRASSE auſſi s'enfuyant.

Adieu, Seigneur Horace.

HORACE.

O le doux paſſe-temps! l'agreable entretien!
Ie me ſuis acquitté, ie ne luy dois plus rien.

SCENE XIV.

RINOCERONTE. LEONIN.

RINOCERONTE.

SAns doute qu'elle attend auec impatience,
L'honneur de ma viſite & de mon alliance.

Il frappe à la porte.

SCENE XV.

LVCRECE sur sa porte. CYNTHIE. LEONSE. RINOCERONTE. LE VALET.

LVCRECE.

IL faut que l'accident à tous deux soit commun,
a Leonse. elle dit à Rinoc.
Cours, & ne tarde point. Que veut cét importun?

LEONIN.

L'extreme impatience! & la belle caresse!

Leonse sort, & va chez Horace.

LVCRECE.

Qu'est-ce?

RINOCERONTE.

Est-ce là l'accueil qui suit vostre promesse?
Ne m'attendiez-vous pas?

LVCRECE.

Est-ce icy la saison,
De faire ouurir de force vne honneste maison?

LEONIN.

L'amour qu'elle a pour vous luy trouble la ceruelle.

RINOCERONTE.

As-tu cogneu Leonse? Alexis est chez elle;

Et l'on me veut railler; mais s'il estoit ainsi.

LVCRECE.

Et bien que feriez-vous, il n'est pas loing d'icy. Leonse ameine Alexis, qui le regarde le nez dans son manteau.

RINOCERONTE.

Il n'eschaperoit pas s'il m'auoit fait injure,
Auec les bras de Mars, & les pieds de Mercure.

SCENE XVI.

ALEXIS. LEONSE. RINOCERONTE. LEONIN.
LVCRECE. CYNTHIE.

ALEXIS l'espée à la main, dont il le frappe.

INsolent, i'ay franchy de plus sanglants hazards,
Sans les pieds de Mercure, & sans les bras de Mars.

RINOCERONTE.

Tout beau, la loy d'honneur vous deffend la surprise.

ALEXIS.

Et le bruit que tu fais, quelle loy l'authorise? Leonin se cache en vn coin.

RINOCERONTE.

Le pouuoir qu'ont sur moy d'infidelles appas.
Vien à moy, Leonin.

LEONIN.

O qu'il ne me tient pas!

ALEXIS.

Tost, voyons qui de nous emportera Lucrece,
Et faisons sa conqueste vn fruict de nostre adresse.
Donnons, lâche, es-tu prest?

RINOCERONTE.

Tu me surprens, tout beau.

ALEXIS.

Mets l'espée à la main.

RINOCERONTE.

Ie la veux au fourreau.
Par quel droict sur ma main pretens-tu cét Empire?

LVCRECE.

O Dieu! quel Capitaine!

CYNTHIE.

Et quel sujet de rire!

ALEXIS.

Il se faut en vn mot tirer vn peu de sang.

RINOCERONTE.

Prens-tu pour vn barbier vn homme de mon rang?
Et pourquoy ce remede, à qui n'est point malade?

ALEXIS.

Donnons-nous le plaisir, au moins d'vne estocade,

Pour marque du beau feu dont nous sommes épris.

RINOCERONTE.

Ie ne hazarde point vn homme de mon prix,
Qui sçait par iugement mespriser vne injure,
Et que tout cœur mourroit de la moindre blessure.
Il s'en va auec brauades.
Adieu, ie ne veux pas qu'il me soit imputé,
D'auoir seruy par force vne ingratte beauté.

SCENE XVII.

ALEXIS. LEONSE. LVCRECE. CYNTHIE.

LVCRECE.

VOylà s'en démesler, & fuyr de bonne grace.

ALEXIS.

Madame, le soupper vous attend chez Horace,
Où Leandre & Clarice ont des rauissemens
Capables d'exciter les plus tiedes amants.
Allons à leur exemple arrester l'Hymenée,
Où m'oblige la foy que ie vous ay donnée.

LVCRECE en l'embrassant.

Quel bon-heur est le mien! ô Dieux en mesme iour,
Voir à tant de mespris succeder tant d'amour!
Ils vont chez Horace.

SCENE XVIII.

RINOCERONTE. LEONIN.

RINOCERONTE.

HA, c'est trop : ma valeur force ma modestie,
Et ma longue constance en fureur conuertie,
Me sollicite enfin de venger cét affront.
Le feu m'en vient au sein, le sang m'en monte au front,
La honte m'en remord, la rage m'en consume,
La ceruelle m'en boût, & tout le corps m'en fume.

LEONIN.

Que ne tesmoignez-vous ce courroux au besoin?

RINOCERONTE.

L'Amour m'auoit charmé : mais vien, il n'est pas loing,
La peur l'a fait cacher, & ie veux que sur l'heure,
A ta veuë, à ton sceu la honte luy demeure,
Et qu'il sente ce bras fatal aux assaßins.
Frappe ; mais doucement, par respect des voisins.
Pourquoy ne parois-tu ? vien lâche, vien infame,

Leonin frappe si bas qu'on ne l'entend presque point.

Que ie te fasse enfin vomir le sang & l'ame.
Tu m'entends, mais la peur te dérobe la voix.
Poltron, deux fois poltron, & trois, & quatre fois ;
Ie sacrifieray traistre à ma iuste vengeance,

Il sort auec postures Espagnolles.

Toy, les tiens, ta maiſtreſſe, & toute ton engeance.
Retirons nous, tu vois ſi le cœur me defaut;
Vne belle retraitte, égale vn bel aſſaut.

LEONIN, faiſant le braue.

I'allois, s'il fuſt ſorty, combler ma renommée;
Et contre ma fureur iuſtement animée,
Tout l'Vniuers armé ne l'euſt pû ſecourir,
Le champ nous reſte en fin, vaincre, vaincre, ou mourir.

FIN.

LA SOEVR COMEDIE.

DE Mr DE ROTROV.



A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', dans la petite Salle du Palais, à la Palme. 1647.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

EXTRAICT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAR grace & Priuelege du Roy en datte du 19. Feurier 1646. ſigné, par le Roy en ſon Conſeil, LE BRVN: Il eſt permis à Touſſainct Quinet, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer vne Piece de Theatre, de la Compoſition de Monſieur de Rotrou, intitulee LA SOEVR, Comedie; & ce durant le temps de cinq ans: Auec defenſes à tous autres de contrefaire ladite Piece, ny en vendre de contrefaites, ſur peine de tous deſpens, dommages & intereſts, & amende arbitraire, ainſi qu'il eſt contenu plus au long eſdites Lettres dudit Priuilege.

Et ledit Quinet a aſſocié au ſuſdit Priuilege, Antoine de Sommauille, & Auguſtin Courbé, auſſi Marchands Libraires à Paris, ſuiuant l'accord fait entt'eux.

Acheué d'imprimer le 3. Septembre 1646.



ACTEVRS

LELIE, Seruiteur d'Aurelie.

ERASTE, Seruiteur d'Eroxene.

ANSELME, Pere de Lelie.

ERGASTE, valet de Lelie.

ORGYE, oncle d'Eroxene.

AVRELIE.

EROXENE.

CONSTANCE, mere d'Aurelie.

LYDIE; seruante d'Orgye.

GERONTE, vieillard.]
] vestus à la Turque.
HORACE, son fils.]



LA SOEVR COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LELIE, ERGASTE.

LELIE.



Fatale nouuelle, & qui me desespere!
Mon oncle te l'a dit? & le tient de mon pere!

ERGASTE.

Ouy.

LELIE.

Que pour Eroxene, il destine ma foy!
Qu'il doit absolument, m'imposer cette loy!

Qu'il promet Aurelie, aux vœux de Polydore!

ERGASTE.

Ie vous l'ay desia dit, & vous le dis encore.

LELIE.

Et qu'exigeant de nous ce funeste deuoir,
Il nous veut obliger, d'espouser des ce soir:

ERGASTE.

Des ce soir;

LELIE.

Et tu crois qu'il te parloit sans feinte?

ERGASTE.

Sans feinte.

LELIE.

Ha! si d'amour, tu ressentois l'atteinte,
Tu plaindrois moins ces mots qui te coustent si cher,
Et qu'auec tant de peine il te faut arracher,
Et cette auare Echo, qui respond par ta bouche,
Seroit plus indulgente, à l'ennuy qui me touche;

ERGASTE.

Comme on m'a tout appris ie vous l'ay r'apporté,
Je n'ay rien oublié, ie n'ay rien adjousté,

Que desirez vous plus?

LELIE.

Aux choses d'importance,
Oublier quelquesfois, la moindre circonstance;
Vn regard, vn sousris, vn mot, vne action,
Ruine absolument nostre pretention;
Et sçachant à quel poinct cet entretien m'importe,
Je t'y puis voir, cruel, repugner de la sorte.

ERGASTE.

Ne vous touchant pas tant, i'y repugnerois moins;
Mais, cette amour, enfin, vous couste trop de soings.

LELIE.

Il m'en couste, il est vray, mais i'en ayme les causes;
Les espines d'amour ne sont point sans leurs roses;
Et quand il faut souffrir pour de si doux appas,
Ie tiens pour malheureux, celuy qui ne l'est pas:
Au reste, estant l'autheur de mon inquietude,
La veux-tu negliger, sans trop d'ingratitude;
Sans tes conseils.....

ERGASTE.

Et bien? n'est on pas malheureux,
De voüer son seruice, à ces fous d'amoureux!

Faictes que le ſuccez reſponde à leur caprice,
On leur rend vn deuoir, non pas vn bon office;
Le peril d'vn Gibet, eſt le moindre danger,
Ou pour ſeruir leur flame, on ſe doiue engager;
Mais ſi quelque accident, par malheur les menace,
On eſt abſolument, autheur de leur diſgrace;
Soit que le ſort enfin, leur ſoit cruel ou doux,
Tout le bien leur eſt deub, tout le mal vient de nous.
Voſtre confuſion, eſt l'effect que merite
La boüillante chaleur, d'vne amour illicite;
I'en auois bien preueu, ce triſte repentir,
Et ie n'ay pas manqué de vous en aduertir;
Mais malgré ces aduis qui ne profitoient guieres,
Ie ne pûs refuſer mes ſoins à vos prieres;

LELIE.

Voyant le precipice, ou tu guidois mes pas;
Quoy que ſollicité, tu ne le deuois pas;

ERGASTE.

Le temps vous rend ſçauant, l'eſpreuue vous fait ſage,
Mais vous eſtiez bien loing de tenir ce langage,
Quand d'vne impatience egale à vos douleurs,
Pendant à mes genoux, les yeux baignez de pleurs
Confus, & deſpourueu de tout autre remede,
Vous reclamiez mes ſoings, ou la mort à voſtre ayde;

LELIE.

I'en conceurois, enfin, des regrets ſuperflus;
Quand l'affaire eſt au poinct de n'en conſulter plus;
Mais ce que tu m'apprends, m'eſt de telle importance,
Qu'il s'agit de ma mort, ou de ton aßiſtance;
De perdre la lumiere, ou conſeruer mes vœux,
A qui ie ſuis lié, d'indiſſolubles nœuds;
Dy donc, que ferons-nous? romps ce faſcheux ſilence.

ERGASTE.

Souuent on détruit tout, par trop de violence.

LELIE.

Differant trop, außi, l'on n'execute rien.

ERGASTE.

Eraſte, à mon aduis, nous y ſeruira bien;
Et ſon affection, ne vous ſera pas vaine;

LELIE.

Je me promets bien moins ſon amour que ſa hayne,
S'il ſçait la dure loy, qu'on me veut impoſer.

ERGASTE.

Mais il eſt bien aiſé de l'en deſabuſer;

Et d'obtenir de luy ce fauorable office,
En faiſant qu'il ſe ſerue, en vous rendant ſeruice;

LELIE.

Quoy, que mon cœur repugne aux eſclairciſſements,
Faiſons nous cet effort, tout eſt donc aux amants;
Ergaſte, cherchons le.

ERGASTE, le ſuiuant.

Quel embarras extréme!
Trauailler pour des fous, eſt bien l'eſtre ſoy meſme!
Il leur faut au beſoin, faire tout eſperer,
Et perdre tout repos, pour leur en procurer.



SCENE II.

LIDIE, ſeule.

PAuure Eroxene, Helas! Quelle ame impitoyable,
Ne ſeroit pas ſenſible, à ta peine incroyable!
Ie vous cherchois Eraſte.



SCENE III.

ERASTE, LYDIE.

ERASTE.

ET j'estois en soucy,
En quel lieu, ie pourrois te rencontrer außi;
Toy qui brillant rayon, du Soleil qui m'éclaire,
Toy, qui de nostre amour, fidelle secretaire;
Toy qui l'appuy;

LYDIE.

Tout beau, ie ne me puis flatter,
De vaines qualitez, que vous m'allez oster;

ERASTE.

Ne m'apportes-tu pas, vne heureuse nouuelle?

LYDIE.

Tres-mauuaise, au contraire, & pour vous, & pour elle,
Et pour qui, comme moy, prend part en vos ennuys;

ERASTE.

Quel encor?

LYDIE,

Eroxene.

ERASTE.

Acheue.

LYDIE.

Ie ne puis.

ERASTE.

Te taire est vn surcroist, à ma melancholie;
Parle donc; Eroxene!

LYDIE.

Est promise à Lelie;

ERASTE.

Ha! quel coup plus mortel, pouuoy-je receuoir!

LYDIE.

Ce n'est pas tout.

ERASTE.

Quoy donc?

LYDIE.

Ils espousent ce soir;
Ainsi les courts moments, qui restent à vostre ayde,
Vous priuant de conseil, vous priuent de remede.

ERASTE.

O fatale nouuelle, & funeste à mes vœux,
Je n'en redoutois qu'vne, & tu m'en apprens deux.

LYDIE.

LYDIE.

Une troisiesme suit.

ERASTE.

Poursuy donc, & m'acheue;
C'est trop long-temps languir, ie ne veux plus de tréue,
Et de tous ses efforts, ma constance est à bout.

LYDIE.

Pour chercher du remede, il vous faut dire tout;
Son oncle se doutant, de nostre confidence,
M'a fait aujourd'huy mesme, une expresse deffence,
De plus sortir, vous voir, ny vous parler iamais.

ERASTE.

Que le Ciel, sur mon chef éclatte desormais;
Quelque ardeur & mortel, que son foudre puisse estre,
Un fruit de ma ruine, est qu'il ne peut l'accroistre.

LYDIE.

Puis qu'il vous faut tout dire, & d'vn cœur confident,
Vous auez à combattre, vn quatriesme accident.

ERASTE.

Apres qu'à tant d'ennuis, ma mort est impossible;
Frappe, accable, poursuy, ie ne suis plus sensible;

LYDIE.

Vous auez d'Eroxene, excité le courroux.

ERASTE.

D'Eroxene, Lydie!

LYDIE.

Elle ſe plaint de vous;

ERASTE, comme s'éuanoüiſſant.

C'eſt à ce dernier coup, qu'il faut que ie ſuccombe,
Que le nuage creue, & que le foudre tombe;

LYDIE.

Vous diſſimulez bien! le cœur vous reuiendra,
Et ce n'eſt pas encor le coup qui vous tuera.
A des yeux clair-voyants, la feinte eſt inutile;
Certains bruits en vn mot s'épandent par la ville,
Et, non ſans fondement, & ſans quelque raiſon,
Qui vous rendent ſuſpect.

ERASTE.

De quoy?

LYDIE.

De trahiſon;
Ou, pour mieux en parler, d'amour pour Aurelie,
Au mépris de la foy, dont le ſerment vous lie;

Son frere qui vous ſuit inſeparablement,
Semble eſtre à ce ſoupçon, vn juſte fondement.

ERASTE.

Iuſte Ciel!

LYDIE.

Et l'amour regne, s'il le faut dire,
Dans les yeux d'Aurelie, auecques tant d'empire,
Qu'outre les cruautez, & les meurtres ſecrets,
Que ce tyran commet, auecques leurs attraits,
Dans les plus reſolus, & plus fermes courages,
L'inconſtance peut bien eſtre vn de ſes ouurages,
Et pourroit bien auoir à des charmes ſi doux,
Acquis l'autorité, qu'vn autre auoit ſur vous;
C'eſt ſur ce fondement.

ERASTE.

Eroxene, Lydie,
A pû me ſoupçonner de cette perfidie!
Moy, traiſtre!

LYDIE, le retenant.

Où courrez vous:

ERASTE.

Ne retien point mes pas,
Ie vay la détromper.

LYDIE.

Comment?

ERASTE.

Par mon trépas;
Mais perdant la clarté, i'emporteray la gloire....

LYDIE.

Le mal n'eſt pas ſi grand, que ie vous l'ay fait croire;
Cette peur eſtoit plus mon ſoupçon, que le ſien;
Ne vous en troublez point, nous l'en guerirons bien.
Le frequent entretien, de vous, & de Lelie,
Me faiſoit redouter, le pouuoir d'Aurelie;
Mais ie voy, qu'il n'a point alteré voſtre amour;

ERASTE.

Ie t'en euſſe éclaircie, en me priuant du iour;
Et ma mort t'euſt fait voir, qu'il n'eſt pas neceſſaire,
D'eſtre Amant de la Sœur, pour eſtre amy du Frere;
Tu ſçaurois, ſi l'amour, auoit pû t'enflâmer,
Quel tort fait vn reproche, à qui ſçait bien aymer;
Cruelle, tu ſçaurois, ſi pour cauſer ma peine,
L'Amour puiſe des traits, hors des yeux d'Eroxene;
Et ſi les miens, enfin, conſeruant la clarté,
L'vſage leur en plaiſt, que pour voir ſa beauté;

LYDIE,

Au beſoin qui la preſſe, elle implore voſtre aide,
Et vous mande le mal, pour chercher le remede;

Vous luy ferez bien mieux paroiſtre voſtre amour,
Détournant cet Hymen, que vous priuant du iour;

ERASTE.

Dy luy, qu'ou de l'eſprit, l'adreſſe ſera vaine;

LYDIE.

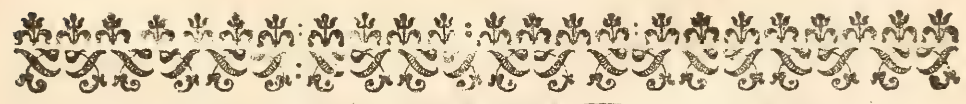
Et bien?

ERASTE.

Celle du bras, la tirera de peine;
Que ie vais de ce fer, s'il ne me ſatisfait,
Dans le cœur de Lelie, effacer ſon pourtrait;
L'arracher de ſon ſein; & de cet infidelle,
Immoler à l'Amour, l'amitié criminelle;

LYDIE, s'en allant.

Ne vous emportez pas, juſqu'à ce dernier poinct,
Les hommes couſtent cher, ne les prodiguons point.



SCENE III.

ERASTE, LELIE, ERGASTE.

LELIE.

C'Eſt luy!

ERASTE.

Quelque apparence, où l'amitié ſe fonde,
Ne cherchons plus, ny foy, ny vertu dans le monde;

L'amitié, les ſerments, & la foy d'aujourd'huy,
Ne ſeruent qu'à tromper la bonne foy d'autruy;
Mais enfin, ie ſuiuray l'exemple qu'on me donne,
Et trahy de chacun, n'épargneray perſonne;

LELIE.

Il diſcourt en luy-meſme;

ERGASTE.

A l'exemple des fous;
Comme frappé, ſans doute, en meſme endroit que vous;

ERASTE.

Si mon bras ne l'immole à ma juſte colere,
Ie veux bien, que le Ciel, ne me ſoit pas proſpere;

ERGASTE.

Que ne luy parlez-vous?

LELIE.

Eraſte, quel ſoucy,
Vous excite ce trouble, & vous trauaille ainſi?

ERASTE.

Je compatis, Lelie, aux miſeres du monde,
Où tout ſoucy, tout trouble, & tout mal-heur abonde,

Depuis que l'amitié n'y cognoist plus de loy,
Et que la foy n'y sert qu'à seduire la foy,
Mon plus cher confident, trauaille à ma ruine,
Et mon meilleur amy, me trompe & m'assassine.

LELIE.

Ie ne le tiendrois plus, en cette qualité,
Et tel amy ne peut estre assez detesté.

ERASTE.

Je ne le tiens außi, qu'en qualité de traistre,
Et le deteste autant, qu'il est digne de l'estre.

LELIE.

Sans vous en mettre en peine, apprenez-moy son nom,
Eraste, & laissez-moy, vous en faire raison;

ERASTE.

Il est de vos amis.

LELIE.

Des amis de la sorte,
Pour se deffendre d'eux, la cognoissance importe;

ERASTE.

Quoy qu'infiniment traistre, il ne me peut trahir,
Ny vous, quoy qu'odieux, ne le pouuez haïr;

LELIE.

Vous le nommez?

ERASTE.

Lelie;

LELIE.

Ha! c'est me faire injure;

ERASTE.

C'est vous mesme, cruel, vous qui m'estes parjure,
Vous, que pour mon amy i'ay tort de reputer,
Vous, que par vostre aduis, ie dois tant detester;

LELIE.

I'ay part en vostre peine, & plains le trouble extréme,
Qui si visiblement, vous met hors de vous mesme.

ERASTE, mettant la main sur la garde de l'épée.

Et moy, i'ay grande part, en vostre trahison;
Mais vous m'auez offert, de m'en faire raison;

LELIE.

Dittes-moy donc mon crime, & me tirez de peine;

ERASTE.

Ie vous le dis assez, sans nommer Eroxene;
Et ce secret remords, qui nous sçait tourmenter,
Et punir nos forfaits, sans nous executer;

Témoin,

Tesmoin, juge, & bourreau de vostre perfidie,
Vous la reproche assez sans que ie vous la die.

LELIE.

Si vostre aueuglement ne me faisoit pitié,
Ou bien si ie pouuois vous manquer d'amitié;
D'vn bras qui rarement attend qu'on le conuie,
Ie vous aurois desia fait passer vostre enuie;
Mais sans auoir donné du penser seulement
A vos jaloux soupçons le moindre fondement.

ERASTE.

Ce n'est rien que ce soir épouser Eroxene.

LELIE.

Je crains plus son amour que ie ne fais sa haine;
Le soir qui sous ses loix rangeroit mon destin,
Seroit suiuy pour moy d'vne nuict sans matin;
Mais il faut pardonner à vostre jalousie,
Et pour vous bien guerir de cette frenaisie,
Vous fiant mon secret, vous apprendre en deux mots
Combien vn tel dessein repugne à mon repos.

ERASTE.

Si chacun s'abusant ie m'abusois moy-mesme,
Je tiendrois cette erreur pour vn bon-heur extréme.

LELIE.

Quand de la Reyne, Bonne, & d'effect, & de nom
En Pologne, mon pere eut l'heur d'estre Eschanson;
Assez consideré, par l'honneur de luy plaire,
(Pour vous le faire court) il y manda ma mere;
Et nous voulant à tous, partager son credit,
Souhaitta, que ma sœur, encore, s'y rendit,
(Que ma mere esleuoit, en sa plus tendre enfance,)
Car, pour moy, desia grand, & hors de sa puissance,
J'auois suiuy mon pere, & sorty de son sang
Dedans la Cour, desia, possedois quelque rang;
Elles partirent, donc, & croyant la fortune,
Auoir trop fait pour nous, pour leur estre importune,
L'vne, en queste d'vn pere, & l'autre d'vn mary,
Vinrent, pour nous treuuer, s'embarquer en Bary.
Mais le Pilote, à peine, eut laissé choir les voiles,
Qu'vn vent impetueux, en déchirant les toiles,
Les écarta si loing, que l'on crût leurs vaisseaux,
Le débris d'vn écueil, ou le butin des eaux;
Quinze ans s'estoiẽt coulez, sans qu'aucunes nouuelles
En Pologne, où dans Nole, eussent rien apris d'elles;
Et (comme apres des soings, si longs, & superflus,)
Mon pere, n'en cherchoit, ny n'en esperoit plus;
Depuis deux ans, enfin, il a sceu que ma mere,
Tombee, auec ma sœur, au pouuoir d'vn Corsaire,

Pres d'vne Isle écartee, où le vent les poussa,
Auoit esté venduë, aux Agents d'vn Bassa;
Qu'à l'egard de ma sœur elle en fut separee,
Et suiuit vn marchand, de quelqu'autre contree,
Mon pere, à ce bon-heur, se sentit transporter,
Et ne iugeant que moy, qui les pûst rachepter;
Outre six cens ducats, me feist, pour ce voyage,
Ordonner l'appareil, d'vn honneste Equippage;
Venise, où j'arriuay, pour mon embarquement
Veid finir mon voyage, & naistre mon tourment,
Et l'endroit, où ie creus laisser ma laßitude,
M'excita tant de peine, & tant d'inquietude,
(Mais de peine si chere, & si douce à souffrir)
Que iusques à present, ie n'en ay pû guerir;
A l'heure du soupper, la table fut couuerte
Par des mains, dont amour auoit iuré ma perte;
Les mains d'vne beauté, dont l'abord me rauit,
Et qui m'asseruit plus, qu'elle ne me seruit;
Sophie. estoit le nom de ce charme visible,
Qui surprenant vn cœur, iusqu'alors insensible,
En feist en ce repas, par ses regars vainqueurs;
Vn mets à ce tyran, qui ne vit que de cœurs;
Enfin, blessé d'amour, ie feis leuer la table,
Esperant perdre au lict, ce tourment agreable;
Mais le sommeil, qui lors charmoit tout l'vniuers,
ne pût fermer les yeux, qu'amour auoit ouuerts;

L'exercice du iour, endort l'inquietude,
Mais la nuict elle veille, & nous deuient plus rude;
Le lendemain, Ergaste ignorant mon amour,
Se rendit dans ma chambre, außi-tost que le iour;
Et me dist qu'vn vaisseau, m'attendoit à la rade.

ERASTE.

Vous partistes?

LELIE.

Rien moins; je me feignis malade;
Mais que dis-je feignis? bleßé de tant d'appas,
Ie l'estois bien, sans doute, & ne le feignis pas;
L'aymable seruitude, où ma raison s'engage,
M'ayant fait de ma mere, oublier le seruage,
Ie compose auec l'hoste, & dedans sa maison,
Du mal que ie feignois attends la guerison;
Mais le mal que ie feints, n'ayant point besoin d'ayde,
Le vray mal que ie cache, y deuient sans remede;
Ie me hazarde, enfin, & force le respect,
Que de l'object aymé, nous imprime l'aspect;
Et mon feu me pressant, ie découure à Sophie,
Et le cœur, & les vœux, que ie luy sacrifie;
Mais en vain mon adresse, auec tout son effort
Tente de son honneur, l'inexpugnable fort;
Et j'apprends, à la fin de mes poursuittes vaines,
Que ie ne puis pretendre, autre fruict de mes peines,

Que la confusion, d'vn friuole sejour,
Où le pudique fruict d'vn legitime amour;
Qu'elle estoit de naissance assez considerable,
Pour aspirer au joug d'vn hymen honorable;
Mais que son mauuais sort, infidelle à son sang,
En l'estat d'vne esclaue, auoit changé son rang;
L'amour, qui me rendoit ma franchise importune,
Feist en moy, ce qu'en elle auoit fait la fortune,
Me meist d'vn estat libre, en vn rang, ou ie serts;
Ie déliuray l'objet, qui me tenoit aux fers;
Je racheptay Sophie, & la prenant pour femme,
En déliurant son corps, m'assujettis son ame;

ERGASTE.

Si de ce long recit, vous n'abregez le cours,
Le iour acheuera, plûtost que ce discours;
Laissez-le moy finir auec vne parole; Il parle à Eraste.
Cinq ou six mois apres, nous nous rendons à Nole;
Où, de Constantinople, on creut nostre retour;
Et là, par mon aduis, & par celuy d'amour,
Nous estant concertez, ie feis croire à son pere
Le rachapt de sa sœur, & la mort de sa mere;
De Sophie, à present, Aurelie est le nom,
Le pere en cette erreur la souffre en sa maison,
Où, d'vne chaste amour satisfaisant la flâme,
Elle est fille le iour, & la nuict elle est femme;

Jugez, par ſe recit, ſi vray ſemblablement,
Voſtre jaloux ſoupçon a quelque fondement;
Et ſi quoy qu'on propoſe, il peut ſouffrir ſans peine,
La propoſition, qu'on leur fait d'Eroxene.

ERASTE.

Dieu! iamais Comedie, en ſa narration,
N'excita tant de joye, & tant d'attention;
Et l'éclairciſſement, qui diſsipe ma crainte,
M'interdit toute excuſe, & condamne ma plainte;
Mais, de quelle arme, en fin eſperez vous parer
L'Hymen.....

LELIE.

Nous vous cherchions, pour en deliberer;
J'ay fait mon perſonnage, en cette Comedie;
Pour ce qui reſte, il faut qu'Ergaſte y remedie;

ERGASTE.

I'ay, pendant ce recit, eu le temps d'y réuer;
Voyez, ſi ce moyen, ſe pourroit approuuer.
Au vieillard Polydore, Anſelme offre Sophie
Ou plûtoſt, pour ſes biens, il la luy ſacrifie,
Voyant qu'il s'eſt offert, de la prendre ſans dot.

LELIE.

Il eſt vray.

ERGASTE.

Mon aduis, eſt qu'Eraſte, en vn mot,
Luy faiſant la meſme offre, obtienne ſa parole,
Et rende du Viellard, l'eſperance friuole;
L'honneur qu'il receura d'vn ſi puiſſant appuy,
Et le peu de rapport, de Polydore à luy,
Luy feront trop, des deux faire la difference,
Pour deuoir heſiter, en cette preference;
Vous, Lelie, il faudra, que vous feigniez auſſi
Qu'Eroxene, cauſant voſtre plus doux ſoucy,
Voſtre plus grand bon-heur eſt qu'Hymen vous aſſemble,
Et lors, il eſt aiſé, de vous loger enſemble.
Et que, par cet intrigue, adroictement conduit;

LELIE.

Et bien?

ERGASTE.

La Sœur du iour, ſoit la femme la nuict;
Tãt que de vos Vieillards, qui n'ont plus guiere à viure,
La mort, qui change tout, de ces ſoings vous deliure.

ERASTE.

Comment ſans eſpouſer, poſſeder leurs appas,
Ou comment, eſpouſant, ne les poſſeder pas?

N'est-ce pas te confondre, ou d'vn double adultere,
De ce lien sacré, profaner le mystere?

ERGASTE.

Vn amy trauesty vos parens assemblez,
Vous peut-il pas vnir de ces nœuds simulez?
Puis leur mort arriuant, vn Hymen legitime,
Des faueurs d'Eroxene effacera le crime.

LELIE.

Vn plus rare moyen ne se peut conceuoir,
Et tu me rends la vie en me rendant l'espoir;
Par cet heureux aduis qui nous tire de peine,
Ie conserue Aurelie.

ERASTE.

Et i'espouse Eroxene;

ERGASTE.

Moy, peut estre vn Gibet, si l'art est esuenté;
Mais n'en consultons plus, le sort en est jetté;

LELIE.

Croy qu'il me souuiendra de cet heureux office;

ERASTE.

Croy qu'estre ingrat, aussi, ne fut iamais mon vice.

ERGASTE.

ERGASTE.

Ny refuser aussi ne fut iamais le mien;
Tous alors qu'on vous sert, vous en promettez bien;
Mais tousiours pour effets vous baillez des attentes;
Vos aßignations ne sont iamais contentes;
De vos profusions on n'est iamais surpris;
N'importe, la vertu de soy-mesme est le prix;
Ie vais treuuer Anselme, & commencer mon roole;
Où si de mes efforts le succez n'est friuole,
Il sera bien adroit, s'il nous peut eschapper;
Et s'il ne court bien fort, ie sçauray l'attrapper.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LELIE, AVRELIE, ERGASTE.

AVRELIE sur sa porte, voyant reuenir Lelie.

QVi vous a retenus il estoit temps, Lelie,
De tirer mon esprit de sa melancholie;

Et tardant vn moment, la mort l'en euſt tiré.

LELIE.

Quel nouueau déplaiſir peut l'auoir alteré?

AVRELIE.

Quel plus grand déplaiſir faut il que voſtre abſence,
A qui ſans aucuns biens, ſans nom, ſans connoiſſance,
Pour ſupport, pour amis, pour parens, pour épоux,
Pour tout refuge enfin, ne reconnoiſt que vous?
Le ſort dés le berceau me declarant la guerre,
De libre que i'eſtois en ma natale terre,
M'en tira, pour m'oſter ce precieux treſor,
Et m'arracha du ſein qui m'allaictoit encor;
Ie perdis d'vn ſeul traict que lança la furie,
Ma liberté, mon nom, mes parens, ma patrie;
Et pour toute richeſſe, il ne m'eſtoit reſté,
Qu'vn cœur libre & conſtant, que vous m'auez oſté.
Quand ie croyois enfin que changeant mon ſeruage,
Ce cruel ennemy m'euſt changé de viſage,
Et que le cher preſent qu'il m'a fait de vos fers,
Dût guerir tous les maux que i'ay iamais ſouffers;
Ie voy qu'il entreprend ma derniere ruine,
Et veut par le ſuccez des maux qu'il me deſtine,
M'oſtant juſqu'à l'eſpoir, me dépoüiller d'vn bien,
Qui malgré luy demeure à qui ne reſte rien.

LELIE.

Vous ſçauez que mes yeux, dépourueus de deffence,
Mirent ſi toſt mon cœur deſſous voſtre puiſſance;
Que ſans rien meriter par ma captiuité,
Je ne fis qu'obeïr à la neceßité;
Par cette conjoncture, il eſt aiſé de croire,
Que l'honneur d'eſtre à vous, faiſant toute ma gloire,
Le malheur de vous perdre, & de ne vous plus voir,
Feroit mon infaillible & dernier deſeſpoir.

AVRELIE.

S'il faut donc par la fuitte éuiter la diſgrace
Dont vn pere importun aujourd'huy nous menace;
Propoſez moy l'horreur des plus affreuz deſers,
Des plus ſombres foreſts, des plus penibles mers;
Je vous ſuiuray ſans peine au bord des precipices;
Tous trauaux auec vous me ſeront des delices.

ERGASTE.

Combattons la fortune auec tout noſtre ſoin;
Mais n'allons point chercher à la vaincre ſi loin;
Si toſt qu'on leue l'anchre, & qu'il faut perdre terre,
Ie croy m'eſtre exposé dans vn vaiſſeau de verre,
A qui le moindre flot eſt vn funeſte écueil,
Dont le choc va m'ouurir vn liquide cercueil.

LELIE.

Ton interest n'est pas ce qui nous met en peine.

AVRELIE.

Si de nos importuns, l'esperance n'est vaine;
Ce soir, qui de nos vœux nous doit oster le fruit,
Sera suiuy pour nous d'vne eternelle nuit;
En cette extremité, faisons auec courage,
Ce qu'en mesme besoin fait vn qui fait naufrage;
Qui sans perdre courage, est constant jusqu'au bout,
De l'œil & de la main, cherche & s'attache à tout.

LELIE.

Le Ciel nous peut ayder, si l'art nous est friuole;
Mais mon pere reuient; toy commence ton roolle;
Vous Aurelie entrez, ie vous veux conferer,
D'vn aduis, que l'Amour vient de nous suggerer.



SCENE II.

ANSELME, ERGASTE.

ANSELME.

EN quel endroit, Ergaste, as tu laissé Lelie?

ERGASTE.

Dans sa chambre, pourquoy?

ANSELME.

Seul?

ERGASTE.

Auec Aurelie.

ANSELME.

M'estant teu si long-temps, ie l'auouë auiourd'huy,
Ie suis mal satisfait d'Aurelie & de luy;
Il semble, (s'il te faut parler d'vne ame ouuerte)
Que rachetant sa Sœur, il acheta sa perte;
Et que Constantinople, est vn sejour fatal,
Où tout bien se corrompt, & degenere en mal;
Si l'étude autresfois l'a mis en quelque estime,
Il semble n'estre plus qu'vn corps que rien n'anime;
Et son oysiueté semble le mettre au rang
Des objets dépourueus, & de vie & de sang.
Il ne sçauroit treuuer, pour son inquietude,
Dans sa bizearre humeur, assez de solitude;
Et l'Eglise autrefois le premier de ses soins,
Est auiourd'huy le lieu qu'il frequente le moins.

ERGASTE.

Le prouerbe est certain, & l'épreuue constante,
Que l'on sçait qui l'on est, en sçachant qui l'on hante;

Et vous plaindre de luy, n'est que luy reprocher,
Qu'auecques les boiteux on apprend à clocher.
Nous venons de Turquie, & dans cette contrée,
Des plus religieux, l'Eglise est ignorée;
C'est vn climat de maux, dépourueu de tous biens;
(Car les Turcs, comme on sçait, sont fort mauuais Chrestiens)
Les Liures en ce lieu n'entrent point en commerce,
En aucun art illustre, aucun d'eux ne s'exerce,
Et l'on y tient, quiconque est autre qu'ignorant,
Pour Catalamechis, qui sont gens de neant.

ANSELME.

Plus jaloux de sa Sœur, qu'on n'est d'vne Maistresse,
Jamais il ne la quitte, ils se parlent sans cesse;
Me raillent, se font signe, & se mocquants de moy,
Ne s'apperçoiuent pas, que ie m'en apperçoy.

ERGASTE.

Là chacun à gausser librement se dispense,
La raillerie est libre, & n'est point vne offence;
Et, si ie m'en souuiens, on appelle en ces lieux,
Vrchec, ou gens d'esprit, ceux qui raillent le mieux.

ANSELME.

Ils en vsent pour Nole auec trop de licence;
Et quoy que leur amour ait beaucoup d'innocence,

Ie ne puis approuuer ces baiſers aſsidus,
D'vne ardeur mutuelle, & donnez & rendus,
Ces diſcours à l'oreille, & ces tendres careſſes,
Plus dignes paſſe-temps, d'Amants & de Maiſtreſſes,
Qu'ils ne ſont en effet, d'vn Frere & d'vne Sœur.

ERGASTE.

Se peuuent-ils cherir auec trop de douceur?
Et proches, comme ils ſont, peut-on ſans injuſtice,
Jnterdire à leur ſang, de faire ſon office?

ANSELME.

Ie crains que cet office excede leur deuoir;
Ie n'en puis mal iuger; mais il faut tout preuoir.

ERGASTE.

La Loy de Mahomet, par vne charge expreſſe,
Enjoint ces ſentimens d'amour & de tendreſſe,
Que le ſang iuſtifie & ſemble authoriſer;
Mais le temps les pourra de-Mahometiſer;
Ils appellent Tubalch, cette ardeur fraternelle,
Ou Boram, qui veut dire, intime & naturelle;

ANSELME.

S'il m'eſt enfin permis de ne te point mentir,
Et ſi d'vne bonne œuure on ſe peut repentir,

De leurs déportemens, mon ame inquietée,
Conçoit quelque regret de l'auoir rachetée;
Puis qu'en la recouurant, ie perdis mon repos,
Que ce ſoin importun trauerſe à tout propos.

ERGASTE.

L'vſage de Turquie enfin les iuſtifie;
La Loy Turque;

ANSELME.

Et toy, traiſtre, auecques ta Turquie,
Auecques ta Loy Turque, auec ton Mahomet,
Tu veux authoriſer cet vſage indiſcret;
Et ſous vn voile Turc, me chargeant d'infamie,
M'affronter à la Turque, & couurir leur folie;
Mais le ſoin que tu prends de les iuſtifier,
Me les rends plus ſuſpects, & m'en fait défier;
I'entends ſi chez les Turcs ils ſuiuoient leur methode,
Que parmy les Chreſtiens ils viuent à leur mode.

ERGASTE.

La fille, ayant atteint l'âge de la raiſon,
Eſt vn meuble importun dedans vne maiſon,
Et dont aux plus ſoigneux la garde eſt incertaine;
Vn mariage, enfin, vous tireroit de peine,
Et borneroit vos ſoins, en terminant ſes vœux.

ANSELME

ANSELME.

Tu n'en proposes qu'vn, & i'en ay conclu deux;
Tu connois Eroxene?

ERGASTE.

Oüy, la niepce d'Orgye?

ANSELME.

Elle-mesme; est ce vn choix indigne de Lelie?

ERGASTE.

S'il obtient par vos soins ce fauorable choix,
Vous luy donnez la vie vne seconde fois;
Puis qu'il aime Eroxene, à l'égal de son ame,
Et que son seul respect luy fait cacher sa flâme;

ANSELME.

Ie rends graces au Ciel, qu'vne fois pour son bien,
Son choix tousiours contraire, ait rencontré le mien;
Mais outre cet Hymen, i'ay d'Aurelie encore,
Arresté l'alliance, auecques Polydore;

ERGASTE.

Pour Lelie, Eroxene est tout l'heur qu'il pretend,
Mais pour sa Sœur;

ANSELME.

Et bien?

ERGASTE.

Ne vous haſtez pas tant;

ANSELME.

Pourquoy? veux-tu que l'âge au logis la conſomme?

ERGASTE.

Ne la mariez point, ou luy donnez vn homme;

ANSELME.

Et qu'eſt donc Polydore?

ERGASTE.

Il n'eſt plus, autant vaut;

ANSELME.

Comment, en ſa ſanté ſçais tu quelque defaut?

ERGASTE.

Non, mais il eſt trop jeune, attendez qu'il ait l'âge,
Et puiſſe ſatisfaire aux deuoirs du ménage;
O que de ſes pareils, le feu doit eſtre ardent!

ANSELME.

Il n'a pas cinquante ans!

ERGASTE.

Et plus, pas vne dent.
Il n'eſt dans la Nature, homme qui ne le juge,
Du ſiecle de Saturne, ou du temps du Deluge;
Des trois pieds dont il marche, il en a deux goutteux,
Et reſſemble en marchant, à ces aſnes boiteux,
Qui preſque à châque pas trébuchent de foibleſſe,
Et qu'il faut ſoûtenir, ou releuer ſans ceſſe.

ANSELME.

Il eſt riche, & le bien a de puiſſants appas;

ERGASTE.

Fabrice ment donc bien, car il ne le dit pas;

ANSELME.

Quel Fabrice?

ERGASTE.

Vn valet, qu'il chaſſa pour vn verre,
Qu'il rainçoit par mal-heur, & qui tomba par terre;

ANSELME.

Et que t'en a-t'il dit?

ERGASTE.

Que bien loin de l'enfler,
Il vuidoit ſa finance, à force de ſouffler;
Et que penſant l'accroiſtre auec de la fumée,
En fumée, au contraire, il l'auoit conſommée;
Qu'au reſte, on vit chez luy de mets ſi delicats,
Qu'on meurt touſiours de faim à la fin du repas;
Baſte, encor, pour auoir la fortune contraire,
A bien d'honneſtes gens elle n'eſt pas proſpere;
Mais ſon eſprit mordant, enuieux & jaloux,
Ne pardonne à perſonne, & ſe prend juſqu'à vous;
Déchiffrant voſtre vie auec d'autres critiques,
Par tous les carrefours il en fait des chroniques;
Et ne ſe plaiſt à rien, tant qu'à vous éplucher;
Mais en vous diſant tout, ie vous pourrois faſcher.

ANSELME.

Acheue, ie le veux;

ERGASTE.

I'ay honte de le dire;

ANSELME.

Si ce qu'il dit eſt faux, ie n'en ſeray pas pire;

ERGASTE.

Il vous veut imputer certaine infirmité,
Par qui de tous les nez, le vostre est euité;
Et dit, qu'vn vieil pourit, dont le corps vous demange,
Vous oblige sans cesse à quelque geste étrange;

ANSELME.

Le sot, ment par sa gorge;

ERGASTE.

Et dit le bien sçauoir,
De gens, qui tous les iours ont l'honneur de vous voir;
Mesme de vos amis;

ANSELME.

Il ment par les oreilles;

ERGASTE.

De plus, qu'ayant le nez delicat à merueilles,
Il le sçait par luy mesme;

ANSELME.

Il ment par l'odorat;

ERGASTE.

Et que le vostre estant, & si court & si plat,

Cette incommodité qui vous est naturelle,
Est facile à iuger;

ANSELME.

Il ment par la ceruelle;

ERGASTE.

Quoy qu'il n'ait pas raison; car ie sçay bien qu'il ment;
L'accés qu'il a chez vous, le fait croire aysément;

ANSELME.

Mais comment l'en bannir, ma parole me lie,
Joint qu'il s'offre sans dot d'épouser Aurelie;

ERGASTE.

Espargnez sa vertu, bien plûtost que sa dot;
Car toute femme, enfin, n'en peut faire qu'vn sot;
Et tout pere puissant, qui pouruoit mal sa fille,
Rend pour le moins suspect, l'honneur de sa famille;
Mais Eraste qui l'ayme, & sans comparaison,
Plus sortable de biens, & d'âge, & de maison,
Pressé d'vn feu secret, incessamment aspire,
Sans l'ozer declarer, au joug de son empire,
Vous fera la mesme offre, & la prendra sans dot;
Il s'enhardit hyer de m'en toucher vn mot.

ANSELME.

Eraste!

ERGASTE.

Oüy, fils d'Orchas, grand amy de Lelie;

ANSELME.

Il témoigne sans dot, vouloir bien d'Aurelie!

ERGASTE.

Non sans dot seulement, mais sans habits encor;
Et la croit toute nuë, vn si riche tresor,
Que.......

ANSELME.

Fay le moy parler, & concluons l'affaire;
Pour l'autre, il peut ailleurs se pouruoir d'vn beau-pere;
I'ay du respect pour luy, comme il en a pour moy;
En me calomniant, il dégage ma foy;
Et recherchant ma fille, il m'a deu mieux connoistre;

ERGASTE.

Vous vous engendriez mal; c'est vn fou;

ANSELME.

C'est vn traistre.

ERGASTE.

Vn fourbe.

ANSELME.

Vn archi-fourbe.

ERGASTE.

Vn calomniateur.

ANSELME.

Vn médiſant.

ERGASTE.

Vn laſche.

ANSELME.

Vn gueux.

ERGASTE.

Vn impoſteur.

ANSELME.

Vn infame.

ERGASTE.

Vn faquin.

ANSELME.

Vn reſte de Galere;
Mais inſeſiblement tu m'as mis en colere;
Et ſi dans cette humeur ie l'auois rencontré,
Ie ſerois homme encor à le voir ſur le pré;

ERGASTE.

ERGASTE.

L'âge vous en dispence; & luy n'est pas si traistre;
Si peut estre il n'y va pour faucher, ou pour paistre.

ANSELME, s'en allant.

Fay moy venir Eraste; adieu.

ERGASTE.

Quel doux ébat!
O la bonne balourde, & le plaisant soldat!



SCENE III.

EROXENE, LIDIE.

EROXENE.

VA rends ce bon office au feu qui me consomme,
Il me promet beaucoup, mais Lydie, il est homme,
C'est à dire d'vn sexe où l'on fait vanité,
D'oubly, de perfidie, & d'infidelité;
Et s'il me fait le tort, dont mon soupçon l'accuse,
Aurelle a des yeux qui portent son excuse.

LYDIE.

Je l'iray bien chercher ; mais qu'apprendray-je enfin,
Apres tous les ſermens qu'il m'a faits ce matin;
Quel abord luy feray-je ! & que luy dois-je dire ?

EROXENE.

Confeſſe luy ma crainte, & dy luy mon martyre;
Que l'accés qu'vn amy luy donne en ſa maiſon,
Me le rend, en vn mot, ſuſpect de trahiſon;
Mais non, ne touche rien de ce jaloux ombrage;
C'eſt à ſa vanité donner trop d'auantage; [Amants,
Dy luy, que puis qu'il m'ayme, & qu'il ſçait qu'aux
Vne heure ſans ſe voir, eſt vn an de tourments;
Il m'afflige aujourd'huy d'vne trop longue abſence;
Non, il me voudroit voir auec trop de licence;
Dy luy que dans le doute on me tient ſa ſanté;
Mais puis que tu l'as veu, puis-je en auoir douté ?
Flattant trop vn Amant, vne Amante inexperte,
Par ſes ſoins ſuperflus en hazarde la perte;
Va, Lydie; & dy luy, ce que pour mon repos,
Tu crois de plus ſeant & de plus à propos;
Va, rends moy l'eſperance, ou fay que i'y renonce;
Ne dy rien ſi tu veux, mais i'attends ſa réponce.

LYDIE.

Que me répondra-t'il, ſi ie ne luy dis rien ?

EROXENE.

Le ſilence par fois eſt vn docte entretien;
Et le voir de ma part, ſans luy pouuoir rien dire,
C'eſt luy faire ſur moy connoiſtre ſon empire;
C'eſt d'vn ſtyle eloquent, & digne de ſes vœux,
Expliquer mes ſoupçons, mes ſoûpirs & mes feux;
O ſexe malheureux, & chetif, que le noſtre;
Où l'amour ſe treuuant naturel comme à l'autre,
Son pouuoir redoutable, & ſes ſuccez douteux,
L'adueu n'en eſt pas libre, & s'en treuue honteux!
Où l'on permet d'aymer, non d'auoüer qu'on ayme;
Où la pudeur trauaille, autant que l'amour meſme.

LYDIE.

Si voſtre oncle arriuant, m'appelloit par hazard.

EROXENE.

Va; toûjours vne Amante a quelque excuſe à part;
(Cõme vn vieillard toûjours a l'humeur ſoupçonneuſe)
Tu ſeras chez l'Orfevre, ou bien ſur l'Empezeuſe;
Ie ſçauray l'abuſer; mais preſſe ton retour,
Si tu me veux encor voir reſpirer le iour.



SCENE IV.

LYDIE, ſeule.

INuincible vainqueur des cœurs les plus rebelles,
Amour, que ton pouuoir démonte de ceruelles!
Et que noſtre raiſon ſuit de pres le repos;
Mais ie ne pouuois pas ſortir plus à propos.



SCENE V.

ERASTE, LYDIE.

ERASTE.

LYdie, oblige moy d'aſſeurer Eroxene......

LYDIE.

De quoy?

ERASTE.

Que ie trauaille à vous tirer de peine;

Qu'vn prompt euenement luy prouuera ma foy;
Et que malgré le sort... Mais va, retire-toy. Aduisant Anselme qui sort.

LYDIE.

Quel caprice vous fait me chasser de la sorte?

ERASTE.

Ne t'en informe point; vn sujet qui m'importe;
Ne me suy point te dis-je; adieu.

LYDIE.

De la façon?

ERASTE, en luy-mesme.

Anselme en auroit pû conceuoir du soupçon.

LYDIE, loin de luy.

O Dieux!

ERASTE.

Abordons-le, commençons nostre roole.



SCENE VI.

ANSELME, ERASTE, LYDIE.

LYDIE.

N'Auoir pû luy tirer, ny dire vne parole!
Me fuyr, me rebutter, & me quitter ainsi!
Ma Maistresse a raison de s'en mettre en soucy.
Anselme vient à luy; Quelque trame se brasse;
Ne nous éloignons point, sçachons ce qui se passe. Elle se cache dãs vne porte.

ANSELME.

Venez, mon cher Eraste, ou plûtost mon cher fils,
(Puis que par vostre amour ce nom vous est acquis;)
Vous auez pû sçauoir, d'Ergaste ou de Lelie,
A quel poinct ie tiens cher le bon-heur d'Aurelie.

ERASTE.

Je croy pareillement, qu'ils vous auront appris,
A quel prix ie tiendray cette faueur sans prix.

ANSELME.

Le témoignage exprés qu'ils viennent de m'en rendre,
Fait que ie vous saluë en qualité de gendre,

Et vous offre chez moy toute l'authorité
Que vous y pouuez prendre en cette qualité.

LYDIE.

Qu'entends-je, ô iuste Ciel!

ANSELME.

Ils vous ont dit encore,
Qu'à quelque si haut poinct que ce bon-heur m'honore,
Ie ne puis autrement encor l'auantager?
Mes biens apres ma mort se pourront partager;
Mais comme i'en ay peu, sa dot sera petite.

ERASTE.

Ne comptez vous pour rien sa grace & son merite?
Ces rares qualitez, ces precieux tresors,
Dont le Ciel enrichit son esprit & son corps?
En soy seule, elle apporte vne richesse extréme,
Et ie ne pretends d'elle autre dot, qu'elle-mesme.

LYDIE.

Et puis asseurons-nous en la foy d'vn Amant;
Mais ie pense veiller, & dors asseurément.

ANSELME.

Ie croy, puis que sans fard il faut ouurir nos ames,
Qu'il ne vous reste rien de vos premieres flâmes;

Qu'Eroxene en vn mot n'a plus l'authorité,
Qu'on m'a dit qu'elle auoit sur vostre liberté;
Quelque nouuelle amour, dont le feu nous consume,
Nostre premier brasier aisément se r'allume,
Pour peu que sous sa cendre il reste de chaleur,
Et ce mal ne produit que hayne & que mal-heur.

ERASTE.

I'ay, pour me diuertir d'vne humeur sotte & vaine,
Pris plaisir, il est vray, d'abuser Eroxene;
Mais, si iamais l'amour n'estoit victorieux,
Par de plus dignes traits, que par ceux de ses yeux,
Ce Monarque absolu sur tout ce qui respire,
N'auroit pas bien auant étendu son empire.

LYDIE.

Et lasches, nous prisons vn bien si peu constant,
Dont la perte & le gain se fait en mesme instant!

ANSELME.

C'est assez, elle est vostre. & d'vn mesme lien,
I'engage sous vos loix, & son cœur & le mien.

ERASTE.

Et par ce cher present, vostre bonté me donne,
Plus que la plus brillante & plus riche couronne.

Eraste ~~ANSELME.~~

Souffrez que i'aille offrir l'hommage que ie doy,
A la Diuinité dont i'adore la Loy;
Et luy sacrifier le beau feu qui me presse.

LYDIE.

Que ne puis-je arracher cette langue traistresse!

ANSELME.

Allons, nous prendrons iour pour la solennité
D'vn joug si precieux à vostre liberté.

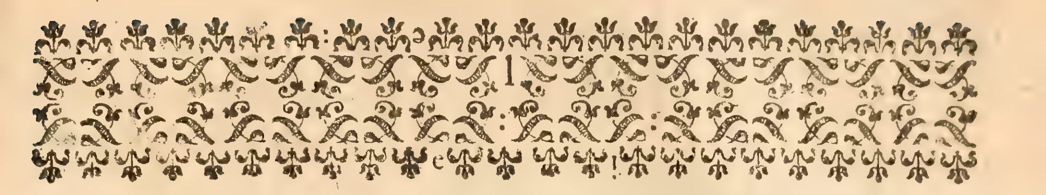


SCENE VII

LYDIE, seule.

O Noire perfidie! ô siecle! ô monde immonde!
Source en crimes, en fraude, en miseres feconde!
Vil Theatre des jeux, & du sort, & du temps;
Qui se peut garantir des lacs que tu nous tends?
Triste objet de pitié, trop fidelle Eroxene,
Ou trop simple plûtost, trop credule, & trop vaine,

D'auoir crû posseder assez d'authorité,
Pour obliger ce sexe à quelque fermeté;
Vn sexe, qui du nostre incessamment se jouë,
Plus changeant que le sort, moins stable que la rouë;
Et pour qui toutefois, malgré son changement,
Nostre sexe imbecille a tant d'attachement.
Fay maintenant estat des deuoirs de ces traistres,
Si peu nos seruiteurs, & si long-temps nos maistres;
Et dont, ou l'inconstance, ou la possession,
Du iour au lendemain éteint l'affection;
Si larges en serments, si riches en promesses,
Qui par tant d'artifice excitent nos tendresses;
Qui mourants, languissants, & si pres de leur fin,
Ressuscitent le soir de la mort du matin;
Porter le coup mortel dans le sein d'Eroxene,
Est trauailler, dit il, pour la tirer de peine!
Que feras-tu chetifue? & pour tant de douleurs,
Deux yeux te pourront-ils fournir assez de pleurs?
Iamais, iamais du sort les plus sanglants outrages,
N'ont produit de sanglots, de desespoirs, de rages,
De troubles, de transports, ny de forcennements,
Sensibles à l'égal de tes ressentiments!
T'imite qui voudra, ton mal me rendra sage,
J'éuiteray l'écueil, où i'ay veu le naufrage;
Tous les charmes d'Amour auront beau me tenter,
Et qui m'attrappera, s'en pourra bien vanter.



ACTE III.

SCENE ~~SECONDE~~ 1re

GERONTE, vieillard, HORACE son fils, vestus à la Turque.

GERONTE.

ENfin, apres vn long & penible voyage,
Si souuent menacé des vents & de l'orage,
(Grace à l'heureux Demon qui gouuerne mon sort)
Je reuois mon païs, & me retreuue au port.
En estat de te rendre, ô ma chere patrie,
Quand la Parque voudra disposer de ma vie,
De ces membres vsez, les cendres & les os,
Et remettre en ton sein ces funebres déposts;
Ne vois je pas Anselme? ô l'heureuse nouuelle!
Dont ie vais réjoüir vn amy si fidelle!

Anselme! mais d'où vient qu'il détourne ses pas! L'allant embrasser.
Quoy, mon plus cher amy ne me reconnoist pas?
Et de Geronte, Anselme a perdu la memoire!



SCENE II.

ANSELME, GERONTE, HORACE.

ANSELME.

Vous Geronte!

GERONTE.

Voyez!

ANSELME.

Hé Dieu, qui l'eust pû croire?
A voir ce corps tremblant, & ce visage vsé;
L'vn & l'autre si vieil, si maigre & déguisé!
Qui vous a pû causer ce changement extréme?

GERONTE.

Manger mal, boire pis, souuent coucher de mesme;
Marcher incommodé, sans beste, & sans valet.

ANSELME.

A quoy ces habits Turcs? dancez vous vn balet!
Portez vous vn momon?

GERONTE.

Sans railler, ie vous prie,
J'ay mangé franchement mes habits en Turquie.

ANSELME.

Comment! en ce païs mange-t'on les habits?

GERONTE.

Oüy, mais l'on s'y plaiſt moins à railler ſes amis.
Sçachez, qu'où la faim preſſe, & la bource s'altere,
Il n'eſt rien de ſi dur, que le corps ne digere;
Pour vous, plus i'en confere auec mon ſouuenir,
Plus ie voy que le temps vous a fait rajeunir;
Et cette gayeté d'humeur & de viſage,
Cache aux yeux les plus fins la moitié de voſtre âge;
Il n'eſt païs ſi ſain, que ſon natal ſejour.

ANSELME.

Baſte, c'eſt me le rendre; enfin, d'où le retour.

GERONTE, monſtrant Horace.

De racheter mon fils, rauy par des Corſaires;
Et fait le triſte objet de quinze ans de miſeres,

Dans la fameuſe Ville, où le grand Conſtantin,
Auoit de l'Orient eſtably le deſtin.

ANSELME.

Vos bontez l'ont tiré d'vne longue diſgrace.

GERONTE.

Le ſang m'y conuioit.

ANSELME.

Vous l'appellez!

GERONTE.

Horace.

ANSELME, l'embraſſant.

Le Ciel, mon cher Horace, apres ce long ennuy. . . .

GERONTE.

Il ne vous entend point, ie vous réponds pour luy;
Car il n'a iamais ſceu ſa langue naturelle;
Je vous apporte au reſte vne bonne nouuelle.

ANSELME.

Quelle? Que le Grand Turc n'arme point cette eſté,
Ou veut faire alliance auec la Chreſtienté.

GERONTE.

Je dis bonne pour vous; vostre femme Constance,
(Hors le sensible ennuy qu'elle a de vostre absence;)
En assez bon estat, peu deuant mon depart,
Me vit, & me chargea de vous voir de sa part.

ANSELME.

O Dieu! vous deuez donc, (si ce n'est raillerie,)
Venir de l'autre monde, & non pas de Turquie!

GERONTE.

C'est bien vn autre monde, où les Chrestiens aux fers,
Haïs, persecutez, souffrent plus qu'aux enfers.

ANSELME.

Ha, Geronte, raillons, mais non jusqu'à l'injure;
Quel plaisir prenez-vous à r'ouurir ma blessure?
Et me faire mourir par vn second effort,
En me renouuellant la douleur de sa mort?

GERONTE.

O la vaine douleur, & la plainte friuole!
Depuis trois ans, Anselme, est-ce vn vsage à Nole,
De regretter la mort de qui se porte bien?

ANSELME.

En est-ce vn chez les Turcs, de ne regretter rien?
Et d'vne extrauagance à mille autre seconde,
Asseurer la santé de qui n'est plus au monde?

GERONTE.

Qui vous a dit sa mort?

ANSELME.

I'en suis trop informé;
Et le temps & l'argent, qu'en vain i'ay consommé,
Pour vn voyage exprés d'Ergaste & de Lelie,
Ne m'ont pû par leur soin recouurer qu'Aurelie;
Pour Constance, l'année a fait six fois son cours,
Depuis que le Soleil a veu borner ses jours.

GERONTE.

Quoy qu'en mon Occident i'ay la veuë excellente,
Ie connois trop Constance, & sçay qu'elle est viuante;
Et ie démentirois, sur vn sujet pareil,
Vous, Lelie, Aurelie, Ergaste, & le Soleil;
Pour vostre fille.

ANSELME.

Et bien?

GERONTE.

Sa mere la croit morte.

ANSELME.

Vous me feriez mourir, de parler de la ſorte;
Et vous viendriez à bout des eſprits les plus forts;
Vous tuez les viuans, & r'animez les morts;
Celle que vous ſauuez, eſt en terre, & pourrie;
Celle que vous tuez, aujourd'huy ſe marie;
Et ie dois à vous ſeul adjouſter plus de foy,
Qu'à mes gens, qu'à mon fils, qu'à ma fille, & qu'à moy.

GERONTE.

Je n'entreprendray pas d'éclaircir ces myſteres;
Mais ſouuent les enfans en impoſent aux peres;
Et pour tirer l'argent, qu'on leur veut épargner,
Vont quelquesfois bien loin, ſans beaucoup s'éloigner.
Conſtance croit enfin le treſpas d'Aurelie,
Et dans Conſtantinople on n'a point veu Lelie.

ANSELME.

Cette fameuſe Ville, eſt donc en voſtre endroit,
Vne ſeconde Nole, où chacun ſe connoiſt.

GERONTE.

Non, ie ne vous dy pas que ces lieux ſe reſſemblent;
Mais dans Saincte Sophie, où les Chreſtiẽs s'aſſemblent

Pour l'office Diuin qui s'y fait auec ſoin,
Chacun fait connoiſſance, & s'aßiſte au beſoin.
Mais ne m'en croyez pas, croyez-en cette lettre, Foüillant en ſa poche.
Qu'à mon ſoin en partant, elle a voulu commettre;
La doute où ſans raiſon vous ſemblez inſiſter,
Me faiſoit oublier de vous la preſenter;
Tenez, en ſçaurez-vous connoiſtre l'écriture?

ANSELME, la baiſant.

O joye inesperée! incroyable aduanture!
Pour conteſter ce gage, il eſt trop precieux,
Et dementir ſa main, eſt démentir ſes yeux. Il lit.
Helas! quels ſentimens d'amour & de tendreſſe!
Que direz-vous, Geronte, excuſez ma foibleſſe;
Ie ne puis refuſer ces baiſers, ny ſes pleurs,
A ce crayon parlant de ſes viues douleurs.
Mais tu te plains à tort de mon ingratitude,
O cher & doux ſujet de mon inquietude!
Ce reproche eſt injuſte; & le Ciel m'eſt témoin,
Si i'ay manqué pour toy, ny d'amour, ny de ſoin.

GERONTE.

Et bien, vous rendrez-vous, apres ce témoignage?

ANSELME.

I'auois tort, ie me rends, mais auec aduantage;

Et ie gagne en perdant bien plus que ie ne pers ;
Si ie puis de Constance vn iour briser les fers ;
Mais si ie m'obstinois, trouuez bon qu'Aurelie,
Quant à ce qui la touche, au moins me iustifie.
Descendez Aurelie.

GERONTE.

Oüy, faites-là moy voir ;
Outre que mon retour m'oblige à ce deuoir ;
Vous pourrez voir encor par nostre conference,
Si ce que i'ay crû d'elle est contre l'apparence,
Et si i'auance rien contre la verité.

ANSELME.

Non, ie ne vous tiens pas en cette qualité ;
I'aurois soupçon plûtost d'Ergaste ou de Lelie.



SCENE III.

AVRELIE, ANSELME, GERONTE, HORACE.

AVRELIE.

QVe voulez vous, mon pere ?

ANSELME.

Approchez, Aurelie ;

Cet amy, de Turquie aujourd'huy de retour,
M'apprend que vostre mere y respire le iour.

AVRELIE, bas.

Voicy l'instant fatal d'où dépendoit ma perte;
Nostre art est éuenté, la fourbe est descouuerte;
Je ne sçay qu'auoüer, ny que nier außi;
Que diray-je? Ha qu'Ergaste au moins n'est-il icy?

ANSELME.

Vous ne respondez rien?

AVRELIE.

Helas! ce nom de mere,
Renouuelle en mon cœur vne douleur amere,
Qui me ferme la bouche, & m'etouffe la voix;
Ha! si pour la reuoir seulement vne fois,
Et luy verifier cette fausse nouuelle,
Il ne falloit qu'offrir le sang que ie tiens d'elle!
Auec quel doux plaisir ie quitterois le iour!
Et par vn acte sainct, de deuoir & d'amour,
Soit au fer, soit au feu, soit au poison reduitte,
Mourant, reproduirois celle qui m'a produitte;
Et vous redonnerois, par vn mal-heur si doux,
Celle qui souffrit tant pour me donner à vous.
Qui vous a dit encor ces friuoles nouuelles? A Geronte.

GERONTE.

Deux yeux dont ie réponds, & qui me sont fidelles.

AVRELIE.

On respond aisément, où rien n'est à risquer;
Mais vos témoins sont vieux, & prests de vous mãquer.

GERONTE, la regardant attentiuement.

Vous auez bien raison, ne les pouuant seduire,
De les rendre suspects, car ils vous peuuent nuire.

AVRELIE.

C'est qu'ils sont dangereux, & pleins de tant d'attraits,
Que l'on a grand sujet d'en redouter les traits.

GERONTE.

Quand soixante Soleils ont tourné sur nos testes,
Nos yeux n'ont plus dessein de faire des conquestes.
Je sçay bien, que l'Amour veut plus d'égalité;
S'ils vous peuuent blesser, c'est par la verité.

AVRELIE.

Pourquoy? quel interest puis-je auoir de la craindre?

GERONTE.

L'interest de tromper, de fourber, de bien feindre.

AVRELIE.

Moy fourber, imposteur!

GERONTE.

Ie n'imposeray rien.
Ne m'auez-vous point veu? considerez-moy bien?

AVRELIE.

Ce visage vrayment est fort considerable!
O le mauuais bouffon, & le fol desplorable!

GERONTE.

Quand vne fourbe esclate, on s'emporte aisément;
Et la confusion oste le iugement;
Mais ie la conuaincray mieux que vous ma folie;
Ozez-vous, dirtes-moy, passer pour Aurelie?

AVRELIE.

Quoy? vostre sang, mon pere, & vostre affection,
Ne s'offencent ils point de cette question?

GERONTE.

I'ay bien sceu qu'à ce mot ie vous mettrois en peine,
Et ceste question est pour vous vne gesne;

Außi par quelle audace vſurpez vous chez luy,
La qualité, le nom, & la place d'autruy?
Vous qui ſimple ſeruante en vne hoſtellerie,
Dans Veniſe......

AVRELIE.

O mon pere!

GERONTE.

Attendez, ie vous prie;
Sous le nom de Sophie appelliez les paſſants?

AVRELIE.

Doutez-vous maintenant qu'il a perdu le ſens?

ANSELME.

Dieux!

GERONTE.

Et quoy qu'en effet, & ſi ieune & ſi belle,
Nous mettiez le couuert, apportiez la chandelle;
Teniez preſts, & nos lits, & nos habillements;
Il n'en faut point rougir, vous ſçauez ſi ie ments;
Ne connoiſſez-vous pas Tyndare?

AVRELIE.

Quel Tyndare?

GERONTE.

C'est que ie parle Arabe, ou Chinois, ou Tartare?
Ou vous pouuiez seruir dedans vne maison,
Sans en connoistre l'hoste, & sans sçauoir son nom!

AVRELIE.

Vous peut-il diuertir par cette extrauagance?

GERONTE.

Vous peut-elle fourber auec cette arrogance?
Elle, qui dans Venise, vn mois entier & plus,
Afflige que i'estois d'vn bras presque perclus,
M'a seruy chez Tyndare.

ANSELME.

Et s'appelloit?

GERONTE.

Sophie.

ANSELME.

Vous vous estes mépris; son nom est Aurelie;
Mais leur rapport peut-estre a produit cette erreur.

AVRELIE, en colere.

Souffrez........

ANSELME.

Non, contenez vostre jeune fureur.

AVRELIE.

Puis-je sans m'emporter souffrir cette imposture?

ANSELME.

On peut bien imposer, mais non à la Nature;
Quelque dol specieux, qui la puisse assaillir,
Le sang est trop bon juge, & ne sçauroit faillir.

GERONTE.

Ainsi donc, vous croyez quand on vous dissimule,
Et quand on vous dit vray, vous estes incredule!

ANSELME.

Je croy mon seruiteur, & mon sang, & mon fils.

GERONTE.

Ne me reputez plus du rang de vos amis;
Ou croyez-moy blessé d'vne folie extréme,
Si vous n'estes trompé, d'eux, d'elle, & de vous méme;
Quelque trame s'ourdit, preuenez-en l'effet,
Et craignez...... Voyez-vous quel signe elle me fait?

AVRELIE.

Moy ſigne, infame, traiſtre! ha dieu ie deſeſpere,
De deuoir par reſpect contenir ma colere;
Et n'eſtre pas d'vn ſexe, ou de ta trahiſon,
Aux deſpens de mon ſang ie pûſſe auoir raiſon!
Faut-il qu'vn ſcelerat impunément m'affronte! Elle r'entre.

ANSELME.

Ne vous emportez point, rentrez; & vous Geronte,
Laiſſant ce different pour vne autre ſaiſon,
Venez vous délaſſer, & prenez ma maiſon;
Attendant.......

GERONTE.

Je ne puis, permettez moy de grace,
De voir quelqu'vn des miens.

ANSELME.

Laiſſez-nous donc Horace;
Tant qu'on ſoit preſt chez vous à vous bien receuoir.

GERONTE.

Ie le veux. Mem. Il parle à Horace.

HORACE.

Bel ſem.

GERONTE.

Adieu, juſqu'au reuoir.



SCENE IV.

ANSELME, HORACE.

ANSELME.

O Rencontre à la fois, & propice & fatale!
Quelle confusion à la mienne est égale!
Quand ie croy que Constance a perdu la clarté,
Ie reconnois sa main qui prit ma liberté;
Et si i'ay d'Aurelie obserué le visage,
Il ne rend pas pour elle vn heureux témoignage;
Et dans ses changements a mal dißimulé;
Joint qu'Ergaste est vn fourbe entre tous signalé,
Qui peut pour mon argent m'en auoir fait à croire;
Et qui plus il m'attrappe, & plus il en fait gloire;
En debauche Lelie, & croy bien reüßir;
Mais s'il faut...... Les voicy, ie m'en veux éclaircir.



SCENE V.

LELIE, ERGASTE, ANSELME, HORACE.

ERGASTE, à Lelie.

NE vous haſtez point tant, c'eſt pour toute la vie;
Et deux nuits vous feront en paſſer voſtre enuie.

ANSELME.

Qu'eſt-ce?

ERGASTE.

Il vous veut preſſer, & treuue que ce ſoir,
Eſt vn terme trop long pour vn ſi cher eſpoir.

ANSELME.

Peu de temps reglera l'amour qui vous transporte.
Mais viença, qui t'a dit que ma féme eſtoit morte? A Erg.
Quant à Conſtantinople as tu porté tes pas?
Tu t'accuſes perfide en ne répondant pas;
Qui heſite eſt ſurpris, & medite vne excuſe.

LELIE.

Ergaſte, & viſte, vn mot, vn détour, vne ruſe!

ERGASTE.

Adieu mon perſonnage!

LELIE.

Et toſt!

ERGASTE.

I'ay beau réuer,
Si vous ne me ſoufflez, ie ne puis l'acheuer.

LELIE.

Dieux! que feray-je? Ergaſte a bout de ſon adreſſe!

ERGASTE.

Source d'infirmitez, déplorable vieilleſſe!
Plus ie veux penetrer tes abyſmes profonds,
Plus ie te conſidere, & plus ie me confonds;
Comme vn logis tombant accable qui l'habite,
Tu faits qu'auec le corps l'eſprit ſe debilite;
Que le temps auec l'âge emporte la raiſon,
Et que l'hoſte renuerſe auec la maiſon.

ANSELME.

Que veux-tu dire enfin?

ERGASTE.

Que vostre défiance,
Fait que vous auez trop & trop peu de creance;
Et que cette foiblesse est vn effet du temps,
Qui pour nostre malheur marque vos derniers ans;
Qui vous fait croire autruy contre nostre parole?
Qui vous a dans l'esprit mis ce soupçon friuole?

ANSELME.

Geronte, vn mien amy.

LELIE.

Ne te relâche pas.

ANSELME.

Qui de Constantinople arriué de ce pais,
Pendant vn tour ou deux qu'il fait pour ses affaires,
M'a laissé ce sien fils racheté des Corsaires,
M'asseure d'auoir veu Constance à son depart;
Et de plus, m'a rendu cet écrit de sa part;
Dit qu'il n'a rien au vray pû sçauoir d'Aurelie;
Mais qu'elle la croit morte.

LELIE.

O fortune ennemie!

Qui jusques en Turquie as esté susciter
Des moyens & des gens pour nous persecuter!

ANSELME.

Et soustient qu'à Venise, en vne hostellerie,

LELIE.

Dieux!

ANSELME.

Il a veu seruir sous le nom de Sophie,
Celle qui d'Aurelie vsurpe icy le nom.

ERGASTE.

Il vous en a bien dit! i'ay tort, s'il a raison;
Mais il est bien-aisé de vous faire paroistre,
Que les fourbes sont ceux qui m'accusent de l'estre;
Et ie veux que son fils vous demeure d'accord.

ANSELME.

De quoy?

ERGASTE.

Que i'ay raison, & que Geronte à tort.
Viença, ne nous ments point, sur quelle conjecture A Hct.
Ton pere auance-t'il cette noire imposture?
Voyez-vous qu'il se trouble, & dit en se taisant,
Que son pere est vn traistre, vn fourbe, vn médisant.

ANSELME.

Il n'entend pas la langue, & ne te peut répondre.

ERGASTE.

Et bien luy parlant Turc, ie sçay bien le confondre;
Cabrisciam ogni Boraf, embusaim, Constantinopola?

LELIE.

O rare, ô braue Ergaste!

HORACE.

Ben Belmen, ne sensulez.

ANSELME.

Et bien que veut-il dire?

ERGASTE.

Qu'en vous en imposant, son pere a voulu rire;
Qu'il est d'humeur railleuse, & n'a iamais esté
En Turquie.

ANSELME.

En quel lieu l'a-t'il donc racheté?

ERGASTE, à Horace.

Carigar camboco, ma io ossansando?

HORACE

HORACE.

Bensem, Belmen.

ERGASTE.

A Lipse en Negrepont.

ANSELME.

O teste vieille & folle!
Sçachez par quel chemin ils sont venus à Nole.

ERGASTE.

Ossasando, nequei, nequet, poter leuer cosir Nola:

HORACE.

Sachina, Basumbasce, agrir se.

ERGASTE.

Il dit qu'on vient par mer, sans passer par Venise.

ANSELME.

La froide raillerie, & la franche sottise!
De venir de si loin, & si mal à propos,
Rire aux dépends des morts, & troubler leur repos!
Quel siecle! quelles mœurs, & quelle frenesie!

ERGASTE.

Il faudroit faire vn monde à voſtre fantaiſie!
N'eſt-ce pas de tout temps, & non pas d'aujourd'huy,
Que touſiours quelque fou rit aux dépends d'autruy?
Au reſte, en Negrepont, c'eſt vn art ordinaire,
D'imiter l'écriture, & de la contrefaire;
Et s'en eſtant inſtruits, ils peuuent ayſément,
Ou pour en éprouuer le diuertiſſement,
Ou pour tirer de vous quelque reconnoiſſance,
Auoir falſifié la lettre de Conſtance.

ANSELME.

I'ay crû qu'il auoit beu; ſes yeux étincellants,
Sa face enluminée, & ſes pas chancelants,
Sembloient tacitement en rendre témoignage;
Le feu ſembloit ſur tout luy ſortir du viſage;
Et le vin qu'il ſouffloit m'a porté juſqu'au nez.

ERGASTE, à Horace.

Je le ſçauray bien-toſt. Viença.
Siati cacus naincon catalai mulai?

HORACE.

Vare hecc.

ERGASTE.

Vous deuinez.

Il dit qu'ils ſont entrez dans vne hoſtellerie,
Où trinquant à l'honneur de leur chere patrie,
Et d'vn peu de bon temps, regalant leurs eſprits,
Son pere en a tant pris, qu'il s'en eſt treuué pris:
Qu'il n'en a pû ſortir ſans vne peine extréme,
Et ne pouuoit porter, ny ſon vin, ny ſoy-meſme.

ANSELME.

T'en a-t'il pû tant dire en ſi peu de propos?

ERGASTE.

Oüy, le langage Turc dit beaucoup en deux mots.

LELIE.

O tres-illuſtre Ergaſte! eſprit inimitable!
Sans toy noſtre ruine eſtoit inéuitable.

ANSELME.

Il vouloit rire enfin, & i'attends ſon retour,
Pour luy rendre la piece, & pour rire à mon tour.
Ameine Eraſte icy; va toſt. Et vous Lelie,
Allez voir Eroxene, & diſpoſez Orgye,
A conſentir ce ſoir le ſuccez de vos vœux.

ERGASTE, s'en allant.

La defaite eſt plaiſante! & la duppe en vaut deux!



SCENE V.

GERONTE, ANSELME, HORACE.

ANSELME.

Le voila.

GERONTE.

Grace au Ciel, à mes ſouhaits proſpere;
Ayant paſſé chez moy, i'ay rencontré mon frere,
Qui me ſollicitant d'accepter ſon logis,
M'oblige à reuenir, pour reprendre mon fils;
I'en vſois librement; excuſez ie vous prie.

ANSELME.

Geronte, vn mot de grace, apprend-on en Turquie,
Ou dans le cabaret, à joüer ſes amis?

GERONTE.

En l'vn ny l'autre lieu, ie ne l'ay point appris;
Ce n'eſt point mon humeur.

ANSELME.

Non; ma fille ſeruante,
Vn voyage en Turquie, & ma femme viuante.

Tout ce conte à plaisir est vne verité!

GERONTE.

Je ne fais point de conte, & n'ay rien inuenté.

ANSELME.

Vous auez, dittes-vous, veu Constance en Turquie?
Vous ozez soustenir, qu'Aurelie est Sophie!
Vous parlez de Venise! & vous auez le front,
N'ayant qu'esté par mer de Nole en Negrepont,
De dire.......

GERONTE.

En Negrepont! ô Dieu, la vaine fable!

ANSELME.

Vostre fils, qui l'a dit, n'est donc pas veritable?

GERONTE.

Quoy, sans sçauoir la langue, il peut vous l'auoir dit?

ANSELME.

Il nous a parlé Turc, que mon valet apprit,
Sejournant sur les lieux pour racheter ma femme.

GERONTE, à Horace.

Soler?

HORACE.

Man.

ANSELME.

Et bien plus, (chose à vostre âge infame,)
Que vous auez tantost treuué le vin si bon,
Que vous n'en auez pas oublié la raison;
Mais en la faisant trop, l'auez bien égarée;
Vos discours m'en estoient vne marque asseurée.

GERONTE, à Horace.

Dieu! qu'entends-je?
Ierusalas, adhuc moluc acoceras maristo, viscelei,
Huui hauete carbulach.

HORACE.

Eracercheter biradam suledi, ben belmen, ne sulodij.

GERONTE, à Anselme.

Croyez que vostre seruiteur
Doit estre vn maistre fourbe, vn insigne affronteur!

ANSELME.

Que vous dit-il encor?

GERONTE.

Qu'il n'a pû rien comprendre,
A ce qu'vn de vos gens luy vouloit faire entendre.

ANSELME.

M'auroit-il attrappé, le traict seroit subtil!
Mais s'il ne l'entendoit, que luy répondoit-il?

GERONTE, à Horace.

Acciam sembiliir bel mes, mic sulmes?

HORACE.

Acciam bien croch soler, sen belmen, sen croch soler.

GERONTE.

Qu'il ne l'entendoit point, & croy que son langage
N'estoit qu'vn faux jargon qui n'est point en vsage.
Croyez encor vn coup qu'il est vn faux vaut rien,
Vn fourbe, vn archi-fourbe, & gardez-vous en bien;
Ie vous suis inutile, & vais treuuer mon frere.
Adieu.

ANSELME.

Iusqu'au reuoir, le Ciel vous soit prospere.

GERONTE à Horace, s'en allant.

Ghidelum anglan Cic!

HORACE, le suiuant.

Ghidelum Baba!



SCENE VI.

ANSELME, seul.

DE leurs filets, enfin, ie n'ay pû m'affranchir,
La prudence n'est pas ce qui me fait blanchir;
Auec mes cheueux gris, auecques ma vieillesse,
Ie treuue que ie perds & finance & finesse;
Et duppé que ie suis, interdit, & confus,
Perdant encor le sens, ne perdrois guieres plus;
Ils m'ont tous affronté, chacun d'eux y conspire;
Mais si ie ne m'en vange, ils auront lieu d'en rire;
Et sur tout on verra rougir de mon affront,
Les espaules d'Ergaste, aussi bien que mon front.



ACTE IV

SCENE PREMIERE.

LELIE, ERGASTE.

ERGASTE.

Grace au Ciel, la tempeste enfin s'est appaisée,
Ce vent impetueux s'est reduit en rosée;
Et i'ay de vostre sort, auec art redressé,
L'edifice penchant, & presque renuersé.

LELIE.

Ce malheureux vieillard, sans dessein de nous nuire,
Et d'vne ame ingenuë, a pensé tout détruire;
Mais ton langage Turc en a paré le coup.

ERGASTE.

Vne fourbe à propos quelquesfois vaut beaucoup.

Je ne sçay quel genie, en ce besoin extréme,
Me dictoit vn jargon que i'ignore moy-méme;
Mais ie suis asseuré que ie ne luy parlois,
Persan, Turc, Esclauon, Arabe, ny Chinois;
Et que s'il m'eut enquis du chemin de Turquie,
I'eusse esté bien meslé dans ma Geographie;
J'eusse bien veu du monde, & sans sçauoir par où,
Arpenté le Jappon, l'Egypte, & le Perou.
Enfin. Mais qu'est-cecy? cette femme à sa mine,
Doit de Turquie encor estre vne pellerine;
Ie croy que le grand Turc, né pour nous tourmenter,
Les enuoye à dessein pour nous persecuter.



SCENE II.

CONSTANCE, LELIE, ERGASTE.

CONSTANCE, vestuë à la Turque.

OBligez-moy, Meßieurs, de me tirer de peine;
Anselme est-il viuant?

ERGASTE.

Ma doute n'est point vaine;

Les Turcs sont aujourd'huy déchainez contre nous.

LELIE.

Il se porte fort bien, que luy desirez-vous?

CONSTANCE.

Et Lelie, vn sien fils?

LELIE.

Mieux encor que son pere.

CONSTANCE.

Qu'auec juste raison, ô Ciel ie te reuere!
Et que ie suis tenuë à ta rare bonté!

LELIE.

Quel sort vous interesse encor en leur santé?

CONSTANCE.

Helas! i'ay grand sujet d'en paroistre rauie!

ERGASTE.

Ne voila pas encor des traits de la Turquie!
Ce mal-heureux païs, si fatal aux Chrestiens,
Si fertile en tous maux, si sterile en touns biens!

Quel bonne office enfin ont-ils lieu de vous rendre?
Et quel est vostre nom, ne pouuons-nous l'apprendre?

CONSTANCE.

Ma venuë à tous deux importe au dernier poinct;
Mais c'est vn interest, qui ne vous touche point.

LELIE.

Plus que vous ne pensez, puis que ie suis Lelie.

CONSTANCE, l'embrassant.

Lelie! à qui le sang d'vn si cher nœud me lie!
L'heureux fruict de mes vœux, de mon lit, de mon flanc!
Lelie, enfin! mon fils, & le sang de mon sang!

ERGASTE.

Voicy le coup fatal qui nous met hors d'escrime!
Et nous voila tombez d'vn gouffre, en vn abysme!

LELIE.

Quoy vous estes ma mere! ô dure loy du sort!
Qui mesles l'amertume à cet heureux transport!
Ee dont l'ordre fatal veut que dans la Nature,
On ne gouste iamais de douceur toute pure!
En recouurant vn bien, qui m'est si precieux,
Je perds le plus grand bien que ie tenois des Cieux;

Pour voir ma mere, helas! i'eusse exposé ma vie,
Et voudrois, la voyant, qu'elle me fut rauie;
Ce m'est vn desespoir sensible au mesme poinct,
Que l'ennuy de la voir, & de ne la voir point.
Quoy, vous estes Constance?

CONSTANCE.

Oüy, cette infortunée,
Qui croyoit aujourd'huy sa misere bornée;
Et qui par la froideur dont vous la receuez,
Voit ses malheurs changez, & non pas acheuez.
Quel temps, injuste sort, terminera ta rage!
S'il ne luy suffit pas de seize ans de seruage!
S'il faut qu'apres des fers, portez si constamment,
La liberté pour moy soit encor vn tourment!
Ne puis-je apprendre au moins l'ennuy qui vous possede,
Afin que le causant, i'en cherche le remede?
Le mal me sera doux, d'où naistra vostre bien,
Et pour vostre repos, i'altereray le mien!

LELIE.

Ie ne puis declarer mon ennuy sans l'accroistre,
Et mon seul desespoir vous le fera connoistre;
Entrez, ma chere mere, il est plus qu'à propos,
Qu'à seize ans de trauail succede le repos;

Mais vous en ſouhaittant, moy-meſme ie m'en priue;
Vous me mettez aux fers, ceſſant d'eſtre captiue;
Vous reuenez à Nole, & vous m'en banniſſez;
Entrant en la maiſon, enfin vous m'en chaſſez.

CONSTANCE.

Croyez, qu'il n'eſt pour moy ſeruage ſi ſenſible,
Que celuy que i'aurois de vous eſtre nuiſible;
Ie puis encor ſouffrir les maux que i'ay ſouffers,
Et retreuuer les lieux où i'ay laiſſé mes fers.

LELIE.

En vous le declarant, ie perdrois voſtre eſtime,
Et coupable enuers vous, n'oſe auoüer mon crime.

CONSTANCE.

Les fautes des enfans bleſſent legerement;
Vne larme, vn ſoûpir, les efface aiſement.

LELIE.

Si; loin de m'en haïr, & de m'eſtre contraire,
Ie pouuois eſperer voſtre aide enuers mon pere,
Ie vous auoüerois tout; mais helas!

CONSTANCE.

Point de mais;
Rien ne peut alterer ce que ie vous promets;

Ie ne reſerue rien, & ie ſeray rauie,
De vous pouuoir ſeruir aux dépens de ma vie.

LELIE.

O rare excez d'amour, & qui ne m'eſt point dû!
Je vous parleray bas, de peur d'eſtre entendu. Il luy parle à l'oreille.

ERGASTE.

Plus ie rumine enfin contre cette diſgrace,
Plus ma foible raiſon s'égare & s'embaraſſe;
J'en examine tout, & par tout ie n'y voy,
Que du mal pour Lelie, & du peril pour moy;
Rien ne peut garantir mes mains ou mes eſpaules,
Du malheur de la rame, ou de celuy des gaules;
Apres tant d'accidents ſuruenus pour vn iour,
Ie renonce au meſtier de conſeiller d'amour;
Et ne me puis aſſez promettre d'induſtrie,
Pour parer tous les coups qui viennent de Turquie;
Touſiours au pis aller, quelques coups de baſton,
Ou quelque an de galere, en feront la raiſon.

CONSTANCE.

Dieux! & c'eſt là d'où naiſt voſtre melancolie!
Si ie dis qu'en effet Sophie eſt Aurelie,
Serez vous ſatisfait?

LELIE.

Vous me rendrez le iour,
Que sans cette faueur m'ostoit vostre retour.

CONSTANCE.

Vostre Hymen l'admettant dedans nostre famille,
Des à present, mon fils, ie la tiens pour ma fille;
Helas! ignorez-vous les tendres sentimens,
Des meres pour leurs fils, & pour leurs fils amans!
Et leurs soins aßidus pour eux enuers leurs peres?

ERGASTE.

O la diuine femme! ô rare honneur des meres!
Il est donc à propos de la voir du mesme œil,
Et de la receuoir, auec le mesme accueil,
Qu'on pourroit esperer pour vostre fille mesme.

CONSTANCE.

Mon esprit n'est ny grand, ny mon adresse extréme;
Mais outre que mon sexe, à franchement parler,
Et plus sçauant que l'autre, à bien dißimuler;
Pour seruir à son sang, il n'est point d'auanture,
Où l'art puisse employer tant d'art que la Nature.
Entrons, & vous verrez que pour vostre repos,
Ie sçauray faire, dire, & me taire à propos.

ERGASTE

ERGASTE.

Pour ne rien haZarder, n'entrez point; que Sophie,
Par mes instructions amplement aduertie,
Ne se soit preparée à feindre auecques vous;
Ie feray cependant descendre vostre espoux.

LELIE.

Fay donc.



SCENE III.

LELIE, CONSTANCE.

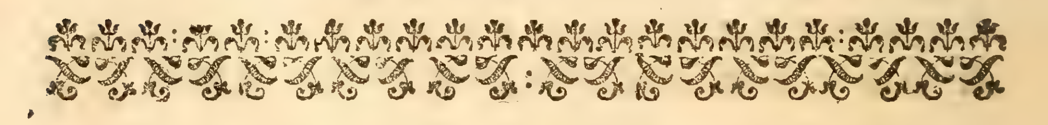
LELIE.

C'Est à present que le sang me conuie,
O flambeau de mes iours, & source de ma vie,
A m'abandonner tout à l'aymable transport,
Que l'amour ne m'a pû permettre à vostre abord:
Et certes ie puis dire, apres cette auanture,
Que ie suis moins à vous par les droicts de Nature,
Que par l'étroit lien, & l'obligation,
Que produit cet exceZ de vostre affection;

Qu'en me donnant la vie, & le jour qui m'éclaire,
Vous vous acquistes moins le titre de ma mere,
Qu'en me les conseruant, & qu'en m'ostant l'ennuy,
Qui (sans vostre faueur) m'en priuoit aujourd'huy.

CONSTANCE.

Cette faueur, mon fils, est peu considerable,
Puis que vous obliger, est m'estre fauorable.



SCENE IV.

ANSELME, CONSTANCE, LELIE.

ANSELME, embrassant Constance.

CHer tresor de mon cœur, tant de fois desiré,
Chaste moitié d'vn tout, si long temps separé;
Constance, aimable objet de ma constance extréme,
Est-ce vous, ma chere ame? ou bien suis je moy-méme?
Oüy, c'est vous, oüy, mon cœur recõnoist son vainqueur,
Au cher pourtraict qu'Amour m'engraue dans le cœur.

CONSTANCE.

O Dieu! quel interest on tire de sa perte,
Apres l'auoir pleurée, & qu'on l'a recouuerte!
Le bien de vous reuoir a pour moy des appas,
Que ie crains de songer, & ne posseder pas.

ANSELME.

Mõ trãsport par mes pleurs vous témoigne les charmes.

CONSTANCE.

Et par mes pleurs aussi ie réponds à vos larmes.

ANSELME.

Deserts tousiours de glace, & de neige couuerts,
Froids & tristes joüets des rigueurs des hyuers,
Pologne, où ie viuois separé de mon ame,
Helas! que ton sejour fut fatal à ma flâme!
Qu'à tort ie voulus voir cet objet de mes vœux,
Sous les mornes climats de ton sein froidureux!
Et que l'effet trop prompt de vostre obeïssance,
M'a cousté de sanglots, ô ma chere Constance!
Depuis que les rapports d'Ergaste, & de mon fils,
(Pour vostre liberté, par mon ordre commis,)
M'apprirent, (contre l'heur que le Ciel me r'enuoye,)
La fin de vostre vie, & celle de ma joye.

CONSTANCE.

Ils pûrent en Turquie apprendre mon trépas,
Et trompez les premiers, ne vous abusoient pas;
Puis que le sort, qui mist ma franchise en commerce,
Voulut qu'assez long-temps ie fusse esclaue en Perse,
D'où le bruit de ma mort chez les Turcs s'épandit,
Tant que ce mesme sort de nouueau m'y rendit.

LELIE.

La verité, mon pere, enfin nous iustifie.

ANSELME.

Elle est trop manifeste, appellez Aurelie; Lelie sort.
Il est juste qu'ayant partagé nostre ennuy,
Elle ait part au bon-heur qui le suit aujourd'huy.

CONSTANCE.

Aurelie en ces lieux! ô bonté souueraine!
Que du sort ton amour me repare la haine!

ANSELME.

Quelle heureuse aduanture a pû rendre à mes yeux,
Apres seize ans d'absence, vn bien si precieux?

CONSTANCE.

De mes longues erreurs, la déplorable histoire,
Veut, & beaucoup de temps, & beaucoup de memoire;

Je ne puis à present que vous dire en deux mots,
Que le Ciel, dont vos soins veilloient pour mon repos,
A voulu que Selim, à qui ie fus venduë,
En faueur d'vne charge ardemment pretenduë,
De Maistre du Serail, ou Bostamgirassy,
(Où ses pretentions ont enfin reüssy,)
A tous ses serfs Chrestiens ait donné la franchise.

ANSELME.

A quel poinct, juste Ciel! ton soin nous fauorise! Aurelie entre auec Ergaste & Lelie.
Approchez-vous, ma fille; ô comme à cet abord,
Le sang fait son office en ce commun transport! Elles s'ébrassent.
Quel heur passe aujourd'huy celuy de ma famille!



SCENE V.

AVRELIE, ANSELME, CONSTANCE, LELIE, ERGASTE.

AVRELIE.

QVoy, ma mere, c'est vous?

CONSTANCE.

C'est vous, ma chere fille?

Quoy, l'œil qui tant de fois pleura vostre trépas,
Vous retreuue aujourd'huy plaine de tant d'appas!
Et ce beau corps enferme encor cette belle ame!

LELIE.

Elle feint bien, Ergaste!

ERGASTE.

O Dieu, l'habille femme!

AVRELIE.

Ha! qu'il est vray qu'vn bien ardemment desiré,
Nous est d'autant plus cher, qu'il est moins esperé!
Quel doux plaisir succede à ma melancholie?
I'ignore à ce transport si ie suis Aurelie!

CONSTANCE.

Je n'ay treuué mes maux, ny mes fers importuns,
Tant qu'auec vous, ma fille, ils m'ont esté communs;
Mais vostre éloignement me fit sentir mes peines,
Et connoistre à mes bras le fardeau de mes chaines!

ERGASTE, à Lelie.

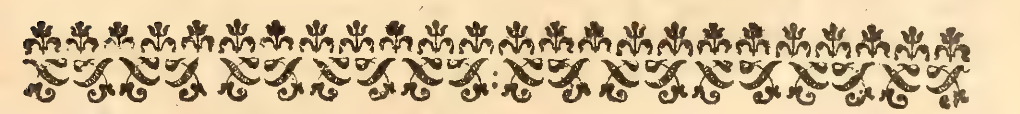
Peut-elle auec tant d'art laisser aucuns soupçons;
Ie n'en faits point le fin, i'en prendrois des leçons.

CONSTANCE.

Quelle aduenture enfin à mes vœux si prospere,
Quand ie vous croy si loin, vous rend chez vostre pere.

ANSELME.

Pour de si longs trauaux, il faut de long discours;
Et pour vous tout conter, des jours seroient trop courts.
Entrons, ma chere femme; amenez-la Lelie,
Pour presser le disner, i'entre auec Aurelie.



SCENE VI.

ERGASTE, CONSTANCE, LELIE.

ERGASTE.

IE croyois sçauoir feindre, & m'en escrimer bien,
Mais i'auouë aujourd'huy que ie n'y connois rien;
Et qu'il faut que mon art le cede à vostre adresse;
Madame, les effets ont passé la promesse;
Et voyant vos transports, moy-mesme i'ay douté,
Si vostre feinte estoit, ou feinte, ou verité.

LELIE.

A voir de quel abord vous l'auez accueillie,
Le plus judicieux, eut crû voir Aurelie!

CONSTANCE.

Il en eut eu raiſon, puis qu'elle eſt voſtre ſœur;
Et que ces ſentimens d'amour & de douceur,
Ne partent point, mon fils, d'vn cœur qui diſſimule.

LELIE.

O Dieu, que dittes-vous?

ERGASTE.

Eſtes-vous ſi credule?
Et ne voyez vous pas, que pour nous ſignaler,
Et ſa rare induſtrie, & l'art de l'étaler?
Elle voudroit encor, par cette adreſſe extréme,
Vous tenir en ſuſpends, & vous tromper vous méme!
Comme on voit au Theatre vn excellent Acteur,
Rendre vn ouurage feint, douteur à ſon Autheur.

CONSTANCE.

Ie voudrois vous mentir, mais ie ne le puis faire.

LELIE.

Quoy, Sophie eſt ma ſœur.

CONSTANCE

CONSTANCE.

Comme moy vostre mere.
Le flanc qui vous porta fut son premier sejour,
Comme il vous mit au monde, il luy donna le iour.

LELIE.

O déplorable effet de ma triste fortune,
Qui ne sçait m'obliger, que pour m'estre importune!
Qui ne me peut souffrir de biens qu'infortunez,
Dont les plus chers presens me sont empoisonnez!
Qui sous couleur d'Hymen, me rend par vn inceste,
Le succés de mes vœux, detestable & funeste!
Estrange euenement d'vn bon-heur si parfait!
Quel supplice assez grand expiera mon forfait?
Quoy, ie puis estre, (ô tache à vostre sang infame,)
Et mary de ma sœur, & frere de ma femme!
Pere de mes neueux, oncle de mes enfans?
Et vostre gendre enfin est sorty de vos flancs?

CONSTANCE.

Ayant crû contracter vn Hymen legitime,
Vous n'auez point peché, l'erreur n'est pas vn crime,
Et n'a point fait d'outrage à ses chastes appas,
Pourueu qu'à l'aduenir vous n'en abusiez pas.

LELIE.

Incroyables plaiſirs, felicité paſſée;
Ne conſeruer de vous que la ſeule pensée!
Te bannir de mon ame, ô chere paßion!
Renoncer au bonheur de ta poſſeßion!
Te perdre! te quitter! ô ma chere Aurelie!
Ha, perdons, renonçons, quittons plûtoſt la vie!

CONSTANCE.

Nole vous peut fournir aſſez d'autres beautez,
Pour changer vos liens, ſi vous ne les quittez.

LELIE.

L'Amour ne peut changer le beau nœud qui me lie,
Sans changer Aurelie, en vne autre Aurelie;
Ie doute quel des deux eſt moins m'aſſaßiner,
Ou de la retenir, ou de l'abandonner;
Et ce m'eſt vne peine également cruelle,
Que de viure auec elle, & de viure ſans elle;
O que l'eſprit humain diſcourt ignoramment,
Lors que ſon ſeul inſtinct conduit ſon iugement!
Mon cœur ſurpris d'abord, & ma raiſon eſmeuë,
Ne pûrent diſcerner à ſa premiere veuë,
Les mouuemens du ſang d'auecques ceux d'amour,
Et cet aueuglement me couſtera le iour;

Ie ne puis accorder mon ſang auec ma flâme,
Ie recouure vne ſœur, & ie perds vne femme;
Et toy diuine ſœur, par cet euenement,
Tu recouures vn frere, & tu perds vn amant.
Mon ſang à mon amour fait vn juste reproche,
Si ie te l'eſtois moins, ie te ſerois plus proche;
Tu m'es trop, & trop peu, mon mal naiſt de mon bien,
Et tu m'es tant, enfin, que tu ne m'es plus rien;
Quel conſeil dois-je ſuiure, en ce deſordre extréme?
De vous quitter, ma mere, & me quitter moy méme,
Puis que me ſeparer d'vn bien qui m'eſt ſi cher,
Eſt à moy-méme, helas! moy-méme m'arracher.
Souffrez moy ſans regret hors de voſtre famille,
En vous oſtant vn fils, ie vous rends vne fille,
Et par la triſte loy qui condamne mes feux,
Vous ne pouuez ſans crime y ſouffrir qu'vn des deux.

CONSTANCE.

O ſort, pourquoy m'as-tu ſous eſpoir d'allegreſſe,
Fait remplir ma raiſon d'opprobre & de triſteſſe!
Rends moy plûtoſt, cruel, les maux que i'ay ſouffers,
O funeste franchiſe, & regrettables fers!

ERGASTE.

Madame, entrez, de grace, & craignons que ſon pere,
N'apprenne vn accident à ſes vœux ſi contraire;
Je ſçauray l'arreſter. Elle entre.



SCENE VII.

LELIE, ERGASTE.

LELIE.

ADieu, toy, dont le ſoin,
M'a ſi ſouuent eſté ſi propice au beſoin;
Le ſort à mes malheurs adjouſte l'impuiſſance,
D'en produire les fruits par ma reconnoiſſance;
Mais, ſi le ſouuenir joint à l'affection,
Acquitte en quelque ſorte vne obligation;
Croy que tu ne me peux blaſmer d'ingratitude;
Et que ſi le deſtin ne m'eut eſté ſi rude.

ERGASTE.

Helas! n'acheuez point, de quels traits de douleur,
De crainte & de pitié vous me percez le cœur!
Si mon affection, & mon obeïſſance,
Meritent quelque eſtime, ou quelque recompenſe;
Celle que ie demande, eſt de mieux conſulter
Ce que le deſeſpoir vous fait precipiter:

Prenons l'aduis d'Eraste; en vn malheur extréme,
On est mal conseillé, ne croyant que soy-mesme;
C'est vn mal dangereux, qu'vn trop prompt desespoir,
Et pire que celuy qui le fait conceuoir.

LELIE.

Quoy que le voir nous soit vne inutile peine,
Je te veux contenter.



SCENE VIII.

ERASTE, EROXENE.

ERASTE, venant du costé, & Eroxene de l'autre.

LE Ciel, belle Eroxene,
Vous comble d'autant d'heur & de prosperité,
Que sur vostre visage il a mis de beauté.

EROXENE.

Le mesme Ciel, perfide, ou te comble, ou t'accable,
De tous les chastimens dont vn traistre est capable.

ERASTE.

De quelle injure, helas! payez vous mes souhaits?

EROXENE, s'en allant.

Retire-toy, perfide, & ne me voy jamais.



SCENE IX.

ERASTE, seul.

QVel courroux, juste Ciel! quelle fureur l'enflâme?
Quel tygre est si cruel, que la plus belle femme?
Quand de quelque façon, ou de quelque dépit,
Ou l'amour, ou la haine, alterent son esprit?
Quelqu'vn m'auroit-il pû desseruir auprés d'elle?
Et luy rendre suspecte, vne ardeur si fidelle?
Ce sexe est plus que l'air, & leger & mouuant,
Et qui conçoit de l'air, ne produit que du vent.



SCENE X.

LYDIE, ERASTE.

LYDIE.

LE voila, l'affronteur!

ERASTE, receuant Lydie.

Lydie, vn mot, de grace;

LYDIE.

Ha, ne m'arreſtez point, traiſtre, auez-vous l'audace
De paroiſtre à mes yeux?

ERASTE.

Parles-tu tout de bon?

LYDIE.

Perfide, en doutez-vous, n'en ay-je pas raiſon?
Où ſont ces beaux projets, ces ardeurs tant vantées?

ERASTE.

L'vne & l'autre me iouë, & se sont concertées.

LYDIE.

Laisser vne beauté qui luy vouloit du bien,
D'vn peuple médisant la fable & l'entretien,
Est sans doute vn exploict bien digne de memoire,
Et pour vn Gentilhomme vn beau sujet de gloire!

ERASTE.

Au nom d'Amour, Lydie, écoute moy deux mots!

LYDIE.

I'en ay trop écouté, traistre, pour son repos,
Et pour l'honneur encor de toute sa famille.
Ha! s'il me fut iamais déplaisant d'estre fille,
C'est à present, ingrat, que de ces foibles mains,
Ie ne puis t'arracher ces yeux trompeurs & vains,
Et que i'aurois besoin, ame double & traistresse, Orgye paroist, qui les voit parler ensemble.
Des forces de ton sexe, à punir ta foiblesse!

ERASTE.

Quoy, ie n'obtiendray pas de parler vn moment?

LYDIE. s'en allant.

Non, tu m'offencerois d'vn adieu seulement.

ERASTE.

Quelque enuieux, ſans doute, a deſſeruy ma flâme!
Conſultons-en Lelie.



SCENE XI.

ORGYE, LYDIE.

ORGYE.

ADieu donc, bonne Dame!

LYDIE.

Il eſt vray, ie ſuis bonne, & croy, ſans me vanter,
N'auoir point juſqu'icy donné lieu d'en douter.

ORGYE.

L'eſtat où ie te treuue, au moins, le juſtifie;
Vous parliez, ou d'Egliſe, ou de Philoſophie!

LYDIE.

Quel grand mal ay-je fait? ne peut-on ſans ſoupçon,
En paſſant ſeulement, ſaluer vn garçon?

ORGYE.

Non, tout ce vain ſalut, n'eſt que franche cabale,
Qui n'eſt point ſans deſſein, non plus que ſans ſcandale;
Et i'ay touſiours appris, que iamais ſuborneur,
De fille de maiſon n'a corrompu l'honneur,
Que par l'intelligence & par le miniſtere,
Tantoſt de ſa ſeruante, & tantoſt de ſa mere.
C'eſt toy, qui de ma niece animant les ſouhaits,
Luy portes l'ambaſſade, & luy rends les poulets;
Qui traictant pour Eraſte, as enfin, malheureuſe,
Mis aux termes qu'elle eſt leur ardeur amoureuſe!

LYDIE.

Vous payez d'vne belle & rare qualité,
Quatorze ans de ſeruice & de fidelité.

ORGYE.

Tu reconnois bien mieux l'honneur qu'en ma famille
On t'a touſiours rendu, comme à ma propre fille!

LYDIE.

Si cet honneur m'eſt grand, le bon-heur de m'auoir,
Eſt le plus grand auſſi qu'elle ait pû receuoir.

ORGYE.

Ailleurs que dans la ruë, indiſcrette, impudente,
Je te ferois cracher cette langue inſolente,

Et r'entrer dans le ſein cet orgueilleux propos ;
Mais vien, dans la maiſon nous en dirons deux mots.

LYDIE.

Ie n'y rentreray point apres cette menace,
L'eſtime où l'on m'y tient, viſiblement m'en chaſſe.

ORGYE, la tirant par les cheneux.

Je t'obligeray bien d'y rentrer malgré toy.
Allons, fripponne.

LYDIE.

A l'ayde ! ô Ciel, ſecourez-moy !

ORGYE.

Entre, infame, entre, & croy qu'au déclin de mon âge,
Je n'ay point tant perdu de force & de courage,
Qu'il ne m'en reſte encor aſſez pour me vanger,
Pour me faire obeyr, & pour te bien ranger.

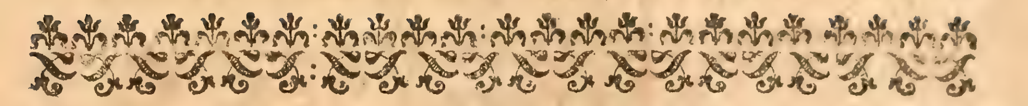


ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LYDIE ſeule, ſortant en colere.

Ie ſerois bien ſans cœur, ſans honneur, & ſans ame,
Si me voyant traictée, & d'eſclaue, & d'infame,
Noire de coups de pieds, de poings, & de baſton,
M'en pouuant reſſentir, ie n'en tirois raiſon!
On a gagné la mort par ſes mauuaiſes graces,
La roüe & les gibets ſont ſes moindres menaces!
Mais ſi dés aujourd'huy ie ne m'en ſatisfaits,
Ie veux bien de la haine encourir les effets!
Je ne veux que ma langue à ſeruir mon courage,
Et des pieds & des poings me reparer l'outrage,
Ma vangeance dépend ſeulement de deux mots,
Allons chercher Anſelme; ô qu'il ſort à propos!



SCENE II.

LYDIE, ANSELME.

LYDIE.

PVis-je obtenir, Anſelme, vn moment d'audience,
Et pour voſtre intereſt, & pour ma conſcience?
Ie ne vous veux qu'vn mot.

ANSELME.

Parle, i'en ſuis content.

LYDIE.

Ie vous viens declarer vn ſecret important,
Qui comble d'autant d'heur la fin de voſtre vie,
Qu'il doit de deſeſpoir combler celle d'Orgye.

ANSELME.

Tu ſçais qu'on ne doit pas, ſans des ſujets bien grands,
Entre deux vieux amis ſemer des differends;
Car apres quelque éclat, quand moins on le preſume,
Leur courroux s'éteignant, l'amitié ſe r'allume,

La paix renaiſt entr'eux, mais du donneur d'aduis,
Ils deuiennent tous deux les communs ennemis.

LYDIE.

Apres le beau payement dont il m'a ſatisfaite,
L'eſtat qu'il fait de moy, les coups dont il me traitte,
Je ne pretends plus rien en ſon affection,
Et ſçay que vous m'aurez vne obligation.

ANSELME.

Parle donc, ie t'entends.

LYDIE.

Vous ſçaurez qu'Aurelie,
Dont le rachapt couſta tant de pas à Lelie,
Et qui de voſtre fille auiourd'huy tient le rang,
Ne vous appartient point, & n'eſt point voſtre ſang;
Eroxene eſt ſon nom, Pamphile fut ſon pere.

ANSELME.

Il fut de mes amis, le Ciel luy ſoit proſpere.

LYDIE.

Et celle qu'en ce nom, on éleua chez nous,
Eſt la vraye Aurelie, & tient le iour de vous.

ANSELME.

Que me dis tu, Lydie? & qui te l'a fait croire?

LYDIE.

Ma mere auant ſa mort, m'apprit toute l'hiſtoire;
Eſcoutez ſeulement; ce fruict de voſtre amour,
Des flancs qui le portoient, eſtant à peine au jour,
Il vous peut ſouuenir qu'on luy choiſit Fenice,
Femme de ce Pamphile.......

ANSELME.

Il eſt vray, pour nourrice.

LYDIE.

Mais il n'arriua pas ſelon voſtre deſſein,
A ſa fille Eroxene elle garda ſon ſein;
Et commit Aurelie à nourrir à ma mere,
Sous le nom d'Eroxene.

ANSELME.

A quoy tout ce myſtere?
Et qui leur inſpira cette mauuaiſe foy?

LYDIE.

Vn monſtre furieux, qui ne ſuit point de loy.

ANSELME.

Quel?

LYDIE.

La neceßité, qui pressoit leur famille,
Et leur espoir estoit, que vous donnant leur fille,
Vous la deuriez vn iour pouruoir si richement,
Qu'ils en pourroient tirer quelque soulagement,
Quand ne la voyant plus dessous vostre puissance,
Ils luy feroient sçauoir son nom & sa naissance.

ANSELME.

Dans le cœur d'vn mortel, ce dessein peut entrer!

LYDIE.

Oüy, mais par ceux de Dieu, qu'on ne peut penetrer,
Et qui des plus subtils passent l'intelligence,
D'vn outrage inconneu vous tirastes vengeance;
Car enfin il aduint, que leurs biens augmentez,
Et leurs posseßions, passant vos facultez,
Au poinct qu'ils meditoient, & se treuuoient en peine,
De vous rendre Aurelie, & reprendre Eroxene,
Le Ciel permit sa perte & son euenement,
(De leur crime secret, visible chastiment,)
Fut pour l'vn & pour l'autre vne atteinte funeste,
Qui leur cousta le iour; mais oyez ce qui reste.
Pamphile, sur le poinct de partir de ce lieu,
Et d'aller rendre compte au Tribunal de Dieu,

Disposa

Disposa de ses biens, en faueur de son frere,
(Ce traistre, à qui le Ciel soit à iamais contraire!)
Ce malheureux Orgye; aux charges neantmoins,
Qu'au rachapt d'Eroxene, apportant tous ses soins,
S'il la tiroit des mains de ce peuple infidelle,
Il luy deuoit choisir vn party digne d'elle;
Et pour le rencontrer, sortable à ses appas,
La doter sur son bien de dix mille ducats.
Ou qu'arriuant qu'enfin sa recherche fut vaine,
Vostre vraye Aurelie, & la fauste Eroxene,
Par vn article exprés du mesme testament,
En prendroit par ses mains deux mille seulement;
Faisant voir maintenant, que celle qu'en Turquie
Vostre fils rachepta sous le nom d'Aurelie,
Est la vraye Eroxene, & sa niepce en effet;
Iugez s'il aura lieu d'en estre satisfait?
Et si son plus beau bien, retournant à sa source,
Et dix mille ducats luy sortant de sa bourse,
(Qui sont dix mille traits qui luy fendront le sein,)
Il se pourra vanter que mon courroux soit vain?
Ainsi ie diuertis vn fatal mariage,
Vous redonne vne fille, & vange mon outrage.

ANSELME.

Mais qui peut là-dessus m'éclaircir auec toy?

LYDIE.

Outre le testament qui vous en fera foy,

Outre que vostre sang en rendra témoignage,
Outre vostre rapport de poil & de visage,
Vostre seul souuenir vous peut conuaincre enfin,
Par vne marque au bras, en forme de raisin.

ANSELME.

Il m'en souuient Lydie, & ce signe visible
Nous en sera la preuue, & la marque infaillible;
Il me souuient de plus, (Ciel, tu le peux sçauoir,)
Qu'il ne m'est de ma vie arriué de la voir,
Que ces doux mouuemens, dont le sang s'interprette,
N'ayent semblé m'aduertir par vne voix secrette,
(A laquelle pourtant ie ne m'arrestois point,)
De l'étroitte vnion, dont Nature nous joint.
I'en auois pour Lelie arresté l'alliance,
Où, (non sans vne longue & juste repugnance,)
Orgye auoit enfin lâchement consenty;
Et i'en eusse accepté l'incestueux party,
Sans ton heureux aduis, pour nous si salutaire.

LYDIE.

Du testament, au reste, Eugene est le Notaire,
Vostre prochain voisin.

ANSELME.

Ie m'y rends de ce pas;
Entre chez moy, Lydie, & ne t'éloigne pas; L'Orgye sort.

Que ie m'acquitte à toy d'vne debte equitable,
Si ce que tu me dis ſe treuue veritable.

LYDIE.

Allez, vous treuuerez que ie ne vous ments point;
Mais le prix que i'en veux, à ma vengeance eſt joint;
Déchargeant ma colere auec ma conſcience,
Du bien que ie vous faits, i'ay pris la recompenſe;
J'entreray toutesfois, & d'vn œil ſatisfait,
Verray de ma vengeance, & le cours & l'effet.



SCENE III.

ORGYE, ſeul.

MAudite paßion, dangereuſe colere,
Foibleſſe des vieux ans, mauuaiſe conſeillere,
Qui deſſus la raiſon, donnez l'empire aux ſens,
Je crains bien de t'auoir trop creuë à mes dépens!
D'eſtre de mes malheurs moy-méme le miniſtre,
Et d'obliger Lydie à quelque effet ſiniſtre!
Vne ſotte réponſe, vn parler indiſcret,
M'ont fait mal à propos hazarder vn ſecret,

De telle conſequence à toute ma famille,
Et qui n'eſt guiere ſeur dans le ſein d'vne fille;
Elle entre chez Anſelme, & vient de luy parler;
O verité trop forte, & qu'on ne peut celer!
Que tu m'es d'vn notable & fatal prejudice!
Et que tu me peux rendre vn redoutable office!
Tu ne perds point ta force, à force de vieillir!
Aucun ſiecle, aucun temps, ne peut t'enſeuelir;
Tu renais quand tu veux, plus brillante & plus claire,
Et te ſçais reproduire außi bien que ton pere;
Ton reſpect m'obligeoit à ne m'emporter pas,
Et ie croy touſiours voir Anſelme ſur mes pas,
Accuſer juſtement mon peu de conſcience,
De cette inceſtueuſe & fatale alliance.
Mais, ou mon œil s'abuſe, ou c'eſt luy que ie voy!
C'eſt luy! que luy diray-je? ô Ciel, aßiſte moy!
Ne puis-je l'éuiter?



SCENE IV.

ANSELME, ORGYE.

ANSELME.

V*N mot, vn mot, Orgye!*

ORGYE.

Rien ne peut plus, chetif, te ſauuer ſans magie!

ANSELME.

Nous ſommes vieux, Orgye, & tantoſt ſur le poinct,
De partir pour vn lieu d'où l'on ne reuient point;
Sans miracle, iamais ce retour ne s'accorde.

ORGYE.

Le ſermon ſera long, n'en voicy que l'exorde;
O funeſte courroux!

ANSELME.

Vous ſçauez, qu'eſtant morts,
Noſtre premier deuoir, au ſortir de ce corps,
Eſt, de rendre à l'inſtant compte de noſtre vie,
A qui nous l'a donnée, & qui nous l'a rauie!
Et qu'en ce compte exact que nous rendons à Dieu,
La reſtitution tiendra le premier lieu;
Par elle ſeulement noſtre offence s'efface,
Et ſans elle vn pecheur ne treuue point de grace.

ORGYE, en luy-meſme.

Quand il faut demander, nous faiſons des ſermons,
Mais à reſtituer, nous ſommes des demons.

ANSELME.

Viuants, si nous voulons, nos œuures sont vtiles,
Mais apres le trépas elles sont infertiles;
Et c'est en l'autre vie vn souuenir bien doux,
Qu'icy bas nos pechez soient morts premier que nous.
Malheureux, qui croyant ses affaires secrettes,
Laisse à ses heritiers la charge de ses debtes;
Puis qu'alors que les biens sont vne fois vendus,
Le bien, & mal acquis, ne se separent plus;
C'est vn Idole d'or, que le plus sage adore.

ORGYE.

Le Caresme n'est plus, & vous preschez encore!
Venons au fait de grace.

ANSELME.

Attendez, m'y voicy,
Ie ne vous en auray que trop tost éclaircy;
Vostre frere, de bonne & d'heureuse memoire......

ORGYE.

De mauuaise pour moy; mais abregez l'histoire.

ANSELME.

M'a par vn crime enorme, & pour moy tout nouueau,
Changé, (pour faire court,) vne fille au berceau.

ORGYE.

Escoutez.

ANSELME.

Mais de grace, écoutez moy vous-méme;
De peur que commençant dedans ce trouble extréme,
Le dény d'vn forfait, aueré clairement,
Vous ne le soustenïez apres obstinement;
Et qu'il n'en faille enfin passer aux violences,
Qui font de la justice exercer les balances;
Ne vous promettez plus d'éblouïr nos esprits;
I'ay veu le testament, par qui i'ay tout appris;
Qui veut.......

ORGYE.

I'en suis d'accord, & sçay ce qu'il m'ordonne.

ANSELME.

Executez-le donc, & Dieu vous le pardonne.

ORGYE.

Encor qu'auec raison ie pûsse m'excuser
Du tort, qu'en ce rencontre on voudroit m'imposer,
N'ayant point eu de part en la sourde pratique......

ANSELME.

N'entrons point, ie vous prie, en cette Rethorique,

Et parlons ſeulement de reſtitution.

ORGYE.

Ne laſchez point la bride à voſtre paſsion,
Voſtre fille eſt à vous, vous la pouuez reprendre;
Mais ne nous oſtez point ce qui ne ſe peut rendre;
L'honneur, qui ne s'acquiert, ny ſe perd qu'vne fois;
Et moderez vn peu l'accent de voſtre voix,
Vous obtiendrez autant auec moins de furie.

ANSELME.

L'injuſtice eſt muette, & la juſtice crie;
Rendez graces au Ciel, dont le ſoin prouident,
De cet enorme Hymen, diuertit l'accident;
Car quoy que vous n'ayez, qu'auec repugnance,
Conſenty cette injuſte & funeſte alliance,
Vous n'encouriez pas moins vn ſupplice eternel,
Qui peche, y repugnant, en eſt plus criminel;
Mais pour n'intereſſer mon droict, ny voſtre eſtime,
De vous-meſme, & ſans bruit, reparez en le crime;
Et puis que cet intrigue eſt aſſez éclaircy,
Allons prendre Aurelie, & la rendons icy.

ORGYE.

Allons, elle eſt chez moy. Deteſtable Lydie,
Ta mort ſera la fin de cette Tragedie.

le

Ie t'auray, malheureuse, & tu ne m'auras pas,
Impunément cousté des dix mille ducats!



SCENE V.

CONSTANCE, AVRELIE, LYDIE.

CONSTANCE.

O Ciel! comment répondre à des faueurs si grandes!
Tes liberalitez excedent mes demandes!
Par les éuenemens tu surpasses mes vœux;
Je cherchois vne fille, & i'en recouure deux!
Comme sans jalousie, außi sans preference,
Le sang m'a produit l'vne, & l'autre l'alliance.

AVRELIE.

Ie me treuue moy-mesme, & m'égare à la fois,
Dans l'excez du plaisir, qui m'interdit la voix;
Quel miracle inoüy, rendant nos vœux sans crime,
Me fait de vostre fils, femme, & sœur legitime?
Et d'vn éuenement heureusement confus,
Demeurer vostre fille, apres ne l'estre plus?
Chere Lydie, helas! comment te rendre grace!

LYDIE.

Ie me ſatisfaits trop de tout ce qui ſe paſſe.

CONSTANCE.

Pouuons nous, ny comblant, ny paſſant tes ſouhaits,
Te donner rien d'égal au bien que tu nous faits?
Mais nous differons trop d'aller voir Aurelie.

LYDIE.

Ie vous attends icy; car d'entrer chez Orgye,
Ie n'eſpererois pas que l'on m'y receut bien;
Il fait chaud pour moy, le bois n'y couſte rien;
Mais vous n'irez pas loin rechercher cette ioye,
Le voicy; ie me cache, & crains qu'il ne me voye.



SCENE VI.

ANSELME, ORGYE, EROXENE, CONSTANCE, AVRELIE, LYDIE.

ANSELME.

VOſtre mere s'auance, & vous vient receuoir;
Saluez-la ma fille.

EROXENE.

Agreable deuoir!

CONSTANCE, l'embrassant.

Ma fille! ha, quelle aimable & douce violence,
M'interdit la parole, & m'oblige au silence!

EROXENE, qui est Aurelie.

Ma mere! ce cher nom est tout mon compliment!
Mon sang veut parler seul en ce doux mouuement!

ANSELME.

Ie cache en vain mes pleurs; par vn tendre caprice,
De la douleur, la joye emprunte icy l'office;
Vous hyer Aurelie, Eroxene aujourd'huy,
Reconnoissez vostre oncle, & possedez chez luy,
Ce que vous ont laissé ceux dont vous tenez l'estre.

AVRELIE à Orgye, le saluant.

Je prefere à tous biens, celuy de le reconnoistre.

ORGYE.

Cet heur est reciproque entre les vrais parents,
Et ie recouure en vous plus que ie ne vous rends;
Vne autre a trop long-temps vostre place occupée.

LYDIE.

La beste ne mort plus, lors qu'elle est attrapée.

ANSELME.

Il reste vne faueur que i'implore de vous,
Qu'vn genereux oubly, forçant vostre courroux,
De ce crime obligeant, Lydie obtienne grace.

ORGYE.

La receuant de vous, il faut que ie la fasse;
Ie veux tout oublier, encor qu'à mes dépends.

LYDIE paroissant, & se jettant à ses pieds.

Ie la viens receuoir, & faire en mesme temps;
Vous protestant aussi d'oublier ces caresses,
Dont ie n'ay pas raison de vanter les tendresses,
Qui ne procedoient point d'vn violent amour,
Et dont le dos enfin me cuira plus d'vn iour.

Elle dit à Eroxene.

Vous, Madame, apprennez vne heureuse nouuelle;
Eraste.......

EROXENE.

Ha, m'ozes-tu nommer cet infidelle!

LYDIE.

Escoutez entre nous ce qu'Ergaste m'a dit.

CONSTANCE.

I'oze à mon tour, Orgye, hazarder mon credit.

ORGYE.

Vſez de mon pouuoir, auec toute franchiſe.

CONSTANCE.

Ie demande vne grace.

ORGYE.

Elle vous eſt acquiſe.

CONSTANCE.

Elle l'eſt en effet, puis que plus de deux ans,
Ont déja veu durer l'Hymen que ie pretends,
De la vraye Eroxene, ou la fauſſe Aurelie,
Que Lelie épouſa ſous le nom de Sophie;
Hymen, qui trauerſé par vne courte erreur,
Qui ſemoit parmy nous la triſteſſe & l'horreur,
Ne nous inſpiroit plus que des penſers funebres.

ANSELME.

O combien ce beau jour diſſipe de tenebres!

ORGYE.

Cet heur eſt le plus grand qu'elle ait pû s'acquerir,
Et nous honore trop, pour ne le pas cherir.

CONSTANCE, à Anselme.

Et vous, pour couronner cette heureuse journée,
D'Eraste & d'Aurelie, aggréez l'Hymenée,
Puis que i'ay de Lydie appris leur paßion.

ANSELME.

Vous preuenez mon sens, & mon intention.

CONSTANCE.

Mon inclination suiura tousiours la vostre;
Ergaste, par mon ordre, ameine l'vn & l'autre;
Et pour les mieux surprendre, & charmer leur soucy,
Ne leur a point conté ce qui se passe icy.



SCENE VII.

LELIE, ERASTE, ERGASTE, ANSELME, ORGYE, AVRELIE, CONSTANCE, EROXENE, LYDIE.

LELIE.

EST-ce pour honorer l'appareil de ma perte,
Que l'on s'assemble icy?

CONSTANCE.

L'affaire est découuerte,
Vostre pere à tout sceu, mais par d'autres que nous.

LELIE.

Que different donc plus les traits de son courroux ?

ANSELME.

Satisfaites, Lelie, aux iugemens celestes,
D'vn profond repentir detestez vos incestes,
Et pour les reparer, renoncez à nos yeux,
Aux plaisirs interdits d'vn Hymen vicieux;
Espousez Eroxene, & quittez Aurelie.

LELIE.

Vous estes, comme autheur, maistre aussi de ma vie;
Mais ie ne le suis pas de mes vœux, ny de moy,
Pour si facilement disposer de ma foy;
S'il faut que mon forfait par mes remords s'efface,
J'en veux mourir coupable, & ne veux point de grace.

EROXENE.

Et toy, pour satisfaire à mon cœur irrité,
Et luy faire raison de ta legereté,
Traistre, oublie Eroxene, & qu'au sort d'Aurelie,
Vn serment solemnel aueuglement te lie!

ERASTE.

Vous estes souueraine, & pouuez tout sur moy;
Horsmis de m'imposer cette barbare loy.

ERGASTE.

Et si sans vous contraindre, ou vous rendre coupables,
De ces deux changemens ie vous rendois capables.

LELIE.

Ton effort seroit vain.

ERASTE.

Le Ciel ne le peut pas.

CONSTANCE.

O l'agreable erreur!

ANSELME.

O plaisir plein d'appas!

CONSTANCE.

C'est trop vous voir souffrir, & vous laisser en peine;
Aurelie aujourd'huy se treuue estre Eroxene;
Et l'astre dominant dessus nostre maison,
A fait que d'Eroxene, Aurelie est le nom;

Par

Par ce rare incident, vostre Hymen est sans crime,
Et ce qu'on vous prescrit se treuue legitime.

ANSELME, à tous deux.

Oüy, mon fils, oüy mon gendre, & cette verité,
Semble vn jeu pour nostre heur dans le Ciel concerté;
Ainsi, sa prouidence aux siens est salutaire;
Mais allons à loisir éclaircir ce mistere,
Par qui, mon cher Eraste, Aurelie est à vous;
Et de la Sœur, le Frere est legitime époux.

LELIE.

O Ciel! de ce transport vn homme est il capable!

AVRELIE.

Vous couriez au supplice, & n'estiez point coupable.

EROXENE.

Pardonnez, cher Eraste, à la credulité,
Qui m'a fait soupçonner vostre fidelité.

ERASTE.

A qui dépend de vous, cette excuse est friuole,
L'excez de mon bon-heur m'interdit la parole. Ils entrent.

Tous entrent, horsmis Ergaste & Lydie.

ERGASTE.

Que t'en ſemble, Lydie?

LYDIE.

Et que t'en ſemble à toy?

ERGASTE.

Si ie t'offrois mes vœux?

LYDIE.

Je t'offrirois ma foy.

ERGASTE.

Si tu veux, ie ſuis tien.

LYDIE.

Et ſi tu veux, ie t'aime.

ERGASTE.

Ie parle tout de bon.

LYDIE.

Ie parle tout de meſme.

ERGASTE, luy touchant dans la main.

Va, iamais autre objet n'aura ma liberté.

LYDIE.

O fauorable Hymen, & bien toſt arreſté!

FIN.





